



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





227

Mr. J. M. Luerenil

6981

2nd
70

18

22861 f. 26

23177 f. 10

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME;

Avec une suite abrégée depuis 1716, jusqu'à sa mort en 1734; précédés de son Portrait, par Milord BOLINGBROKE, & d'une ébauche d'Eloge historique, par le Président de MONTESQUIEU; terminés par des Notes & des Lettres servant de pièces justificatives pour la campagne de 1708.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de
LA REINE, de MADAME, & de Madame
la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins,
à l'Hôtel de Cluny.



M. DCC. LXXVIII.



AVERTISSEMENT.

LE Maréchal de Berwick a joué, durant sa vie, d'une grande réputation de vertu & de capacité militaire : cette opinion de ses contemporains nous a été transmise, sans réclamation. L'on sait aussi que sa vie, passée presque entièrement dans les champs de Mars, a été terminée, comme celle du Grand Turenne, par une mort mémorable & glorieuse ; mais on est peu instruit du détail des faits qui ont produit cette opinion générale, & qui sont le fondement de sa gloire. Il n'existe pas d'Histoire particulière de sa vie, ni de ses campagnes : ce qui a été donné immédiatement après

ij *AVERTISSEMENT.*

sa mort , sous le titre de *Mémoires du Maréchal de Berwick* , est une compilation informe , sans intérêt comme presque sans vérité. Les Histoires générales sont aussi très-défectueuses dans la relation des opérations militaires , & dans tout ce qui concerne ce grand Homme. L'Ouvrage que nous publions , suppléera à ce défaut. Ses Mémoires , écrits de sa propre main , présentent une Histoire authentique de presque toute sa vie , telle qu'aucun autre n'auroit pu la donner : toute sa conduite , soit à la guerre , soit dans l'administration civile , y est rapportée. On y trouve ses principes , ses mœurs , son caractère clairement exprimés. L'addition qu'on y a jointe

AVERTISSEMENT. iij

pour les compléter, & qui contient l'Histoire des dernières années de sa vie, de ses dernières campagnes & de sa mort, a été faite sur ses lettres, sur sa correspondance avec les Ministres, & autres pieces.

Toute Préface ou Introduction est ici parfaitement inutile; cependant, comme le Maréchal de Berwick étoit lié intimement avec deux hommes des plus célèbres de leur temps pour les talens de l'esprit (Milord Vicomte de Bolingbroke & le Président de Montesquieu), qui se sont plu à lui payer un tribut de leur respect & de leur admiration; en traçant des esquisses de sa vie, on ne privera pas le Public de ces

iv . *AVERTISSEMENT.*

pièces. Il jugera probablement que, tout imparfaites qu'elles sont, elles valent les chef-d'œuvre d'Ecrivains ordinaires, & que leurs témoignages, provoqués par les motifs les plus nobles, sont bien au dessus de tous les éloges commandés par l'orgueil des familles, ou dictés par la vanité des Orateurs.

L'estime que le Maréchal de Berwick & Milord Bolingbroke avoient prise l'un pour l'autre dans les grandes affaires qu'ils avoient eu occasion de traiter ensemble, les avoit étroitement unis. Ce que nous présentons de ce Seigneur Anglois, est une effusion de son cœur, dans le moment qu'il apprit la mort

AVERTISSEMENT. iv

du Maréchal de Berwick. De concert avec plusieurs Grands d'Angleterre, il s'amusoit, dans ce temps, à publier des dissertations politiques, dans une feuille hebdomadaire intitulée *le Craftsman*, dissertations qui transmettent son nom à la postérité la plus reculée. La nouvelle de la mort du Maréchal de Berwick lui fit tomber la plume des mains, & son cœur ne lui permit de continuer à s'occuper des objets les plus grands & les plus intéressans, que préalablement il ne lui eût rendu les derniers devoirs, en couvrant de fleurs son tombeau.

Lorsque le Maréchal de Berwick alla à Bordeaux en 1716,

vj *AVERTISSEMENT.*

pour commander en Guienne, il y connut le Président de Montesquieu. Quoique ce célèbre Ecrivain n'eût alors que vingt-sept ans, & qu'il n'eût encore donné aucun de ses Ouvrages, le Maréchal fut discerner Montesquieu des autres hommes, & se lia avec lui d'une amitié solide, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Sa famille hérita de ses sentimens pour le Président: pressée par des amis à donner au Public les Mémoires du Maréchal, elle les communiqua au Président de Montesquieu, pour avoir son avis. Il pensa, après les avoir lus, qu'il falloit les donner tels qu'ils étoient, sans y rien changer, & *tels qu'on les donne au-*

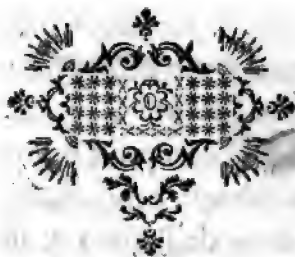
AVERTISSEMENT. vij

jourd'hui ; il agréa même de se charger de l'édition ; mais malheureusement la mort l'enleva avant que d'avoir rien exécuté. M. de Secondat de Montesquieu, ayant trouvé parmi les papiers de son illustre Pere une esquisse d'Éloge historique du Maréchal de Berwick , a eu l'honnêteté de la remettre à la famille. Ce n'est que le projet d'un discours, un pur brouillon raturé , parsemé de blancs qu'il comptoit remplir. On le reconnoîtra cependant pour la production de l'esprit & du cœur du Président de Montesquieu.

On croit donc n'avoir d'autre devoir à remplir , que d'ajouter quelques notes, pour éclaircir certains faits , sur-tout par rapport

viiij *AVERTISSEMENT.*

aux affaires d'Angleterre, dont il est souvent question dans ces Mémoires : tout ce qui demandera une exposition un peu plus longue, sera renvoyé à la fin du volume, par forme d'éclaircissement.



PO R T R A I T DU M^{AL}. DE BERWICK;

PAR MILORD BOLINGROKE,

*TIRÉ d'une Feuille extraordinaire du
Craftsman , du 30 Juin (vieux style)*

1734.

LES lettres de Paris nous apprennent que le Maréchal de Berwick a été tué d'un coup de canon, le matin du 12 Juin (*nouveau style*), étant à la tranchée devant Philisbourg ; où son intrépidité peu commune & sa vigilance ordinaire ne le portoit que trop souvent. Il étoit fils du feu Roi Jacques II, & de Demoiselle Arabelle Churchill, (qui a été depuis Madame Godfrey) sœur du feu Duc de Marlborough.

Sa patrie le perdit bientôt, n'ayant que dix-sept ans (1) lors de la der-

(1) Il en avoit dix-huit.

X P O R T R A I T

niere révolution, & la France, qui devint dès-lors son refuge, ne tardera pas sans doute à s'appercevoir que l'armée qu'il commandoit, & le Royaume entier le perdent trop tôt aujourd'hui. C'est véritablement une perte pour l'humanité, à laquelle on peut bien dire qu'il faisoit honneur comme on l'a dit du Grand Turenne.

Il a eu tant de part aux affaires de son temps, qu'il tiendra une grande place dans l'Histoire de ce siècle ; & sans doute que quelque bonne plume célébrera particulièrement une vie digne du meilleur Ecrivain. L'étendue de cette Feuille ne me permet que de marquer quelques-uns des principaux traits d'un si excellent tableau.

Il se montra de bonne heure dans la profession qu'il a illustrée depuis. A l'âge de quatorze ans (1) il se trouva au siège de Bude, & fit deux

(1) Il en avoit quinze.

campagnes en Hongrie, où il fut élevé au grade de Général Major. Depuis ce temps, l'Irlande, la Flandre, l'Espagne, la Savoie, l'Allemagne, ont été successivement le théâtre de ses grands talens pour la guerre. Il se signala dans les commandemens inférieurs, durant la guerre de 1688; & lorsqu'il parvint à avoir le commandement en Chef des armées, ce qui fut, si je ne me trompe, en 1702 (1), de dix-huit (2) campagnes qu'il a faites depuis, il n'y en a pas une qui n'ait été marquée par des succès extraordinaires; & cela, dans des temps où la Fortune sembloit avoir abandonné le parti dans lequel il étoit engagé; comme si la Victoire, n'ayant que de l'indifférence pour les Nations qui se faisoient la guerre, eût réservé ses

(1) C'étoit en 1704.

(2) De quinze.

faveurs , pour les répandre uniquement sur deux hommes , dans les veines desquels couloit le même sang , les Ducs de Marlborough & de Berwick. Il avoit un talent particulier pour les sieges , & pour ce qu'on appelle le détail d'une armée ; mais les champs d'Almanza attestent que , si les occasions s'en étoient aussi souvent présentées , il n'auroit pas montré moins de capacité pour les batailles , sur lesquelles le commun des hommes , peut-être injustement , mesure la gloire des Généraux , quoique le succès n'en soit souvent dû qu'à des événemens imprévus , & que ce ne soient que les grandes suites d'une victoire qui frappent les imaginations des hommes , & enlèvent leur admiration. Il étoit particulièrement attentif à ménager la vie du Soldat , soit en pourvoyant avec le plus grand soin à sa subsistance , soit en ne l'exposant qu'à des dangers inévitables.

qu'on lui voyoit affronter, le premier. Il étoit avec cela très-exact à maintenir la discipline. En un mot, il fut généralement regardé comme l'égal des plus grands Généraux de son temps, & dans un pays de Guerriers il vécut assez pour se voir reconnu le premier de tous. Ses talens ne se bornoient pas à cet unique genre de grandeur ; il étoit également grand dans le gouvernement civil, & dans le cabinet. L'honneur qu'il eut d'être admis aux plus importants Conseils par Louis XIV, & par le Régent de France, les deux plus sages & les deux plus grands Princes de leur temps, le prouvent suffisamment, aussi bien que l'estime & l'affection générale que lui porte une grande Province, la Guienne, dont il eut, durant plusieurs années, le commandement. Tout le monde fait que l'on doit à ses soins & aux sages mesures qu'il prit, que la peste qui menaçoit toute l'Europe ait été

contenue dans le lieu où elle avoit pris naissance.

Il connoissoit très-bien les Cours; mais il ne se servoit de cette connoissance, que pour éviter de se laisser entraîner par les factieux, & pour se garantir des artifices & des trahisons de ce pays.

Pour en venir aux qualités de l'homme privé, le Maréchal de Berwick étoit au dessus de l'argent, & son désintéressement, déjà bien connu par nombre de traits, éclatera davantage, quand le Public fera instruit de plusieurs faits que sa modestie lui avoit fait céler. Il étoit exact observateur de la justice, & si fidele ami de la vérité, qu'il avoit coutume de garder un profond silence sur les affaires dont l'importance demandoit le secret; & aucun motif d'intérêt ou autre ne pouvoit l'engager à violer la loi qu'il s'étoit prescrite à lui-même. Personne n'avoit plus d'humanité que lui; il

Étoit naturellement affable ; & s'il ne le paroïssoit pas au premier abord, cela ne provenoit que de la réserve que l'élévation de son rang lui avoit imposée ; & de ce qu'il craignoit de se trop livrer à la familiarité d'une nation souvent portée à en abuser. Quand il ne traitoit point d'affaires, & qu'il se trouvoit parmi ses amis, il étoit familier & parfaitement à son aise. On a toujours remarqué en lui l'humeur la plus égale, ce qui sembloit être une qualité acquise ; car il étoit naturellement vif & porté à la colere. Il fut dès sa jeunesse exempt des vices, qui ne sont guere regardés comme des taches à cet âge, & dans les personnes de sa profession. Son penchant pour la vertu le porta bientôt à la Religion, & la Religion à la piété, dans laquelle il persévéra inviolablement. Elle fut en lui si douce, qu'elle n'imposa jamais la moindre contrainte à ceux qui vivoient avec lui.

On s'attend peut-être, que, pour

xvj P O R T R A I T

rendre tout ce que je viens de dire plus croyable, je ferai mention de ses défauts; mais dans le vrai ils étoient si légers & si passagers, qu'on avoit peine à les appercevoir. Je suis sûr d'avoir omis plusieurs de ses vertus & que ses plus grands ennemis, tant est qu'il en eût, ne sauroient lui imputer aucun vice.

Pour reprendre en peu de mots son caractère, on peut dire de lui, avec quelques additions, ce qui a été dit de son grand-pere le Roi Charles I qu'il étoit le fils le plus soumis, le meilleur pere, le mari le plus tendre l'ami le plus sincere, le maître le plus compatissant, & le sujet le plus fidel qui ait paru de son temps; & sa mémoire fera chere à tous ceux qui ont eu le bonheur de le bien connoître comme du *meilleur Grand Homme* qui ait jamais existé.

*Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.*

É B A U C H É
DE L'ÉLOGE
HISTORIQUE
DU M^{AL}. DE BERWICK.
Par le Président de MONTESQUIEU.

IL naquit le 21 d'Août 1670 ; il étoit fils de Jacques, Duc d'Yorck, depuis Roi d'Angleterre, & de la Demoiselle Arabella Churchill ; & telle fut l'étoile de cette Maison de Churchill, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un dans le même temps fut destiné à ébranler, & l'autre à soutenir les deux plus grandes Monarchies de l'Europe.

Dès l'âge de sept ans il fut envoyé en France, pour y faire ses études & ses exercices. Le Duc d'Yorck étant parvenu à la Couronne le 6 Février 1685, il l'envoya l'année

suivante en Hongrie ; il se trouva au siège de Bude.

Il alla passer l'hiver en Angleterre, & le Roi le créa Duc de Berwick. Il retourna au printemps en Hongrie, où l'Empereur lui donna une commission de Colonel, pour commander le régiment de Cuirassiers de Taaff. Il fit la campagne de 1687, où le Duc de Lorraine remporta la victoire de Mohatz ; & à son retour à Vienne, l'Empereur le fit Sergent Général de Bataille.

Ainsi c'est sous le Grand Duc de Lorraine, que le Duc de Berwick commença à se former ; & depuis, sa vie fut en quelque façon toute militaire.

Il revint en Angleterre, & le Roi lui donna le Gouvernement de Portsmouth & de la Province de Southampton. Il avoit déjà un régiment d'Infanterie. On lui donna encore le régiment des Gardes à cheval du

Comte d'Oxford : ainsi , à l'âge de sept ans , il se trouva dans cette situation si flatteuse , pour un homme à l'ame élevée , de voir le chemin de la gloire tout ouvert , & la possibilité de faire de grandes choses.

En 1688, la révolution d'Angleterre arriva ; & dans ce cercle de malheurs, qui environnerent le Roi tout-coup, le Duc de Berwick fut chargé des affaires qui demandoient la plus grande confiance. Le Roi ayant jeté les yeux sur lui pour rassembler l'armée , ce fut une des trahisons des ministres de lui envoyer ces ordres si tard ; afin qu'un autre pût emmener l'armée du Prince d'Orange.

Le hasard lui fit rencontrer quatre vaisseaux qu'on avoit voulu mener au Prince d'Orange, & qu'il ramena à son poste. Il n'y eut point de moments qu'il ne se donnât pour sauver Portsmouth, bloqué par mer &

par terre, sans autre provision, que que les ennemis fournissent chaque jour, & que le Roi lui ordonna de rendre. Le Roi ayant pris le parti de se sauver en France, il fut du nombre des cinq personnes à qui il confia, & qui le suivirent ; & dès que le Roi fut débarqué, il l'envoya à Versailles, pour demander un asyle. Il avoit à peine dix-huit ans.

Presque toute l'Irlande ayant resté fidele au Roi Jacques, ce Prince passa au mois de Mars 1689 ; & l'ouvrit une malheureuse guerre, où sa valeur ne manqua jamais, & la conduite toujours. On peut dire de cette guerre d'Irlande, qu'on la regarda à Londres comme l'œuvre du jour, & comme l'affaire capitale de l'Angleterre, & en France, comme une guerre d'affection particuliere & de bienfaisance. Les Anglois, qui ne vouloient point avoir de guerre civile chez eux, assommerent l'Irlande.

U MAR. DE BERWICK. xxj

nême que les Officiers François y envoya , penserent ceux qui les y envoyoit ; rent que trois choses dans la l'arriver , de se battre & de tourner. Le temps a fait voir Anglois avoient mieux pensé us.

Duc de Berwick se distingua quelques occasions particul- & fut fait Lieutenant Gé-

ord Tirconel , ayant passé en : en 1690 , laissa le commandant général du Royaume au Duc rwick. Il n'avoit que vingt sa conduite fit voir qu'il étoit ne de son siècle à qui le Ciel accordé de meilleure heure la ice. La perte de la bataille de ine avoit abattu les forces Ir- ises ; le Roi Guillaume avoit le siege de Limerick , & étoit né en Angleterre ; mais on

n'en étoit guere mieux. Milord Churchill (1) débarqua tout-à-coup en Irlande avec huit mille hommes. Il falloit en même temps rendre les progrès moins rapides, rétablir l'armée, dissiper les factions, réunir les esprits des Irlandois. Le Duc de Berwick fit tout cela.

En 1691, le Duc de Tirconnell étant revenu en Irlande, le Duc de Berwick repassa en France, & suivit Louis XIV, comme Volontaire, au siège de Mons. Il fit dans la même qualité la campagne de 1692, sous M. le Maréchal de Luxembourg & se trouva à la bataille de Steinkerk. Il fut fait Lieutenant Général en France l'année suivante & il acquit beaucoup d'honneur à la bataille de Nerwinde, où il fut pris. Les choses qui se dirent dans le monde, à l'occasion de sa prise

(1) Depuis Duc de Marlborough.

DU MAR. DE BERTICK. 111

n'ont pu avoir été imaginées, que par des gens qui avoient la plus haute opinion de sa fermeté & de son courage. Il continua de servir en Flandre, sous M. de Luxembourg, & ensuite sous M. le Maréchal de Villeroi.

En 1696, il fut envoyé secrètement en Angleterre, pour conférer avec des Seigneurs Anglois, qui avoient résolu de rétablir le Roi. Il avoit une assez mauvaise commission, qui étoit de déterminer ces Seigneurs à agir contre le bon sens. Il ne réussit pas : il hâta son retour, parce qu'il apprit qu'il y avoit une conjuration formée contre la personne du Roi Guillaume, & il ne vouloit point être mêlé dans cette entreprise. Je me souviens de lui avoir oui dire, qu'un homme l'avoit reconnu sur un certain air de famille, & sur-tout par la longueur de ses doigts ; que par bonheur cet homme

étoit Jacobite, & lui avoit dit : *Dieu vous bénisse dans toutes vos entreprises ;* ce qui l'avoit remis de son embarras.

Le Duc de Berwick perdit sa première femme, au mois de Juin 1698. Il l'avoit épousée en 1695. Elle étoit fille du Comte de Clanricard. Il en eut un fils, qui naquit le 21 d'Octobre 1696.

En 1699, il fit un voyage en Italie, & à son retour il épousa Mademoiselle de Bulkeley, fille de Madame de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. de Bulkeley, frere de Milord Bulkeley.

Après la mort de Charles II, Roi d'Espagne, le Roi Jacques envoya à Rome le Duc de Berwick, pour complimenter le Pape sur son élection, & lui offrir sa personne pour commander l'armée que la France le pressoit de lever, pour maintenir la neutralité en Italie; & la Cour de Saint-Germain offroit d'envoyer
des

des troupes Irlandoises. Le Pape jugea la besogne un peu trop forte pour lui, & le Duc de Berwick s'en revint.

En 1701, il perdit le Roi son pere, & en 1702, il servit en Flandre sous le Duc de Bourgogne & le Maréchal de Boufflers; en 1703, au retour de la campagne, il se fit naturaliser François, du consentement de la Cour de Saint-Germain.


En 1704, le Roi l'envoya en Espagne avec dix-huit bataillons & dix-neuf escadrons qu'il devoit commander, & à son arrivée le Roi d'Espagne le déclara Capitaine Général de ses armées, & le fit couvrir.

La Cour d'Espagne étoit infestée par l'intrigue. Le Gouvernement alloit très-mal, parce que tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracasserie, & un des principaux articles de sa mission étoit

de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner, il n'entra dans aucun ; & s'attachant uniquement au succès des affaires ; il ne regarda les intérêts particuliers, que comme des intérêts particuliers, il ne pensa ni à Madame des Ursins, ni à Orry, ni à l'Abbé d'Etrées, ni au goût de la Reine , ni au penchant du Roi ; il ne pensa qu'à la Monarchie.

Le Duc de Berwick eut ordre de travailler au renvoi de Madame des Ursins. Le Roi lui écrivit : « Dites
« au Roi mon petit-fils , qu'il me
« doit cette complaisance. Servez-
« vous de toutes les raisons que vous
« pourrez imaginer pour le persua-
« der , mais ne lui dites pas que je
« l'abandonnerai, car il ne le croi-
« roit jamais ». Le Roi d'Espagne
consentit au renvoi.

Cette année 1704, le Duc de Berwick sauva l'Espagne ; il empêcha l'armée Portugaise d'aller à Madrid.



Son armée étoit plus foible des deux tiers ; les ordres de la Cour venoient coup sur coup de se retirer , & de ne rien hasarder. Le Duc de Berwick qui vit l'Espagne perdue , s'il obéissoit , hasarda sans cesse , & disputa tout. L'armée Portugaise se retira , M. le Duc de Berwick en fit de même. A la fin de la campagne , le Duc de Berwick reçut ordre de retourner en France. C'étoit une intrigue de Cour ; & il éprouva ce que tant d'autres avoient éprouvé avant lui , que de plaire à la Cour , est le plus grand service que l'on puisse rendre à la Cour , sans quoi toutes les œuvres , pour me servir du langage des Théologiens , ne sont que des œuvres mortes.

En 1705 , le Duc de Berwick fut envoyé commander en Languedoc : cette même année il fit le siège de Nice , & la prit.

En 1706 , il fut fait Maréchal de

France, & fut envoyé en Espagne, pour commander l'armée contre le Portugal. Le Roi d'Espagne avoit levé le siege de Barcelone, & avoit été obligé de repasser par la France, & de rentrer en Espagne par la Navarre.

J'ai dit qu'avant de quitter l'Espagne, la premiere fois qu'il y servit, il l'avoit sauvée; il la sauva encore cette fois-ci. Je passe rapidement sur les choses que l'Histoire est chargée de raconter. Je dirai seulement que tout étoit perdu au commencement de la campagne, & que tout étoit sauvé à la fin. On peut voir dans les Lettres de Madame de Maintenon à la Princesse des Ursins, ce que l'on pensoit pour lors dans les deux Cours. On formoit des souhaits, & on n'avoit pas même d'espérances. M. le Maréchal de Berwick vouloit que la Reine se retirât à son armée : des conseils timides

DU MAR. DE BERWICK. vix

I'en avoient empêchée. On vouloit qu'elle se retirât à Pampelune; M. le Maréchal de Berwick fit voir que, si l'on prenoit ce parti, tout étoit perdu, parce que les Castillans se croiroient abandonnés; la Reine se retira donc à Burgos, avec les Conseils, & le Roi arriva à la petite armée. Les Portugais vont à Madrid, & le Maréchal, par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vider la Castille aux ennemis, & rencoigna leur armée dans le Royaume de Valence & l'Arragon. Il les y conduisit marche par marche, comme un Pasteur conduit des troupeaux. On peut dire que cette campagne fut plus glorieuse pour lui, qu'aucune de celles qu'il a faites, parce que les avantages n'ayant point dépendu d'une bataille, sa capacité y parut tous les jours. Il fit plus de dix mille prisonniers, & par cette campagne il prépara la seconde, plus cé-

lebre encore par la bataille d'Almanza , la conquête du Royaume de Valence , de l'Arragon , & la prise de Lérída.

Ce fut en cette année 1707, que le Roi d'Espagne donna au Maréchal de Berwick les villes de Liria & de Xerica , avec la Grandesse de la premiere classe ; ce qui lui procura un établissement plus grand encore pour son fils du premier lit , par le mariage avec Dona Catharina de Portugal , héritière de la Maison de Vêraguas. M. le Maréchal lui céda tout ce qu'il avoit en Espagne.

Dans le même temps, Louis XIV lui donne le Gouvernement du Limousin , de son propre & pur mouvement , sans qu'il le lui eût demandé.

Il faut que je parle de M. le Duc d'Orléans , & je le ferai avec d'autant plus de plaisir , que ce que je

DU MARÉCHAL DE BERWICK. ~~il ne~~
dirai ne peut servir qu'à combler de
gloire l'un & l'autre.

M. le Duc d'Orléans vint pour
commander l'armée. Sa mauvaise
destinée lui fit croire qu'il auroit le
temps de passer par Madsid. M. le
Maréchal de Berwick lui envoya
Courier sur Courier, pour lui dire
qu'il seroit bientôt forcé à livrer la
bataille : M. le Duc d'Orléans se
mit en chemin, vola & n'arriva pas.
Il y eut assez de Courtisans qui vou-
lurent persuader à ce Prince, que
le Maréchal de Berwick avoit été
ravi de donner la bataille sans lui,
& de lui en ravir la gloire; mais M.
le Duc d'Orléans connoissoit qu'il
avoit une justice à rendre, & c'est
une chose qu'il savoit très-bien
faire; il ne se plaignit que de son
malheur.

M. le Duc d'Orléans désespéré,
désolé de retourner sans avoir rien
fait, propose le siège de Lérida.

M. le Maréchal de Berwick, qui n'en étoit point du tout d'avis, exposa à M. le Duc d'Orléans ses raisons avec force ; il proposa même de consulter la Cour. Le siege de Lérída fut résolu. Dès ce moment, M. le Duc de Berwick ne vit plus d'obstacles : il savoit que si la prudence est la premiere de toutes les vertus avant que d'entreprendre, elle n'est que la seconde après que l'on a entrepris. Peut-être que s'il avoit lui-même imaginé ce siege, il auroit moins craint de le lever. M. le Duc d'Orléans finit la campagne avec gloire ; & ce qui auroit infailliblement brouillé deux hommes communs, ne fit qu'unir ces deux-cī ; & je me souviens d'avoir entendu dire au Maréchal que l'origine de la faveur qu'il avoit eue auprès de M. le Duc d'Orléans, étoit la campagne de 1707.

En 1708, M. le Maréchal de Ber-

DU MAR. DE BERWICK. *Edm.*
rick, d'abord destiné à commander
l'armée du Dauphiné, fut envoyé
sur le Rhin, pour commander sous
l'Electeur de Baviere. Il eut à
tomber un projet de M. de Cam-
millart, dont l'incapacité consista
sur-tout à ne point reconnaître sa
incapacité. Le Prince Eugene s'en
quitté l'Allemagne. Pour aller en
Flandre, M. le Maréchal de Ber-
wick l'y suivit. Après la victoire de
la bataille d'Oudenarde, les enne-
mis firent le siège de Lille. A ce mo-
lors, M. le Maréchal de Berwick
joignit son armée à celle de M. de
Vendôme. Il fallut se battre avec un
nombre, pour une si petite place
Lille. M. le Duc de Vendôme s'en
irrité contre M. le Maréchal de Ber-
wick, qui avoit été d'abord de-
servir sous lui. Depuis ce temps
aucun avis de M. le Maréchal de
Berwick ne fut accepté par M. le
Duc de Vendôme; & son ame, n

grande d'ailleurs , ne conserva plus qu'un ressentiment vif de l'espece d'affront qu'il croyoit avoir reçu. M. le Duc de Bourgogne & le Roi, toujours partagés entre des propositions contradictoires , ne savoient prendre d'autre parti , que de déférer au sentiment de M. de Vendôme. Il fallut que le Roi envoyât à l'armée, pour concilier les Généraux , un Ministre qui n'avoit point d'yeux : il fallut que cette maladie de la nature humaine , de ne pouvoir souffrir le bien , lorsqu'il est fait par des gens que l'on n'aime pas , infestât pendant toute cette campagne le cœur & l'esprit de M. le Duc de Vendôme ; il fallut qu'un Lieutenant Général eût assez de faveur à la Cour , pour pouvoir faire à l'armée deux sortises l'une après l'autre , qui seront mémorables dans tous les temps , sa défaite & sa capitulation : il fallut que le siège de Bruxelles eût été rejeté

d'abord, & qu'il eût été entrepris depuis ; que l'on résolut de garder en même temps l'Escaut & le Canal, c'est-à-dire, de ne garder rien. Enfin, le Procès entre ces deux Grands Hommes existe ; les lettres écrites par le Roi, par M. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, par M. le Duc de Berwick, par M. de Chamillart, existent aussi (1). On verra qui des deux manqua de sang froid, & j'oserois peut-être même dire, de raison. A Dieu ne plaise que je veuille mettre en question les qualités éminentes de M. le Duc de Vendôme ! Si M. le Maréchal de Berwick revenoit au monde, il en feroit fâché : mais je dirai, dans cette occasion, ce qu'Homere. dit de Glaucus : Jupiter ôta la prudence à Glaucus, & il changea un bouclier d'or contre un bouclier d'airain. Ce bouclier d'or, M. de Vendôme,

(1) Voyez la fin de ces Mémoires.

avant cette campagne, l'avoit toujours conservé, & il le retrouva depuis.

En 1709, M. le Maréchal de Berwick fut envoyé pour couvrir les frontieres de la Provence & du Dauphiné; & quoique M. de Chamillart, qui affaîmoit tout, eût été déplacé, il n'y avoit ni argent, ni provisions de guerre & de bouche; il fit si bien qu'il en trouva. Je me souviens de lui avoir oui dire que dans sa détresse il enleva une voiture d'argent, qui alloit de Lyon au Trésor Royal; & il disoit à M. d'Angervilliers, qui étoit son Intendant dans ce temps, que dans la regle ils auroient mérité tous deux qu'on leur fît leur procès. M. Desmarais cria : il répondit qu'il falloit faire subsister une armée, qui avoit le Royaume à sauver.

M. le Maréchal de Berwick imagina un plan de défense, tel qu'il

étoit impossible de pénétrer en France, de quelque côté que ce fût, parce qu'il faisoit la corde, & que le Duc de Savoie étoit obligé de faire l'arc. Je me souviens qu'étant en Piémont les Officiers, qui avoient servi dans ce temps-là, donnoient cette raison, comme les ayant toujours empêchés de pénétrer en France ; ils faisoient l'éloge du Maréchal de Berwick, & je ne le savois pas.

M. le Maréchal de Berwick, par ce plan de défense, se trouva en état de n'avoir besoin que d'une petite armée, & d'envoyer au Roi vingt bataillons : c'étoit un grand présent dans ce temps-là.

Il y auroit bien de la sottise à moi de juger de sa capacité pour la guerre, c'est-à-dire, pour une chose que je ne puis entendre. Cependant, s'il m'étoit permis de me hasarder, je dirois que, comme chaque Grand Homme, outre sa capacité générale,

a encore un talent particulier , dans lequel il excelle , & qui fait sa vertu distinctive ; je dirois que le talent particulier de M. le Maréchal de Berwick étoit de faire une guerre défensive , de relever des choses désespérées , & de bien connoître toutes les ressources que l'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien qu'il sentît ses forces à cet égard. Je lui ai souvent entendu dire que la chose qu'il avoit toute sa vie le plus souhaitée , c'étoit d'avoir une bonne place à défendre.

La paix fut signée à Utrecht en 1713. Le Roi mourut le 1.^{er} Septembre 1715 : M. le Duc d'Orléans fut Régent du Royaume. M. le Maréchal de Berwick fut envoyé commander en Guienne. Me permettra-t-on de dire que ce fut un grand bonheur pour moi , puisque c'est-là où je l'ai connu ?

Les tracasseries du Cardinal Al-

beroni firent naître la guerre que M. le Maréchal de Berwick fit sur les frontieres d'Espagne. Le Ministère ayant changé, par la mort de M. le Duc d'Orléans, on lui ôta le commandement de Guienne. Il partagea son temps entre la Cour, Paris & sa maison de Fitz-James. Cela me donnera lieu de parler de l'homme privé, & de donner, le plus courtement que je pourrai, son caractère.

Il n'a guere obtenu de graces, sur lesquelles il n'ait été prévenu : quand il s'agissoit de ses intérêts, il falloit tout lui dire..... Son air froid, un peu sec, & même quelquefois un peu sévere, faisoit que quelquefois il auroit semblé un peu déplacé dans notre Nation, si les grandes ames & le mérite personnel avoient un pays.

Il ne savoit jamais dire de ces choses, qu'on appelle de jolies choses. Il étoit sur-tout exempt de ces fautes sans nombre, - que commet-

tent continuellement ceux qui s'aient trop eux-mêmes..... Il prenoit presque toujours son parti de lui-même : s'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui , il n'avoit pas non plus de méfiance ; il se regardoit , & se connoissoit avec le même bon sens , qu'il voyoit toutes les autres choses..... Jamais personne n'a mieux su éviter les excès , ou , si j'ose me servir de ce terme , les pièges des vertus : par exemple , il aimoit les Ecclésiastiques ; il s'accommodoit assez de la modestie de leur état ; il ne pouvoit souffrir d'en être gouverné , sur-tout s'ils passaient , dans la moindre chose , la ligne de leurs devoirs : il exigeoit plus d'eux , qu'ils n'auroient exigé de lui.... Il étoit impossible de le voir , & de ne pas aimer la vertu , tant on voyoit de tranquillité & de félicité dans son ame , sur-tout quand on la comparoit aux passions qui agitoient ses semblables...

J'ai vu de loin dans les Livres de Plutarque , ce qu'étoient les Grands Hommes : j'ai vu en lui de plus près ce qu'ils font. Je ne connois que sa vie privée : je n'ai point vu le Héros, mais l'homme dont le Héros est parti... Il aimoit ses amis : sa maniere étoit de rendre des services, sans vous rien dire ; c'étoit une main invisible qui vous servoit... Il avoit un grand fond de Religion. Jamais homme n'a mieux suivi ces Loix de l'Evangile , qui coûtent le *plus* aux gens du monde : *enfin*, jamais homme n'a tant pratiqué la Religion , & n'en a si peu parlé..... Il ne disoit jamais de mal de personne : aussi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués.... Il haïssoit ces disputes , qui , sous prétexte de la gloire de Dieu, ne font que des disputes personnelles. Les malheurs du Roi son pere lui avoient appris qu'on s'expose à faire de grandes fautes , lorsqu'on a trop

de crédulité pour les gens même dont le caractère est le plus respectable..... Lorsqu'il fut nommé Commandant en Guienne, la réputation de son sérieux nous effraya ; mais , à peine y fut-il arrivé , qu'il y fut aimé de tout le monde , & qu'il n'y a pas de lieu où ses grandes qualités aient été plus admirées.....

Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris que l'on doit faire de l'argent..... Il avoit une modestie dans toutes ses dépenses , qui auroit dû le rendre très à son aise ; car il ne dépensoit en aucune chose frivole : cependant il étoit toujours arriéré , parce que , malgré sa frugalité naturelle, il dépensoit beaucoup. Dans ses commandemens, toutes les familles Angloises ou Irlandoises pauvres, qui avoient quelque relation avec quelqu'un de sa maison, avoient une espece de droit de s'introduire chez lui ; & il est singulier que cet

homme , qui favoit mettre un si grand ordre dans son armée , qui avoit tant de justesse dans ses projets , perdit tout cela , quand il s'agissoit de ses intérêts particuliers....

Il n'étoit point du nombre de ceux , qui tantôt se plaignent des auteurs d'une disgrâce , tantôt cherchent à les flatter ; il alloit à celui dont il avoit sujet de se plaindre , lui disoit les sentimens de son cœur , après quoi il ne disoit rien.....

Jamais rien n'a mieux représenté cet état , où l'on fait que se trouva la France à la mort de M. de Turenne. Je me souviens du moment où cette nouvelle arriva : la consternation fut générale. Tous deux ils avoient laissé des desseins interrompus ; tous les deux , une armée en péril ; tous les deux finirent d'une mort qui intéresse plus que les morts communes : tous les deux avoient ce mérite modeste , pour lequel on aime à s'attendrir , & que l'on aime à regretter....

Il laissa une femme tendre, qui
passé le reste de sa vie dans les regrets
& des enfans qui par leur ver-
font mieux que moi l'éloge de la
pere.

M. le Maréchal de Berwick a é-
ses Mémoires ; &, à cet égard ,
que j'ai dit dans l'esprit des Lo-
sur la relation d'Hannou ; je puis
dire ici. *C'est un beau morceau de l'An-
tiquité que la relation d'Hannou :
même homme qui a exécuté , a écrit
Il ne met aucune ostentation dans ses
récits : les grands Capitaines écrivent
leurs actions avec simplicité , parce qu'ils
sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait
que de ce qu'ils ont dit.*

Les Grands Hommes sont plus for-
mis que les autres à un examen rigou-
reux de leur conduite : chacun aime
les appeller devant son petit tribuna-
: Les Soldats Romains ne faisoient-ils
pas de sanglantes railleries autour d'un
char de la victoire ? Ils croyoient

mphér , même des triomphes ; mais c'est une belle chose pour Maréchal de Berwick , que les objections qu'on lui a faites ne sont uniquement fondées sur l'amour pour ses devoirs.

l'objection qu'on lui a faite , de ce qu'il n'avoit pas été de l'expédition d'Ecosse , en 1715 , n'est fondée que sur ce qu'on veut toujours rendre le Maréchal de Berwick comme un homme sans patrie , & on ne veut pas se mettre dans l'idée qu'il étoit François. Devenu François , du consentement de ses anciens Maîtres , il suivit les ordres de Louis XIV , & ensuite ceux du Roi de France. Il fallut faire taire son cœur , & suivre les grands principes : il vit qu'il n'étoit plus à lui : il vit qu'il n'étoit plus question de déterminer sur ce qui étoit le bien ou le mal , mais sur ce qui étoit le bien nécessaire ; il fut qu'il seroit

jugé, il méprisa les jugemens injustes. Ni la faveur populaire, ni la manière de penser de ceux qui pensent peu, ne le déterminèrent.

Les Anciens, qui ont traité des devoirs, ne trouvent pas que la grande difficulté soit de les connoître, mais de choisir entre deux devoirs. Il suivit le devoir le plus fort, comme le destin. Ce sont des matières qu'on ne traite jamais, que lorsqu'on est obligé de les traiter, parce qu'il n'y a rien dans le monde de plus respectable qu'un Prince malheureux. Dépouillons la question : elle consiste à savoir, si le Prince, même rétabli, auroit été en droit de le rappeler. Tout ce que l'on peut dire de plus fort, c'est que la patrie n'abandonne : mais cela même n'étoit pas le cas ; il étoit pros crit par sa patrie, lorsqu'il se fit naturaliser. Grotius, Puffendorf, toutes les voix par lesquelles l'Europe a

parlé, décidoient la question, & lui
 déclaroient qu'il étoit François, &
 soumis aux Loix de la France. La
 France avoit mis pour lors la paix
 pour fondement de son système po-
 litique. Quelle contradiction, si un
 Pair du Royaume, un Maréchal de
 France, un Gouverneur de Pro-
 vince avoit désobéi à la défense de
 sortir du Royaume, c'est-à-dire,
 avoit désobéi réellement, pour pa-
 roître aux yeux des Anglois seuls
 n'avoir pas désobéi ! En effet, le
 Maréchal de Berwick étoit, par ses
 Dignités même, dans des circon-
 stances particulieres ; & on ne pou-
 voit guere distinguer sa présence en
 Ecosse d'avec une déclaration de
 guerre avec l'Angleterre. La France
 jugeoit qu'il n'étoit point de son
 intérêt que cette guerre se fît ; qu'il
 en résulteroit une guerre qui embrâ-
 seroit toute l'Europe. Comment pou-
 voit-il prendre sur lui le poids im-

menſe d'une démarche pareille? On peut dire même que ſ'il n'eût conſulté que l'ambition, quelle plus grande ambition pouvoit-il avoir, que le rétabliſſement de la Maïſon de Stuart ſur le Trône d'Angleterre? On fait combien il aimoit ſes enfans. Quels délices pour ſon cœur, ſ'il avoit pu prévoir un troiſième établifſement en Angleterre!

S'il avoit été conſulté pour l'entreprise même, dans les circonſtances d'alors, il n'en auroit pas été d'avis: il croyoit que ces fortes d'entreprises étoient de la nature de toutes les autres, qui doivent être réglées par la prudence; & qu'en ce cas; une entreprise manquée a deux fortes de mauvais ſuccès; le malheur préſent, & une plus grande difficulté pour entreprendre de réuſſir à l'avenir.





MÉMOIRES

DU MÂRÉCHAL DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

JE naquis le 21 Août 1670, & dès l'âge de sept ans je fus envoyé en France, 1670. pour y être élevé dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Le Pere Gough, Prêtre de l'Oratoire, à qui on avoit confié le soin de mon frere, depuis Duc d'Albemarle, & de moi, nous mit à Jully, college de sa Congrégation, où le Duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, avoit pareillement étudié. Ce bon-homme étant mort, l'on nous ôta de là, & nous fûmes au college du Ples-
fis jusqu'en l'année 1684, que le Duc 1684.

Tome I.

A

1684. d'Yorck voulant nous voir, nous passâmes en Angleterre. Le Duc nous présenta au Roi son frere, qui nous fit beaucoup de caresses, & offrit au Duc de me donner un titre; mais ce Prince ne le voulut pas: ainsi on nous renvoya en France achever nos études, &, par le conseil du Pere Peters, Jésuite, on nous mit à la Fleche.

1685. Charles II, Roi de la Grande - Bretagne, étant mort le 6 Février 1685, (vieux style) son frere le Duc d'Yorck fut incontinent proclamé Roi, sous le nom de Jacques II. Peu après, le Duc de Monmouth débarqua dans l'ouest de l'Angleterre avec environ quatre-vingts personnes; & ayant été joint par un nombre assez considérable de gens de la populace, il eut la témérité de prendre le titre de Roi, sous le faux prétexte que le Roi Charles avoit épousé sa mere. Sa royauté ne fut pas de longue durée; car l'armée du Roi, commandée par le Comte de Feversham, le défit à Sed-

genore, au mois de Juiller : il fut pris, & eut la tête tranchée à Londres. L'on prétend que le Prince d'Orange, qui songeoit dès ce temps-là à s'emparer de la Couronne (1), l'avoit encouragé & assisté sur la promesse qu'il lui fit, que, s'il venoit à bout du Roi, il proclameroit le Prince & la Princesse d'Orange. Dès que ce Rebelle eut pris le titre de Roi, le Prince d'Orange offrit sa personne & des troupes au Roi, son oncle & son beau-pere; mais les soupçons, dont on vient de parler, empêchèrent qu'on n'acceptât sa proposition.

Le Comte d'Argyle avoit aussi débarqué en Ecosse, & y avoit ramassé quelque monde; mais il fut bientôt battu & pris par le Comte de Dumbarton, puis décapité à Edimbourg. Les troubles de la Grande-Bretagne étant pacifiés, le Roi me fit revenir de la Fleche, & m'envoya à Paris pour y faire mes exercices pendant l'hiver. Au printemps je quittai l'Académie, & m'en allai en Hongrie.

1686. Le siege de Bude ayant été résolu dans le Conseil de l'Empereur Léopold I, & tout ce qui étoit nécessaire pour cette entreprise étant prêt, le 18 Juin les Ducs de Lorraine & de Baviere, Généraux de l'armée, investirent la ville des deux côtés du Danube; savoir, le premier du côté du midi, où est située Bude, & l'autre du côté du Nord, où est la ville de Pest, séparée de Bude par le Danube. L'on travailla incontinent aux lignes de contrevallation; & dès qu'on eut construit les deux ponts de communication au dessus & au dessous de la ville, le Duc de Lorraine rapprocha son armée du côté de la basse ville; & le Duc de Baviere, ayant passé le Danube avec sa sienne, se posta au dessous de la ville, du côté du château, près d'une montagne appelée de Saint-Gérale. On avoit à peine commencé à tirer du canon contre la basse ville, que les Turcs l'abandonnerent & y mirent le feu.

Vers le commencement de Juillet,

On ouvrit la tranchée, & l'on établit des batteries. Du côté de l'attaque du Duc de Lorraine, il y avoit une double enceinte, séparée par un fossé très-profond; deux grosses tours joignoient & flancoient les deux enceintes. Par le dehors, il n'y avoit, ni fossé, ni ouvrage, ni chemin couvert. La breche ayant été faite à la première enceinte, on y donna l'assaut; mais comme il y avoit peu de troupes commandées pour cette attaque, & que la breche étoit assez difficile, on fut bientôt repoussé. L'on y perdit à la vérité peu de Soldats; mais nombre de Volontaires y furent tués & blessés: le Duc de Vejar, Grand d'Espagne, étoit du nombre des premiers. L'on attribua cet échec au Felt-Maréchal Comte de Staremberg, qui avoit, en 1683, défendu Vienne contre les Turcs: il étoit créature du Prince Hermand de Bade, Président du Conseil de guerre, lequel haïssant mortellement le Duc de Lorraine, le traversoit dans toutes ses en-

~~reprises.~~ Par bonheur, peu de jours après
1686. cette attaque, Staremborg fut blessé, &
obligé de se faire transporter à Vienne.
ainsi le Duc de Lorraine n'eut plus à
l'armée d'ennemis domestiques qui pus-
sent le traverser.

On rapprocha les batteries, qu'on aug-
menta de plusieurs grosses pieces ; mais
soutefois les breches ne se trouverent
entièrement praticables , que le 27 de
Juillet. Alors le Duc de Lorraine , ne
voulant point tomber dans les incon-
véniens du premier assaut , ordonna dix
mille hommes pour l'attaque , & se
transporta lui-même à la tête de la tran-
chée, afin de tout voir & d'être plus à
portée de donner les ordres nécessaires.
Les Turcs , de leur côté , qui ne pou-
voient ignorer notre dessein , attendu le
grand nombre de troupes qu'ils voyoient
arriver à la tranchée , firent tous les pré-
paratifs imaginables pour une vigou-
reuse résistance. L'attaque commença sur
le midi , & dura pendant six heures :

jamais on ne vit plus de courage qu'il ~~en~~
en parut ce jour-là de part & d'autre. 168
Les Chrétiens, malgré la grêle de balles,
de fleches, de grenades, de pots & sacs
à poudre, & douze mines ou fougasses,
s'efforçoient de se loger; mais les Turcs
les obligeoient de plier, lorsque le Duc
de Lorraine sortit de la tranchée, l'épée à
la main, & ranimant par sa présence le
courage des troupes presque rebutées, les
ramena à la breche, dont elles s'empa-
rerent, & se logerent sur la premiere
enceinte: on fit aussi un logement sur
la partie des deux tours, qui joignoit la
premiere enceinte. Les Turcs conser-
verent la partie opposée, par le moyen
d'un retranchement considerable de
poutres & de palissades qu'ils y avoient
fait. L'on compte que les Chrétiens
eurent en cette occasion environ quinze
cents hommes de tués & autant de bles-
sés. Le Duc de Lorraine y perdit un
Aide-de-camp, sur lequel il s'appuyoit,
en montant à la breche.

Le Duc de Baviere attaqua en même
1686. temps une tour du château : il s'y logea ;
mais les Turcs ne laisserent pas que de
se maintenir dans le reste du château ,
pendant tout le siege , sans que jamais
on les en pût chasser.

L'on fit des batteries sur les deux tours
& sur la courtine , pour faire breche à la
seconde enceinte , & miner les retran-
chemens des Turcs ; & lorsqu'on crut
que l'artillerie avoit fait son effet , l'on
donna successivement deux assauts , où
l'on fut toujours repoussé avec perte.
L'on tenta , avec aussi peu de succès ,
de mettre le feu aux poutres & palis-
sades , dont étoit composé le retranche-
ment des tours : à mesure que le bois
commençoit à être consommé , les Turcs
en remettoient d'autres. Enfin , ne sa-
chant comment venir à bout d'entrer
dans la place , on fit une nouvelle bar-
rierie sur la courtine , à la droite de l'at-
taque du Duc de Lorraine. Le mur étoit
foible de ce côté - là , & l'on n'y trouva

qu'une seule enceinte : ainsi en très-peu 1686.
 de jours la breche fut faite, & pour ne
 pas donner le temps aux Turcs de faire
 de nouveaux retranchemens, on résolut
 de donner l'assaut général ; ce qui fut
 executé le 2 du mois de Septembre.
 La résistance fut très-foible, & la breche
 emportée presqu'aussi-tôt qu'attaquée :
 le Visir & le Pacha furent tués sur la
 breche, & tout ce qui se trouva dans la
 ville fut passé au fil de l'épée, excepté
 environ mille personnes de tout sexe.
 L'Aga des Janissaires, qui s'étoit sauvé
 au château, dont le Duc de Baviere ne
 put jamais s'emparer, s'y rendit à dis-
 cretion, avec cinq cents Janissaires, le
 reste de douze mille qu'ils étoient au
 commencement du siege.

Pour ne pas interrompre la relation
 de ce qui regarde les différentes attra-
 ques, je n'ai point fait mention de ce
 qui se passoit en campagne : le voici en
 deux mots. Le Grand Visir s'avança avec
 quatre-vingt mille hommes, pour tâcher

1686. de secourir la place , & vint camper sur une hauteur vis-à-vis de notre camp. il fit plusieurs tentatives par de petits détachemens ; mais l'entrée d'un petit nombre de Turcs dans la place , n'étoit pas suffisante ; ainsi il résolut de faire un effort considérable. Pour cet effet , il descendit un jour , avec toute son armée , dans une grande plaine , entre les deux camps , comme s'il vouloit donner bataille. Notre armée sortit aussi - tôt des lignes , pour le mieux recevoir ; mais tout d'un coup , à la faveur de quelques fonds qui se trouvoient sur la gauche , il fit couler six mille Janissaires , & quatre mille Spahis , lesquels , avec une diligence extrême , gagnèrent le haut d'une montagne fort près de nos lignes. Le Duc de Lorraine n'eut que le temps d'envoyer le Général Dunewald , avec trente-un escadrons , pour s'opposer aux Turcs ; car nos lignes étoient alors dégarnies. Dunewald arriva juste en même temps que les Infidèles , qui le char-

gerent d'abord avec leur cavalerie : elle fut battue ; après quoi il chargea l'infanterie, qu'il dispersa, & en tua deux mille sur la place. Pendant cette action, les deux armées étoient en halte, comme pour attendre l'événement de ce qui se passoit à la montagne. Dès que le Duc de Lorraine eut appris le succès, il fit ébranler toute l'armée, pour marcher à celle des Turcs ; mais ceux-ci, voyant leur projet échoué, ne jugerent pas à propos de hasarder la bataille ; ainsi ils firent demi-tour à droite, & se retirèrent au petit pas sur la montagne de leur ancien camp : ce que voyant le Duc de Lorraine, il fit halte & rentra aussi dans ses lignes ; car quand une fois les Turcs se retirent, il seroit non-seulement inutile, mais très-dangereux de les suivre, vû qu'on ne peut se flatter de les atteindre, & que, pour peu que l'on dérange ses rangs, ils reviennent avec une telle précipitation & une telle furie, que

les meilleures troupes courent risque
1685. d'en être culbutées.

Les Turcs, voyant que la place étoit prise, se retirèrent du côté d'Esseck, & le Duc de Lorraine envoya un détachement qui se rendit maître de Ségedin; par où finit la campagne.

Pendant le siege, il arriva une chose remarquable : le magasin à poudre, qui étoit près du château, sauta en l'air, ruina partie du château, & fit une breche très-considérable dans le rempart; mais nous n'en pûmes profiter, attendu qu'elle se trouva du côté de la riviere, & qu'ainfi nous ne pouvions y arriver. Le bruit fut épouvantable, toutes les vitres à une lieue à la ronde furent cassées, & il y eut des pans de muraille d'une grosseur énorme jetés de l'autre côté du Danube. Je ne peux dire combien il y avoit de poudre; mais la quantité en devoit être très-grande, car c'étoit le magasin de toute la Hongrie. Je n'ai jamais pu sa-

voit comment le feu s'y étoit mis : il y ~~en a~~ ^{1686.} qui prétendent que ce fut par le moyen d'un incendiaire que les Chrétiens y avoient envoyé ; d'autres croient que ce fut un pur effet du hasard ; au moins est-il certain que personne ne parut depuis pour en solliciter la récompense.

Le Général Mercy, neveu de ce fameux Général du même nom, qui fut tué à Nortlingue, reçut, durant le siège, un coup de sabre à la tête, dont il mourut au bout de trois semaines, généralement regretté de tout le monde, & sur-tout du Duc de Lorraine, qui connoissoit sa valeur & ses talens pour la guerre. La campagne finie, je retournai en Angleterre.

Après avoir passé l'hiver à la Cour de ~~=====~~ Londres, je fus créé Duc de Berwick ; ^{1687.} auparavant je ne m'appelois que M. Fitz-James : je retournai au printemps en Hongrie. L'Empereur me donna une commission de Colonel, pour comman-

~~1687.~~ 1687. der le régiment de Cuirassiers de Taaß : celui-ci étoit alors Lieutenant général de Cavalerie, homme de beaucoup d'esprit, & le favori du Duc de Lorraine. Il étoit Irlandois de naissance, & frere du Comte de Carlingford (a) ; il avoit été Page de l'Empereur, & , par son mérite, avoit trouvé le moyen de se faire un établissement considérable à la Cour de Vienne. Après la mort du Duc de Lorraine, il est toujours resté auprès des enfans de ce Prince, en qualité de leur Gouverneur ; & quand, par la paix de Riswick, le Roi Très - Chrétien rendit la Lorraine, il y vint avec le jeune Duc, qui le fit son Grand-Maître & son premier Ministre : il étoit de plus Felt-Maréchal de l'Empereur, & Chevalier de la Toison d'or. C'étoit un des Seigneurs de l'Europe, des plus agréables ; il possédoit parfaitement les Belles-

(a) Ce Comte de Carlingford ayant été tué à la Boyne, il lui succéda dans le titre.

Lettres, & étoit grand homme de cabinet, mais peu estimé à la guerre. J'ai 156
cru devoir parler de ce Général Taaff, d'autant que le Roi d'Angleterre m'avoit adressé à lui, & qu'il avoit la bonté de prendre soin de moi.

L'armée étant assemblée, nous marchâmes sur la Drave, que la Cour de Vienne avoit ordonné qu'on passât pour aller combattre les troupes campées sous Esseck. Le Duc de Lorraine avoit inutilement représenté le ridicule de ce projet, & le danger où l'on exposeroit l'armée. Les ordres étoient si précis, qu'il y fallut obéir; & il y a lieu de croire que les ennemis de ce Prince avoient principalement en vue de le perdre. Quoiqu'il en soit, nous passâmes la Drave après beaucoup de temps qu'il nous fallut employer, tant pour faire les passages au travers d'une lieue de marais, que pour construire notre pont de bateaux. Nous marchâmes ensuite à l'armée Turque, retranchée sous Elleck;

1687. mais après avoir bien visité la situation & la force de leur camp , & après avoir perdu beaucoup de monde par le feu de leur artillerie , que nous essuyâmes pendant un jour & demi , nous jugeâmes qu'il n'étoit pas possible de les attaquer avec espérance de succès ; ainsi nous repassâmes la Drave , & vîmes camper sur le Danube , à Mohats. De là nous résolûmes de marcher vers Cinq-Eglises , afin d'y trouver des vivres qui nous manquoient. Dès que les Turcs , qui avoient aussi repassé la Drave , nous virent en marche , ils nous attaquèrent. La bataille ne dura pas plus de deux heures : la cavalerie des Infideles plia la première , & ensuite on attaqua leur infanterie , qui d'abord fit assez de résistance ; mais enfin on les enfonça. On poursuivit les Turcs jusqu'au pont d'Esseck ; on leur tua dix mille hommes , sans compter ce qui se noya dans la Drave. L'on fit environ dix mille prisonniers ; toute leur artillerie & tout

leur bagage furent pris. Notre perte ne fut pas considérable ; je ne crois pas qu'elle montât à deux mille hommes , tant tués que blessés. Le Duc de Mantoue qui étoit Volontaire , ne courut pas grand risque ; car dès qu'il vit les Turcs s'avancer pour nous attaquer , il se retira sur la montagne de Harfan , où nous avions placé notre bagage : à la vérité il y eut quelques momens de peur ; car un corps de Tartares , qui s'étoit coulé par notre droite , venoit à toutes jambes pour tomber sur les bagages : mais heureusement pour le Sérénissime Duc , le Général Taaff prit quelques escadrons de la seconde ligne , qu'il mit en potence , pour les couvrir ; ainsi les Tartares s'en retournerent (a).

(a) Il s'appeloit Ferdinand-Charles , & étoit fils de Charles III , Duc de Mantoue , & d'Isabelle-Claire , fille de l'Archiduc Léopold. Il a été le dernier de sa race , & , après sa mort , l'Empereur s'est emparé du Duché de Mantoue. Il y a apparence que le Maréchal de Berwick

== Cette bataille fut donnée près de
 1687. Mohats, dans le même terrain où fut
 autrefois défait par les Turcs, Louis, Roi
 de Hongrie, qui y périt avec toute son
 armée.

Après cette victoire, l'armée passa le
 Danube, & se rendit maîtresse de tout
 le plat-pays de l'autre côté de ce fleuve,
 jusqu'en Transilvanie. Après quoi finit
 la campagne; car le Duc de Lorraine
 n'avoit aucuns préparatifs quelconques

ne l'auroit pas censuré de la sorte, si sa lâcheté
 n'eût été très notoire, & s'il ne se fût rendu la
 fable de l'armée. Voici ce qu'on lit de lui à cette
 même occasion, dans la Vie du Prince Eugene :
 « Pendant que ces choses se passaient, (les pre-
 mières escarmouches) le Duc de Mantoue deman-
 da au Général Caprara, quel étoit l'endroit où l'on
 pourroit le plus commodément voir le combat.
 Caprara lui montra le mont Harfan. Le Duc s'y
 tendit au plus vite, & ne le quitta qu'après que
 la bataille fut finie. On en fit des railleries, &
 les Soldats donnerent à ce mont le nom de *Mi-
 roir de la valeur Mantouane*, nom qu'il a con-
 servé jusques aujourd'hui. »

pour faire des sieges , de maniere que le profit de cette défaite se termina à peu de chose. L'Empereur , à mon retour à Vienne , me fit Sergent général de bataille , c'est-à-dire , Maréchal de Camp. 1687.

Il ne sera pas hors de propos de parler ici du caractère du Duc de Lorraine , d'autant qu'il n'en sera plus question dans le reste de ces Mémoires , & qu'il ne seroit pas raisonnable d'omettre ce qui regarde un si grand homme. C'étoit un Prince éminent par sa prudence , sa piété & sa valeur ; aussi habile , qu'expérimenté dans le commandement des armées ; également incapable d'être enflé par la prospérité , comme d'être abattu par l'adversité ; toujours juste , toujours généreux , toujours affable. A la vérité , il avoit quelquefois des mouvemens vifs de colere ; mais dans l'instant la raison prenoit le dessus , & il en faisoit ses excuses. Sa droiture & sa probité ont paru , lorsque , sans considérer ce qui pouvoit lui être personnellement

1687. ~~Il~~ avantageux, il s'opposa en 1688 à la guerre que l'Empereur méditoit contre la France, quoique ce fût l'unique moyen pour être rétabli dans ses Etats. Il représenta fortement qu'il falloit préférer le bien général de la Chrétienté à des inimitiés particulières; & que, si l'on vouloit employer toutes ses forces en Hongrie, il oseroit presque répondre de chasser les Turcs de l'Europe, dans peu de campagnes. Son avis ne fut pas suivi; mais il n'en est pas moins louable. Il avoit épousé la veuve de Michel, Roi de Pologne, & sœur de l'Empereur Léopold; dont il a eu une nombreuse lignée. Il mourut au commencement de l'année 1690 (a).

(a) Ce Prince mourut à Velz, près de Lintz, le 17 Avril 1690, âgé d'environ quarante-huit ans. Il écrivit, en mourant, à l'Empereur Léopold son beau-frère, la lettre suivante:

» Sacrée Majesté, suivant vos ordres, je suis
 » parti d'Inspruck, pour me rendre à Vienne;
 » mais je suis arrêté ici par un plus grand

Quand je retournai de Vienne en An-
 gleterre, je passai par la Flandre Espa- 1687.
 gnole, dont le Marquis de Gastanaga
 étoit Gouverneur, homme de très-bonne
 mine, d'une conversation agréable, &
 qui vivoit avec plus de magnificence que
 plusieurs Rois de l'Europe. Il me reçut
 avec tous les égards & toute la politesse
 imaginable, & pendant quinze jours
 qu'il me retint à Bruxelles, ce ne furent
 que fêtes & divertissemens de toutes
 sortes. A mon retour, le Roi me donna
 le Gouvernement de Portsmouth & de
 la Province de Southampton, qu'il ve-
 noit d'ôter au Lord Ganesborough. L'on
 m'avoit, pendant l'été, conféré le régi-
 ment d'Infanterie du Lord Ferrers, &

« Maître. Je vais lui rendre compte d'une vie
 « que je vous avois consacrée toute entière.
 « Souvenez-vous que je quitte une épouse qui
 « vous touche, des enfans à qui je ne laisse
 « que mon épée, & des sujets qui sont dans
 « l'oppression. »

== l'hiver j'eus aussi le régiment des Gard
1687. à cheval du Comte d'Oxford.

== Je restai cette année en Angleterre
1688. pendant l'été. Le Roi fit un camp à
la Bruyere de Hounslow, à dix mille
Londres. Nous y avions environ quat
mille hommes.

La Reine accoucha le 20 Juin, dans
le Palais Saint-James, d'un Prince, qui
fut dans l'instant, selon les usages du
Royaume, créé Prince de Galles. Le
Reine Douairiere, le Chancelier, &
tout ce qu'il y avoit de personnes con
sidérables à la Cour & à la Ville,
trouverent dans la chambre de la Reine
lors de sa naissance; le Roi ayant eu
soin d'ordonner qu'on les avertît :
Princesse de Danemarck, fille du Roi
étoit absente, & l'on croit qu'elle alloit
exprès aux eaux de Bath, afin de ne
pas être à l'accouchement.

Le Prince d'Orange envoya le Comte
de Quilestein faire au Roi ses compl
mens en forme : mais en même tems

très-fâché de se voir éloigné de la Couronne, par la naissance du Prince, il employa par-tout des Emissaires pour insinuer que cet enfant n'étoit pas né de la Reine, & que les Catholiques l'avoient supposé, afin de donner au Trône un héritier de leur Religion. Il n'y eut sortes de mensonges, d'impostures, d'artifices, dont on ne se servît, pour tâcher de rendre cette calomnie probable; & le silence de la Princesse de Danemarck, sur cette matiere, étoit une augmentation de soupçons, Elle avoit d'autant plus de tort, qu'elle savoit mieux que personne la vérité de la grossesse de la Reine, ayant plusieurs fois mis la main sur le ventre de la Reine, & senti l'enfant remuer. Il est vrai que, depuis la révolution, elle a écrit au Roi son pere, pour demander pardon de tout ce qu'elle avoit commis contre lui; mais ce sont de vaines paroles, qui n'ont point réparé les malheurs de sa famille.

Les motifs que je viens de marquer,

1688. déterminèrent le Prince d'Orange à envahir l'Angleterre ; mais il prit pour prétexte les prières de toute la Nation , qui l'avoit , disoit-il , fait solliciter de venir sauver les Loix , la Religion & la liberté , du danger évident où elles étoient. Sur les bruits de l'armement qui se faisoit en Hollande , le Roi de France , persuadé que cela regardoit l'Angleterre , fit offrir au Roi , & troupes & flottes : mais ce Prince , trompé par le Comte de Sunderland , son premier Ministre , répondoit toujours que cet armement ne le regardoit pas , & qu'en tout cas il n'avoit besoin que de ses vases pour se défendre. Le Marquis d'Alberville , Envoyé d'Angleterre en Hollande , arrivoit cependant chez le Comte de Sunderland , pour informer le Roi des préparatifs que faisoit le Prince d'Orange , & pour lui dire que c'étoit pour une défection et non pour le Comte , pour tout dire , le Prince de Guillaume. Enfin Alberville , sans succès et vain.

étré de zele , passa lui-même la ~~_____~~
pour répéter au Roi , de bouche , 1688.

qu'il avoit déjà mandé par lettres.
nte le fit réprimander par le Roi ,
venu sans permission , & il eut
de s'en retourner incontinent. A
té , il eut la satisfaction de rendre
au Roi , de tout ce qu'il savoit ;
n n'y fit pas toute l'attention con-
e , quoique l'on ne pût plus dis-
ir que le Prince d'Orange n'eût
sur l'Angleterre.

elton , Envoyé d'Angleterre en
, convaincu du danger où étoit
son maître , avoit engagé le Roi
Chrétien à déclarer aux États Gé-
, que , s'ils faisoient aucun acte
lité envers le Roi de la Grande-
ne , il le regarderoit comme une
tion de guerre contre lui : sur
comme Skelton avoit agi en cela
dre , Sunderland le fit non-seule-
appeller , mais à son retour mettre
r de Londres.

1688. Le Pape Innocent XI, l'Empereur & le Roi d'Espagne , étoient d'intelligence avec le Prince d'Orange , sur l'invasion préméditée ; cela dans la vue d'obliger le Roi d'Angleterre à renoncer à l'alliance qu'il avoit avec la France , & à se joindre à la Ligue nouvellement faite à Ausbourg , contre cette Nation. Leur intention ne fut jamais pourtant de détrôner le Roi d'Angleterre ; & pour preuve, Dom Pedro Ronquillo , Ambassadeur d'Espagne à Londres , dans une Audience particuliere qu'il demanda exprès , fit entrevoir clairement au Roi, que l'orage le menaçoit ; mais en même temps l'assûra , au nom de la Maison d'Autriche, que , s'il vouloit entrer dans la Ligue , il n'y auroit plus rien à craindre pour lui , & que tout l'effort se tourneroit contre la France. La réponse du Roi , quoique peu conforme à ce que la politique auroit peut-être pu exiger de lui dans les circonstances présentes , fut selon la droiture de son cœur & de sa

conscience. Il assûra l'Ambassadeur qu'il ~~avoit~~ ¹⁶⁸⁴ intention de vivre bien avec tout le monde, & de ne se départir jamais des regles de l'équité & de la justice; que par ces mêmes regles, il ne pouvoit rompre avec un Prince son parent & son allié, de qui il n'avoit jamais reçu que des amitiés. Ronquillo le pressant fortement, & lui faisant envisager les malheurs où il alloit être exposé, s'il persisteroit dans cette résolution, le Roi lui répondit qu'il perdrait plutôt sa Couronne, que de jamais commettre une action injuste.

Le Roi Très-Chrétien, informé de la Ligue faite contre lui, & des desseins qu'avoit formés le Prince d'Orange, crut qu'il devoit prendre des mesures d'avance contre ses ennemis, & sur-tout se garantir contre les entreprises des Allemands. Pour cet effet, le Dauphin, au mois de Novembre, assiégea Philisbourg, dont il se rendit maître, & par-là couvrit entièrement l'Alsace. Ce n'étoit

1688. pourtant pas ce qu'il y avoit de mieux à faire : car si le Dauphin, au lieu d'aller sur le Rhin, eût attaqué Maëstricht, les Hollandois, alarmés de voir la guerre portée dans leur pays, n'auroient jamais permis au Prince d'Orange de passer en Angleretterre avec leurs troupes, en ayant besoin pour la défense de leurs propres frontieres.

Au mois d'Octobre, le Prince d'Orange, ayant fait voile des côtes de Hollande, passa avec sa flotte à la vue de celle du Roi, mouillée au Boy-dus-Nore, à l'embouchure de la Tamise. Plusieurs personnes ont cru que c'étoit par mauvaise volonté que Milord Dartmouth, Amiral de la flotte, ne suivit pas celle du Prince d'Orange ; mais j'ai su du Chevalier Strickland, Vice-Amiral de Dartmouth, & très-honnête homme aussi bien que très-habile marin, que les vents ne permettoient pas à la flotte de pouvoir sortir d'où elle étoit, à cause de certains bancs de sables.

Ce même Dartmouth a fait voir depuis, 1688.
 qu'il étoit fidele fujet, étant mort dans
 la tour de Londres , où le Prince d'O-
 range , devenu Roi , l'avoit enfermé , le
 foupçonnant avec raifon d'être attaché à
 fon véritable Souverain. En effet , le Roi
 l'avoit comblé de faveurs ; il l'avoit fait
 Grand-Ecuyer d'Angleterre , & Grand-
 Maître de l'Artillerie. Il avoit auffi été
 fait Lord par le Roi Charles , à fa re-
 commandation.

Le Roi ayant eu avis que le Prince
 d'Orange étoit débarqué à Torbay dans
 l'Oueft de l'Angleterre , réfolut de mar-
 cher à lui pour le combattre ; & pour
 cet effet il ordonna que le rendez-vous
 général de l'armée feroit à Salisbury.

J'étois alors à Portsmouth , mon Gou-
 vernement , & j'y reçus ordre d'aller à
 Salisbury prendre le commandement des
 troupes qui s'y affembloient. Cependant
 Milord Cornbury , fils aîné du Comte
 de Clarendon , & par conféquent coufin-
 germain des Princesses d'Orange & de

1688. Danemarck , y étoit arrivé le premier ;
& , comme le plus ancien Colonel , se trouva , par mon absence , Commandant du quartier. Il voulut profiter de l'occasion pour mener au Prince d'Orange les quatre régimens de Cavalerie & de Dragons qui y étoient. Le sieur de Blathwayt , Secrétaire de la guerre , pour favoriser ce projet , avoit exprès différé pendant plusieurs jours de m'envoyer l'ordre du Roi. Cornbury donc supposant avoir reçu des ordres de la Cour , pour s'approcher plus près des ennemis , se mit en marche , & craignant que je ne le joignisse , il marcha nuit & jour , faisant seulement quelquefois de petites haltes , pour rafraîchir les chevaux. Le Prince d'Orange , à qui il avoit donné avis de sa marche , envoya au devant de lui un gros détachement de cavalerie ; & dès que Cornbury l'eut apperçu , il l'alla joindre avec quelques Officiers à qui il avoit donné le mot : mais le gros des troupes se voyant sur-

pris & trahi par les Chefs, se retira en galop. ==
:58:

J'étois arrivé, peu de jours auparavant, à Salisbury, d'où ayant recueilli les troupes parties, je les suivis & arrivai à Warminster (je crois que c'est le nom du Bourg) le soir de cette trahison. J'y fus réveillé vers le minuit par un grand bruit que j'entendis dans la rue; & ayant mis la tête à la fenêtre, je vis passer beaucoup de gens qui criaient : *Les ennemis* : sur quoi je montai promptement à cheval; & étant sorti du bourg, je ralliai les fuyards, & ramenai à Salisbury les quatre régimens, qui ne se trouverent diminués que d'environ cinquante Cavaliers ou Dragons, & d'une douzaine d'Officiers.

Il est à remarquer que, malgré l'invitation & les promesses de nombre de Seigneurs, le Prince d'Orange fut pendant plus de quinze jours, après être débarqué, sans que personne l'allât joindre; de manière qu'il commença à craindre

1688.

pour la réussite de son entreprise, & délibéra même dans son Conseil, s'il ne se rembarqueroit pas : toutefois s'étant déterminé d'attendre encore quelque temps, il vit avec plaisir arriver Milord Colchester, Lieutenant des Gardes du Corps du Roi; & peu de temps après, l'aventure du Milord Cornbury étant survenue, il ne songea plus qu'à profiter des mauvaises dispositions où étoit la Nation contre le Roi.

Le Roi étant arrivé à Salisbury, avoit donné ses ordres pour que l'on se tint prêt à marcher en avant; mais ayant appris qu'il y avoit nombre de mal-intentionnés dans l'armée, & qu'il étoit à craindre, qu'en s'approchant de l'ennemi, il ne se trouvât abandonné de la plupart, il prit le parti de retourner à Londres. Le Prince Georges de Danemarck, les Ducs de Grafton & d'Ormond, Milord Churchill, & plusieurs autres, quitterent le Roi, & passerent au Prince d'Orange.

Le Roi me donna la Compagnie des

Gardes-du-Corps , vacante par la dé-
 ffection du Lord Churchill, mon oncle : 1688.
 le régiment des Gardes à cheval, que
 j'avois, fut donné au Comte d'Arran,
 fils aîné du Duc d'Hamilton.

Le Roi, en partant de Londres, avoit
 envoyé le Prince de Galles à Portsmouth,
 pour y être plus en sûreté; & lorsqu'il ré-
 solut de retourner de Salisbury à Lon-
 dres, il envoya ordre à Milord Dover,
 Capitaine des Gardes-du-Corps, qui
 accompagnoit le Prince, de le mener
 en France; & pour cet effet signa l'ordre
 pour que Milord Dartmouth, qui étoit
 mouillé avec la flotte à Spithead, passât
 le Prince. Dartmouth refusa de le faire,
 disant qu'il falloit un ordre en forme du
 Conseil, pour le disculper envers la Na-
 tion de hasarder l'héritier présomptif de
 la Couronne hors du Royaume; mais
 sa véritable raison étoit, qu'il n'avoit
 plus que le nom d'Amiral, & qu'il
 craignoit que, si le Prince étoit embar-
 qué, la flotte, toute dévouée au Prince

rendre auprès d'elle ; le tout sur le pré-
 texte que l'Eglise étoit en danger , & 1688.
 que le Roi vouloit introduire le pa-
 pisme & le pouvoir arbitraire. Il est vrai
 qu'en plusieurs occasions on avoit agi
 avec peut-être trop peu de circonspec-
 tion , & que par-là on avoit donné lieu
 à de fausses imaginations : il est certain
 aussi , qu'indépendamment du zele indis-
 cret de quelques Catholiques , le Comte
 de Sunderland y avoit plus contribué que
 personne ; & cela , dans la vue de ruiner
 le Roi , & de préparer les esprits pour
 les entreprises du Prince d'Orange ,
 qui l'avoit gagné depuis long - temps.
 Mais , quoi qu'il en soit , l'on peut as-
 sûrer , que , malgré quelques démarches
 irrégulieres qu'on ne peut totalement
 excuser , beaucoup de ce qu'on disoit
 étoit outré , & que la Nation n'avoit ja-
 mais été si florissante que sous ce regne.

Le Roi se voyant trahi & abandonné
 par ses enfans , & par ceux en qui il
 avoit le plus de confiance , crut que le

~~=====~~ voie de négociation convenoit mieux
 1688. que celle des armées ; mais qu'avant tout, il falloit mettre la Reine & le Prince en lieu de sûreté. Il les fit donc embarquer secrètement , & conduire en France par Messieurs de Laufun & de Saint-Victor, deux François qui se trouvoient pour lors à Londres. Après cette démarche, il députa au Prince d'Orange trois Seigneurs ; savoir, les Comtes de Nottingham & de Godolphin, avec le Marquis d'Hallifax, Chef de l'Ambassade. Le Prince d'Orange, pour toute réponse, dit qu'il alloit s'approcher de Londres, afin d'être plus à portée de traiter ; & en effet il continua sa marche à la tête de son armée : sur quoi le Roi jugeant de la mauvaise volonté du Prince d'Orange, & craignant d'être arrêté, prit le parti de se déguiser & de se sauver en France ; mais en chemin il fut arrêté par la populace, auprès de Feversham, & ayant été obligé de se découvrir, pour éviter leurs emportemens, (car ils le

prenoient pour un Prêtre, aussi bien que le Chevalier Hales qui seul l'accompa- 1632.
gnoir,) il fut traité avec respect; ensuite il fit venir de Londres le Comte de Feversham, avec un détachement de Gardes-du-Corps, & y retourna dans ses carrosses. En passant par la ville pour aller à Whitehall, le peuple s'empressoit en foule pour le voir, & crioit, *Vive le Roi*, avec toutes les démonstrations de la plus grande joie: le soir il y eut partout des illuminations. Ces marques d'amitié des Bourgeois de Londres déplurent au Prince d'Orange, & il résolut d'éloigner le Roi, crainte que sa présence ne fût un obstacle à ses vastes desseins. En effet, le Roi lui ayant, aussi-tôt après son retour, envoyé un message à Windsor où il étoit arrivé, eut pour réponse, que les affaires présentes requérant sa présence à Londres, il ne convenoit pas que le Roi s'y trouvât en même temps, & qu'ainsi Sa Majesté eût à choisir l'endroit où Elle se voudroit retirer. Le Roi choisit la ville de Rochester.

==== Pendant ce temps , les Gardes Bleues du
1688. Prince d'Orange étoient venues prendre
poste à Whitehall , & les Gardes Angloises eurent ordre de se retirer : à quoi le Roi leur ordonna d'obéir. Le Roi , accompagné d'un détachement des Gardes du Corps du Prince d'Orange , se rendit à Rochester par eau : j'y arrivai deux jours après , ayant un peu auparavant , par ordre du Roi , rendu au Prince d'Orange la ville de Portsmouth. Il m'auroit été bien difficile , pour ne pas dire impossible , de défendre cette place ; car , quoique je fusse assez assuré de ma garnison , consistant en deux mille cinq cents hommes de pied , & cinq cents Dragons , je n'avois aucun magasin de vivres , & je ne pouvois en trouver , à cause que par mer j'étois bloqué par la flotte qui ne vouloit laisser entrer aucun bâtiment dans le port ; & du côté de terre M. Norton , Colonel du temps de Cromwell , ayant assemblé les Milices du pays , s'étoit posté sur les hauteurs de Postdowne , & par - là barroit l'entrée

& la sortie de la petite isle de Portsmouth. J'avois été à bord de Milord Dartmouth, pour lui représenter la nécessité où j'étois, par rapport aux vivres, & l'importance de m'en faire avoir pour conserver la place : il me répondit, les larmes aux yeux, qu'il convenoit de tout ce que je lui disois, & que de son côté il n'y avoit rien qu'il ne fît pour le service du Roi; mais qu'il n'étoit pas plus maître de la flotte, que moi; qu'il y étoit véritablement prisonnier, quoiqu'en apparence on vînt lui rendre les respects dus à un Amiral; que c'étoit le Chevalier Berry, son Contre-Amiral, qui étoit le maître; & qu'ainsi tout ce qu'il pouvoit me conseiller de mieux, c'étoit de ne plus revenir à bord, crainte qu'on ne m'arrêtât. Je fus donc obligé de convenir avec Norton, que je ne ferois aucun acte d'hostilité, pourvu qu'il permît que les paysans vinssent au marché à l'ordinaire; car nous ne vivions qu'au jour la journée. Le Roi avoit bien ordonné,

1688. en partant de Salisbury , qu'un vaisseau chargé de vivres , qui étoit à Southampton , vînt à Portsmouth ; mais le Chevalier Berry l'avoit saisi , sous prétexte que la flotte en manquoit.

J'arrivai le soir à Rochester , & le Roi me dit de rester à son coucher. Après qu'il fut déshabillé , & que tout le monde fut congédié , il reprit ses habits , & sortant par une porte dérobée , qui étoit dans sa chambre , il gagna le bord de l'eau , & s'embarqua dans une grande chaloupe que Travagnon & Macdonnel , deux Capitaines de vaisseaux , dont les navires étoient dans la rivière , lui avoient préparée : il n'avoit avec lui que ces deux Officiers , Hidolph , Gentilhomme de la chambre , Labadye , Valet de chambre , & moi. Nous débarquâmes la nuit d'après à Ambleteuse , d'où le Roi se rendit à Saint-Germain : la Reine & le Prince de Galles y étoient arrivés quelques jours auparavant.

Le Roi m'avoit dépêché de Bou-

logne à Versailles , pour donner part =====
 au Roi Très-Chrétien de son arrivée en 1688.
 France , & lui demander retraite dans
 son Royaume. J'en fus reçu avec toute
 la politesse & l'amitié imaginables ; &
 il étoit aisé de voir par ses discours ,
 que son cœur parloit autant que sa
 langue.

Dès que le Prince d'Orange apprit =====
 le départ du Roi , & son arrivée en 1689.
 France , il convoqua une Convention , où
 assistèrent tous les Grands du Royaume
 & les Députés des Provinces & Villes :
 après de grands débats , il y fut à la fin
 conclu , à la pluralité des voix , que le
 Roi avoit abdiqué , & qu'ainsi le trône
 étoit vacant.

Le Roi écrivit de Saint Germain une
 lettre à la Convention , pour lui expli-
 quer les raisons qu'il avoit eues de se re-
 tirer en France , & lui défendre en même
 temps de procéder en rien contre ses
 intérêts ou son autorité : mais on ne
 voulut pas recevoir sa lettre , & peu

===== après on défera la Couronne, ou, pour
1689. mieux dire, on élut pour Roi & Reine
d'Angleterre, le Prince & la Princesse
d'Orange.

Je ne prétends pas ici faire un long discours, pour prouver l'irrégularité de tout ce qui se faisoit en Angleterre; je dirai seulement qu'il n'a jamais été défendu par aucune Coutume ou Loi à un Prince de sortir d'un de ses Royaumes sans la permission de ses sujets, & qu'il est absurde d'avancer que par-là il abdique; l'abdication étant une démission volontaire faite, ou de bouche, ou par écrit, ou du moins par un silence non forcé, après qu'on a été pressé de s'expliquer. Le Roi n'est tombé dans aucun de ces cas; il étoit prisonnier, & pour se tirer des mains de ses ennemis, s'étoit sauvé où il avoit pu. De plus il ne lui étoit pas possible d'aller joindre ses fideles sujets en Ecosse, ou en Irlande, que par la France; car toute l'Angleterre étant soulevée, il n'eut pu traverser tout

ce Royaume qu'avec un grand péril : ~~mais~~
 mais quand même il auroit été vrai que 1689.
 le Roi eût abdicqué , la Couronne se
 trouvoit , selon les loix fondamentales du
 Royaume , *ipso facto* , dévolue à l'héri-
 tier immédiat , lequel n'étant alors qu'un
 enfant au berceau , ne pouvoit avoir
 commis aucun crime , ni abdicqué. Le
 Prince de Galles , son fils , avoit été re-
 connu pour tel par toute l'Europe , par
 toute la Nation Angloise , & même par
 le Prince d'Orange : ainsi le Prince de
 Galles étoit Roi ; & pour en reconnoître
 un autre , il falloit prouver qu'il étoit
 un enfant supposé : mais c'est ce qu'on
 n'a jamais osé entreprendre , attendu
 que nul Prince n'est venu au monde en
 présence de tant de témoins que celui-ci ;
 comme il fut prouvé en plein Conseil
 & assemblée de Notables , un peu avant
 la descente du Prince d'Orange. J'en
 pourrois parler savamment , car j'y étois ;
 & malgré mon respect & mon dévoue-
 ment pour le Roi , je n'aurois jamais pu

===== donner les mains à une action si déte-
1689. rable , que celle de vouloir supposer
enfant , pour ôter la Couronne aux v-
ritables héritiers ; & après la mort
Roi , je n'aurois pas continué à soutenir
les intérêts d'un imposteur : l'honneur
& la conscience ne me l'auroient
permis.

J'ajouterai encore cette réflexion. Le
Prince d'Orange, par sa déclaration, lors
qu'il passa en Angleterre, marquoit qu'il
n'y venoit à autre intention que celle
d'empêcher la ruine de l'Eglise Angli-
cane , & d'examiner la naissance du
Prince de Galles.

Quant au premier point, il l'a effec-
tué, en détrônant un Roi Catholique ;
mais en même temps il a renversé un
des principaux articles de la Religion
Anglicane, qui jusques-là avoit fait
gloire de soutenir l'obéissance passive.
Quant au second, j'ai déjà dit que le
Prince d'Orange ne l'a jamais osé mettre
sur le tapis ; & il n'en avoit plus besoin,

u'on l'avoit déclaré Roi : ses Emis-
 ont même souvent voulu avan- 1689.

u'il ne tenoit la Couronne , que
 roit de conquête , à l'exemple de
 aume le Conquérant.

ioique la défection semblât être
 ale , il faut pourtant dire , à l'hon-
 de l'Eglise Anglicane , que l'Ar-
 que de Cantorbery , & six autres
 es , ne voulurent jamais recon-
 : d'autre Roi que Jacques II ; &
 é ce que la Convention venoit de
 pour le Prince d'Orange & la Prin-
 sa femme , ils continuerent à prier
 publiquement pour le Roi. La
 se , que l'Archevêque fit faire à la
 esse , est digne d'être transmise à la
 rité. Dès qu'elle fut arrivée de Hol-
 à Whitehall , elle lui envoya un
 ilhomme , pour demander sa béné-
 n. Il répondit : » Quand elle aura
 enu celle de son pere , je lui donne-
 volontiers la mienne. « Le Prince
 nge , voyant la fermeté de ces Pré-

lats, les fit déposer. Ils donnerent un
1689. bel exemple de fidélité inviolable à leur
Souverain; car plutôt que de rien faire
qui y pût être contraire, ils se laissèrent
dépouiller de leurs dignités & revenus,
& ne vécurent plus que des aumônes
qu'on leur faisoit.

Le Comte de Tirconel, Vice-Roi
d'Irlande, ayant rejeté les offres avan-
tageuses qui lui avoient été faites par
le Prince d'Orange, & ayant, par sa fer-
meté, conservé dans l'obéissance toute
l'Irlande, à l'exception du Nord qui
s'étoit déclaré pour la révolution, le
Roi résolut de l'aller joindre, & de
mener avec lui des Officiers Généraux
François. M. de Rosen, Lieutenant Gé-
néral, lui fut donné pour commander
l'armée sous Tirconel; M. de Momont,
Maréchal de Camp, pour servir de Lieu-
tenant Général; & MM. de Pufignan
& Lery, Brigadiers, pour être Maré-
chaux de Camp. Boisselau, Capitaine aux
Gardes, fut envoyé pour être Major

Général ; & l'Estrade, Enseigne des Gardes-du-Corps , pour être Maréchal des Logis de la Cavalerie. Au mois de Février le Roi partit pour Brest , où il m'avoit déjà envoyé , & où le Roi Très-Chrétien avoit fait équiper une escadre de trente vaisseaux de guerre , commandés par M. de Gabaret. Le Roi mit à la voile au premier bon vent ; mais il fut obligé de rentrer dans le port , ayant été abordé & endommagé à la hauteur de Camaret , par un autre vaisseau de guerre. Dès que le vaisseau fut radoubé , nous remîmes à la voile , & nous arrivâmes à Kingsale le 17 Mars. Tirconel vint au devant du Roi à Cork , où il fut créé Duc : il rendit compte le l'état des affaires , & du nombre de troupes qu'il avoit levées. Les peuples montrèrent par-tout une joie extraordinaire , n'ayant jamais vu de Roi dans ce Royaume , depuis Henri II. Le Roi se rendit à Dublin , où il convoqua un Parlement , afin de trouver les fonds pour la guerre.

Avant l'arrivée du Roi , Tirconel
1689. avoit envoyé M. Richard Hamilton ,
Lieutenant Général , avec quelques trou-
pes , pour tâcher de réduire le Nord :
j'eus ordre aussi de m'y rendre , pour
servir sous lui , en qualité de Maréchal
de Camp. Après que je l'eus joint , nous
nous avançâmes à Colraine , poste très-
considérable , que les Rebelles abandon-
nerent à notre approche , dans la crainte
d'être coupés par un détachement , qui
avoit passé la rivière un peu au dessus.
De là nous marchâmes , le 15 Avril , au
pont de Clady , sur la rivière de Stra-
bane , dont les Rebelles , au nombre de
dix mille , vouloient défendre le pas-
sage : il n'y avoit point de gué , & de
l'autre côté du pont , qui étoit rompu ,
les ennemis avoient placé de l'infanterie
dans un bon retranchement. Nous n'a-
vions mené avec nous que trois cent
cinquante hommes de pied & environ
six cents chevaux ; le reste de notre pe-
tite armée étoit resté près de Strabane.

Notre

Notre infanterie s'approcha du pont rompu, & à coups de fusils chassa les ennemis de leur retranchement. Hamilton, jugeant à propos de profiter du désordre qui paroissoit parmi les Rebelles, ordonna qu'on passât la rivière à la nage. Dans l'instant nous nous y jettâmes tous à cheval, & nous arrivâmes sur l'autre bord avec perte seulement d'un Officier & de deux Cavaliers noyés : l'infanterie en même temps trouva moyen, avec des planches, de passer sur le pont, & s'étant saisi des retranchemens, se mit à tirer sur le gros des Rebelles qui étoient en bataille à mi-côte ; ce qui joint à l'action hardie que nous venions de faire, jeta l'épouvante parmi eux, de maniere qu'au lieu de venir nous charger au sortir de l'eau, il s'enfuirent tous. Nous les poursuivîmes pendant cinq milles ; mais il n'y eut pas moyen d'atteindre leur cavalerie : pour l'infanterie, nous en tuâmes environ quatre cents sur la place : le reste, à la fa-

1689.

===== veur^d des marais , trouva moyen de se
 1689. sauver. M. de Rosen , que le Roi Très-
 Chrétien avoit donné au Roi pour être
 son Général , étoit arrivé à Strabane pen-
 dant l'action , avec quelques troupes ,
 & voyant que les Rebelles , qui lui
 étoient opposés , se retiroient , il passa
 pareillement la rivière à la nage sans au-
 cune opposition. Le Roi, qui s'étoit avan-
 cé vers cette frontiere , ayant su la dé-
 route , fut conseillé de s'approcher en
 personne de la ville de Londonderry , où
 les Rebelles s'étoient retirés , ne doutant
 pas que sa présence ne les déterminât à
 se soumettre. En effet , ayant joint M.
 de Rosen , il se mit en marche par S.
 Johnstown , & arriva devant London-
 derry , sans en avertir Hamilton. Le mal-
 heur voulut que celui-ci , ayant envoyé,
 aussi-tôt après notre action , sommer les
 habitans de se rendre , ils lui avoient
 répondu qu'ils envoyeroient des Députés
 dans deux jours pour traiter ; mais qu'ils
 demandoient que les troupes ne s'appro-

chassent pas plus près de leur ville , que ~~=====~~
 Saint-Johnstown; ce qu'Hamilton leur 1689.
 promit. Voyant donc paroître le reste
 de l'armée devant leur ville , les Re-
 belles s'imaginèrent que l'on vouloit les
 surprendre , & que la promesse de M.
 d'Hamilton n'avoit été que pour mieux
 en venir à bout; de maniere que , lors-
 que le Roi les fit sommer , ils ne ré-
 pondirent qu'à grands coups de canons :
 ainsi , comme nous n'avions rien de prêt
 pour un siege , nous nous retirâmes un
 peu en arriere , & le Roi s'en retourna
 à Dublin , afin de tâcher de former une
 armée suffisante pour opposer à celle
 que le Prince d'Orange se préparoit à
 envoyer en Irlande , sous le comman-
 dement de M. de Schomberg. M. de
 Rosen avoit eu d'autant plus de tort
 de persuader au Roi de faire devant
 Londonderry la démarche que je viens
 de marquer , qu'il avoit su & approuvé
 l'accord de M. d'Hamilton. Le Roi en
 partant avoit laissé le commandement de

1689. l'armée à MM. de Momont & d'Hamilton , ayant emmené avec lui M. de Rosen. Après le départ du Roi, nous résolûmes de nous approcher de Londonderry , pour la bloquer , en attendant que nous pussions avoir ce qui étoit nécessaire pour le siege. Momont , Hamilton , Pufignan & moi , nous nous avançâmes avec quatre cents hommes de pied , le régiment de Cavalerie de Tirconel , & celui de Dragons de Dungan , faisant environ sept cents chevaux : nous prîmes nos quartiers près du fort de Cullimore au dessous de Derry (Londonderry) sur la même rivière : le Commandant de ce fort se rendit d'abord , quoique nous n'eussions pas de quoi le prendre.

Nous avions laissé à Saint-Johnstown trois bataillons & neuf escadrons ; comme aussi à deux milles de Derry , du côté de Saint - Johnstown , quatre bataillons aux ordres du Brigadier Ramsey. Le Brigadier Wauchop étoit de l'autre côté de

la rivière, vis-à-vis de Derry, avec deux bataillons, quelque cavalerie & quelques petites pieces de campagne. 1689.

Nous avons envoyé ordre à Ramsey d'envoyer deux cents hommes de pied, sous les ordres du Colonel Hamilton, occuper le village de Pennibom, à un mille de la ville du côté de Cullmore, à deux milles de notre quartier, & à trois de celui de Ramsey. Les ennemis, qui virent passer cette petite troupe à la vue de la ville, sortirent dessus au nombre de quinze cents fantassins & de trois cents chevaux. Le Colonel Hamilton se posta dans les haies & maisons de Pennibom, & nous envoya avertir de venir promptement à son secours : malheureusement notre cavalerie étoit au fourrage, de maniere que nous ne pûmes nous servir que d'une garde de quarante Maîtres avec lesquels nous allâmes au grand galop à Pennibom : nous trouvâmes que l'infanterie des ennemis s'étoit mise en bataille vis-à-vis de la

notre, & que leur cavalerie étoit à leur
1689. droite, sur l'Estran : nous formâmes dans
l'instant notre cavalerie, qui, par l'ar-
rivée de quelques Dragons, se trouva
de deux troupes de quarante Maîtres
chacune ; nous chargeâmes la cavalerie
ennemie, que nous culbutâmes & que
nous poursuivîmes le long de l'Estran,
jusques fort près de la place. L'infan-
terie ennemie voyant cette déroute, se
retira, & nous ne les inquiétâmes que
de loin par quelques coups de fusils :
notre perte ne fut pas considérable,
quoiqu'en allant à la charge nous eus-
sions essuyé tout le feu de l'infanterie
ennemie. Momont y fut tué, aussi bien
que le Major Taaf, frere du Comte de
Carlingford & du Général Taaf, & six ou
sept Cavaliers ou Dragons ; de tout ce
que nous étions, il n'y en eut pas un qui
ne fût, ou lui-même, ou son cheval,
blessé. Cette action arriva le 21 Avril.

Crainte de nouvelle attaque, nous
augmentâmes le poste de Pennibom jus-

qu'à cinq cents hommes de pied ; toutes-
 fois le 25, les ennemis sortirent vers les 168
 neuf heures du matin, avec sept à huit
 mille hommes, & nous attaquèrent vi-
 vement. Le combat dura toute la jour-
 née ; mais comme nous avions été chas-
 sés de toutes les haies, & réduits aux
 dernières maisons du village, nous cou-
 rions risque d'être totalement battus, si
 Ramsay, à qui nous avions envoyé, ne
 fut arrivé vers les sept heures du soir,
 avec ses troupes. Il commença d'abord
 par attaquer les Rebelles paderrière :
 ce qui les fit retirer avec précipitation
 dans la ville. Nous ne perdîmes pas beau-
 coup de monde dans cette action, quoi-
 que très-longue : Pusignan, Maréchal
 de Camp, y fut blessé, & mourut peu
 de jours après ; Pointy, Brigadier Fran-
 çois y fut blessé, mais il en guérit : je
 reçus une grosse contusion à l'épine du
 dos, qui me fit grand mal, j'en fus
 quitte pour quelques incisions ; c'est l'u-
 nique blessure que j'aie eue de ma vie.

1689. Les ennemis continuerent à faire des sorties considérables , & il ne se passoit pas de jour que nous n'eussions quelque action.

Comme on nous avoit mandé de Dublin, qu'on nous envoyoit de l'artillerie, nous crûmes qu'il étoit à propos de prendre à l'avance les postes près de la ville , qui pourroient en faciliter le siège. Pour cet effet , le 6 Mai , Ramsey attaqua avec ses troupes un moulin à vent , qui étoit sur une hauteur à demi-portée du canon de la place , derrière laquelle étoit un fond où il devoit se camper. Les ennemis se défendirent avec une grande bravoure , & à la fin toute la ville étant sortie sur lui, il fut poussé & obligé de se retirer. Ramsey y fut tué avec environ deux cents hommes ; plusieurs Officiers de distinction furent pris. Wauchop prit le commandement des troupes de Ramsey , & résolut de tenter encore de s'emparer du moulin. Les ennemis , qui en voyoient la consé-

quence , l'avoient enveloppé d'un grand retranchement : nos troupes ne purent 1689
 jamais le forcer , & nous y perdîmes en-
 core plusieurs Officiers , & au moins
 cent Soldats.

Voyant l'opiniâtreté , le nombre &
 la bravoure des Rebelles , nous rassem-
 blâmes toutes nos troupes , consistant en
 douze bataillons , & quinze ou seize es-
 cadrons. Nous nous campâmes vis-à-vis
 du front de la place , derriere un rideau
 à une bonne portée de carabine , & nous
 laissâmes de l'autre côté de la riviere les
 deux bataillons qui y étoient. Quelques
 jours après arriverent six pieces de gros
 canon ; il y en avoit trente dans la ville.
 Nous n'avions en tout que cinq à six
 mille hommes ; les assiégés en avoient
 plus de dix mille bien armés.

M. de Rosen arriva pareillement avec
 des Ingénieurs & Artilleurs François ,
 pour commencer les attaques. Comme la
 besogne ne me plaisoit pas , non plus que
 le nouveau Général , & que l'on avoit

1689. dessein d'envoyer un détachement pour observer les Rebelles d'Inniskillin, dont le nombre s'augmentoît, j'en demandai le commandement, & l'obtins. Je partis le 21 Juin du camp avec quatre cents chevaux, ou Dragons, & me rendis à Cavanparck sur la riviere de Shabane: de là ayant appris qu'il y avoit à Donnegal trois cents Rebelles, qui faisoient des magasins, j'y marchai de nuit, & les attaquaï à la petite pointe du jour: ils y furent battus & contraints de se sauver dans le château. Je brûlai les magasins & la ville, & me retirai à mon camp avec quinze cents bœufs, vaches, ou moutons.

Ayant été joint quelque temps après par un régiment de Cavalerie, par un de Dragons, & par quatre bataillons venus de Dublin, je résolus de m'approcher d'Inniskillin, afin de mieux observer les mouvemens des Rebelles. J'allai donc le 6 de Juillet camper à Trelick, à neuf milles d'Inniskillin; le 13 je m'a-

vançai avec un détachement, pour reconnoître le pays & la ville. Les ennemis sortirent sur moi avec deux cents hommes de pied & cent chevaux : je les attaquai, & pouffai la cavalerie jusqu'aux retranchemens qu'il avoient faits auprès de la ville, & même sous le feu du canon d'un fort qu'ils avoient bâti : nous fîmes main-basse sur l'infanterie, dont il ne s'échappa que cinq ou six hommes : nous prîmes un Capitaine, un Lieutenant & deux drapeaux.

Peu de temps après, je fus fait Lieutenant général.

Le Général Kirck étant arrivé avec une petite flotte dans le lac Foyle, où la riviere de Derry se décharge, M. de Rosen m'ordonna de revenir, tant pour être plus à portée de le renforcer, que pour m'opposer aux entreprises de Kirck. Etant donc revenu à Cavanparck, j'eus avis par M. de Rosen, que Kirck avoit fait une descente à Ramulton, avec huit cents Fantassins; sur quoi je m'y transf-

Le 15 mai 1790, le duc de Devonshire, lord de la trésorerie, adressa au roi une lettre dans laquelle il exposa les motifs qui le portaient à proposer la suppression de la chambre des lords. Il déclara que, dans son opinion, la chambre des lords n'était plus utile, et qu'elle était même devenue un obstacle à la bonne administration du pays. Il ajouta qu'il était convaincu que la suppression de cette chambre serait une mesure sage et nécessaire.

Le 16 mai 1790, le duc de Devonshire fut reçu par le roi à Windsor. Le roi lui fit part de son opinion sur la proposition de suppression de la chambre des lords. Le duc de Devonshire répondit que, dans son opinion, la suppression de la chambre des lords était une mesure sage et nécessaire. Le roi lui fit part de son opinion sur la proposition de suppression de la chambre des lords. Le duc de Devonshire répondit que, dans son opinion, la suppression de la chambre des lords était une mesure sage et nécessaire. Le roi lui fit part de son opinion sur la proposition de suppression de la chambre des lords. Le duc de Devonshire répondit que, dans son opinion, la suppression de la chambre des lords était une mesure sage et nécessaire.



qu'on me donnât partie des troupes , & l'artillerie , pour aller prendre ~~Linniskill~~ ¹⁶³⁹ lin; mais Rosen n'y voulut point consentir, disant que je n'avois pas de quoi réussir dans cette expédition. Il est vrai que nous avions peu ou point de boulets pour notre canon , ni presque aucune sorte de munitions de guerre ; mais pourtant , comme le fort d'~~Linniskill~~ n'étoit que de terre , nous aurions pu l'emporter; de plus , la ville d'~~Linniskill~~ étoit ouverte, ainsi nous nous en serions emparés , & par-là aurions peut-être obligé le fort à se rendre. Rosen me dit que , s'il avoit trouvé l'affaire praticable , il y auroit été lui-même.

En revenant du Nord , nous laissâmes une bonne garnison dans Charlestown. A peine fus-je arrivé à Dublin, que le Roi ayant eu avis que Schomberg étoit débarqué dans le Nord , me donna ordre m'y avancer avec mille hommes de pied , & six cents chevaux ou Dragons : il étoit question de retarder la marche

1690. le plus qu'il se pourroit, afin de donner au Roi le temps de former une nouvelle armée ; car celle qui venoit de Derry étoit réduite à peu de chose. Je me portai à Newry, où je restai pendant que Scomberg fit le siege de Carick-Fergus ; en quoi nous lui eûmes grande obligation : car s'il eût marché tout droit en avant, sans s'amuser, il seroit arrivé à Dublin, avant que le Roi eût été en état de s'opposer à lui. Je fis travailler à Newry, publiant que je voulois défendre ce poste. En effet, Schomberg, ne s'imaginant point que j'osasse rester dans cet endroit avec si peu de troupes, ne douta point, ou que je n'eusse beaucoup de monde, ou que mon poste ne fût excellent. Étant donc venu avec son armée camper à deux milles de Newry, il vint me reconnoître avec quatorze escadrons. Je fis occuper tous les petits monticules, car le pays en étoit plein, par des vedettes, & me tins au milieu sur une hauteur avec deux troupes

seulement , faisant jouer des fanfares par les trompettes. Cette contenance confirma Schomberg dans son opinion , & il se retira à son camp , jusqu'où je le suivis à une certaine distance. Il fit distribuer des munitions à son infanterie, dans l'intention de m'attaquer le lendemain avec toute son armée ; mais la nuit je me retirai à Dundalk, d'où, deux jours après, par ordre , je me rendis à Drogheda. Le Roi y étoit arrivé , & par les soins du Duc de Tirconel , il avoit ramassé une armée de vingt-deux mille hommes assez mal armés : il résolut de se porter en avant ; & en effet nous marchâmes à Affane , a trois mille de Dundalk, où Schomberg étoit campé avec toute son armée, composée de vingt mille hommes. Peu de jours après , le Roi mit l'armée en bataille dans une plaine à la vue des ennemis, pour leur offrir le combat ; mais ils demeurèrent dans leur poste , & nous dans notre camp , jusqu'à la fin d'Octobre que nous nous retirâmes en quas-

====
1689. tiers d'hiver : Schomberg en fit autant ,
& abandonna Dundalk, où, par les maladies que caufoit le mauvais air, il avoit perdu la moitié de fes troupes. Nous y établîmes un quartier confidérable aux ordres d'un Maréchal de Camp.

M. de Rosen s'en retourna en France, à fon grand contentement, auffi bien qu'à celui de tous les Officiers de l'armée, qui ne pouvoient le fouffrir. Il étoit de Livonie, il avoit commencé à fervir en France, dans le régiment du vieux Général Rosen. Son Colonel, lui trouvant du courage & de l'efprit, le fit Officier, & enfin lui donna fa fille en mariage; de là il trouva moyen de fe pouffer par les degrés, & parvint à être Lieutenant Général, & enfuite Mefre-de-Camp Général de la Cavalerie Françoisfe. C'étoit un excellent Officier, fort brave & fort appliqué, très-propre pour être à la tête d'une aile; mais incapable de commander une armée, par la raifon qu'il craignoit toujours les évé-

nemens ; & quoique très-civil dans la société, & très-noble dans sa maniere 1689
de vivre , il étoit fort sujet à se mettre en colere , & même à un tel point qu'il en devenoit furieux ; & alors il n'étoit plus capable de rien écouter que sa passion. Il fut fait Maréchal de France en 1703 , & voyant qu'on ne vouloit pas le mettre à la tête d'une armée , il se retira à une terre qu'il avoit en Alsace , & y mourut en 1714 , âgé de 87 ans.

M. d'Avaux, Ambassadeur de France, fut aussi rappelé ; le Roi n'étoit pas content de ses manieres hautes , & peu respectueuses : c'étoit d'ailleurs un homme d'esprit , & qui avoit acquis de la réputation dans les différentes ambassades qu'il avoit eues.

A la priere de la Reine d'Angleterre , le Roi Très-Chrétien envoya à sa place le Duc de Lausun, à qui il donna aussi le commandement des sept bataillons François qu'il avoit résolu de faire passer en Irlande. Le Roi avoit demandé au

===== Roi Très - Chrétien un secours de
1689. troupes, à cause que le Prince d'Orange se préparoit à y venir en personne, avec une armée considérable; mais ce petit nombre n'étoit pas suffisant, & fut cause que le Prince d'Orange en mena plus qu'il n'avoit d'abord projeté. Milord Montcassel passa en France, sur les mêmes bâtimens qui avoient porté les troupes Françoises, & y conduisit cinq régimens d'Infanterie Irlandoise, que le Roi envoyoit en échange des troupes qu'avoit emmenées le Duc de Lausun.

===== Vers le commencement de cette an-
1690. née, le Roi ayant eu avis que, dans la vue d'étendre ses quartiers, M. de Schomberg avoit détaché le Brigadier Woofely, pour se saisir de Belturbet, petit bourg, dans un pays abondant & très-propre à son dessein, m'envoya de ces côtés-là, avec quinze cents hommes de pied & deux cents chevaux, afin d'observer les ennemis, & de les déloger s'il étoit possible. J'arrivai à Cavan, à

vingt milles de Belrurber, le soir fort ~~mauvais~~
mauvais, & le temps étant fort mauvais : 1690.
les troupes furent logées dans la ville.
Je chargeai le Brigadier Wauchop, qui
y avoit commandé pendant l'hiver, du
soin d'avoir des partis en campagne ;
ce qu'il m'assura avoir déjà fait, & qu'il
seroit averti du moindre mouvement des
ennemis. Toutefois le lendemain, à la
pointe du jour, nous fûmes fort surpris
d'entendre crier aux armes : en effet, les
ennemis ayant marché la nuit, étoient
déjà à la vue des postes avancés. Je fis
incontinent monter mes troupes sur une
hauteur à la droite de la ville, & les ran-
geai en bataille un peu en avant d'une
espece de fort de terre, où nous avions
une garnison. Le dessein des ennemis,
qui ignoroient pareillement mon arri-
vée, étoit de s'emparer de cette hauteur,
& d'attaquer le fort ; mais ayant apperçu
plus de troupes qu'une simple garni-
son, ils se mirent en bataille. Ils étoient
au nombre de trois mille hommes de

1690. pied, & de trois cents chevaux. Je marchai à eux, je les attaquaï, & les poussaï de haies en haies, jusqu'au penchant de la hauteur, qu'ils commençoient déjà à descendre assez en désordre : mais malheureusement le Brigadier Nugent, & beaucoup d'Officiers de son régiment, ayant été blessés, & se retirant, une terreur panique saisit toutes mes troupes, & dans un instant de vainqueurs nous devînmes vaincus. Toute mon infanterie s'enfuit dans le fort, sans qu'il me fût possible de la rallier au dehors. Les ennemis ne poursuivirent point ma cavalerie, qui se retira à douze milles en arriere. Ils ne resterent qu'une demi-heure sur le champ de bataille, & se retirèrent à Belturbet. Dans cette occasion ils perdirent environ deux à trois cents hommes, & nous cinq cents. Je restai quelques jours à Cavan, pour y donner des ordres nécessaires à la sûreté de cette frontiere, & puis je retournai à Dublin.

Le Prince d'Orange débarqua au printemps dans le Nord de l'Irlande ; sur quoi le Roi ayant rassemblé son armée , s'avança au mois de Juin à Dundalk. Les ennemis avoient quarante - cinq mille hommes , & nous n'étions que vingt-trois mille. Cette grande disproportion nous déterminâ à tâcher d'occuper quelque poste pour arrêter le Prince d'Orange , ou du moins le combattre avec moins de désavantage. Il fut proposé de se camper sur les hauteurs au delà de Dundalk , attendu que le pays étoit assez difficile ; mais comme les ennemis , en faisant un petit détour , pouvoient descendre dans la plaine derrière nous , il fut résolu de se placer derrière la rivière de Boyne , près de Drogheda. Le Prince d'Orange nous suivit , & se campa vis-à-vis de nous , le 29 Juin. Le lendemain , les ennemis partagerent leur armée : le Prince d'Orange , avec la moitié , remonta la rivière jusqu'à Slane , d'où ayant chassé deux régimens de Dra- 1690.

1690 gons, qui gardoient ce passage, il s'avance vers nous. Le Roi, qui vit cette manœuvre, marcha aussi de ce côté-là avec la plus grande partie de l'armée, & laissa pour garder le passage d'Old-Bridge, huit bataillons aux ordres de M. d'Hamilton, Lieutenant Général, & l'aile droite de cavalerie aux miens. Schoenberg, qui étoit resté vis-à-vis de nous, attaqua Old-Bridge, & s'en empara, malgré la résistance du régiment qui y étoit, & qui y perdit cent cinquante hommes tués sur la place; sur quoi Hamilton descendit avec les sept autres bataillons pour rechasser les ennemis. Deux bataillons des Gardes les enfoncerent; mais leur cavalerie ayant trouvé moyen de passer à un autre gué, & s'avancant pour tomber sur notre infanterie, j'y fis marcher notre cavalerie, ce qui donna le moyen à nos bataillons de se retirer; mais aussi il fallut que nous commençassions un combat fort inégal, tant par le nombre d'escadrons, que par le ter-

rein qui étoit fort coupé , & où les ennemis avoient fait glisser de l'infanterie. 1690

Nous ne laissâmes pas de charger & recharger dix fois ; & à la fin les ennemis étourdis de notre audace , firent halte : nous nous reformâmes devant eux , & puis nous nous remîmes en marche au petit pas , pour aller joindre le Roi ; lequel , après avoir mis l'armée en bataille , pour charger le Prince d'Orange , en fut empêché par un marais qui se trouva entre les deux armées : sur quoi , pour n'être pas enveloppé par cette partie des ennemis qui venoient de forcer le passage d'Old-Bridge , il fit marcher par la gauche pour gagner le ruisseau de Duleek. J'arrivai avec ma cavalerie ; justement comme les dernières troupes du Roi passoient le ruisseau ; mais celles du Prince d'Orange , qui s'avançoient toujours , y arriverent presque en même temps ; de maniere que je fus obligé de passer le défilé au grand galop & en confusion : nous nous ralliâmes de l'autre côté , &

1690. toute notre armée s'y rangea en bataille. Les ennemis en firent autant vis-à-vis de nous , mais n'osèrent nous attaquer. Après quelque peu de temps , nous nous remîmes en marche , & fûmes suivis par partie de l'armée ennemie ; toutes les fois qu'à quelque défilé nous faisions halte , ils en faisoient de même , & je crois qu'ils étoient bien aises de nous faire un pont d'or. A la vérité , cette inaction pouvoit venir de la mort de Schomberg , qui avoit été tué dans la mêlée du côté d'Old-Bridge dans une des charges que nous y fîmes , & l'on peut (sans faire tort au Prince d'Orange) assurer que Schomberg étoit meilleur Général que lui. Quoi qu'il en soit , les ennemis nous laissèrent aller tranquillement. La nuit venue , nous reçûmes ordre de marcher à Dublin ; ce que nous fîmes le matin. De là le Duc de Tirconel nous ordonna de gagner Lymerick , qui en étoit au moins à soixante milles : chaque Colonel fut chargé d'y conduire son régiment

régiment par où il jugeroit à propos ; 1690
 ce qui fut exécuté, sans qu'il y eût que
 fort peu de désordre commis dans le
 pays. Les François faisoient l'arriere-
 garde, commandée par M. de Surlaube,
 Brigadier; car tous les autres François
 avoient pris le chemin de Cork & de
 Kinsale, à dessein de s'embarquer. Le
 Duc de Tirconel & le Duc de Lauzun
 se rendirent aussi à Limerick. Le Roi,
 ayant vu que, par le malheureux succès
 de la journée de la Boyne, il ne pouvoit
 conserver Dublin, crut qu'il convenoit
 mieux de laisser le commandement à
 Tirconel, & de s'en retourner en France,
 tant pour y solliciter des secours, que
 pour voir mêmes'il ne trouveroit pas jour
 à profiter de l'absence du Prince d'O-
 range, pour faire une entreprise sur l'An-
 gleterre (a). L'occasion se trouvoit fa-

(a) M. de Voltaire a censuré un peu rigou-
 reusement la conduite d'un Roi vertueux, &
 d'une Nation brave & fidelle; il ne l'auroit pas

~~variable~~, car le Maréchal de Luxembourg avoit gagné en Flandre la bataille de Fleurus ; & le Comte de Tourville, qui venoit de battre les flottes ennemies, étoit actuellement à l'ancre aux Dunes ; de maniere que le passage en Angleterre étant fans difficulté ni opposition, il y avoit lieu de présumer que le Roi pourroit aisément se rendre maître de ce Royaume. Cela auroit aussi obligé le Prince d'Orange à abandonner l'Irlande, pour accourir au plus pressé : mais M. de Louvois, Ministre de la Guerre, qui, par opposition à M. de Seigneley, Ministre de la Marine, étoit contraire en tout au Roi d'Angleterre, s'opposa si

fait s'il avoit connu la vérité ; car, en plusieurs endroits de son Histoire générale, ou plutôt dans tous ses écrits, l'on voit que la vertu & la valeur malheureuses ont droit à son respect. Cela nous engagera à mettre à la fin de ces Mémoires une relation plus ample de cette bataille, & de la retraite du Roi, tirée des Mémoires manuscrits de ce Prince. *Voyez la note n^o. 2.*

fortement à ce projet, que le Roi Très-Chrétien, persuadé par ses raisons, n'y 1696
voulut pas consentir.

Je reviens à l'Irlande. Dans le combat de la Boyne, nous ne perdîmes qu'environ mille hommes, & il n'y eut que les troupes de M. d'Hamilton, & les miennes, qui combattirent : Hamilton y fut pris ; Milord Dongan, le Chevalier de Vaudray (a), le Comte d'Hoquincourt, fils du Maréchal du même nom, & Milord Carlingford, y furent tués. La perte des ennemis n'y fut que très-médiocre : la Caillemotte, frere du Marquis de Ruvigny, créé depuis Vicomte de Galloway, fut tué au passage d'Old-Bridge ; Schomberg fut tué par un Exempt & quelques Gardes-du-Corps, lesquels le prirent, à cause de son Cordon bleu, pour le Prince d'Orange.

Les ennemis furent plusieurs jours sans venir à Dublin ; ce qui fit courir le bruit en Flandre, & même dans toute

(a) Il avoit été mon Gouverneur.

1690. l'Europe , que le Prince d'Orange avoit été tué. Il est vrai que, la veille du combat de la Boyne, il avoit été frappé légèrement d'un coup de canon, qui lui effleura le haut de l'épaule. A la fin les ennemis se mirent en marche, & de Dublin ils vinrent à Limerick. Le même jour qu'ils y parurent, les troupes Françaises se retirèrent à Galloway. Nous laissâmes M. de Boisseleau, François, Capitaine aux Gardes du Roi Très-Chrétien, & Maréchal de Camp, pour commander dans la ville, avec toute notre infanterie Irlandoise, qui montoit à environ vingt mille hommes, dont pourtant il n'y avoit pas plus de la moitié qui fût armée. Nous tînmes la campagne avec notre cavalerie, qui pouvoit faire trois mille cinq cents chevaux. Nous campâmes d'abord à cinq milles de Limerick, en deçà de la riviere de Shannon, qui la traverse, afin de garder la communication libre avec la ville. Cela nous réussit parfaitement, & jamais les en-

nemis n'osèrent tenter de l'investir de
 notre côté, ni même d'envoyer aucun 1690.
 parti en deçà de cette rivière, qui n'est
 guéable qu'en quelques endroits. La place
 n'avoit pour toute fortification qu'un mur
 non terrassé, avec quelques méchantes
 petites tours sans fossés. Nous avons fait
 une sorte de chemin couvert tout au-
 tour, & une espece d'ouvrage à cornes
 palissadé devers la grande porte; mais les
 ennemis ne l'attaquerent point par-là.
 Ils ouvrirent la tranchée au loin sur
 la gauche; ils dresserent des batteries,
 firent une breche de cent toises, & puis
 sommerent la garnison de se rendre. Les
 Irlandois n'y voulurent point entendre,
 de maniere que le Prince d'Orange fit
 donner l'assaut général par dix mille hom-
 mes. La tranchée n'étant qu'à deux toises
 des palissades, & n'y ayant point de fossés,
 les ennemis furent sur le haut de la breche,
 avant que l'on eût l'alarme de l'attaque.
 La décharge d'une batterie que Boisse-
 leau avoit pratiquée en dedans, les ar-

n'avaient pu en faire un peu ; mais bientôt ils descendirent
 1690. dans la ville. Les troupes Irlandoises s'avancèrent de tous côtés , & ensuite chargèrent les ennemis avec tant de bravoure dans les rues , qu'ils les rechassèrent jusques sur le haut de la breche , où ils voulurent se loger. Le Brigadier Talbot , qui se trouvoit alors dans l'ouvrage à cornes avec cinq cents hommes , accourut par dehors le long du mur , & les chargeant par derrière , les chassa , & puis rentra par la breche , où il se posta. Dans cette action , les ennemis eurent deux mille hommes tués sur la place ; de notre côté , il n'y en eut pas quatre cents.

Le Prince d'Orange , voyant le mauvais succès de cette attaque , & que l'élite de ses troupes y avoit péri , se détermina à lever le siege. Il publia en Europe que les pluies continuelles en avoient été la cause (a) : mais je peux certifier qu'il

(a) Il alléguait la même raison dans son discours au Parlement d'Angleterre.

n'étoit pas tombé une goutte d'eau de ~~plus~~
 plus d'un mois auparavant , & qu'il ne 1690.
 plut pas de trois semaines après.

Il ne restoit dans Limerick , que cinquante barils de poudre , lors de la levée du siege ; & nous n'avions pas , dans toute la partie de l'Irlande qui nous étoit soumise , de quoi y en mettre encore autant.

J'avois proposé au Duc de Tirconel, dès que les ennemis furent placés & établis devant Limerick , de passer le Shannon avec nos trois mille cinq cents chevaux, dans l'intention d'aller détruire tous les magasins qu'ils avoient sur leurs derrières , sur-tout à Dublin ; ce qui les auroit indubitablement obligés de décamper. Comme les villes de ce pays étoient toutes ouvertes & sans défenses , j'étois moralement sûr de réussir dans mon projet ; & quant au retour qu'on m'objectoit devoir être difficile , la connoissance que j'avois du pays , m'y avoit fait pourvoir ; car, outre l'avance que

== j'aurois eue sur les ennemis, je comptois gagner le Nord, & rentrer dans nos quartiers par Sligo. Le Duc de Tirconel, devenu pesant & craintif, ne voulut point consentir à ma proposition, & peut-être y entra-t-il un peu de jalousie de sa part; car, comme il ne convenoit pas à sa dignité de Vice-Roi de devenir partisan, & que d'ailleurs il n'étoit pas d'un âge ni d'une taille à faire cette course, le tout auroit roulé sur moi.

Peu de temps après, ayant su qu'un grand convoi d'artillerie & de munitions de guerre alloit au camp devant Limerick, il detacha le Brigadier Sarsfield, avec huit cents chevaux ou Dragons, pour l'attaquer : celui-ci tomba dessus, battit l'escorte, & brûla le convoi. Cette expédition pouvoit avoir été la cause du manque de poudre & de boulets, où se trouverent les ennemis; & ce qui, joint à l'obstination & à la bravoure des Irlandois, détermina sans doute la retraite du

ST. MAR. DE FANTASIA

Prince d'Orange qui regna à Madrid avec
en Angleterre.

Le Duc de Tarente sur qui se
étaient de ce - Louis de France - pour
rétablir la monarchie sur ses anciens
& sous Louis que Louis de France tra-
ditionnelles, on se pouvait imaginer
l'indie M. de Lamoignon sur son
& sur son et même l'indie de l'indie
Française.

Une lettre par Louis de France de l'indie
de M. de Lamoignon, s'adressant au 1 et
le plus ancien sur les traditions.
Son caractère est une tradition
que la vie a été continuée de la vie de
Gaston, de la vie de l'indie de la vie de
l'indie de la vie de la vie de la vie de
& de la vie de la vie de la vie de la vie de
qui le Duc de Tarente sur son
& sous Louis de France de l'indie de la vie de
Gaston, de la vie de l'indie de la vie de la vie de
l'indie de la vie de la vie de la vie de la vie de
la dernière de la vie de la vie de la vie de la vie de
prétensions jusqu'à la vie de la vie de la vie de la vie de

===== tenter d'épouser en secret Mademoiselle
1690. fille de Monsieur, Gaston de France, à
quoi le Roi avoit consenti ; il vouloit
absolument qu'il lui fût permis de cé-
lébrer le mariage publiquement, avec
pompe, & en présence du Roi & de
toute la Famille Royale. Les Princes du
Sang firent leurs représentations ; sur
quoi le Roi lui défendit de plus songer
à ce mariage : mais Lausun, loin d'avoir
pour son maître & son bienfaiteur les
égards convenables, s'emporta jusqu'au
point de reprocher au Roi son manque
de parole, & même de casser son épée
en sa présence, lui disant qu'il ne mé-
ritoit plus qu'il la tirât pour son service.
Le Roi, malgré cette impertinence, lui
offrit d'oublier le passé, & même de le
faire Duc, Maréchal de France & Gou-
verneur de Province, pourvu qu'il vou-
lût ne plus prétendre à Mademoiselle :
mais il refusa tout, de manière que le
Roi, irrité contre lui, le fit enfermer
dans le château de Pignerol, où il a

resté pendant nombre d'années, jusqu'à
 ce que Mademoiselle, qui l'avoit épousé 1690
 secrètement, donna, pour le tirer de
 prison, à M. le Duc du Maine, la Prin-
 cipauté de Dombes. Il passa ensuite en
 Angleterre, d'où, en 1688, il revint en
 France avec la Reine & le Prince de
 Galles, ainsi que je l'ai marqué ci-de-
 vant. Le Roi Très-Chrétien, à la prière
 de la Reine, le fit Duc, & lui redonna
 toutes les entrées qu'il avoit eues aupara-
 vant. Etant passé en Irlande, à la tête
 des troupes auxiliaires, il y fit voir que,
 si jamais il avoit su quelque chose du
 métier de la guerre, il l'avoit alors to-
 talement oublié. Le jour de la Boyne,
 étant avec lui le matin, lorsque les en-
 nemis passèrent la rivière à Slane, il me
 dit qu'il falloit les attaquer; mais à force
 de chercher un champ de bataille, il don-
 na le temps aux ennemis de déboucher
 & de se former dans la plaine; après quoi
 j'ai marqué qu'il ne fut plus possible
 de les charger. Il ne montra en Irlande

ni capacité, ni résolution, quoique d'ailleurs on assûrât qu'il étoit très-brave de sa personne. Il avoit une sorte d'esprit, qui ne consistoit pourtant qu'à tourner tout en ridicule, à s'ingérer par-tout, à tirer les vers du nez, & à donner des godens. Il étoit noble dans ses manieres, généreux, & vivant très-honorablement. Il aimoit le gros jeu, & jouoit très-noblement. Sa figure étoit fort mince, & l'on ne peut comprendre comment il a pu être un homme à bonne fortune. Après la mort de Mademoiselle, il s'est marié avec la fille du Maréchal de Lorges, dont il n'eut pas d'enfans. Le Roi d'Angleterre lui avoit donné la Jarretiere.

Tirconel m'avoit laissé le commandement général du Royaume en son absence : sur quoi ayant envie d'étendre mes quartiers au delà de la riviere de Shannon, je passai au pont de Banaker avec toute ma cavalerie, sept bataillons & quatre pieces de canon ; j'attaquai le château de Blir : mais par la maladresse

mes Canonniers, qui ne purent jamais 1690
 raper le château, je me vis obligé de
 lever le siège; car le Général Douglas,
 ayant rassemblé un très-gros corps des
 ennemis, vint au secours, & je ne crus
 pas devoir hasarder une action avec des
 forces si inégales. Je me retirai donc à
 deux milles en arrière, dans un très-
 bon poste, d'où ensuite je repassai le
 Shannon.

Peu de temps après, j'eus avis que
 Milord Churchill avoit débarqué près
 de Kinsale avec huit mille hommes: il
 assiégea cette place, la prit en peu de
 jours, & de là marcha à Cork. J'avois
 cependant ramassé sept à huit mille
 hommes, & je m'avançai du côté de
 Kilmalock pour tenter le secours; mais
 toutes les troupes ennemies de ce côté-
 là l'ayant joint, je me trouvai si inférieur
 en nombre, que je me contentai de
 l'observer; & quand son expédition fut
 finie, nous nous retirâmes tous dans nos
 quartiers. Le Duc de Grafton, fils du

== 1690. Roi Charles II, Vice - Amiral d'Angleterre, qui étoit venu Volontaire avec Churchill, fut tué à Cork.

Pour ne point interrompre les faits militaires, j'ai omis plusieurs particularités d'intrigues & de cabales, que je vais ici présentement dire en deux mots.

Dès l'arrivée du Roi à Dublin, plusieurs Irlandois conçurent de la haine pour Mylord Melford, Ecoſſois, premier Ministre & Secrétaire d'Etat : le Duc de Tirconel, qui voyoit avec peine le grand crédit de ce favori, contribua sous main à faire éclater les murmures publics, & enfin fit présenter au Roi un placet au nom de la nation Irlandoise, pour demander l'éloignement de Melford. Le Roi, dans les circonstances présentes, ne crut pas pouvoir le refuser à une Nation qui soutenoit si noblement ses intérêts, & à laquelle il espéroit alors avoir l'obligation de son rétablissement sur le trône d'Angleterre. Melford fut donc envoyé en France ; &


de là à Rome , pour y résider auprès 1690.
 du Pape , comme Ministre du Roi. Le
 Chevalier Nagle , Irlandois , & Procureur Général , eut , à la sollicitation de Tirconel , la charge de Secrétaire d'Etat. C'étoit un très-honnête homme , de bon sens & très-habile dans son métier , mais nullement versé dans les affaires d'Etat. Le Brigadier Luttrell avoit été un des principaux boute-feux dans toute cette affaire , & montra dans la suite de quoi il étoit capable ; car , après la bataille de la Boyne , le Duc de Tyrconel étant redevenu Vice-Roi d'Irlande par la retraite du Roi , Luttrell ne cessa de parler contre Tirconel , & d'exciter tout le monde contre lui : il fut si bien-animer les principaux de la Nation , qu'un jour Sarsfield me vint trouver de leur part , & après m'avoir fait promettre le secret , il me dit , qu'étant convaincus de la perfidie de Tirconel , ils avoient résolu de l'arrêter , & qu'ainsi il me proposoit de leur part de prendre sur

== moi le commandement du Royaume.

190. Ma réponse fut courte : je lui dis que je m'étonnois qu'ils osassent me faire une telle proposition , que tout ce que l'on pouvoit faire contre le Vice-Roi étoit crime de leze-Majesté , & que par conséquent , s'ils ne cessoient de cabaler , je serois leur ennemi , & en avertirois le Roi & Tirconel. Mon discours fit impression , & empêcha l'exécution de leurs desseins. Après le départ de Tirconel pour la France, Sarsfield, Simon Luttrell, frere du Brigadier, & le Brigadier Dorington , me vinrent trouver à Limerick, de la part de l'assemblée générale de la Nation , pour me dire qu'ils avoient lieu de soupçonner que Tirconel ne représenteroit pas suffisamment à la Cour de France leurs besoins , & qu'ainsi ils me prioient de vouloir bien prendre des mesures pour le faire moi-même. Je leur répondis que je m'étonnois qu'ils osassent faire de pareilles assemblées sans ma permission , que je leur déten-

lois d'en faire à l'avenir , & que le len-
 demain je leur ferois savoir mes inten-
 tions sur ce dont ils m'avoient parlé.

En effet, je convoquai chez moi tous les
 principaux Seigneurs , tant Ecclesiastiques
 que Laïques , & tous les Officiers Mi-
 litaires, jusqu'aux Colonels indiens. Je leur
 fis un discours à peu près comme la
 veille ; mais pour montrer que je ne
 desirois que le bien , je dis que je voulois
 bien avoir la complaisance pour eux d'en-
 voyer en France des personnes de leur
 goût , pour représenter au vrai leur état
 & leurs besoins : je proposai l'Evêque
 de Cork , les deux freres Luttrell , &
 & le Colonel Purcell. Tout le monde
 approuva dans l'instant mon choix , &
 dans peu de jours je fis partir mes dé-
 putés : j'envoyai aussi le Brigadier Max-
 well , Ecoissois , pour expliquer au Roi
 es raisons que j'avois eues pour faire cette
 léputation & pour le supplier de vou-
 oir bien ne pas laisser revenir le Briga-
 lier Luttrell , ni le Colonel Purcell ,

postes , du rétablissement des troupes , & 
de l'approvisionnement des magasins. 1671.

Vers le milieu de Janvier , le Duc de Tirconel revint en Irlande ; & le Roi ne voulant point me laisser dans un pays si plein de troubles , m'ordonna de repasser en France , ce que je fis au mois de Février. A peine fus-je arrivé , que le Roi Très-Chrétien partit pour le siège de Mons : j'eus l'honneur de l'accompagner comme Volontaire. Le Roi souhaitoit fort aussi d'y aller : mais on le fit prier sous main de ne le pas proposer. Dans ce même temps , le Prince d'Orange étoit à la Haye , où il y avoit un Congrès de nombre de Princes des plus considérables de la Ligue , lesquels concertoient les moyens de pousser plus vigoureusement la guerre : cette entreprise faite , pour ainsi dire , à leur barbe , les surprit & les mortifia. Le Prince d'Orange rassembla aussi-tôt son armée mais comme elle étoit de beaucoup inférieure à la nôtre , il n'osa s'avancer

===== que jusqu'à Notre-Dame de Hall. Le
1691. Roi Très-Chrétien délibéra avec ses Généraux sur ce qu'il y avoit à faire , en cas que les ennemis s'approchassent pour secourir la place : l'avis du Maréchal de Luxembourg fut de rester dans ses lignes ; & ce fut celui qui fut suivi.

Il dit pour raison , que lorsqu'on n'a qu'une petite armée , & que par conséquent on ne peut être également en force dans tout le tour de la circonvallation , il vaut mieux à l'approche de l'ennemi sortir de ses lignes pour aller combattre ; mais que , lorsqu'on a suffisamment de troupes pour être campé sur deux lignes tout autour de la place qu'on assiege , il vaut mieux profiter de l'avantage que donne un bon retranchement , d'autant que par-là le siege n'est point interrompu ni ralenti.

Le siege ne dura que trois semaines de tranchée ouverte ; l'on y perdit peu de monde , & il n'y eut que deux actions un peu remarquables , toutes deux

à l'ouvrage à cornes. L'envie de faire 1691.
 plaisir au Comte de Boufflers, Lieutenant Général, détermina M. de Vauban, Chef des Ingénieurs, à consentir qu'on fît l'attaque de cet ouvrage, lorsqu'il étoit de tranchée. Je m'y trouvais : nous entrâmes dans l'ouvrage assez facilement, quoique la breche ne fût pas encore fort bonne ; mais au bout d'un gros quart-d'heure, & avant que notre logement pût être en état, les ennemis sortirent sur nous, & nous chassèrent ; Boufflers y fut blessé légèrement. Deux jours après, le canon ayant perfectionné la breche, on s'y logea & on s'y maintint. Le Prince de Bergues, Gouverneur de la place, ayant demandé à capituler le 9 Avril, obtint une capitulation très-honorable. Le Roi Très-Chrétien s'en retourna ensuite à Versailles, & renvoya toutes les troupes dans leurs quartiers.

L'armée commandée par le Maréchal de Luxembourg, se rassembla au mois

1691. de Mai, & j'y servis en qualité de Volontaire. Il n'y eut rien de considérable durant le cours de cette campagne; tout se passa à s'observer & à consommer les fourrages. Vers le mois de Septembre, le Prince d'Orange quitta l'armée, & en laissa le commandement au Prince de Waldeck. Le 18 de Septembre, M. de Luxembourg ayant appris que l'armée ennemie décampoit de Leuse, s'y porta diligemment avec vingt & un escadrons de la Maison du Roi & de la Gendarmerie: il ordonna à M. de Rosen de suivre, avec trente autres escadrons; il mena aussi trois régimens de Dragons, commandés par le Marquis d'Alégre, Brigadier. En arrivant, il trouva que l'armée ennemie avoit déjà passé le ruisseau de Lacatoire, & qu'il ne restoit que dix escadrons en deçà de l'eau, & quelques bataillons dans les cens de Lacatoire. Les ennemis, qui croyoient que les troupes qui paroissoient, n'étoient que le détachement du Marquis de Villars;

Maréchal de Camp , firent repasser toute leur aile droite de cavalerie , qui faisoit leur arriere-garde , pour attaquer Villars ; mais voyant qu'ils s'étoient mépris , ils se mirent en bataille , la droite au ruisseau de Leuse , & la gauche à celui de Lacatoire. Ils avoient environ soixante-dix escadrons , & le terrain se trouvant fort serré , ils furent obligés de se mettre sur trois lignes. Le Maréchal de Luxembourg commença par jeter les Dragons dans les haies , pour contenir & amuser l'infanterie ennemie ; puis , ayant formé une premiere ligne & mis la Gendarmerie en seconde , il donna ordre de charger. La premiere ligne des ennemis fit des merveilles , & nos troupes se mêlerent ; mais enfin , après une vive résistance , les ennemis plierent. Notre premiere ligne s'étant reformée , partie avec la Gendarmerie , & partie en seconde ligne , nous marchâmes à la seconde ligne des ennemis , qui , dès qu'on fut près , firent leur dé-

1691. charge & s'enfuirent : ce que voyant leur troisieme ligne , elle tourna le dos , & s'en alla aussi. Nous ne poursuivîmes les ennemis que jusqu'au ruisseau ; car toute leur armée qui revenoit , se formoit à mesure de l'autre côté ; presque toute leur infanterie avoit été témoin de l'action. Les ennemis y eurent quinze cents hommes de tués sur la place. Notre perte ne monta qu'à quatre cents hommes ; mais nombre d'Officiers principaux , Ogier , Lieutenant Général , Neuchal , Maréchal de Camp , & Thoiras , Brigadier , furent tués. M. de Rosen s'avançoit au petit pas pour nous joindre : mais comme il étoit encore loin lorsque l'action finit , M. de Luxembourg lui envoya ordre de faire halte ; & crainte que toute l'armée ennemie ne revînt sur nous , l'on se remit au plutôt en marche , & l'on retourna le soir à Tournay : de là nous allâmes ensuite finir la campagne à Courtray.

Quoique je ne veuille mettre dans
mes

mes Mémoires que ce que j'ai vu, néanmoins, attendu que ce qui se passa 1691. cette année en Irlande, regardoit le Roi d'Angleterre, je crois devoir en faire mention.

A la priere du Roi, S. M. T. C. y avoit envoyé le sieur de Saint-Ruth, Lieutenant Général, pour commander l'armée sous le Vice-Roi, & il avoit avec lui Messieurs d'Usson & Chevalier de Tessé, Maréchaux de Camp.

Les armées étant assemblées, le sieur Ginckle, Général des ennemis, marcha vis-à-vis d'Athlone, & s'étant emparé facilement d'un Fauxbourg, qui y étoit, résolut d'attaquer la place, la riviere de Shannon entre deux; projet d'autant plus chimérique, que cette riviere est fort large, qu'il n'y avoit qu'un gué très-profond, près du pont, à passer environ six hommes de front, & que l'armée du Roi étoit campée à deux milles d'Athlone du même côté de la riviere, par conséquent, à portée d'y

1691.

envoyer tel nombre de troupes qu'il seroit nécessaire. Comme les fortifications de la place du côté de l'armée du Roi n'étoient que de terre , l'on avoit proposé à Saint-Ruth de faire ouvrir les courtines , afin d'être en état d'y entrer en bataille s'il en étoit question ; mais il n'en fit rien : de maniere que Ginckle ayant dressé des batteries sur le bord de la riviere , & ayant fait breche à la muraille , il fit donner l'assaut. Maxwell , Maréchal de Camp de jour , qui s'y trouvoit alors commandant à son tour , eut beau avertir Saint-Ruth des préparatifs qu'il voyoit faire , & demander un renfort de troupes , n'ayant que deux bataillons de nouvelles troupes (car on y relevoit la garde comme dans une tranchée) , on lui répondit que s'il avoit peur , on y enverroient un autre Officier Général : les ennemis donc se jetterent dans l'eau & attaquèrent la breche , que nos troupes abandonnerent après une décharge. Maxwell y fit ferme avec quel-

ques Officiers ; mais la plupart ayant ~~été~~ ^{1691.} été tués à ses côtés , il fut pris , & alors les ennemis coulerent le long du rempart. Saint-Ruth entendant l'attaque , & craignant quelque malheur , y envoya le Major Général , Jean Hamilton , avec deux brigades d'infanterie ; mais il étoit trop tard , car il trouva le rempart bordé des troupes ennemies , & ainsi il fut obligé de retourner au camp. Saint-Ruth décampa d'où il étoit , & se retira à Aghrim ; en quoi il fit encore une grande faute , car les ennemis , quoique maîtres d'Athlone , n'auroient pu en déboucher à cause d'un grand marais.

Quoique le Vice-Roi eût pour Saint-Ruth tous les égards imaginables , & qu'il le laissât le maître de tout faire , celui-ci étant naturellement fort vain , supportoit impatiemment d'avoir un supérieur à l'armée : ainsi se servant de ces mêmes brouillons , dont j'ai parlé , il se mit à déclamer contre Tirconel ,

~~3~~ & fit tant qu'il l'obligea à quitter l'armée
1691. & à se retirer à Limerick ; après quoi ,
étant fâché & honteux du mauvais
succès qu'il avoit eu à Athlone , il se
détermina à combattre. Il eut bientôt
ce qu'il souhaitoit ; car les ennemis
voyant que le débouché d'Athlone étoit
libre , marcherent droit à lui. Il étoit
fort bien posté , ayant à quelque dis-
tance en avant un marais impraticable
à la cavalerie , hors sur les chaussées
qui le traversoient. Il eût pu aisément
les empêcher de passer ; mais il avoit
tant d'envie de batailler , qu'il répéta
le même *dictum* du Maréchal de Cre-
qui : Que plus il en passeroit , plus il
en battoit ; & cela lui réussit aussi de
même. Les ennemis passèrent tous &
se mirent en bataille sans être inquiétés ;
alors il les attaqua. Son infanterie d'a-
bord poussa celle des ennemis : mais
bientôt elle fut ramenée à son tour : ses
deux ailes de cavalerie furent aussi bat-
tues ; sur quoi voulant aller chercher

son corps de réserve, qui n'étoit composé que de six escadrons, il fut emporté d'un coup de canon, & l'armée du Roi ne songea plus qu'à se sauver. Plusieurs personnes ont publié que, s'il n'avoit pas été tué, il auroit gagné la bataille; mais j'en fais-juge le lecteur. Lui auroit-il été possible, avec six escadrons, de rétablir une affaire déjà perdue? Tout ce qu'il auroit pu faire, c'eût été de faciliter un peu la retraite; ce que firent les Officiers Généraux après sa mort. La perte du côté des ennemis fut très-considérable: celle des Irlandois le fut aussi. Le débris de l'armée se retira partie à Galloway, & partie à Limerick: la premiere place se rendit sans coup férir, à l'approche des ennemis; & quant à la seconde, comme c'étoit la seule dans toute l'Irlande, qui restât sous l'obéissance du Roi, les ennemis la bloquerent de toutes parts; & au mois de Septembre, le Duc de Tirconel y mourut.

Vers la fin de l'année, les provisions

1691. manquant absolument , les Irlandois demandèrent à capituler. Le Général ennemi offrit de leur restituer tous leurs biens , & de leur permettre l'exercice de leur Religion , ainsi qu'ils l'avoient sous le regne de Charles II , à condition qu'ils missent bas les armes , & s'en retournassent vivre chez eux tranquillement : mais les Irlandois ne voulurent pas accepter ces conditions , & enfin il fut arrêté qu'il seroit permis à tous ceux qui étoient alors dans Limerick , de retourner chez eux & de jouir de leurs biens , & qu'on fourniroit à ceux qui voudroient passer en France les vaisseaux suffisans. On eut grand tort de ne pas faire insérer dans les articles , *tous les Irlandois en général* ; car les Généraux ennemis auroient consenti à tout pour mettre fin à cette guerre ; mais l'imbécillité des Députés que la garnison avoit chargés de la capitulation , & peut-être la crainte que cette proposition ne fût un obstacle

au transport des troupes que quelques ~~personnes~~ 1691.
 personnes, par des vues d'intérêt particulier, foudraient, fut cause que l'on n'en fit pas seulement mention. Nombre de Seigneurs & d'Officiers prisonniers en furent ruinés ; car ils perdirent totalement leurs biens, sans être assurés de recouvrer leur liberté.

Pour finir ce qui regarde la guerre d'Irlande, il sera bon de dire ici quelque chose des principales personnes qui y ont eu part.

Richard Talbot, Duc de Tirconel ; étoit natif d'Irlande, & de bonne maison ; il étoit d'une taille au dessus de l'ordinaire ; il avoit une grande expérience des affaires du monde, ayant été de bonne heure dans la meilleure compagnie, & pourvu d'une charge honorable chez le Duc d'Yorck. Ce Prince, devenu Roi, l'éleva à la dignité de Comte, & peu après, connoissant son zèle & son attachement, il le fit Vice-Roi d'Irlande. Il avoit un très-bon sens ; il étoit

1691. très-civil , mais infiniment vain , & fort rusé. Quoiqu'il eût acquis de grands biens , on ne peut dire que ce fut par de mauvaises voies ; car il n'a jamais paru avide d'argent. Il n'avoit point de génie pour la guerre , mais beaucoup de valeur. Sa fermeté conserva l'Irlande après l'invasion du Prince d'Orange , & il refusa noblement toutes les offres qu'on lui fit pour se soumettre. Après la bataille de la Boyne , il baissa prodigieusement , étant devenu aussi irrésolu d'esprit , que pesant de corps.

Patrice Sarsfield étoit né Gentilhomme , & avoit hérité de son frère aîné d'environ deux mille livres sterling de rente. C'étoit un homme d'une taille prodigieuse , sans esprit , de très-bon naturel , & très-brave. Il avoit été Enseigne en France dans le régiment de Monmouth , Lieutenant des Gardes-du-Corps en Angleterre ; & quand le Roi passa en Irlande , il y eut un régiment de Cavalerie , & fut fait Briga-

dier. L'aventure du convoi battu , dont j'ai parlé ci - devant , l'enfla tellement , qu'il se crut le plus grand Général du monde. Henri Luttrell ne cessoit de lui tourner la tête , & de le vanter par-tout , non par une véritable estime qu'il en eut , mais afin de le rendre populaire , & par-là s'en servir à ses propres desseins. En effet , la plupart des Irlandois conçurent une telle opinion de lui , que le Roi , pour leur plaire , le créa Comte de Lucan , & à la prochaine promotion il fut fait Maréchal de Camp. Etant passé en France après la capitulation de Limerick , le Roi lui donna une Compagnie des Gardes-du-Corps , & le Roi Très-Chrétien le fit Maréchal de Camp. Il fut tué en 1693 , à la bataille de Nerwinde.

Henri Luttrell étoit Gentilhomme Irlandois , & avoit servi subalterne en France quelques campagnes. Il avoit beaucoup d'esprit , beaucoup de manège , beaucoup de courage , & étoit bon Officier , capable de tout pour venir à bout

~~=====~~ de ses fins. Depuis la prise de Galloway ;
1691. il fut soupçonné d'intelligence avec les ennemis ; si bien que Milord Lucan , son ami intime , l'arrêta à Limerick par ordre du Duc de Tirconel. Après la capitulation , le Prince d'Orange lui donna le bien de son frere aîné , & même une pension de deux mille écus. Il a été assassiné à Dublin en 1717 ; l'on n'a pu découvrir par qui.

~~=====~~ Vers le commencement de cette an-
1692. née , les troupes Irlandoises arriverent de Limerick à Brest , au nombre d'environ vingt mille hommes. On les mit d'abord en quartiers dans la Bretagne , & le Roi y alla lui-même en faire la revue. Il en forma neuf régimens d'Infanterie de deux bataillons chacun , deux de Dragons à pied , deux de Cavalerie , & deux Compagnies des Gardes-du-Corps , dont j'eus la première , & Milord Lucan la seconde. Toutes ces troupes étoient à la commission du Roi , mais payées par les Trésoriers de la Cour de France.

(*) Cet hiver, le Roi Très-Chrétien, 1692
 convaincu que le plus court moyen de * Voy
 finir la guerre, seroit de rétablir le Roi la not
 en Angleterre, & de plus poussé à cette n°. 3.
 belle action, par l'amitié qu'il avoit na-
 turellement pour ce Prince, donna ordre
 d'équiper une grande flotte, dont qua-
 ante-quatre vaisseaux s'armoient à Brest,
 & trente-cinq à Toulon. Toutes les
 troupes Irlandoises, avec quelques ba-
 taillons & quelques escadrons François,
 furent disposées à portée de la Hogue
 & du Havre-de-Grace, où se devoit
 faire l'embarquement, & le Roi se rendit
 auprès de la Hogue à la fin d'Avril.

Le rendez-vous de la flotte étoit, au
 mois de Mai, à la hauteur d'Ouessant ;
 mais les vents contraires empêcherent le
 Comte d'Estrées, pendant six semaines,
 de sortir de la Méditerranée avec les vais-
 seaux de Toulon : de maniere que le
 Roi Très-Chrétien, impatient d'exé-
 cuter son projet, envoya ordre au Che-
 valier de Tourville, Amiral de la flotte,

== d'entrer dans la Manche avec les vais-
1692. seaux de Brest , sans attendre l'escadre du
Comte d'Estrées , & de combattre les en-
nemis, fort ou foible, s'il les trouvoit. Cet
Amiral , le plus habile homme de mer
qu'il y eût en France , & peut-être même
dans le monde entier , étoit piqué de ce
que , la campagne précédente , on avoit
voulu lui rendre de mauvais offices à la
Cour , & même l'accuser de ne pas aimer
les batailles ; ainsi il ne balança pas à
exécuter l'ordre qu'il avoit reçu. Il entra
dans la Manche avec ses quarante-quatre
vaisseaux de ligne , & ayant su que les
flottes combinées d'Angleterre & de
Hollande , au nombre de quatre-vingt
cinq vaisseaux de ligne , étoient à Spi-
théad , il y fit voile. Les Hollandois le
voyant venir à pleine voile , & avec des
forces si inférieures , craignirent d'abord
quelque trahison , & se tinrent au vent ;
mais bientôt ils reconnurent la fausseté
de leurs soupçons. Tourville attaqua vi-
vement les Anglois ; le combat dura jus-

qu'à la nuit, & jamais action ne fut plus 169
 brillante, plus hardie, ni plus glorieuse
 pour la marine François. Tourville,
 quoiqu'environné d'ennemis, se battoit
 en lion, sans que les ennemis lui prissent
 aucun vaisseau, ni osassent l'entamer :
 toutefois voyant qu'il ne pouvoit pas
 soutenir un combat si inégal, & qu'il
 avoit perdu beaucoup de monde, il crut
 que la prudence exigeoit qu'il se retirât
 la nuit vers les côtes de France ; ce qu'il
 exécuta, suivi de la flotte ennemie.

Nous avions entendu très-distinctement le combat, & le lendemain nous vîmes arriver sur nos côtes nombre de vaisseaux. Comme d'abord nous ne voyions que des pavillons François ; nous crûmes que notre flotte victorieuse venoit pour nous transporter en Angleterre ; mais notre joie fut courte, car bientôt nous découvrîmes les pavillons Anglois, par où nous ne connûmes que trop que nos vaisseaux étoient poursuivis par les Alliés.

== 1692. Tourville espéroit avoir assez de marée pour passer le Ratz Blanchart, & en effet partie de ses vaisseaux le passerent: toutefois la marée manquant, il mouilla avec le reste à l'entrée; mais les gros courans faisant chasser ses ancres, il fut obligé de couper ses cables, & de percer au travers la ligne des ennemis, qui avoient pareillement mouillé auprès de lui. Quatre de ses vaisseaux des plus endommagés entrèrent à Cherbourg, où les ennemis, quelques jours après, les brûlerent; & lui, avec treize vaisseaux, entra dans la baie de la Hogue. Il s'y mit d'abord à l'ancre en ligne, le plus près de terre qu'il put, & ensuite vint trouver le Roi d'Angleterre, qui logeoit sur la côte, pour recevoir ses ordres, & le consulter sur ce qu'il y avoit à faire.

Le Maréchal de Bellefont, qui devoit être le Général du débarquement, & tous les Officiers Généraux, tant de terre que de mer, furent appelés au Conseil. Tourville proposa tous les dif-

ns partis qu'il y avoit à prendre; mais =====
 même temps il fit voir que , selon 1692
 apparences , il n'y en avoit aucun
 pût sauver les vaisseaux , & qu'en
 que l'on voulût les défendre , tous
 x qui s'y trouveroient seroient in-
 imblement perdus , si les ennemis y
 toient le feu. Il fut donc résolu qu'on
 it échouer les vaisseaux , après en
 ir retiré tout ce que l'on pourroit ,
 qu'on tâcheroit , par le moyen des
 loupes , dont nous avions nombre
 inées pour le débarquement , d'em-
 ner qu'on y mît le feu. Les ennemis ,
 étoient en bataille à l'entrée de la
 , détacherent quelques vaisseaux de
 re , pour canonner le fort de la
 gue , & pour soutenir leurs cha-
 es , qui s'avancèrent en bon ordre
 : des brûlots : les nôtres voulurent
 : au devant d'eux ; mais dès que l'on
 à la portée des coups de fusils , les
 mis , plus accoutumés & plus adroits
 nos gens à ces sortes de manœuvres ,

les firent plier & regagner la terre ;
1692. après quoi ils s'emparèrent des vais-
seaux , qu'ils brûlerent , ne les pouvant
emmener.

Après cette malheureuse aventure ;
nous demeurâmes encore quelque temps
sur la côte , jusqu'à ce que , par les ordres
de la Cour de France , l'on fît marcher
les troupes pour aller grossir les armées
sur les frontieres. Alors le Roi retourna
à Saint-Germain ; & au mois de Juin
je pris le chemin de Flandre.

J'arrivai au camp devant Namur , le
lendemain que la place s'étoit rendue.
Le Prince d'Orange étoit venu avec son
armée pour la secourir : mais le Ma-
rêchal de Luxembourg , qui comman-
doit l'armée d'observation , s'étant pré-
senté sur la Mehaigne , les ennemis
n'osèrent en tenter le passage. Namur
pris , le Roi Très - Chrétien s'en re-
tourna à Versailles.

Le Prince d'Orange , fâché de n'avoir
servi , par sa présence , qu'à donner un

plus grand lustre à la conquête de Namur, résolut de chercher à combattre. 1691

Après quelques camps & marches faites de part & d'autre, nous vîmes le premier du mois d'Août camper à Steinkerque, près d'Anguien, & les ennemis auprès de Hall, à Tubize.

Le Prince d'Orange, ayant découvert qu'un Secrétaire de l'Electeur de Baviere donnoit avis au Maréchal de Luxembourg de tout ce qui se passoit, voulut en profiter, pour tâcher de surprendre notre armée. Il obligea cet homme à mander, que le lendemain les ennemis devoient fourrager. En effet, comme on vint à la pointe du jour avvertir M. de Luxembourg, que les ennemis paroissoient, il n'y fit d'abord aucune attention; toutefois sur les avis réitérés qu'on lui donna, il monta à cheval, & s'étant porté un peu en avant du camp, il vit les colonnes d'Infanterie: sur quoi d'abord il ordonna de faire repasser le ruisseau d'Anguien aux troupes, qui

1692.

troient campées au pied d'un ventant
 les ennemis : mais peu après il se dé-
 termina à ne faire aucun mouvement,
 & à se tenir sans action où il
 étoit. Quoique le duc de Bourgogne nous
 amène en leur, & il avertit à commu-
 nication de son air pas commode pour les
 mouvemens à faire dans une action gé-
 nérale. Il fit donc avancer ses troupes,
 tant pour renforcer, que pour soutenir
 celles qui étoient campées en avant : le
 tout fut exécuté avant onze heures du ma-
 tin. Les ennemis arrivoient cependant en
 colonnes, & se formoient ; mais à cause
 du pays très-coupe, ils ne purent être
 en bataille, & leur disposition faites,
 que vers une heure nous nous vîmes. Alors ils
 attaquèrent notre droite avec furie, &
 malgré la résistance des troupes, il nous
 chassèrent du terrain que nous occu-
 pions, & se rendirent maîtres du canon ;
 il n'y eut qu'un b. taillon d'Orléans, qui
 se maintint toujours dans son terrain : la
 brigade de Pollier, qu'on fit avancer,

s'arrêta tout court à une certaine portée des ennemis ; mais toutefois ne s'enfuit pas. Sur cela , M. de Luxembourg , qui voyoit l'importance d'un coup de vigueur , pour rétablir l'affaire , fit venir la brigade des Gardes , qui chargea l'épée à la main , & culbuta tout ce qui se présenta. Plusieurs brigades , qui étoient sur la droite & la gauche , en firent de même , de maniere que nous pousâmes les ennemis un grand quart de lieue , jusques hors du bois , avec un prodigieux carnage. Notre troupe dorée , composée de Monseigneur le Duc d'Orléans , de MM. les Duc de Bourbon , Prince de Conti , Duc de Vendôme , Grand-Prieur , & nombre d'autres , fut pendant toute l'action avec M. de Luxembourg , exposée au plus grand feu. La nuit approchant , on jugea à propos de ne pas pousser l'affaire davantage , quoique quelques-uns proposassent de profiter de l'occasion , & d'attaquer les ennemis. M. de Luxembourg soutint que ce seroit perdre

===== beaucoup de monde, sans pouvoir espé-
 1692 rer d'avoir du jour suffisamment pour
 en faire une action décisive, d'autant
 que c'étoit un pays fort coupé & plein
 de haies. L'on perdit de part & d'autre,
 en deux heures de temps, que dura le
 combat, plus de sept mille hommes, tués
 sur le champ de bataille; & M. de
 Luxembourg assûra n'avoir jamais vu
 une action si chaude.

L'on a dit communément dans le
 monde, que nous fûmes surpris par le
 Prince d'Orange; toutefois par ce que
 j'ai raconté, l'on voit que M. de Luxem-
 bourg, malgré par la lettre de l'espion,
 ne se doutoit pas que les ennemis
 eussent intention de marcher à lui; mais
 cela ne conclut pas qu'il fut surpris; &
 en effet, il n'est pas facile à une grande
 armée d'en surprendre une autre; car,
 comme il faut nécessairement marcher
 de nuit & en colonnes, quand la tête
 paroît, la queue est encore bien loin,
 & par conséquent on a tout le temps

de prendre les armes & de faire les dispositions nécessaires pour recevoir l'en- 1692.
nemi.

Le Prince d'Orange commit deux grandes fautes dans cette journée. La première, c'est qu'il auroit dû attaquer notre gauche en même temps que notre droite, n'étant pas dans l'ordre de s'imaginer battre une armée par une pointe. La seconde, c'est de n'avoir pas fait soutenir par des troupes fraîches, celles qui commencèrent l'attaque : s'il l'avoit fait, je ne sai ce qui en seroit arrivé ; mais l'on m'a assuré, que, pendant l'action, ce Prince resta fort loin immobile, & sans donner le moindre ordre, quoique les Officiers généraux envoyassent à chaque instant lui demander du secours.

Le reste de cette campagne se passa tranquillement.

Je servis encore cette année en Flandre, en qualité de Lieutenant Général, 1693.
dans l'armée du Maréchal de Luxembourg. Le Roi Très - Chrétien, ayant

1693. projeté de se rendre maître de la Flan-
dre , y avoit assemblé une armée pro-
digieuse qu'il partagea en deux. Il en
commandoit une , ayant sous lui le Dau-
phin & le Maréchal de Boufflers. Le
Maréchal de Luxembourg étoit à la tête
de l'autre. Nous marchâmes d'auprès de
Mons , & nous avançâmes à Gemblours,
où étoit le quartier du Roi. On y resta
quelques jours , pour y attendre , à ce
que l'on croyoit , des convois ; mais
nous fûmes fort surpris , quand tout-à-
coup l'on déclara la résolution du Roi ;
de s'en retourner à Versailles , & d'en-
voyer le Dauphin en Allemagne , avec
une partie de l'armée. Le Prince d'O-
range , qui n'avoit au plus que cir-
quante mille hommes , s'étoit campé
à l'Abbaye du Parc , auprès de Louvain,
pour nous observer & tâcher de couvrir
Bruxelles ; mais , avec six - vingt mille
hommes , nous l'aurions attaqué & écri-
sé , s'il avoit osé nous attendre ; nous nous
serions rendus maîtres de tout le pays ;

nous aurions pris Liege , & même Maëf-
 tricht : rien ne pouvoit s'opposer à nos 1693.
 entreprises ; & c'est ce qui rendoit la re-
 traite du Roi d'autant plus incompréhen-
 sible. Ne pouvant y avoir de bonnes rai-
 sons , & même n'en ayant jamais pu
 apprendre , ni des Ministres , ni des Gé-
 néraux , il faut conclure que Dieu ne
 vouloit pas l'exécution de tous ces beaux
 projets. Quelques gens ont voulu en re-
 jeter la cause sur Madame de Main-
 tenon , laquelle avoit accompagné le Roi
 sur la frontiere où elle étoit restée ; c'est
 ce que je ne puis pourtant , ni affirmer ,
 ni nier.

La séparation des armées étant faite ,
 nous marchâmes à Melder , qui n'étoit
 qu'à une lieue de l'armée ennemie. Nous
 la trouvâmes si bien postée , que nous
 ne crûmes pas à propos de l'y attaquer.
 Le Maréchal de Luxembourg fit plusieurs
 marches & contre-marches , pour tâcher
 d'attirer les ennemis , sans que cela réussit
 d'abord. Il surprit à Tongres une tren-

===== raine d'escadrons, que commandoit M.
1693. de Tilly; ensuite il vint camper à Vignamont, d'où il fit faire le siege d'Huy par le Maréchal de Villeroy. Les ennemis, qui craignoient pour Liege, y avoient placé trente bataillons dans un bon camp retranché. Nous allâmes les reconnoître, & nous eûmes ordre de faire des fascines, comme si nous eussions voulu les attaquer. Le Prince d'Orange cependant étoit venu se camper entre les deux Gettes, à sept lieues de Vignamont, ne doutant pas d'être assez éloigné de nous, pour n'avoir rien à craindre; en quoi il se trompa très-fort: car le Maréchal de Luxembourg, dont le principal objet étoit de combattre, fit tout d'un coup une marche forcée, & arriva avec toute sa cavalerie en présence des ennemis, le 28 Juillet. L'infanterie ne put y arriver que très-tard; ainsi il fallut différer le combat jusqu'au lendemain 29 de Juillet. Le Prince d'Orange auroit pu, la nuit, se retirer de l'autre côté de la
Gette;

Gette , au moyen de nombre de ponts 1693
 qu'il y avoit ; mais les discours qu'on
 avoit tenus sur son compte , la campagne
 précédente , le déterminèrent à la ba-
 taille , malgré la représentation de l'Elec-
 teur de Baviere , & des Principaux de
 son armée. Il n'avoit que soixante-cinq
 bataillons & cent cinquante escadrons ;
 nous avions quatre-vingt seize batail-
 lons , & deux cent dix escadrons : il espé-
 roit , par le moyen d'un retranchement ,
 suppléer à notre supériorité : en effet ,
 toute la nuit les ennemis travaillèrent si
 vivement , qu'à la pointe du jour leurs
 retranchemens étoient fort élevés. Leur
 flanc gauche étoit appuyé à un bon ruis-
 seau , & la droite au village de Ner-
 winde , d'où il y avoit près d'un quart
 de lieue jusqu'à l'autre ruisseau : à la
 vérité le terrain y étoit coupé de haies ;
 mais c'étoit toujours une grande faute
 de ne l'avoir occupé qu'avec un très-
 petit nombre de troupes ; de manière
 que , si nous les eussions tournées par-là ,

~~la~~ la bataille auroit été décidée en peu de
1693. temps , attendu que nous aurions pris
route leur armée en flanc ; mais nous
fîmes en cela une faute aussi bien qu'eux.

M. de Luxembourg , ayant reconnu
la situation des ennemis , fit sa disposition. Il ordonna à la droite de contenir
seulement les ennemis sans attaquer , à
cause qu'il y avoit de ce côté-là un ravin
très-profond , difficile à passer. Il étendit
au centre la plus grande partie de sa ca-
valerie , & poussa sur la gauche le gros
de son infanterie.

M. de Rubantel , M. de Montche-
vreuil , Lieutenans Généraux , & moi ,
eûmes ordre de commencer l'attaque ;
savoir , Rubantel , avec deux brigades ,
les retranchemens à la droite de Ner-
winde ; Montchevreuil , avec le même
nombre de troupes , à la gauche ; & le
village fut mon lot , avec deux autres
brigades.

Ce village faisoit un ventre dans la
la plaine , de maniere que , comme nous

marchions tous trois de front , & que =====
 j'étois dans le centre , j'attaquai le pre- 1693
 mier : je pouffai les ennemis , & les
 chassai de haies en haies jusques dans
 la plaine , au bord de laquelle je me
 remis en bataille. Les troupes , qui de-
 voient attaquer sur ma droite & ma
 gauche , au lieu de le faire , jugerent
 qu'ils esuieroient moins de feu , en se
 jetant dans le viillage ; ainsi tout-à-coup
 ils se trouverent derriere moi. Les en-
 nemis , voyant cette mauvaise manœuvre ,
 rentrerent par la droite & la gauche dans
 le village : ce fut alors un feu terrible ;
 la confusion se mit dans les quatre bri-
 gades que commandoient de Rubantel
 & de Montchevreuil , de maniere qu'ils
 furent rechassés ; & par-là je me trouvai
 attaqué de tous côtés. Après avoir perdu
 un monde infini , mes troupes abandon-
 nerent pareillement la tête du village ;
 & , comme je tâchois de m'y maintenir ,
 sans l'espérance que M. de Luxem-
 bourg , à qui j'avois envoyé , feroit

1693. avancer du secours, je me trouvai à la fin totalement coupé. Alors je voulus tâcher de me sauver par la plaine, & ayant ôté ma cocarde blanche, l'on me prenoit pour un Officier des ennemis ; malheureusement le Brigadier Churchill, frere de Milord Churchill, présentement Duc de Marlborough, & mon oncle, passa auprès de moi, & reconnut un seul Aide de Camp, qui m'étoit resté ; sur quoi, se doutant dans l'instant que j'y pourrois bien être, il vint à moi & me fit son prisonnier. Après nous être embrassés, il me dit qu'il étoit obligé de me mener au Prince d'Orange. Nous galopâmes long - temps, sans le pouvoir trouver ; à la fin nous le rencontrâmes fort éloigné de l'action, dans un fond où l'on ne voyoit ni amis, ni ennemis. Ce Prince me fit un compliment fort poli, à quoi je ne répondis que par une profonde révérence : après m'avoir considéré un moment, il remit son chapeau, & moi le mien ; puis il

ordonna qu'on me menât à Lewe. J'ai ~~raconté~~ raconté toutes ces circonstances , à cause 1693. que dans le monde on les avoit tournées tout autrement , & qu'on avoit fait sut cela des contes fort éloignés de la vérité.

Après ma prise , le Maréchal de Luxembourg rattaqua , & se rendit maître de la plus grande partie du village, d'où il pensa néanmoins être encore rechassé ; mais enfin , à force de troupes , il vint à bout d'en chasser totalement les ennemis ; & alors , moyennant le feu de notre infanterie , il fit entrer sa cavalerie dans les retranchemens. Après nombre de charges , les ennemis furent entièrement battus & mis en fuite. Le Prince d'Orange & l'Electeur de Baviere se retirerent avec partie du débris à Tirlemont & Louvain. Le Prince de Nassau , Stadhouder de Frise , les Généraux Ginckle & Talmash passerent par Lewe , & gagnerent la Hazueland. Je marchai avec ces derniers

1693. jusqu'à Sichen , d'où l'on m'envoya
1693. Malines, & puis à Anvers.

Les ennemis perdirent à cette bataille près de vingt mille hommes , & nous au moins huit mille. Montchevreuil, Lieutenant Général, Milord Lucan & Ligneville, Maréchaux de Camp, sept Brigadiers de Cavalerie , & nombre d'autres Officiers , furent tués de notre côté.

On ne doutoit pas , qu'après une victoire si complète, le Maréchal de Luxembourg ne se rendît maître de tous les Pays-Bas ; mais on fut surpris de voir qu'il ne fit aucun mouvement : il prétendoit n'être pas en état , faute de vivres , de pouvoir marcher en avant ; mais il étoit facile de répondre , que le pays étoit plein de subsistances , & que la consternation étoit si grande , que s'il eût seulement fait avancer un corps considérable , on auroit de toutes parts apporté les clefs & des provisions. Bruxelles , Louvain , Malines , Lierre ,

n'attendoient que de le voir paroître , =====
 ou une sermone , pour se soumettre : je ¹⁶⁹
 puis l'asûrer ; car , pendant que j'y
 étois , l'on venoit me demander ma pro-
 tection.

Cette inaction des François donna le
 temps au Prince d'Orange de rassembler
 une armée , tant du débris de la sienne ,
 que d'un renfort d'Allemagne , & des
 troupes de M. de Virtemberg , qu'il fit
 revenir de Flandre. Avec cette armée , il
 vint se poster auprès de Bruxelles , &
 M. de Luxembourg avec la sienne ne
 s'occupa , pendant le mois d'Août , qu'à
 donner à ses troupes abondance de vivres
 & de fourrages , dans le Brabant & le
 Pays de Liege.

Après la bataille , M. de Luxembourg
 m'avoit répété , afin que , selon le cartel ,
 on me renvoyât au bout de quinze jours :
 mais quoique , de son côté , il eût relâché
 sur leur parole tous les Officiers Géné-
 raux ennemis , qui étoient prisonniers ,
 toutefois on me gardoit à Anvers ; sur

1693. **==** quoi la fortune ayant voulu que le Duc d'Ormont ne pût, à cause de ses blessures, profiter du congé comme les autres, M. de Luxembourg fit déclarer aux ennemis qu'il retiendrait ce Duc jusqu'à ce qu'on m'eût renvoyé. Il somma aussi le Lieutenant Général Scravemore, & le reste des Officiers, de revenir à Namur : cela produisit son effet, & je retournai joindre notre armée au camp de Nivelles. Le Prince d'Orange avoit certainement dessein de m'envoyer prisonnier en Angleterre, où l'on m'auroit gardé étroitement à la tour de Londres, quoique cela eût été contre toutes les règles de la guerre; car, quoiqu'il prétendît que j'étois son sujet, & par conséquent rebelle, il ne pouvoit me traiter comme tel, du moment que je n'avois pas été pris sur les terres de son obéissance : nous étions sur les Etats du Roi d'Espagne, & j'avois l'honneur de servir de Lieutenant Général dans l'armée du Roi Très-Christien; ainsi le Prince d'Orange ne pouvoit

jamais y être regardé que comme auxiliaire.

1693

Au mois de Septembre , le Maréchal de Luxembourg , pressé par les ordres de la Cour , résolut d'attaquer Charleroi. Il vint pour cet effet se camper dans les plaines de Fleurus , & le Maréchal de Villeroy fut détaché pour en faire le siège : M. de Vauban y arriva , & en eut la direction. Après la tranchée ouverte , M. de Luxembourg me détacha avec dix-sept bataillons & quelque cavalerie pour aller camper auprès de Mons , non-seulement pour couvrir le pays , mais aussi dans la vue d'avoir une tête d'armée à portée de se rendre diligemment en Flandre , si les ennemis y vouloient marcher.

Charleroi fut pris dans un mois de temps , malgré la belle défense que fit M. de Castillo , depuis Marquis de Villadarias ; & nous allâmes finir notre campagne à Courtray.

Je servis en Flandre dans l'armée de

1694

1694. Monseigneur le Dauphin, qui avoit sous lui les Maréchaux de Luxembourg, de Villeroi, de Joyeuse & de Boufflers. Mais le premier, par une distinction particuliere, commandoit aux trois autres, lesquels prenoient le mot de lui, chacun à son tour, comme nous le faisons d'ent. Nous passâmes la campagne à consumer les fourrages aux camps de Saint-Tron, de Tongres & de Vignamont; les ennemis en faisoient autant de leur côté.

Vers le mois de Septembre, les ennemis ne craignant plus d'entreprise de notre part, vû la saison avancée, formèrent le dessein de profiter de la position où ils se trouvoient, & de se porter en Flandre: ils n'avoient que seize lieues à faire, pour gagner l'Escaut entre Tournai & Oudenarde; au lieu que, par le tour qu'il nous falloit faire, nous en avions le double: cela leur faisoit juger avec raison, qu'y arrivant plutôt que nous, ils forceroient aisément nos

lignes de Comines , & se plaçant au mi-
 lieu de notre pays , ils en tireroient de 1694.
 grosses subsistances & contributions. La
 confiance qu'ils avoient dans ce projet ,
 qui ne pouvoit naturellement man-
 quer de réussir , fut cause qu'il échoua ;
 car , se croyant sûrs de leur fait , ils
 marcherent fort lentement. Dès que
 nous apprîmes qu'ils avoient décam-
 pé , nous passâmes la Sambre au-
 près de Namur ; nous la repassâmes à
 Mierbe - Poitrine , & , par les marches
 les plus vives , nous arrivâmes à Tour-
 nai , avec toute notre infanterie , ou du
 moins tous nos drapeaux , en même
 temps que les ennemis arrivoient à Pott
 & Escanaffe , où ils avoient dessein de
 faire leurs ponts sur l'Escaut.

Monseigneur le Dauphin , qui avoit
 pris les devants avec la cavalerie , & huit
 ou dix bataillons , avoit été joint au
 pont d'Espierre par M. de la Valette ,
 Lieutenant Général , qui commandoit
 dans les lignes avec une douzaine de

1694. bataillons. Il se mit en bataille à la vue des ennemis, & mit contre eux en batterie quelques pieces de campagne. La surprise du Prince d'Orange, qui croyoit ne trouver que M. de la Valette, fut si grande, qu'il ne jugea pas à propos de rien hazarder ce jour-là. Le lendemain nous allions joindre Mgr. le Dauphin, qui n'étoit qu'à trois lieues de nous; mais les ennemis s'étant remis en marche pour Oudenarde, nous allâmes camper à Courtray. Le Prince d'Orange fit un détachement qui prit Huy; & ainsi finit cette campagne.

1695. Cet hiver, mourut le Maréchal Duc de Luxembourg, universellement regretté des gens de guerre. Jamais homme n'eut plus de courage, de vivacité, de prudence & d'habileté; jamais homme n'eut plus la confiance des troupes qui étoient à ses ordres; mais l'inaction dans laquelle on l'avoit vu rester après plusieurs de ses victoires, l'a fait soupçonner de n'avoir point envie de finir

uerre , ne croyant pas pouvoir faire =====
 ême figure à la Cour , qu'à la tête 1695.
 ent mille hommes : quand il étoit
 tion d'ennemis, nul Général plus
 ant que lui ; mais du moment que
 ion étoit finie, il vouloit prendre ses
 , & paroïssoit s'occuper plus de
 plaisirs, que des opérations de la
 pagne. Sa figure étoit aussi extraor-
 ire, que son humeur & sa conver-
 on étoient agréables. Sa grande fami-
 té lui avoit attiré l'amitié des Offi-
 s ; & son indulgence à ne point trop
 oucier d'empêcher la maraude , l'a-
 fait adorer des Soldats , qui, de leur
 , se piquoient d'être toujours à leur
 oir, quand il avoit besoin de leurs

Le Maréchal de Villeroi fut nommé
 général de l'armée de Flandre, à la place
 M. de Luxembourg ; & je servis avec
 Notre armée étant inférieure à celle
 ennemis , M. de Villeroi resta avec
 partie derriere les lignes de Comines,

1695. & le Maréchal de Boufflers avec le reste, derriere les lignes entre la Lis & l'Escaut. Le Prince d'Orange laissa auprès d'Oudenarde l'Electeur de Baviere, avec moitié de son armée, & s'avança avec le reste à Rouffelar, à une lieue de Comines. Son intention étoit de nous faire croire qu'il vouloit nous attaquer, afin que nous nous fissions rejoindre par Boufflers; & alors, par une contre-marche, de se porter diligemment sur Namur.

Lorsque le Maréchal de Villeroi vit arriver le Prince d'Orange à Rouffelar, il proposa au Roi de l'attaquer; ce qui se pouvoit exécuter facilement, & avec apparence de succès; car, pendant que nous l'aurions attaqué de front, le Maréchal de Boufflers pouvoit, en une marche de nuit, passer la Lis auprès de Courtray, & se trouver à la pointe du jour sur les derrieres des ennemis: le Comte de la Mothe, qui étoit à Ypres avec un corps de troupes, devoit arriver

en même temps sur leur droite ; de manière qu'il y avoit apparence que nous les aurions écrasés dans ce trou, où ils s'étoient fort mal-à-propos enfournés, & d'où il ne s'en seroit échappé aucun, s'ils eussent été battus. 1695.

La Cour, persistant dans la résolution de demeurer sur la défensive, ne voulut point consentir à la proposition. Le Prince d'Orange, étant resté quelque temps à Rouffelar, décampa au mois de Juin, & se porta tout d'un coup devant Namur, qu'il avoit fait investir par le Comte d'Athlone. Le Maréchal de Boufflers eut toutefois le temps de s'y jeter avec quelques régimens de Dragons. Nous restâmes avec l'armée entre Tournai & Courtray, jusqu'à ce que le siege fût entièrement formé; après quoi le Prince de Vaudemont étant demeuré auprès de Deinse, avec trente bataillons & soixante escadrons, pour nous observer, le Maréchal de Villeroi résolut de l'attaquer. Pour cet effet, nous marchâmes

1695. de nuit; & , quoique nous eussions la
 Lis à passer , & huit lieues à faire , nous
 arrivâmes sur lui , presque avant qu'il
 en fût informé : on attaqua & prit deux
 bataillons Prussiens , qui se trouverent
 campés en avant. Le Prince de Vaude-
 mont , ne jugeant pas la partie soute-
 nable , se détermina à la retraite : elle
 lui eût été très - difficile , j'ose même
 dire impossible , d'autant que toute
 notre gauche étoit déjà arrivée sur son
 flanc droit , & qu'avec l'infanterie j'étois
 déjà à mille pas des ennemis , derriere
 le village d'Arfelle. J'avois détaché M.
 de Surville , Brigadier , avec tous les
 Grenadiers , & je le suivois avec qua-
 rante bataillons , quand tout-à-coup un
 ordre supérieur me fit faire halte; &
 par-là les ennemis , que nous pouvions
 joindre & charger , nous échapperent.
 La conséquence de les avoir battus , au-
 roit été la levée du siege qu'ils n'au-
 roient pu continuer; car , outre que nous
 serions devenus supérieurs en nombre ,

ur-tout lorsque les secours , qui nous ~~ven~~
 venoient d'Allemagne , nous auroient ¹⁶
 joints , nous pouvions , sans coup férir ,
 obliger le Prince d'Orange à abandon-
 ner son entreprise , en nous mettant
 entre Bruxelles & Namur , & par-là lui
 coupant les vivres.

Vaudemont retiré à Gand , nous
 fûmes attaquer Dixmude, qui ne tint que
 peu de jours ; la garnison, composée de
 huit bataillons , fut prisonniere : de là
 nous fûmes à Deinse , où il y avoit deux
 bataillons, qui se rendit sans résistance.
 Le Commandant de la premiere de ces
 villes eut la tête coupée ; & celui de la
 derniere fut cassé avec infamie ; ce que
 tous deux méritoient , pour ne s'être pas
 défendus autant qu'ils le devoient.

Ces expéditions faites , nous mar-
 châmes à Bruxelles , derriere laquelle
 ville le Prince de Vaudemont se plaça :
 le Maréchal de Villeroi écrivit à l'Elec-
 teur de Baviere, qui y étoit arrivé du
 camp devant Namur , pour lui faire

1695. savoir qu'il avoit ordre du Roi de bombarder cette capitale des Pays-Bas , en représailles de ce que la flotte des Alliés faisoit sur les côtes de France ; mais , que si S. A. E. vouloit promettre qu'à l'avenir on ne feroit plus rien de pareil , il n'exécuteroit pas les ordres qu'il avoit. L'Electeur fit d'abord réponse , qu'il enverroit au Prince d'Orange , pour savoir ses volontés : mais , comme le Maréchal de Villeroi lui manda qu'il ne pouvoit accorder de délai , & qu'il falloit sur le champ une réponse positive , l'Electeur déclara qu'il n'étoit pas en son pouvoir de donner sa parole sur cette affaire : sur quoi , les batteries étant faites , nous bombardâmes la ville pendant deux fois vingt-quatre heures , & nous y jettâmes force boulets rouges. Jamais on ne vit un spectacle plus affreux , & rien ne ressembloit mieux à ce que l'on nous raconte de l'embrasement de Troye. On estime que le dommage causé par cet incendie , montoit à vingt millions.

De Bruxelles , nous nous mêmes en marche , pour tenter le secours de Na- 1695
mur ; & ayant été joints par les déta-
chemens venus d'Allemagne, nous al-
lâmes par la grande chaussée.

Après avoir passé le défilé des Cinq-
Etoiles , comme nous commencions à
camper sur la Méhaigne , nous vîmes pa-
roître de l'autre côté un gros corps de ca-
valerie. D'abord nous crûmes que ce pou-
voit être l'armée d'observation du Prince
d'Orange , qui vouloit nous disputer le
passage de la riviere ; mais nous apper-
çûmes bientôt que cela n'étoit point suivi.
C'étoit M. de la Forest , qui venoit avec
trente escadrons nous reconnoître. M. le
Maréchal de Villeroi prit tout ce qui se
trouva de cavalerie dans le camp ; car la
plus grande partie étoit allée au four-
rage ; & passant à Bonef, il attaqua la
Forest , qui songeoit déjà à se retirer. Il
fut poussé & suivi jusqu'auprès du camp
ennemi , d'où il sortit beaucoup d'infan-
terie , pour faciliter la retraite de la

Forest : sur quoi , nous jugeâmes aussi à
 1695. propos de nous retirer à notre camp ,
 crainte que toute l'armée ennemie ne
 sortît sur nous , ayant plus de deux lieues
 de chemin à faire : nous ne fûmes pas
 suivis. Dans cette action , nous ne per-
 dîmes qu'une centaine d'hommes , & M.
 de la Forest en perdit au moins quatre
 cents.

Le lendemain , nous allâmes recon-
 noître le camp des ennemis , que nous
 trouvâmes de toutes parts bien postés &
 retranchés , de maniere qu'il fut déter-
 miné qu'on ne pouvoit les attaquer avec
 espérance de réussir. Nous ne restâmes
 que trois jours dans ce camp ; car , ayant
 appris que Namur s'étoit rendu , nous
 décampâmes aussi-tôt , & regagnâmes
 nos frontieres. A la fin d'Octobre , les
 ennemis ayant commencé à se séparer ,
 pour entrer en quartiers d'hiver , nous
 en fîmes autant. Le Maréchal de Bouf-
 flers avoit fait une belle défense , tant
 dans la ville , que dans le château. Ce

dernier étant entièrement ouvert, il soutint l'assaut général; & quoique les ennemis fussent déjà entrés dans la place, il les rechassa avec une perte considérable de leur part; mais à la fin, ne voyant plus d'espérance d'être secouru, & ne croyant pas qu'il fût raisonnable d'exposer à un second assaut la garnison fatiguée & diminuée considérablement, il demanda à capituler. Le Prince d'Orange lui accorda volontiers toutes les conditions les plus honorables, telles que méritoient sa dignité, son mérite personnel, & ce qu'il venoit de faire: mais après que la garnison fut sortie, il fit arrêter le Maréchal, sous prétexte que, contre le Droit des Gens, on retenoit les huit bataillons pris à Dixmude, au lieu de les renvoyer, selon le cartel, au bout de quinze jours, après qu'ils eurent été réclamés. A la vérité nous avions tort, & le tout venoit de la faute de M. de Montal, qui avoit fait la capitulation de Dixmude; car, s'il y avoit

==== stipulé le mot d'*à discrétion*, au lieu de
1695. ce:ui de *prisonniers de guerre*, il n'y
auroit eu aucune difficulté. Le Maré-
chal de Boufflers fut mené à Maëstricht,
où on le garda jusqu'à ce que le Roi
eût promis de relâcher les susdits huit
bataillons : sa détention lui donna occa-
sion d'entamer quelques propositions de
paix, qui, deux ans après, produisirent
les conférences publiques qu'il tint avec
Milord Portland.

==== Le Roi Jacques avoit sous main con-
1696. certé un soulèvement en Angleterre,
où il avoit fait passer nombre d'Offi-
ciers: ses amis y avoient trouvé le moyen
de lever deux mille chevaux bien équi-
pés, & même enrégimentés, prêts à se
mettre en campagne au premier ordre:
plusieurs personnes de la première dis-
tinction s'étoient aussi engagées dans l'af-
faire; mais tous unanimement avoient
résolu de ne point lever le masque,
qu'un corps de troupes n'eût premiè-
rement débarqué dans l'île. Le Roi Très

Chrétien consentoit volontiers à le fournir; mais il insistoit, qu'avant de faire l'embarquement, les Anglois prissent les armes, ne voulant point risquer ses troupes, sans être sûr d'y trouver un parti pour les recevoir. 1696.

Ni les uns, ni les autres ne voulant se relâcher de leurs résolutions, de si belles dispositions ne pouvoient rien produire : ce qui déterminâ le Roi d'Angleterre à m'envoyer sur les lieux, pour tâcher de convaincre les Anglois de la sincérité des intentions de la Cour de France, & les engager à prendre les armes, sans attendre la descente, leur promettant que dans l'instant le Marquis d'Harcourt, nommé Général de cette expédition, feroit embarquer ses troupes. Je passai donc déguisé en Angleterre. Je me rendis à Londres, où j'eus plusieurs conversations avec quelques-uns des principaux Seigneurs : mais j'eus beau leur dire tout ce que je pus imaginer de plus fort, & leur représenter la nécessité de ne pas

perdre une si belle occasion, ils demeurèrent fermes à vouloir, qu'avant que de se soulever, le Roi d'Angleterre mît pied à terre avec une armée. Pour dire la vérité, leurs raisons étoient bonnes; car il étoit certain que, dès que le Prince d'Orange auroit vu la révolte, ou qu'il auroit eu avis du projet, ce qui ne pouvoit demeurer long-temps caché, attendu les préparatifs qu'il étoit nécessaire de faire pour le transport, il auroit dans l'instant mis une flotte en mer, & auroit fait bloquer les ports de France; au moyen de quoi les Soulevés se trouvant obligés de combattre avec leurs troupes levées à la hâte, contre une bonne armée composée de Soldats aguerris & disciplinés, il étoit certain qu'ils auroient été bientôt écrasés.

Ne voyant pas d'apparence de pouvoir faire changer de sentiment à ces Seigneurs, & ayant d'ailleurs été informé, pendant mon séjour à Londres, qu'il s'y tramait une conspiration contre
la

la personne du Prince d'Orange, je crus ~~=====~~ que ma principale mission étant finie, 1696. je ne devois pas perdre de temps à regagner la France, pour ne point me trouver confondu avec les Conjurés, dont le dessein me paroissoit difficile à exécuter. Je retournai par le même chemin que j'étois venu, & étant arrivé à une maison près de la mer, où je devois avoir nouvelles de mon bâtiment, je me couchai sur un banc, & m'endormis. Au bout de deux heures, je fus éveillé en sursaut par un grand bruit que j'entendis à la porte; & me levant, je vis entrer nombre de Soldats armés de fusils. J'avoue que d'abord ma surprise & mon inquiétude furent grandes, mais bientôt j'en fus quitte pour un peu de peur; car, à la lueur d'une lampe, je reconnus le Maître de mon bâtiment, qui, crainte d'accident, avoit par précaution mené avec lui une douzaine de Matelots bien armés.

Je m'embarquai tout de suite, & j'arrivai à Calais en trois heures de temps,

~~1636~~ 1636. Ayant de là pris le chemin de Saint-Germain, je rencontrai le Roi d'Angleterre, que la Cour de France avoit fait partir un peu trop précipitamment; nonobstant ce dont on étoit convenu avec moi; savoir, qu'il ne bougeroit pas, jusqu'à ce qu'il eût de mes nouvelles. Ce Prince continua sa route pour Calais, & m'envoya à Marli rendre compte de l'affaire dont j'étois chargé. Le Roi Très-Christien demeurant ferme dans sa première résolution, de ne point faire d'embarquement, jusqu'à ce qu'il eût appris un soulèvement formel en Angleterre, conclut que l'entreprise ne se feroit pas: toutefois, comme je lui fis part du projet qu'on m'avoit communiqué contre la personne du Prince d'Orange, il ordonna que tout resteroit dans le même état, afin d'être prêt à passer en Angleterre, en cas que l'on eût la nouvelle, que, depuis mon départ, il y fût arrivé quelque événement. Ainsi j'allai à Calais rejoindre le Roi: nous y apprîmes bien-

tôt que la Conspiration avoit été dé-
 couverte, beaucoup de coupables arrêtés, 1696.
 & que tous les vaisseaux de guerre, qui
 se trouvoient dans la Tamise, avoient
 ordre de venir aux Dunes. La Cour de
 France ne laissa pas de prier le Roi
 d'Angleterre de rester encore quelque
 temps sur les côtes, quoiqu'il n'y eût
 plus de possibilité de rien entreprendre.

Il sera utile de dire en peu de mots
 ce qui regarde cette conspiration, que
 le Prince d'Orange a voulu imputer à
 son beau-pere & au Roi Très-Chrétien.

J'ai déjà dit qu'il y avoit deux mille
 chevaux de prêts à se mettre en campa-
 gne, pour joindre le Roi à son arrivée.
 Le Chevalier Fenwiek, Maréchal de
 Camp, devoit se mettre à leur tête; &
 on lui avoit envoyé de France nombre
 d'Officiers pour qu'il s'en servît. Le
 Chevalier Barkley, Brigadier, Lieute-
 nant de ma Compagnie des Gardes-du-
 Corps, qui étoit du nombre, se trou-
 vant un jour au cabaret à Londres, avec

1696. le sieur Porter , Gentilhomme Catho-
 lique , celui-ci lui dit que ; pour faci-
 liter le soulèvement prémédité , il avoit
 imaginé un projet qu'il croyoit devoir
 rendre la chose presque sûre : il lui ex-
 pliqua toutes les allées & venues du
 Prince d'Orange , & dit , qu'il se feroit
 fort , avec une cinquantaine d'hommes ,
 de battre les Gardes , & de se saisir de
 sa personne. Barkley goûta la propo-
 sition ; tout fut réglé entr'eux , les hommes
 choisis , & le jour même pris pour l'exé-
 cution ; de manière qu'ils ne doutoient
 plus de la réussite. Barkley , que je vis
 trois jours après mon arrivée à Londres ,
 m'en fit confidence ; & quoique je ne
 trouvasse pas la chose aussi sûre qu'ils
 la faisoient , je ne crus pas être obligé
 en honneur de l'en détourner : mais
 Pendergras , un des Conjurés , effrayé
 du danger , ou pour mieux dire , dans
 la vue de la récompense , alla découvrir
 le tout à Mylord Portland ; ainsi cette
 affaire manqua précisément sur le point

qu'elle alloit s'exécuter. Le Prince d'Orange étoit prêt à sortir, ses carrosses arrivés ; mais dans l'instant tout fut renvoyé, & les ordres furent donnés pour tâcher de saisir les coupables, dont on prit plusieurs, qui furent condamnés & exécutés à mort. Porter, qui avoit tout imaginé & proposé, se voyant arrêté & attiré par la promesse du pardon, servit de témoin contre ses camarades & ses amis ; tant il est vrai que la crainte de mourir peut quelquefois déterminer des gens, jusqu'alors honnêtes, à commettre des actions indignes.

Barkley se sauva ; & si j'avois tardé plus long-tems à partir de Londres, j'aurois couru grand risque, car de tous côtés on arrêtoit les passans. Le Chevalier Fenwick, qui ignoroit totalement la conspiration, fut arrêté ; & quoiqu'il n'y eût pas de preuves suffisantes pour le convaincre d'avoir eu intention de se soulever, le Parlement ne laissa pas de le condamner à mort, déclarant que

=====
 1696. cette maniere de procès & de jugement ne pourroit servir d'exemple à l'avenir.

La vérité est, que le Prince d'Orange avoit une haine personnelle contre Fenwick, & se servit de la disposition des esprits, & de la conjoncture, pour les déterminer, malgré les Loix, à sacrifier cet homme à son ressentiment. La Noblesse du Comté de Lancastre fut plus heureuse ; car, quoiqu'ils fussent tous dans le projet du soulèvement, & que, pour cet effet, ils eussent actuellement armé hommes & chevaux prêts à s'en servir, on ne put jamais les condamner, faute de témoins. Le Roi demeura environ six semaines à Calais, ou à Boulogne, après quoi il retourna à Saint-Germain, & j'allai servir en Flandre, dans l'armée de M. le Maréchal de Villeroy.

Il ne se passa rien de considérable pendant toute la campagne. On ne songea de part & d'autre, qu'à subsister ; & l'arrière-saison venue, on entra en quartiers d'hiver.

Je servis encore cette année dans l'armée de M. le Maréchal de Villeroi. La paix ayant été faite en Italie, la Cour en avoit fait venir toutes les troupes en Flandre, où elle en forma trois armées sous les ordres des Maréchaux de Villeroi, de Boufflers & de Catinat. Les trois faisoient cent trente-trois bataillons, & trois cent cinquante escadrons. Catinat fit le siege d'Ath : la défense en fut très-médiocre ; de maniere qu'il ne dura pas un mois. Après cette conquête, nos armées marcherent en avant, du côté de Ninove ; mais le Prince d'Orange, qui étoit beaucoup inférieur, demeura toujours clos & couvert auprès de Bruxelles. Le Maréchal de Boufflers eut plusieurs conférences avec Milord Portland, & enfin la paix générale fut réglée ; ce qui mit fin & à la campagne & à cette guerre. La prise de Barcelonne, par M. de Vendôme, au mois d'Août, déterminâ les Espagnols à signer ; & l'Empereur, qui, selon la coutume ordinaire

de la Cour de Vienne, ne se décidait jamais qu'après ses alliés, accepta paisiblement, après quelques contestations, les conditions que le Prince d'Orange avoit réglées pour lui.

Le Roi d'Angleterre eut la satisfaction de voir l'Usurpateur reconnu pour Roi; mais il ne s'en prenoit qu'à son mauvais sort, & au besoin que la France avoit de la paix, sans en conserver aucun ressentiment contre le Roi Très-Christien, dont il avoit reçu tant de marques d'amitié. Par le traité de paix, il avoit été stipulé que le Prince d'Orange paieroit régulièrement à la Reine d'Angleterre, son douaire : mais, quand la France en demanda l'exécution, Milord Portland soutint que le Maréchal de Boufflers lui avoit promis, qu'en faveur de cet article, le Roi d'Angleterre sortiroit de France : Boufflers avoua que Portland lui en avoit parlé; mais qu'il ne s'étoit engagé à rien. Quoi qu'il en soit, la France ne crut pas devoir recom-

mencer la guerre, pour ce douaire; & 1697
la Reine n'en a jamais rien touché.

L'on fit une grande réforme dans les troupes Irlandoises, que l'on réduisit à huit régimens d'Infanterie, & un de Cavalerie. Les Gardes-du-Corps furent réformés, & l'on me donna un régiment d'Infanterie, dans lequel cent cinq Gardes furent incorporés, comme Cadets, avec haute paye.

Ma femme, que j'avois épousée en 1698.
1695, mourut au mois de Janvier de cette année. Elle étoit attaquée de la poitrine, & je l'avois menée à Pefenas en Languedoc, dans l'espérance que l'air de ce pays pourroit rétablir sa santé. Elle étoit fille du Comte de Clanricard, de l'ancienne & illustre famille des Bourke en Irlande (a).

(a) Il m'en reste un fils, qui naquit le 21 Octobre 1696, & à qui, en 1716, j'ai cédé la Duché de Liria en Espagne. Il s'est marié la même année à Dona Catarina de Portugal, sœur & unique héritière du Duc de Veraguas.

== Je fis un voyage en Italie, pour mon
29. plaisir uniquement ; j'allai à Turin, de
là par la Lombardie, à Venise, & en-
suite par Lorrette, à Rome. Le Cardi-
nal de Bouillon, qui y étoit chargé des
affaires de la France, me logea chez lui

La Duchesse de Bracciano, qui de-
puis a pris le nom de Princesse des Ur-
sins, étoit aussi alors à Rome, & j'allois
tous les jours la voir, l'ayant connue
en France. Elle étoit brouillée à outrance
avec le Cardinal de Bouillon : j'en dirai
en peu de mots l'origine, afin de faire
voir que souvent les plus grandes que-
relles ne viennent que de sujets très-
légers. Le Duc de Bracciano étant mort,
le Cardinal, qui étoit fort ami de la
Duchesse, courut chez elle, afin d'em-
pêcher que la Justice n'y pût mettre le
scellé ; car c'est à Rome un privilege des
Cardinaux, que les Gens de Justice ne
peuvent entrer dans les maisons où ils
sont. Madame de Bracciano fit servir un
grand dîner dans son anti-chambre,

pour le Cardinal, lequel n'en voulut pas, prétendant devoir manger avec elle au chevet de son lit. Elle eut beau représenter que, le corps de son mari étant encore dans la maison, ce feroit contre la bienséance, il s'en tint mé- offensé, & le soir s'en retourna chez lui à jeun. Peu de jours après, Madame de Bracciano voulut faire rendre ses appartemens de violet, ainsi qu'elle prétendoit qu'il étoit permis à la Maison des Ursins : le Cardinal, piqué de ce qui s'étoit passé auparavant, s'y opposa fortement, soutenant que c'étoit une distinction uniquement réservée aux Cardinaux. L'affaire fut décidée en faveur de Madame de Bracciano; & depuis, non-seulement ils ne se sont plus vus, mais ils ont cherché l'un & l'autre à se faire tout le mal possible.

Comme ami commun, je crus que je pourrois peut-être les raccomoder, d'autant qu'il n'y avoit réellement aucun

=== sujet valable d'être ennemis irréconci-
 1699. liables. J'en parlai à l'Abbé de la Tri-
 mouille , depuis Cardinal , & frere de
 la Duchesse. Il me témoigna que cela
 lui feroit grand plaisir , d'autant que ,
 malgré la brouillerie de sa sœur , il ne
 laissoit pas que d'aller très-souvent chez
 le Cardinal. Je n'eus pas grande peine à
 faire convenir les parties de se raccom-
 moder , & de se voir , à condition de
 n'entrer dans aucun éclaircissement. Il n'é-
 toit donc plus question que de la premiere
 visite. Le Cardinal , qui naturellement
 étoit l'homme du monde le plus glo-
 rieux , & qui se targuoit encore plus de
 sa naissance , que de sa dignité , insista
 sur ce que la Duchesse eût à lui faire
 la premiere visite : malgré tout ce que
 je lui pus dire , l'assurant que je ne pou-
 vois proposer pareille chose , que les dé-
 marches de civilité envers les Dames ne
 tiroient jamais à conséquence , & que les
 hommes se faisoient honneur de com-

mencer à leur égard , il n'en voulut point démordre , & je cessai de travailler da- 1699.
 vantage à leur réconciliation.

La Duchesse, plus brouillée que ja-
 mais avec le Cardinal , remua ciel &
 terre , pour lui nuire , & il n'y donna
 que trop d'occasion par sa conduite dans
 l'affaire de l'Archevêque de Cambrai ,
 qu'il soutint hautement, quoique le Roi
 Très-Chrétien ne l'eût envoyé à Rome,
 que pour en solliciter la condamnation.
 Le Roi , fâché de son procédé , y en-
 voya le Prince de Monaco à sa place ,
 & le rappella. Il ne voulut pas obéir ,
 sous prétexte qu'étant absent de Rome ,
 il perdrait le Décanat du Sacré-College ,
 prêt à vaquer. Le Roi , irrité de sa dé-
 sobéissance , lui fit faire son procès , fit
 saisir tous ses revenus , disposa de la
 charge de Grand-Aumônier de France ,
 & lui ordonna de remettre le Cordon
 de l'Ordre. Mais , comme tout le reste
 n'est pas de mon sujet , je n'en dirai pas
 davantage , sinon que la Duchesse de

Le Cardinal, qui étoit allé à Rome, fut très-étonné de voir que le Pape avoit permis que l'on imprimât, en France, un livre qui contenoit des choses si injurieuses à son saint Père. Il écrivit au Cardinal, & le Cardinal écrivit au Pape, pour leur faire part de son étonnement.

Le Cardinal ne put pas aller à Rome, parce qu'il étoit malade. Il écrivit au Pape, & le Pape lui répondit, qu'il étoit très-étonné de voir que l'on imprimât, en France, un livre qui contenoit des choses si injurieuses à son saint Père. Il écrivit au Cardinal, & le Cardinal écrivit au Pape, pour leur faire part de son étonnement.

Le 10 Mars, le Duc d'Avril, & le Duc de Bulkeley, fille de Bulkeley. Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. Bulkeley. Elle se nomme Milord Bulkeley. Elle étoit très-belle & très-vertueuse.

Charles III. Roi d'Espagne, mourut le 30 Mars de Novembre, & déclara, par son testament, le Duc d'Angouleme, second fils du Dauphin, son seul & unique héritier. Il avoit depuis longtemps consulté en secret la Cour de Rome sur cette affaire; & ce fut de l'avis d'Innocent XII, qu'il se détermina, espé-

tant par-là empêcher les guerres, & con-
 server en son entier toute la Monarchie 1700.
 d'Espagne; car il ne pouvoit s'imaginer
 que toute l'Europe réunie pût, ou vou-
 lût même empêcher ou troubler cette
 succession, du moment que la France la
 soutiendrait, & d'autant plus que, par le
 choix qu'il faisoit d'un Cadet de la Mai-
 son de France, & par la dénomination
 des autres successeurs, en cas que celui-
 ci mourût sans enfans, il prévenoit la
 jonction des deux Royaumes sous un
 seul Chef.

Dès que l'Ambassadeur d'Espagne eut
 reçu ordre de la Régence de porter ce
 testament au Roi Très-Chrétien, il cou-
 rut à Versailles : mais il fut bien surpris
 de n'avoir, pour réponse qu'un, JE
 VERRAI. En effet, le Roi balançoit fort
 sur le parti qu'il avoit à prendre, ou
 d'accepter le testament, ou de s'en tenir
 au traité de partage, qu'il avoit peu au-
 paravant conclu avec le Roi Guillaume
 & la Hollande : le premier flattoit plus

1700. sa gloire, & la tendresse d'un grand-pere; mais le dernier étoit plus avantageux pour la France, attendu que, moyennant la cession de l'Espagne, des Indes, des Pays-Bas, & du Milanois à l'Archiduc, le Guipuscoa devoit appartenir à la France, & les Royaumes de Naples & Sicile au Duc d'Anjou, & à ses héritiers. Enfin, après quelques jours de conseil, le Roi déclara à l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il acceptoit le testament, & aussi-tôt le Duc d'Anjou fut salué Roi: tous les Etats de la Monarchie d'Espagne le reconnurent; & ce nouveau Monarque partit à la fin de l'année pour Madrid.

Les Hollandois faisoient difficulté de le reconnoître. Le Roi, son grand-pere, de concert avec l'Electeur de Baviere, oncle du jeune Roi, & Gouverneur des Pays-Bas, fit entrer à même heure, & à même jour, les troupes de France dans toutes les places de Flandre, & se saisit des troupes Hollandoises, qui y étoient en garnison. Le Roi déclara en même

ps, qu'il les relâcheroit dès l'instant =====
 les Etats Généraux reconnoîtroient 1700.
 Roi d'Espagne ; ce qu'ils firent au
 ôt, aussi bien que le Roi Guillaume ;
 lors le Roi fit relâcher les troupes
 landoises , faute des plus grandes ;
 par-là il mettoit les ennemis en état
 de faire la guerre ; au lieu que , s'il
 avoit gardées jusqu'à ce qu'il eût eu
 des sûretés que des paroles , il au-
 roit prévenu tout le sang que cette
 méchante querelle a fait verser dans les
 re coins de l'Europe. L'Empereur ,
 avoit publiquement protesté contre
 le Testament du feu Roi d'Espagne , se
 étoit déclaré à la guerre : il résolut de la
 commencer par l'Italie , dont la posses-
 sion l'a toujours beaucoup plus flatté
 que aucune autre partie de l'Europe. Le
 Très - Chrétien , pour s'opposer à
 ses desseins , envoya au secours du Mi-
 nistre quarante bataillons , & autant
 de dragons , commandés par le Comte
 de Tessé , & le tout aux ordres du

Prince de Vaudemont, Gouverneur du
1700. pays. Il engagea le Duc de Savoie à
joindre ses troupes avec celles des deux
Couronnes, dont il fut déclaré Gène-
ralissime; il fit en même temps solliciter
les Princes d'Italie, de faire entr'eux
une Ligue, pour le maintien de la
tranquillité de leur patrie, contre tous
ceux qui entreprendroient de la trou-
bler. Dans ces entrefaites, le Roi d'An-
gleterre résolut de m'envoyer à Rome,
pour y faire un compliment au nouveau
Pape Clément XI, qui avoit succédé,
cette année, à Innocent XII, & ~~viller~~
à ses intérêts, dans cette nouvelle scène
des affaires de l'Europe. J'avois aussi
ordre principalement d'offrir, de la part
du Roi d'Angleterre, mes services au
Saint Pere, pour commander l'armée
que la France le pressoit de lever; & le
Roi Très-Chrétien souhaitant fort que
mon offre fût acceptée, ordonna au Car-
dinal de Janson, de faire sur cela tout
ce qu'il pourroit.

Je partis de Saint-Germain au mois ~~de~~ de Janvier , & me rendis d'abord à Turin , où j'eus plusieurs conférences avec le Duc de Savoie , sur les affaires d'Angleterre. Le Prince d'Orange venoit de proposer un acte au Parlement , pour exclure de la Couronne tout Catholique , & établir la succession dans la famille d'Hanovre. C'étoit un tort manifeste que l'on faisoit à plus de quarante Princes , dont le droit étoit antérieur ; & la Duchesse de Savoie étoit la première lésée , comme héritière immédiate de cette Couronne , après les enfans du Roi d'Angleterre. Je représentai au Duc de Savoie , que son silence , dans cette occasion , pourroit être regardé comme un consentement , & qu'il ne pouvoit convenir , ni à son honneur , ni à ses intérêts , d'acquiescer à un acte , qui détruiroit les droits incontestables de sa famille. D'abord il me fit de grandes difficultés , tant sur ce qu'il s'attiroit par-là de très-puissans ennemis , que sur l'inutilité de

la chose en soi-même ; mais lui ayant
1701. représenté que le Roi Très-Chrétien
approuveroit fort les démarches qu'il
feroit sur cela , & que j'avois ordre de le
lui dire de sa part , il consentit à ma pro-
position , & ordonna à son Ministre à
Londres , de faire une protestation pu-
blique contre cet acte. En effet , ce Mi-
nistre alla au Parlement avec un No-
taire , & en fit la signification. Cela n'em-
pêcha pourtant pas l'acte de passer , & la
Princesse Sophie, Douairière d'Hanovre ,
fut déclarée héritière de la Couronne ,
en cas que le Prince d'Orange & la Prin-
cesse de Danemarck mourussent sans
enfants.

De Turin , j'allai à Modene , où
j'eus plusieurs conversations avec le Duc
de ce nom , sur les affaires présentes.
Je lui fis voir le danger évident pour
l'Italie , si la guerre s'y allumoit ; car ,
outre les petits désordres & les dégâts
inévitables , les petits Souverains se
trouveroient à la merci du vainqueur ,

quel qu'il fût ; qu'ainsi il étoit de leur ~~intérêt~~ ^{1701.} commun de s'unir ensemble , pour tâcher de prévenir la guerre. A la fin , après lui avoir fait naître beaucoup de crainte , je l'engageai à me dire qu'il feroit ce que le Pape voudroit ; & qu'il me prioit d'en afsûrer Sa Sainteté de sa part. De là je me rendis à Rome , où d'abord j'eus quelque difficulté sur le cérémonial ; car je prétendois qu'on me donnât un tabouret à l'Audience du Pape , ainsi qu'on l'avoit fait à feu M. de Turenne , & ainsi que le prétendoient les Grands d'Espagne , à qui pour le moins je ne me croyois point inférieur. Après quinze jours de négociation , j'acceptai un *Mexxotérminé* ; savoir , qu'après avoir fait mes génuflexions ordinaires , & baisé la mule du Pape , il m'embrasseroit , & se levant de son fauteuil , il se promeneroit avec moi dans sa galerie , & dans ses appartemens. A la premiere audience que j'eus , après l'avoir afsûré du respect & du zele du Roi d'Angleterre pour le

Saint Siege , je lui dis que , pour en
 1701. donner une preuve , ce Prince m'avoit
 chargé de lui offrir mes services , & que
 même il trouveroit moyen de lui en-
 voyer des troupes Irlandoises. Le Pape
 me répondit par beaucoup de compli-
 mens & de marques de tendresse ; mais il
 n'entra nullement dans la proposition que
 je lui fis. Il étoit timide , & naturellement
 irrésolu ; il voyoit bien la nécessité d'a-
 voir des troupes , pour n'être pas exposé
 aux insultes des deux parties ; mais il
 craignoit d'irriter l'Empereur , pour qui
 les Italiens ont toujours de grands égards :
 & quoiqu'on ne lui proposât pas de se dé-
 clarer contre ce Prince , mais seulement
 contre l'agresseur , il ne voulut jamais
 prendre d'autre parti que celui de lever
 quelques mauvais régimens , qui lui coût-
 erent beaucoup d'argent , sans aucun
 profit. Il trouva même moyen , par cette
 conduite , de désobliger la France &
 l'Empire , & dans la suite de le payer
 bien cher. Il me dit plusieurs fois , en

plaisantant , que les Prêtres n'étoient guere capables de régler les affaires militaires ; il me pria même de vouloir examiner si les deux Généraux , qu'il venoit de nommer , étoient habiles : en effet , ces deux Messieurs vinrent me trouver , & j'appris d'eux leurs services. Le premier se nommoit le Comte Massimo , Gouverneur du Château Saint-Ange ; il avoit autrefois servi en Flandre dans un emploi subalterne ; mais depuis le siege de Dunkerque , il s'étoit retiré en Italie. Le second étoit le Comte Paulucci , frere du Cardinal du même nom , qui ne put se vanter que d'avoir été Capitaine de Cavalerie , pendant un an ou deux , dans l'Etat de Milan , en temps de paix.

Le Cardinal de Janson , qui étoit chargé des affaires de France à Rome , fit de son côté tout ce qu'il put , pour déterminer le Pape ; mais il n'en put jamais venir à bout. Après six semaines de séjour , j'appris que le Roi d'Angle-

terre avoir eu une attaque d'apoplexie ;
1688. & qu'il devoit aller aux eaux de Bourbon ; sur quoi je pris incontinent congé du S. Pere , & m'en retournai en toute diligence en France.

Je trouvai le Roi un peu mieux , & l'accompagnai à Bourbon ; mais ces eaux , au lieu de lui faire du bien , lui ayant causé un crachement de sang , il fut obligé de les quitter , & de regagner Saint-Germain.

La guerre paroissant inévitable en Italie , le Roi y envoya le Maréchal de Catinat , avec une augmentation de troupes ; mais cela n'empêcha pas le Prince Eugene , Général de l'Empereur , d'y descendre par le Trentin , à la tête d'une armée de soixante mille hommes.

Tout étoit tranquille sur les frontieres d'Alsace ; mais , comme les Hollandois faisoient de grands préparatifs en Flandre , le Maréchal de Villeroy fut nommé pour commander sur la Sarre & la Moselle , & le Maréchal de Boufflers fut envoyé
en

en Flandre, où j'eus ordre d'aller servir. De part & d'autre, on ne fit aucun acte d'hostilité : chacun ne songeoit qu'à voiturier du canon & des munitions de guerre dans les places, & à y faire des magasins de vivres : quand nos partis se rencontroient, les Officiers se faisoient de grands complimens ; car le Roi ne vouloit point absolument être l'agresseur.

Au commencement de Septembre, le Roi d'Angleterre eut encore une attaque, & je retournai au plutôt à Saint-Germain, où je le trouvai dans un état désespéré. Les remedes le tirèrent de la léthargie, mais sans donner plus d'espérance : il s'affoiblissoit à vue d'œil ; son bon sens & la connoissance lui resterent presque jusqu'au dernier soupir. Il employa tout ce temps en prieres & en méditations. Jamais on ne vit plus de patience, plus de tranquillité, plus de joie même, lorsqu'il songeoit à la mort, ou qu'il en parloit. Il prit congé de la Reine, avec une fermeté extraordinaire,

== & les pleurs de cette Princesse désolée
1701. ne firent sur lui aucune impression, quoi-
qu'il l'aimât tendrement : tout ce qu'il
lui dit , pour retenir ses larmes , fut :
Songez , Madame , que je vais être heu-
reux à jamais. Le Roi T. C. étant-venu
le voir , l'assûra qu'il auroit pour son
fils les mêmes égards que pour lui ; &
qu'il lui rendroit les mêmes honneurs.
Le Roi d'Angleterre le remercia en peu
de mots , des marques passées de son
amitié , & de ce qu'il venoit de lui pro-
mettre ; puis l'ayant embrassé , le pria de
ne pas rester plus long-temps dans un en-
droit si triste. Toute la Cour de France
vint aussi à Saint - Germain , & fut té-
moin de la piété & de la sainteté de
ce Héros Chrétien. Le Prince de Conti
voulut y rester tout le temps , & m'a-
voua que cette mort le surprenoit &
le touchoit infiniment. Il sembloit que
Dieu vouloit qu'on n'en pût ignorer
toutes les circonstances ; car , pendant
tout le temps de sa maladie , les portés

de la chambre ne furent plus gardées, 1701
 de maniere que tout le monde y entroit ;
 & comme ses rideaux furent toujours
 ouverts , on le voyoit dans son lit , où
 d'ordinaire il tenoit les yeux fermés ,
 pour être plus recueilli : enfin , le 16
 Septembre , à trois heures après midi ,
 il expira * ; & dans l'instant nous allâmes * *Voy.*
 chez le Prince de Galles le saluer Roi ; *la note*
 les Rois de France & d'Espagne le re- *n. 4.*
 connurent comme tel , & ce fut un des
 motifs dont le Prince d'Orange se servit ,
 pour engager le Parlement d'Angleterre
 dans la guerre contre les deux Couronnes.

Vers le commencement de cette
 année , le Prince d'Orange mourut * ; * *Voy.*
 & la dernière chose qu'il fit avant *la note*
 que d'expirer , fut de signer l'acte d'ab- *n. 5.*
 juration du jeune Roi d'Angleterre.

Quelque raison que j'aie pour ne 1702
 point aimer la mémoire de ce Prince ,
 je ne puis pourtant lui refuser la qualité
 de Grand Homme , & , s'il n'avoit pas été
 usurpateur , celle de Grand Roi. Il avoit

===== 1702. fu dès sa jeunesse se rendre presque le maître de la République, malgré le crédit & l'autorité des De Wits. Il avoit infiniment d'esprit, étoit habile politique, & ne se rebutoit jamais dans ses projets, quelque obstacle qu'il se présentât. Il étoit très-sévère, mais naturellement point cruel. Il étoit très-entreprenant, mais point Général. On le soupçonnoit de n'avoir pas beaucoup de courage; toutefois on peut dire que du moins il étoit brave jusqu'au dégâiner. Son ambition a paru dans tous les maneges qu'il a faits, pour détrôner un Prince qui étoit son oncle & son beau-pere; & cela ne peut avoir réussi, que par nombre de voies aussi opposées au devoir d'un honnête homme, que contraires au Christianisme.

Peu de temps après la paix de Rishwick, le Roi Très-Chrétien avoit proposé au Roi d'Angleterre, que, s'il vouloit laisser le Prince d'Orange jouir tranquillement du Royaume, il en assû-

reroit la possession, après sa mort, au ~~Prince~~ Prince de Galles. La Reine, qui étoit 1702. présente à la conversation, ne donna pas au Roi son mari le temps de répondre, & dit qu'elle aimeroit mieux voir son fils mort, que possesseur de la Couronne au préjudice de son pere : ainsi le Roi Très-Christien changea de discours. Il y a apparence, que ce qu'il en disoit avoit été concerté avec le Prince d'Orange; & ce fut, si je l'ose dire, une grande imprudence de refuser une pareille offre.

Dès que le Prince d'Orange fut mort, la Princesse de Danemarck fut proclamée Reine, sans aucune opposition. Le Roi Jacques se contenta de publier un Manifeste par voie de protestation, pour établir ses droits contre ceux de la Reine Anne sa sœur.

L'on trouvera le reste de ces Mémoires plus détaillé, à cause que j'ai commencé cette année à écrire régulièrement tout ce qui se passoit.

702. Monseigneur le Duc de Bourgogne fut nommé pour commander l'armée de Flandre, ayant sous lui le Maréchal de Boufflers. J'eus ordre d'y servir, & me rendis à Bruxelles en même temps que ce Prince. Nous y apprîmes que le Maréchal de Boufflers, ayant assemblé partie de l'armée de l'autre côté de la Meuse, avoit marché, pour attaquer le Comte de Tilly à Santen. Dès que nos ennemis virent arriver l'armée de France, ils décampèrent avec précipitation, & eurent le bonheur de faire leur retraite, sans être en aucune façon inquiétés, ni suivis. On blâma fort le Maréchal, car il auroit pu aisément battre Tilly, qui étoit de la moitié plus foible que lui. Il est facile d'imaginer quelle auroit été la conséquence d'un heureux succès, au commencement de la campagne & de la guerre; outre que la levée du siege de Keyserwert s'en seroit infailliblement ensuivie, cela auroit donné aux troupes de France une supériorité, & une réputation infinie.

Ce coup manqué, & Monseigneur ~~le Duc de Bourgogne~~ le Duc de Bourgogne arrivé à Santen, 1702. avec quelques troupes d'augmentation, tout le monde s'attendoit avec raison, que nous ne demeurerions pas les bras croisés, vû que partie de l'armée ennemie étoit occupée au siege de Keyserwert, de l'autre côté du Rhin, & que le reste étoit en trop petit nombre, pour s'opposer à nos entreprises (car, pour ce qui étoit des troupes Allemandes, elles ne pouvoient joindre les Alliés, de plus de six semaines); mais par la timidité du Maréchal, ou par une fatalité malheureuse, nous demeurâmes tranquilles à Santen, pendant presque tout le siege de Keyserwert: il n'est pas fort difficile de dire quelles entreprises on auroit pu former. La commodité de la Meuse offroit d'un côté le siege de Grave, si l'on ne vouloit pas attaquer Maëstricht: Cologne étoit une ville en dedà du Rhin, sans autres fortifications qu'une simple muraille. La conquête en eût été aussi

1702.

facile, qu'utile & éclatante : Juliers se pouvoit attaquer, & nous auroit été très-commode pour la communication de la Meuse au Rhin ; outre cela, on auroit pu passer le Rhin, soit à Bonn, ou près de Rhinberg, & marcher au secours de Keyserwert. La seule objection qu'on eût pu faire à cette dernière proposition, étoit que le Roi ne vouloit pas que les armées passassent le Rhin, crainte de donner un prétexte à l'Empire de se déclarer contre la France ; mais, pour les autres projets, il ne tenoit qu'à nous de les exécuter.

Le Comte de Tallard étoit sur les bords du Rhin, avec dix-huit bataillons & trente escadrons. Il eut ordre d'incommoder les ennemis dans leur siège, & de rafraîchir la place de temps à autre, d'autant qu'elle n'étoit point investie de notre côté du Rhin, & par conséquent on y entroit par eau, tant que l'on vouloit. Le Comte de Nassau Sarbruck, qui commandoit au siège, avec dix-huit

mille hommes, trouva beaucoup de difficultés, tant par rapport à la vigoureuse ~~1702.~~
 défense des assiégés, que par rapport au mauvais temps. Il avoit ouvert la tranchée du côté du Rhin : la pluie inonda partie de sa tranchée, & la garnison nettoya le reste, de maniere qu'il fut obligé de recommencer de nouveau ses attaques. M. de Tallard mit quelques pieces de canon en batteries, pour incommoder leur nouvelle tranchée; mais l'éloignement étoit trop grand, pour faire beaucoup de mal.

Pendant que nous étions à Santen, l'on trouva moyen de faire sonder l'Electeur de Brandebourg, qui se trouvoit alors à Wesel. On lui envoya plusieurs fois le sieur Bielk, Colonel Allemand, & l'Electeur parut assez porté à faire un traité avec la France. Nous l'espérions d'autant plus qu'il avoit tout lieu d'être mécontent des Hollandois, au sujet de la succession du Prince d'Orange, & qu'il avoit fort à cœur de se

faire reconnoître Roi de Prusse; mais
 1702. qu'il venoit de prendre du consentement
 de l'Empereur; mais que beaucoup de
 Princes refusoient de lui donner. Nous
 comptions, qu'en cas que le traité avec
 le Brandebourg réussît, il joindroit trente
 mille hommes de ses troupes, avec l'E-
 lecteur de Baviere, qui en avoit vingt-
 cinq mille, & que par-là l'Empereur se
 trouvant fort embarrassé, & l'Empire
 n'osant prendre parti, nous passerions
 en même temps le Rhin, & portant la
 guerre en Hollande, nous obligerions
 les Etats Généraux à demander la paix,
 aux conditions qu'il nous plairoit. Ces
 vues étoient grandes, & il étoit fort rai-
 sonnable de les suivre; mais malheureu-
 sement l'Electeur de Brandebourg n'a-
 gissoit pas d'une bonne foi; & dans les né-
 gociations il n'avoit d'autre but que celui
 de nous amuser, pendant que nous étions
 dans son Duché de Cleves, & par-là
 nous obliger à avoir des ménagemens
 pour son pays. Nous lui fîmes offrir

toutes les conquêtes que nous ferions sur le Rhin, sur le Val, en Hollande, 1702.
ou dans le pays de Juliers, laissant au Roi d'Espagne celles dont nous ferions la conquête en Flandre. Il parut être flatté de ces espérances, mais ne se déterminâ pas, avouant que, s'il n'étoit question que des Hollandois, il ne balancerait pas; mais qu'à l'égard de l'Empereur, il ne savoit comment manquer aux paroles données, & aux traités faits avec lui, tant que ce Monarque en exécuteroit de son côté toutes les conditions.

Pendant que tout ceci se passoit en allées & venues, le Maréchal de Boufflers résolut d'attaquer le Comte d'Arthlone, Général des Hollandois, qui se trouvoit campé à Clerebek derriere Cleves. Pour cet effet, nous nous mêmes en marche le 18 de Juin, & allâmes à Nogernok, où l'on passa la nuit sans camper. Notre armée étoit composée de trente-sept bataillons, & de cinquante-neuf escadrons, outre le corps de M.

1702. de Tallard , qui n'étoit plus que de dix bataillons & de trente escadrons , & celui de Caraman , qui avoit neuf bataillons & onze escadrons. Athlone n'avoit que vingt-sept bataillons & soixante-deux escadrons. Le Marquis d'Alegre fut détaché ; avec quelque cavalerie , pour reconnoître la situation des ennemis , & , en les amusant , nous donner le temps d'arriver sur eux. Ils ignoroient totalement notre marche , & s'imaginoient que c'étoit tout au plus un gros parti qui rodoit ; mais le soir ils furent informés de la vérité par un Courier que leur dépêcha l'Electeur de Brandebourg. Ils résolurent aussi-tôt de se retirer vers Grave , & décamperent à huit heures du soir ; mais comme il y avoit des défilés pour sortir de leur camp , qu'il falloit que leurs troupes , leur artillerie & équipages passassent tous par le même chemin , & que c'étoit la nuit , leur marche fut lente & fort embarrassée. Le Marquis d'Alegre se trouva en présence à cinq

heures du matin, & fit ce qu'il put pour les amuser ; mais ils continuerent toujours leur marche. A six heures , notre aile gauche arriva, & fut bientôt jointe au grand galop , par l'aile droite. Les ennemis ne voyant pas de possibilité à gagner Grave , car nous arrivions sur le flanc de leur marche , & ne trouvant d'autre retraite que Nimegue , ils en prirent le chemin , & avec une telle diligence , que notre cavalerie ne put , ni les arrêter , ni les charger , d'autant que leur infanterie étoit mêlée avec leur cavalerie , & que notre infanterie n'étoit pas encore arrivée. Il n'y eut que cinq escadrons de battus par les régimens du Roi & de Duras, qui prirent un étendard , un Lieutenant Colonel, & quelques Cavaliers. De cette maniere, les ennemis se retirerent en bon ordre , jusqu'à environ une portée de canon de Nimegue , où ils firent mine de tenir ferme , à l'abri de quelque infanterie qu'ils jetterent dans des maisons & der-

rière des haies qui s'y trouverent. Notre
 1702. cavalerie alors se mit en bataille ; & ce-
 pendant les bataillons ennemis s'étant
 jettés dans le chemin couvert , leur ca-
 valerie se mit sur le glacis , la croupe
 des chevaux aux palissades : notre in-
 fanterie arriva, nous nous approchâmes
 d'eux à portée du mousquet , & l'on au-
 roit pu charger la cavalerie dans cet
 instant ; mais on ne le fit pas , j'en ignore
 la raison. L'on fit avancer du canon qui
 tira dessus , sans qu'elle fît aucun mou-
 vement ; mais enfin , nos Grenadiers
 s'étant approchés à la portée du pistolet,
 elle se débanda ; partie se jeta dans le
 chemin couvert , comme elle put , &
 partie , en longeant le glacis , gagna les
 bords du Val , & par-là entra dans la
 ville. Cependant le canon de la place
 tiroit sur nous , & commençoit à nous
 incommoder beaucoup ; ainsi on se retira
 hors de la portée. Nous eûmes environ
 trois cents hommes de tués , ou de
 blessés. On jugea que la perte des en-

nemis montoit à mille. Nous prîmes ~~deux~~
deux cents charrettes d'artillerie , trois ^{1702.}
cents autres charrettes , & mille chevaux.

Cette action , quoique peu considérable , ne laissa pas d'être aussi brillante , que singulière ; car c'est une chose sans exemple , qu'une armée en ait couru une autre pendant deux lieues , & l'ait culbutée dans le chemin couvert d'une place , presque sans coup férir. L'on s'étonnera peut-être qu'on ne les ait point chargés , ayant été si long-temps en présence ; mais les gens du métier comprendront aisément , que dans un pays de plaine , sans fossé , ravine , ni ruisseau , il n'est pas facile de joindre un ennemi , qui a mille pas d'avance , que lorsqu'il arrive au défilé ; & de plus notre infanterie n'étoit pas encore arrivée. A la vérité , si de Norguenou , où nous passâmes la nuit , nous nous étions mis en marche deux heures plutôt , nous aurions trouvé l'armée ennemie sortant du défilé de Cranembourg , & elle

702. n'auroit pu nous gagner du pied, ni par conséquent éviter la bataille. Quelques personnes proposèrent d'attaquer l'armée ennemie dans le chemin couvert, attendu que de la place on n'oseroit tirer sur nous, crainte de tuer également amis & ennemis, & que, si nous les y battions, ils auroient tous été tués ou pris; peut-être même que dans la confusion nous eussions entré pêle - mêle avec eux dans la place; mais on fut si longtemps à délibérer sur cette proposition, qu'il n'y eut plus moyen de l'exécuter; car de pareils coups se doivent faire dans l'instant, & sans donner le temps à l'ennemi de se reconnoître.

Nos Soldats se répandirent dans tout le pays, où ils trouverent un butin considérable : car les habitans se croyant en sûreté n'avoient rien emporté.

Le lendemain 12, nous vînmes camper à Donsbruck, auprès de Cleves. Le Comte de Tallard & Caraman, qui n'auroient pu arriver à temps, si nous

avions eu bataille, camperent dans notre voisinage, & Arhlone se plaça de l'autre côté du Val. Peu de jours après, Keyserwert se rendit, après avoir fait une très-belle défense, & coûté beaucoup de monde aux ennemis. L'Electeur de Brandebourg, qui étoit allé à la Haye, nous voyant encore plus avant dans son pays, nous fit sonder par deux Gentilshommes, qui se rendirent à Cleves, pour savoir si on étoit toujours dans l'intention de traiter avec lui, & qu'en ce cas il consentiroit à une neutralité : quoique nous dûssions avoir pour suspect tout ce qui venoit de sa part, après ce qui s'étoit passé, on ne laissa pas de répondre affirmativement ; sur quoi les deux émissaires envoyèrent un Courier à la Haye, & eurent, par le retour, des lettres de créance. La Cour de France envoya aussi un plein pouvoir à M. le Maréchal de Boufflers ; mais tout cela n'aboutit à rien, car dès qu'on tomboit d'accord de quelque article, l'Elec-

1702. teur propoſoit quelque choſe de ſer-
veau : auſſi ne cherchant qu'à nous ſer-
fer , il alongea la négociation juſqu'à
ce que nous fuſſions ſortis de ſon Du-
ché de Cleves , & alors il rompit tout
à-fait avec nous.

Les fourrages devenant rares , & vou-
lant d'ailleurs être plus à portée d'ob-
ſerver les mouvemens des ennemis , qui
ſe rafſembloient derrière Nimègue ,
nous allâmes camper dans la plaine de
Gock ; nous fîmes auſſi faire deux poſtes
ſur la Meuſe , afin de fourrager de l'autre
côté , & de pouvoir paſſer , ſ'il en étoit
beſoin.

Vers le 15 de Juillet , M. de Marl-
borough * , à qui les Hollandois avoient
donné le commandement de leurs ar-
mées , ainſi qu'il l'avoit des troupes An-
gloiſes , vint camper auprès de Grave ,
d'où le 26 il paſſa la Meuſe ; ſur quoi
nous décampâmes de Goch , paſſâmes la
Meuſe à Ruremonde , & allâmes cam-
per à Bray. Nous avions , par ordre de

* Voy.
la note
n. 6.

La Cour , envoyé un détachement en 1702
 Alsace , de maniere que le Comte de
 Tallard compris , & tous les autres corps
 ayant rejoints , nous n'avions que soixante-six bataillons , & cent quatorze escadrons. Les ennemis avoient soixante-cinq bataillons , & cent trente escadrons , outre une douzaine de bataillons & une vingtaine d'escadrons à portée de les joindre en vingt-quatre heures. De Bray nous nous avançâmes à Lonoven , d'où nous allâmes à Beringhen. Monsieur de Marlborough proposa de marcher à nous , en passant le défilé de Péer , moyennant quoi la bataille étoit inévitable sur les bruyeres ; mais les Députés des Etats Généraux n'y voulurent jamais consentir , non plus qu'à nous attaquer dans notre camp de Lonoven : ce qui fut fort heureux pour nous ; car nous étions postés de maniere que nous aurions été battus sans pouvoir nous remuer , notre gauche étant en l'air , &

notre droite enfoncée dans un cul-de-
 1702. sac entre deux ruisseaux.

Après avoir passé la Meuse , nous aurions dû rester du côté de Bray , ou d'Ath , au lieu de nous aller promener dans les Bruyeres ; par là nous aurions mis Ruremonde & le Brabant à couvert , d'autant que les ennemis ne pouvoient rien entreprendre ni sur l'un , ni sur l'autre , sans nous avoir auparavant battus ou chassés de là. Notre unique intention étoit donc d'empêcher les ennemis de tirer des convois de Bois-le-Duc , & par-là les obliger de se rapprocher de leur pays , faute de vivres ; parce que nous ne comptons pas qu'ils pussent en tirer suffisamment de Maëstricht : ainsi nous allâmes camper à Rythouen , d'où je fus détaché avec six bataillons , six cents Grenadiers , treize escadrons , & douze pieces de canon pour occuper Endouen , à deux lieues de notre gauche sur la Dommel. J'appris , à

mon arrivée , qu'il étoit parti un convoi considérable de Bois-le-Duc , & je vis 1702.
 M. de Tilly qui venoit de l'armée des Alliés pour aller à sa rencontre. Au lieu de faire passer le convoi par l'autre côté de la riviere d'Aa , il se campa à la franquette sur la Bruyere à Geldrôp , à cinq quarts de lieues de mon camp : il avoit environ trente escadrons , & une douzaine de bataillons.

J'envoyai à dix heures du soir en avertir le Maréchal de Boufflers , & lui proposai en même temps de me faire joindre par l'aile gauche de l'armée ; moyennant quoi , nous pourrions à la pointe du jour tomber sur M. de Tilly : le Courier ne rendit ma lettre qu'à quatre heures du matin , de maniere que l'aile gauche ne put se mettre en marche qu'à six. Le Maréchal me manda que Monseigneur le Duc de Bourgogne & lui seroient aussi de la partie , & que je pouvois toujours m'avancer avec mes troupes sur l'ennemi : ce que je fis aussi.

1702. **=====** tôt en passant la Dommel, & le ruis-
 seau de Tongrelope, & me mis sur le
 bord de la Bruyere à une petite demi-
 lieue de M. de Tilly. Le Maréchal étant
 arrivé, ne jugea pas à propos d'attaquer,
 craignant que l'armée ennemie ne vînt
 droit sur Endouen, pendant que
 nous serions aux prises avec M. de Tilly,
 & ne coupât notre retraite; mais cette
 appréhension étoit frivole, vû qu'il y
 avoit trois lieues de là à l'armée enne-
 mie, & que nous aurions eu le temps
 de battre M. de Tilly, détruire le con-
 voi, & repasser la Tongrelope & la
 Dommel, avant qu'il fût possible à M.
 de Mariborough d'arriver; & quand
 même il auroit pu arriver, notre re-
 traite se pouvoit faire en longeant de
 l'autre côté de la Tongrelope, & puis
 passant la Dommel au dessous d'Endouen.
 De plus, comme nous cherchions les
 occasions de batailler, il n'y avoit qu'à
 faire marcher toute l'armée, & si l'en-
 nemi s'avançoit, le combattre dans ces

belles plaines. J'eus donc ordre de re- ~~passer~~
 passer la Tongrelope , & de me mettre ^{1702.}
 en bataille sur la Bruyere , de l'autre
 côté du pont d'Endouen , ce que j'exé-
 cutai. Tilly se mit en marche , & se
 plaça à couvert de l'Aa. L'armée enne-
 mie ayant appris ce qui se passoit , se
 mit d'abord en mouvement pour venir
 au secours du convoi ; mais sur la nou-
 velle de notre rétrogradation , elle rentra
 dans son camp , d'où quelques jours
 après elle alla à Péer : nous prîmes le
 même chemin par la Bruyere , & ayant
 su que M. de Marlborough se portoit
 vers Helectren , nous marchâmes à lui
 à dessein de l'attaquer. Dès qu'il nous
 vit paroître , il fit halte , & se mit en ba-
 taille ; mais comme nous avions nombre
 de défilés à passer , il étoit près de quatre
 heures après midi , avant que nous pus-
 sions également nous y mettre : ainsi ,
 comme il ne nous restoit pas assez de
 jour pour reconnoître la situation des
 ennemis , & les attaquer , le reste de la

journée se passa en canonnade de part &
 1702. d'autre. Nous eûmes une trentaine d'Of-
 ficiers , & deux cents Soldats de tués.
 Les ennemis en perdirent , je crois , plus ;
 car leur droite étoit fort exposée , &
 notre artillerie mieux servie que la leur.
 Le lendemain 24 Août , dès la pointe
 du jour , Mgr. le Duc de Bourgogne fit
 appeler tous les Lieutenans Généraux ,
 pour savoir leur sentiment : nous avions
 tous été la veille reconnoître la position
 des ennemis. Leur droite étoit appuyée
 à des haies , où ils avoient mis un très-
 gros corps d'infanterie , & étoit couverte
 en avant par un ruisseau marécageux :
 leur gauche étoit appuyée au ruisseau
 de Béringhem , & couverte par les censes
 de Sphippelback , qu'ils avoient pareil-
 lement farcies d'infanterie. Leur front
 étoit sur une hauteur , qui régnoit de la
 droite à la gauche ; & en avant à la demi-
 portée du canon , se trouvoient plusieurs
 marais & flaques d'eau ; ce qui nous au-
 roit obligés à défiler , & il ne nous auroit
 pas

pas été facile de nous reformer si près ~~de l'ennemi~~ de l'ennemi, qui pouvoit tomber en ba- 1702.
taille sur nous.

Derriere leur armée se trouvoit le ruisseau d'Hélectren, lequel étant bon, nous ne pouvions les tourner. Les choses ainsi reconnues & expliquées, tout le monde décida que le poste des ennemis étoit inattaquable ; & ainsi il fut décidé, que ne pouvant, faute de pain & de fourrages, rester où nous étions, l'on se retireroit à l'entrée de la nuit par le même chemin, par où nous étions venus ; ce qui fut exécuté, sans que les ennemis nous inquiétassent. Le lendemain ils nous firent suivre par quelques troupes ; mais le tout se passa en escarmouches. L'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne étoit alors de soixante - dix bataillons, & de cent quatorze escadrons ; celle des ennemis, de quatre-vingt douze bataillons, & de cent cinquante escadrons.

Le Duc de Marlborough, après toutes ces marches & contre-marches, se trou-

1702. vant entre nous & les places de la Gueldre, ne songea plus qu'à en faire la conquête. Il commença par le siege de Venloo; sur quoi le Duc de Bourgogne fit encore assembler les Officiers Généraux, pour voir ce qu'il y avoit à faire. Il fut résolu qu'on ne pouvoit présentement s'opposer aux progrès des ennemis de ce côté-là; & voici les raisons qu'on eut.

Pour secourir la Gueldre, il falloit ou battre les ennemis, ou arriver auprès des places : à l'égard du premier point, tout homme de guerre fait que ce n'est pas chose facile de battre des gens qui ont eu le temps de se placer, & qui ont des postes excellens. Si l'on avoit voulu tourner les ennemis, ils n'auroient aussi qu'à se tourner par leur droite à couvert de la Neze, qui tombe dans la Meuse, entre Ruremonde & Venloo; ou par leur gauche, s'appuyer au château de Stacken d'un côté, & à des marais & bois de l'autre. A l'égard du second, savoir d'arriver aux

places de la Gueldre , il n'y avoit que deux chemins à prendre , celui de Ruremonde & de Steventwert , ou celui de Liege , pour y passer la Meuse , & se porter par l'autre côté. Pour ce qui étoit d'aller à Ruremonde ou Steventwert , les ennemis nous en barroient le chemin , par la position qu'ils avoient prise. Reste donc à aller à Liege : le tour étoit si grand , qu'il falloit presque autant de temps pour le faire , que pour prendre Venloo ; mais , quand même cela n'auroit pas été , dès que nous aurions eu passé la Meuse , les ennemis en auroient fait autant , & se seroient mis toujours entre nous & la place assiégée ; ou s'ils eussent voulu , ils n'avoient qu'à quitter leurs entreprises sur la Gueldre , & marcher droit à Bruxelles , Louvain & Malines ; en un mot , prendre tout le Brabant : de plus , nous étions si fort gênés par nos vivres , que nous ne pouvions nous en écarter , sans courir risque de faire périr l'armée ; outre que les en-

1702.

nemis avoient vingt bataillons de plus que nous, & que chacun de leurs bataillons avoient au moins cent hommes de plus que les nôtres. Il fut donc déterminé que nous ne songerions pas à secourir de la Gueldre; mais qu'on cherchoit de faire quelque diversion en Flandre.

Pour cet effet, M. d'Uffon, Lieutenant Général, fut détaché avec quelques troupes, pour aller joindre le Marquis de Bedmar, Gouverneur des armées des Pays-Bas. Celui-ci marcha à Hainaut, & d'abord il se rendit maître de quelques redoutes; mais le Commandant de la place ayant lâché les eaux, il fallut abandonner l'entreprise. On auroit dû l'avoir prévu, & ne point exposer les troupes des deux Couronnes à une retraite honteuse & précipitée. Il nous en coûta cinq cents hommes.

Le Roi, voyant le mauvais train que prenoit cette campagne, fit revenir de l'armée Mgr. le Duc de Bourgogne, afin

qu'il n'eût pas le déshonneur d'être uniquement spectateur des conquêtes de M. de Marlborough. 1702.

Les ennemis , ayant ouvert la tranchée & fait breche au fort de Saint-Michel , le prirent d'assaut. Venloo se rendit au bout de dix jours de tranchée ouverte ; Steventwert dura très-peu , & Ruremonde capitula le cinquieme jour de tranchée. Nous nous étions avancés à Tongres , pour observer les ennemis , & faire semblant de vouloir les empêcher de s'avancer davantage. Le Comte de Tallard avoit été détaché avec dix-sept bataillons & vingt-cinq escadrons , pour aller retirer de Bonn l'Electeur de Cologne. Il le fit , & laissa dans la place onze bataillons , & quelques escadrons aux ordres de M. d'Alegre. Ensuite l'Electeur s'approcha de Cologne : cette ville craignant le bombardement , fit un traité de neutralité , & s'engagea à n'avoir que huit mille deux cents hommes de garnison , & cela seulement des

troupes de Westphalie , à permettre le commerce , & à chasser un Officier qui avoit fait tirer du canon contre l'Electeur. Pour montrer leur bonne foi , les Magistrats firent dans l'instant sortir de la ville deux bataillons Hollandois , qui y étoient en garnison. De Cologne , Tallard marcha à Luxembourg , puis à Treves , & prit ensuite Traërback. M. de Marlborough nous voyant si foibles & si peu d'humeur à nous opposer à les entreprises , résolut de profiter du temps & de l'occasion , & proposa aux Députés des Etats Généraux le siege de Liege. D'abord ils s'y opposerent ; car les Hollandois naturellement ne vouloient point d'action dont le sort pouvoit être douteux , sachant que les batailles décident des Etats , & les peuvent dans un instant culbuter. Ils craignoient donc que , rassemblant toutes nos forces , nous ne vinssions les attaquer ; mais Marlborough leur ayant fait voir clairement , que le détachement que nous avions

envoyé en Allemagne , & celui de M. Tallard , qui étoit allé sur la Mo-^{1702.}selle , nous avoient tellement affoiblis , que nous n'oserions hasarder un combat , les Députés enfin consentirent à l'entreprise.

Cependant le Maréchal de Boufflers se trouvoit dans un embarras terrible ; quoique brave de sa personne , il craignoit les ennemis , & d'un autre côté il savoit les discours qu'à la Cour & à l'armée on tenoit sur son compte. Il n'avoit pas assez de troupes pour chercher à livrer bataille , n'ayant que soixante-deux bataillons , & quatrevingt-six escadrons. D'un autre côté , il ne lui étoit plus possible maintenant de couvrir Liege & le Brabant. Il falloit donc opter , & c'est ce qui l'affligeoit ; en effet , quelque parti qu'il prît , il étoit toujours sûr de faire quelque perte considérable , & par conséquent d'être blâmé ; à la vérité , s'il avoit voulu prendre ses mesures dès qu'il eut abandonné

===== Gueldre, il auroit pu faire un bon camp
1702. retranché sous Liege, ainsi que les ennemis l'avoient pratiqué la dernière guerre, moyennant quoi, en y laissant trente ou trente-cinq bataillons, la place auroit été en sûreté; avec le reste, il se feroit tenu derrière les Gertes, ce qui auroit couvert le Brabant, mais il n'en avoit plus le temps; ainsi il se contenta de jeter huit bataillons dans les châteaux & citadelle de Liege. Le 13 Octobre, les ennemis arriverent devant la ville, qui leur ouvrit les portes; les batteries commencerent à tirer le 20 contre la citadelle. Ils en attaquèrent le 23 le chemin couvert, & y trouverent si peu de résistance, que voyant une breche faite au corps de la place, & le fossé peu profond, ils monterent à l'assaut, & emporterent la citadelle. Le sieur de Violaine, qui y commandoit, ne put jamais excuser sa négligence; il n'avoit fait aucune disposition, & ne parut à la tête des troupes, que lorsque les

ennemis étoient déjà maîtres de la place. 1702.

Dès que nous apprîmes cette triste nouvelle , nous rentrâmes dans nos lignes à Jandrin , mettant notre droite près de Boneff , sur la Méhaigne , & notre gauche au ruisseau de Josse.

La Chartreuse de Liege ne fit pas une plus longue défense que le reste. Dès que le canon commença à tirer , la garnison capitula ; après quoi les ennemis ne songerent plus qu'à se séparer , ce qu'ils firent dans les premiers jours de Novembre , à notre grand contentement ; car dans le train où nous étions de laisser tout faire , ils n'auroient trouvé de notre part aucun obstacle à leurs entreprises. Notre armée fut aussi renvoyée dans les quartiers d'hiver.

Le Maréchal de Villeroi , qui étoit prisonnier en Allemagne , revint cet hiver à la Cour. Voici son aventure en peu de mots. Vers la fin de la campagne de 1701 , le Roi , peu content de la conduite du Maréchal de Catinat , l'a-

1702. ~~Il~~ voit envoyé commander l'armée d'Italie, sous les ordres du Duc de Savoie, Généralissime des deux Couronnes. Il y donna le combat de Chiari, où nos troupes furent repoussées & très-mal menées; ensuite ayant mis, pendant l'hiver, son quartier général à Crémone, & cette ville ayant été surprise par le Prince Eugene, il y fut pris & emmené en Allemagne. Jamais peut-être il n'est rien arrivé à la guerre de plus singulier. Une armée surprend une ville, y prend le Général; & toutefois les troupes qui s'y trouvent, quoique beaucoup inférieures en nombre, dispersées dans différens quartiers, sans chef & sans ordre, ont la fermeté de courir de toute part sur les ennemis, & enfin de les rechasser totalement de la ville.

1703. ~~Le~~ Le Roi, qui aimoit tendrement le Maréchal de Villeroi, fit tant solliciter l'Empereur, que celui-ci le relâcha, & aussi-tôt il fut nommé pour Général de l'armée de Flandre, ayant sous lui le

Maréchal de Boufflers , dont la Cour =====
 n'étoit que médiocrement satisfait. Je ^{1703.}
 reservis encore dans cette armée.

Dès les premiers jours de Mai , les troupes commencerent à s'assembler , & le septieme nous campâmes en front de bandiere à Tirlemont , avec cinquante bataillons & cent escadrons. Le dessein du Maréchal de Villeroi étoit de tâcher de surprendre quelques quartiers des ennemis , dispersés le long du Demer & du Jarre , & de profiter de l'absence du Duc de Marlborough , qui dans ce temps-là faisoit le siege de Bonn.

Nous marchâmes le 9 Mai par la grande chaussée , & investîmes tout-à-coup Tongres , où il y avoit deux bataillons.

M. d'Owerkerque , Général des Hollandois , qui commandoit dans l'absence de M. de Marlborough , ayant appris que nous nous assemblions , avoir résolu de venir se camper , avec ce qu'il pourroit ramasser de troupes , sur les

===== hauteurs de Tongres , mettant sa ga
1703. à la ville , & la droite tirant vers
felt , moyennant quoi il auroit été
un poste excellent , & nous auroit
l'entre-deux du Demer & du J
mais notre diligence rompit ses me
ainsi il fut obligé de se camper
de Maëstricht , pendant que nous
quâmes Tongres. Nous n'y obser
pas grande cérémonie , la ville n
pour toute défense qu'une mu
flanquée de quelques méchantes
On planta du canon , qui tira le
jour. Le lendemain , comme il cor
çoit à y avoir breche , la garnison f
dit à discrétion ; nous y prîmes les
pages du Duc de Virtemberg ,
ral des Danois , & du Major G
Herbo. Nous nous campâmes en
la droite à Bedoé sur le Jarre ,
sur les hauteurs tirant vers

1703.
suite faire une tentative sur les ennemis ;
pour cet effet , nous fîmes une marche
de nuit , & arrivâmes le 14 à huit heures
du matin en présence ; nous les trou-
vâmes en bataille , la droite à Pétershem ,
& la gauche à Maëstricht ; mais peu de
temps après , avant que notre infanterie
fut arrivée , ils rehaussèrent leur droite :
nous reconnûmes leur situation , pour
voir la maniere dont il faudroit faire les
dispositions de la bataille ; mais après
avoir bien examiné , nous jugeâmes que
le poste étoit inattaquable. Leur droite
étoit appuyée à Lonaken , village très-
fort , situé sur une hauteur qui domi-
noit toute la plaine ; & leur front étoit
couvert par un chemin creux , qui va
de Lonaken à Maëstricht. Leur armée
étoit de trente-cinq à quarante batail-
lons , & d'environ soixante-dix esca-
drons. Le Maréchal de Villeroi ayant
trouvé les avis de Messieurs les Offi-
ciers Généraux conformes aux siens ,

remarqua le même jour à son camp ,
1703. près de Tongres.

Le Duc de Marlborough , ayant pris Bonn , où le Marquis d'Alegre fit une très-belle défense , revint joindre Owerkerque. Son armée se trouva composée de soixante-cinq bataillons , & de cent vingt escadrons. Il passa le Jarre auprès de Maëstricht , & se campa à Ourem ; sur quoi nous mîmes notre gauche près de Tongres , & la droite vers le bois d'Hernous , nous étendant le long du Jarre. Les ennemis marcherent ensuite par leur gauche , & nous par notre droite , & cette manœuvre dura le reste du mois. Mais avant que de continuer à faire le détail de cette campagne , il est à propos de faire quelques raisonnemens sur les projets & desseins des ennemis. Ayant vu que l'année précédente nous nous étions opposés aussi foiblement qu'inutilement à leurs entreprises , & sachant d'ailleurs que pendant

L'hiver nous avons envoyé sur le Rhin un
 un nombre considérable de troupes , ils 1703.
 ne douterent pas que leur supériorité
 sur cette frontiere ne fût si grande ,
 qu'ils n'auroient qu'à se déterminer sur
 le choix des conquêtes ; & sur ce pied ,
 ils firent les préparatifs nécessaires pour
 l'exécution de leurs projets : dès que
 Bonn seroit pris , Anvers & Ostende
 devoient être les premières villes atta-
 quées ; la première au profit des Hol-
 landois , & l'autre pour les Anglois ,
 qui avoient fort insisté sur cela pendant
 l'hiver , & qui n'avoient même con-
 senti au siège de Bonn qu'à cette con-
 dition. Ils étoient tous persuadés que
 nous ne pouvions mettre vingt mille
 hommes ensemble ; aussi furent-ils bien
 surpris , quand ils nous virent enlever
 Tongres , & leur présenter la bataille
 auprès de Maëstricht : toutefois ils ne
 furent pas encore détrompés , s'imagi-
 nant à la vérité que nous avions plus de
 troupes qu'ils n'avoient cru , mais aussi

1703. qu'excepté ce qu'ils voyoient, nous n'avions plus rien dans tout le pays. C'est sur ce principe que M. de Marlborough, dès qu'il fut arrivé, passa le Jarre, afin de nous attirer sur la Méhaigne, & par-là nous éloigner de la Flandre, vers où il faisoit par les derrieres filer des troupes, ne doutant point qu'en nous tenant de ce côté-ci en échec, il ne pût, sans obstacle, faire exécuter les desseins projetés. Sa surprise fut des plus grandes, quand il fut que le Marquis de Bedmar assembloit un corps considérable près d'Anvers, & qu'on formoit encore deux camps près de Gand & de Bruges. Résolu de voir s'il ne nous embarrasseroit pas, il fit embarquer du canon à Maëstricht, comme pour attaquer Huy; il en fit autant à Berg-op-Zoom, & même en Hollande: il fit descendre des troupes par eau à Lillo, au Sas de Gand & à l'Ecluse, afin de nous donner jalousie pour toutes les places de Flandre. Mais voyant que rien

ous ébranloit, il fut à son tour assez trassé.
 trassé ; car, d'un côté, il avoit fort ^{1703.}
 de faire quelque chose , & ne
 it pas trop jour à le pouvoir ; & de
 re côté, il étoit fort pressé par l'Em-
 eur de lui envoyer un secours confi-
 able , sans quoi ce Prince déclaroit
 il ne pouvoit résister aux François &
 avarois , qui venoient se joindre au
 ntre de l'Allemagne. Ce dernier mo-
 f le déterminâ à faire marcher au delà
 du Rhin quelques troupes , & à conti-
 nuer de voir s'il pourroit nous entamer
 de quelque côté.

Il faut observer qu'outre les soixante-
 cinq bataillons , & les cent vingt esca-
 drons que les ennemis avoient dans
 leur camp , ils avoient une trentaine de
 bataillons , & autant d'escadrons , dis-
 persés depuis Breda jusqu'à l'Ecluse , in-
 dépendamment de dix bataillons , &
 quelque cavalerie , qui bloquoient la
 ville de Gueldres. Nous avions alors dans
 notre armée soixante - trois bataillons ,

~~1723~~ & cent un escadrons ; le Marquis de
 1723- Bedmar avoit à ses ordres , tant auprès
 d'Anvers que du côté de Gand , Bruges ,
 Offende & Damm , quarante bataillons
 & vingt-sept escadrons ; je ne com-
 prends ni ce qui étoit dans nos gami-
 sons , ni dans celles de nos ennemis.

Pour revenir aux mouvemens qui se
 firent de part & d'autre , le 9 Juin , les
 ennemis remarchant par leur gauche ,
 se vinrent camper la droite à Time-
 court , & la gauche près de Warfusé ;
 sur quoi nous remontâmes par notre
 droite jusqu'au delà des sources du
 Jarre , & nous nous plaçâmes dans l'en-
 tre-deux du Jarre & de la Méhaigne ,
 afin de barrer le chemin aux ennemis ;
 notre droite étoit près de Breff , sur la
 Méhaigne , & notre gauche à Drion ,
 sur le Jarre. Comme il n'y avoit plus
 de ruisseau qui séparât les deux armées ,
 qui n'étoient éloignées que d'une lieue
 & demie , nous mîmes beaucoup d'in-
 fanterie dans Tourine , village situé très-

avantageusement, au centre de notre camp : l'on fit aussi quelques redoutes le 1703.
 long de notre front, & l'on retrancha
 Drion. Les ennemis ne jugerent pas à
 propos de nous attaquer ; ainsi il n'ar-
 riva aucune action considérable, seule-
 ment quelques petites escarmouches, à
 l'occasion des fourrages que nous fîmes
 près de leur camp.

Le Duc de Marlborough, qui voyoit
 qu'il ne pouvoit rien entreprendre de
 considérable qu'en déplaçant notre ar-
 mée, ou du moins les différens corps
 que nous avions à portée de nos prin-
 cipales places, ordonna à M. de Cohorn
 de tenter une irruption dans le pays de
 Waes, afin d'y attirer le Marquis de
 Bedmar, qui se tenoit campé sous
 Anvers : si Bedmar quittoit son poste,
 Obdam qui étoit, avec un gros corps,
 près de Lillo, auroit dans l'instant mar-
 ché sur Anvers, & se feroit placé der-
 rière la Skene ; Cohorn l'auroit joint en
 diligence, & toute l'armée y auroit

~~1703.~~ marché à tire d'aile. Selon les apparences , ayant leur dessein formé , ils y feroient arrivés avant nous , & en ce cas Anvers étoit perdu.

Cohorn fit quelques mouvemens , & prit même quelques postes dans le pays de Waës.

Marlborough décampa le 27 Juin , passa le Jarre au dessus de Tongres , étendant sa droite vers Borckloen. Comme nous jugions qu'il avoit dessein de passer le Demer , nous nous portâmes entre Avesnes & Lewes.

Les ennemis le lendemain s'étendirent à Bilsen ; sur quoi nous nous rapprochâmes de Dieft , afin de pouvoir nous placer derriere le ruisseau de Beneguen , & barrer aux ennemis le chemin de Lierre & d'Anvers ; mais comme nous vîmes que les ennemis n'avoient pas encore passé le Demer , & que nous apprîmes que M. d'Obdam étoit venu camper à Ekeren à une lieue d'Anvers , en deçà de Lillo , le Maréchal de Bouf-

flers fut détaché avec trente escadrons , dont la moitié étoient de Dragons , & ^{1703.} trente compagnies de Grenadiers , pour aller , conjointement avec le Marquis de Bedmar , attaquer Obdam. Ce Général ennemi ne fut en aucune façon averti de cette marche , de manière que la première nouvelle qu'il en eut , fut lorsque ses gardes avancées lui annoncerent l'arrivée de nos troupes sur eux : ce qui est encore fort surprenant , c'est que nos gens eurent toutes les peines du monde à trouver l'armée ennemie , quoiqu'on fût qu'elle étoit campée à Ekeren : l'on fut très-long-temps à la chercher avant que de la pouvoir découvrir , tout comme quand un piqueur cherche à détourner dans un bois un cerf , ou un sanglier ; ce qui fut cause qu'on n'arriva que vers les quatre heures après midi. D'abord notre Cavalerie & nos Dragons , qui avoient pris les devants , poussèrent quelques troupes ennemies jusqu'auprès de leur camp , mais leur infanterie les fit

retirer. La nôtre étant ensuite arrivée ;
¹⁷⁰³ on chassa les ennemis du village d'Ekeren , & alors ils ne songerent plus qu'à se retirer à Lillo ; cela ne se pouvoit que par une chaussée , à cause que tout le pays est coupé par des watergans , des fossés & des haies. On essaya d'inquiéter leur retraite ; mais ils la firent en bon ordre , & repousserent vivement ceux qui les approchoient. Quelques brigades de nos troupes ayant chargé, furent battues à plate couture , & se retirèrent même en désordre dans les lignes d'Anvers. Durant que cela se passoit à la gauche , nos Dragons & quelques bataillons s'étoient emparés d'un village , qui se trouvoit vers le milieu de la digue , entre Ekeren & Lillo , de maniere que si nos gens s'y étoient maintenus , chose très-facile , au moyen d'une coupure , ou retranchement sur la digue , qu'on auroit pu faire en un quart-d'heure , les ennemis eussent été obligés de se rendre , n'y ayant point moyen

de se sauver par ailleurs ; mais ceux qui se trouverent chargés de cette commission n'eurent rien du tout , en sorte que les ennemis qui n'avoient d'autre ressource , attaquèrent avec tant de furie , que nos gens leur laisserent le passage libre. Quelques troupes les suivirent ; mais le grand feu qu'ils firent , le bon ordre qu'ils observerent , & la nuit , mirent fin au combat. Cependant la plus grande partie de nos gens croyoient avoir perdu la bataille , si bien que , durant l'obscurité , l'on se retira sur la Bruyere , auprès de la cavalerie qui y étoit restée. Le jour venu , on envoya reconnoître ; & comme l'on vit que les ennemis s'étoient entièrement retirés , on fit retourner les troupes sur le champ de bataille , avec un grand bruit de tambours , tymbales & trompettes. L'on prit quatre pieces de canon , deux gros mortiers , & quarante petits , toutes les munitions de guerre , tout le bagage , quelques drapeaux , & l'on fit environ huit

à neuf cents prisonniers, avec la Com-
tesse de Tilly, habillée en Amazone,
1703. laquelle étoit venue ce jour-là dîner
au camp. M. d'Obdam, Général de cette
armée, voyant qu'on marchoit pour l'at-
taquer, se crut si bien battu, qu'il se
sauva à toutes jambes à Berg-op-Zoom,
où il annonça tout perdu. Le Lieutenant
Général Shulembourg resta avec les
troupes, & acquit, par sa belle manœu-
vre, autant de réputation, que son
Chef en recueillit de honte. L'on ne put
dire combien les ennemis perdirent de
monde; mais de notre côté la perte mon-
toit au moins à deux mille hommes.

Autre chose extraordinaire, c'est que,
quoiqu'il n'y eût que neuf lieues de
Diest à Ekeren, & que l'action se fût
passée le 30, nous n'eûmes avis de cette
affaire, que le 2 de Juillet. L'on peut
juger de l'inquiétude où nous étions tous,
& sur-tout le Maréchal de Villeroi,
dont le fils aîné, Lieutenant Général, étoit
du détachement. Nous avons entendu
le

le feu du combat , & le silence de M. ~~le~~
 le Maréchal de Boufflers & du Marquis 1703.
 de Bedmar, joint aux mauvais rapports
 de quelques Officiers blessés, nous fai-
 soient avec raison appréhender quelque
 catastrophe.

Ayant appris que les ennemis avoient
 passé le Demer à Hasselt, & étoient ve-
 nus camper à Beringhen, nous ne ju-
 geâmes pas à propos, attendu le déta-
 chement que nous avions fait, de nous
 exposer en plaine; ainsi, au lieu d'aller
 à Béverlo, comme d'abord nous en
 avions eu intention, nous passâmes le
 Demer, une demi-lieue au dessous de
 Sickem, & allâmes le 1^{er} de Juillet nous
 camper auprès d'Arscot, derriere les
 lignes qui alloient d'Arscot à Lierre.
 Quelques jours après, le Maréchal de
 Boufflers nous ayant rejoint, comme
 aussi quelques autres troupes du Marquis
 de Bedmar, nous fortîmes de nos lignes,
 afin de faire croire aux ennemis que
 nous ne demandions pas mieux que de

~~=====~~ nous battre ; mais nous n'avions pour
 1703. tant intention que de faire bonne con-
 tenance, de tâcher de différer la jonction
 des troupes de Cohorn, avec celles d'Ob-
 dam, sans quoi nous étions bien assurés
 que le Duc de Marlborough ne nous
 attaqueroit pas, & d'être toujours en
 situation de couvrir toutes nos places,
 tant en deçà qu'au delà de l'Escaut. Après
 plusieurs marches & contre-marches,
 faites de part & d'autre, enfin nous nous
 campâmes à S. Job ; la droite à la Skene,
 & la gauche dans la plus belle plaine
 du monde.

Le 23, les ennemis vinrent camper
 à une lieue & demie de nous. L'après
 dîné, le Duc de Marlborough vint avec
 tous les Officiers Généraux, pour nous
 reconnoître ; sur quoi plusieurs per-
 sonnes, qui avoient déjà proposé au
 Maréchal de Villeroi de se retirer dans
 ses lignes, le pressèrent de le faire, dès le
 soir même, pour ne point s'exposer à y
 entrer trop précipitamment ; manœuvre

toujours dangereuse , & peu honorable : ~~=====~~
 mais le Maréchal n'y voulut point con- 1703.
 sentir , alléguant , pour raison , qu'il fal-
 loit cacher , le plus long - temps qu'on
 pourroit , l'ordre qu'il avoit de ne point
 combattre ; & qu'ainsi , tant que le camp
 de Lillo ne seroit pas à portée de joindre
 les ennemis , il falloit faire mine de les
 attendre de pied ferme , d'autant que ,
 lorsque nous verrions la jonction prête
 à se faire , & même les ennemis com-
 mencer à déboucher sur la bruyere , nous
 serions encore à temps de rentrer dans
 nos lignes , dont nous n'étions qu'à une
 lieue. Nous avions fait un si grand nombre
 d'ouvertures , pour y arriver , que dans
 une heure de temps nous y aurions été.
 Le terrain étoit aussi très-favorable pour
 la retraite , y ayant force haies que nous
 aurions farcies d'infanterie ; de maniere
 que la cavalerie ennemie n'eût osé nous
 inquiéter ; & pour ce qui est de leur
 infanterie , elle ne pouvoit jamais arriver
 à temps , ayant une lieue & demie de

~~1702~~ bruyere à traverser : on se contenta donc
1703 de renvoyer les gros bagages. Le lende-
main 24, nous apprîmes par nos partis,
que le camp de Lillo, fort de vingt-six
bataillons, & d'autant d'escadrons, ayant
marché de nuit, étoit arrivé le matin à
Capelle, à une lieue & demie de notre
gauche; nous entendîmes même le si-
gnal de son arrivée, par un coup de canon
qu'on y tira. Nous vîmes, peu après, l'ar-
mée ennemie commencer à déboucher
sur la bruyere, auprès de Westvesel;
sur quoi nous nous mîmes en marche,
& en moins de trois heures, l'armée &
les bagages furent dans nos lignes, sans
qu'il parût personne à notre arriere-garde.
Les ennemis camperent la gauche à West-
vesel, & la droite en arriere de Ca-
pelle, & nous la droite à Oleghem, &
la gauche à Durem, avec soixante-six
bataillons, & cent six escadrons. M. de
Guiscard fut envoyé de l'autre côté de
l'Escaut à Bork, avec dix-huit batail-
lons, & dix escadrons, pour couvrir le

fort Sainte-Marie , & garder la digue de ~~Calo~~ Calo , dans le pays de Waës. 1703.

Il seroit difficile de dire , si les ennemis avoient véritablement intention de combattre. L'on peut dire qu'ils y auroient moins risqué que nous ; car s'ils eussent perdu la bataille , nous n'aurions pu attaquer que Liege , au lieu qu'en la gagnant , ils nous auroient enlevé Anvers & tout le Brabant. Peut-être toutefois , que vu la répugnance qu'ont toujours eue les Etats Généraux à risquer une action décisive , le mouvement de M. de Marlborough n'étoit que pour se joindre à Cohorn , & de là s'étendre sur l'Escaut , afin de porter la guerre en Flandre , où , à cause de leur infanterie , ils espéroient avoir plus beau jeu. Quoiqu'il en soit , dès que nous fûmes dans nos lignes , ils ne firent aucun mouvement de douze jours. Le Maréchal de Villeroi , attentif à ne se point laisser gagner de marche d'aucun côté , & ayant pourvu à l'autre côté de l'Escaut par le

1703. corps de M. de Guiscard, me détacha avec trente-huit escadrons pour Lierre. Au commencement d'Août, les ennemis ne voyant aucune possibilité de pouvoir rien faire du côté de Flandre, remarquèrent vers la Meuse; nous les côtoyâmes toujours pardedans nos lignes, observant par nos alongemens d'être en état de ne pouvoir être devancés d'aucune part par une contre-marche : car quoi qu'ils publiassent qu'ils alloient assiéger Huy, & qu'ils avoient pour cela tous les préparatifs nécessaires, ils espéroient que, pour les en empêcher, nous irions nous placer à Vignamont; auquel cas ils s'en seroient retournés en diligence pour attaquer nos lignes, & auroient tenté d'exécuter leurs premiers projets sur Anvers. Nous ne nous avançâmes donc qu'à mesure que les ennemis s'avançoient, & ainsi s'étant eux-mêmes campés à Vignamont, nous nous mîmes, la droite à Vassiege sur la Méhaigne, & la gauche à Josse. Alors le

siege d'Huy se fit tout de bon , pendant lequel je fus détaché avec quinze ba-
 taillons & vingt-six escadrons , pour continuer nos lignes de Vassiege à la Meuse. 1703.
 M. de Tzerclaës fut envoyé dans le Condros pour contenir les ennemis de ce côté-là , & être à portée de pousser des troupes sur la Moselle , en cas qu'ils y en fissent marcher , après la prise d'Huy. Ce château se rendit le 25 Août. Les ennemis vinrent ensuite se camper à Hannuye , à deux petites lieues de nous : ils nous reconnurent plusieurs fois ; mais ne jugeant pas à propos de nous attaquer , ils marcherent à Saint-Tron , d'où ils envoyèrent vingt-cinq bataillons & quarante escadrons assiéger Limbourg.

M. de Pracontal eut ordre , avec dix-huit bataillons & quinze escadrons , de les observer , d'autant que dans ce temps-là le Maréchal de Tallard , qui commandoit l'armée sur le Rhin , faisoit le siege de Landau ; & la Cour avoit ordonné,

— qu'en cas que les ennemis envoyassent
1703. un détachement de Flandre pour le
Rhin , Pracontal y marcheroit aussi.
Pour cet effet il se campa à Marches dans
les Ardennes ; la garnison de Limbourg
fut obligée de se rendre prisonniere de
guerre le 27 Septembre. Le Duc de
Marlborough , qui y étoit allé lui-même,
revint ensuite à Saint - Tron rejoindre
son armée ; mais dans les premiers jours
d'Octobre il se retira à Tongres , &
nous étendîmes notre armée à Diest , &
le long du Demer. Le reste du mois l'on
ne songea , de part & d'autre , qu'à s'a-
muser , pour s'empêcher d'envoyer des
troupes en Allemagne : nous fîmes
même embarquer du canon à Namur ,
où les Maréchaux se rendirent de leurs
personnes pour y faire accroire que nous
voulions assiéger Huy. Mais enfin , un
détachement des ennemis étant parti
pour aller au secours de Landau , &
M. de Pracontal le côtoyant , notre
campagne prit fin le 2 de Novembre.

Au retour de l'armée , je me fis natu-
 raliser François , en ayant demandé & 1703.
 obtenu la permission du Roi d'Angle-
 terre.

Cet hiver , l'Empereur ayant , par le
 moyen des Anglois & des Hollandois , 1704.
 engagé le Portugal à se déclarer pour la
 Ligue , résolut d'envoyer en Portugal son
 second fils , l'Archiduc Charles , afin de
 tâcher d'exciter , par la présence de ce
 Prince , les Espagnols à se déclarer contre
 Philippe V , d'autant que l'Amirante
 de Castille , qui s'étoit retiré à Lisbonne ,
 avoit assuré que la nation Espagnole ne
 demandoit pas mieux , pour peu qu'elle
 fût soutenue. Sur ce principe , l'Empe-
 reur déclara l'Archiduc Roi d'Espagne ,
 & le fit passer en Hollande , d'où il de-
 voit aller en Portugal avec douze mille
 hommes de Troupes Angloises & Hol-
 landoises : sur quoi le Roi fit marcher
 en Espagne dix-huit bataillons & dix-
 neuf escadrons , au secours de son petit-
 fils , & je fus nommé le Général de ces

1704.

troupes. Puysegur, Maréchal de camp, & qui avoit, depuis nombre d'années, fait la charge de Maréchal des Logis de l'armée en Flandre, fut envoyé à l'avance à Madrid, afin de faire les arrangements pour tout ce qui regardoit la guerre. Après avoir réglé avec Orry les endroits où se devoient faire les magasins, & donné les instructions pour tous les préparatifs nécessaires, il alla visiter les frontières de Portugal, afin de pouvoir, à mon arrivée, me rendre un meilleur compte de toutes choses. Mais à son retour il se plaignit très-vivement de ce qu'Orry l'avoit trompé, n'ayant rien trouvé de ce qu'on lui avoit assuré être déjà dans les magasins. Sur cela, grandes lettres furent écrites à Versailles. L'Abbé d'Étrées, Ambassadeur de France, ennemi juré de Madame des Ursins, & par conséquent Orry qui en étoit la créature & le conseil, se joignit à Puysegur; le Roi & la Reine d'Espagne prirent le parti d'Orry, de manière que le Roi ne

sachant que croire , m'ordonna d'exa-
miner cette affaire , & de lui mander 1704.
la vérité de ce que j'aurois découvert
sur cela , aussi bien que sur toutes les
autres brouilleries de la Cour d'Espagne.

J'arrivai à Madrid le 15 Février, où
d'abord S. M. Catholique me fit Capi-
taine Général de ses armées. Je fis aussi
la cérémonie de me couvrir , ayant été
introduit à l'audience par le Duc d'Ar-
cos , comme parrain , selon la coutume
d'Espagne. Je commençai ensuite par
examiner ce qui regardoit les magasins,
comme ce qui m'importoit le plus. Toute
la tracasserie entre Puysegur & Orry ne
venoit que d'un mot mal entendu ; car
Orry avoit dit à l'autre , en présence du
Roi d'Espagne, que les magasins seroient
faits , & Puysegur avoit cru qu'il l'avoit
assuré qu'ils étoient faits. Orry faisoit
voir clairement que, comme on n'avoit
pu déterminer les endroits des différens
emplacemens , jusqu'à l'arrivée de Puy-
segur , il n'avoit pas été possible , dans

son côté être la maîtresse , ou du moins paroître l'être ; ce qui ne tarda pas à refroidir l'amitié qu'ils avoient autrefois contractée à Rome. Orry , qu'on avoit envoyé de France , pour travailler sous l'Ambassadeur à l'arrangement des Finances , crut que le caractère & la jalousie de ces deux rivaux lui pourroient fournir le moyen de s'ériger lui-même en Ministre. Pour cet effet , comme il trouvoit plus d'accès pour la flatterie dans Madame des Ursins , & que de plus celle-ci pouvoit être plus utile à ses projets , ayant la confiance de la Reine , & tout pouvoir sur son esprit , il s'attacha totalement à elle , & eut grand soin de lui faire remarquer les manieres du Cardinal ; comme aussi de lui insinuer qu'il ne tenoit qu'à elle de gouverner entièrement cette Monarchie , & que pour lui il travailleroit de toutes ses forces , pour lui être de quelque utilité. Il n'est pas étonnant que de pareils discours fissent leur effet ; ainsi ils concerterent ensemble

1704. tout ce qu'il falloit faire pour éloigner le Cardinal. A la sollicitation de la Reine, le Roi-Catholique en écrivit à son grand-pere, avec tant d'instance, qu'il l'obtint.

L'Abbé d'Etrées, neveu du Cardinal, ayant fort envie de devenir Ambassadeur, fit sa cour autant qu'il put à Madame des Ursins, blâmant devant elle la conduite de son oncle, & enfin fit si bien, qu'à force de promettre qu'il ne feroit jamais que ce qu'il lui plairoit, & qu'il dépendroit totalement de ses volontés, elle engagea S. M. Catholique d'écrire en France, pour que l'Abbé succédât au Cardinal. Cela fut accordé, & en apparence le nouvel Ambassadeur vivoit dans une parfaite intelligence avec elle; mais la Princesse des Ursins, ayant eu quelque soupçon que l'Abbé n'agissoit pas de bonne foi, engagea le Roi d'Espagne à faire prendre à la poste le paquet de l'Ambassadeur, pour M. de Torcy; elle y trouva l'éclaircissement qu'elle cherchoit, car l'Abbé y dé-

crioit sa conduite, & se lamentoit de la
 la dissimulation qu'il étoit obligé d'avoir. 1764
 Madame des Ursins, après avoir pris
 copie de cette lettre, & avoir mis sur
 la marge de l'original ses réponses & ses
 réflexions, l'envoya elle-même par un
 Courier au Roi, & se plaignit haute-
 ment de la perfidie & des calomnies de
 l'Abbé; mais aussi ce qu'elle venoit de
 faire déplut fort à la Cour de France,
 qui considéroit cette action comme un
 attentat au Droit des Gens, les dépêches
 des Ambassadeurs devant toujours être
 sacrées.

Il est aisé de croire qu'après cet éclat,
 la haine entre les partis contendans,
 montée à un tel point, ne pouvoit être
 assouvie que par la destruction de l'un des
 deux. La Princesse des Ursins avec Orry
 étoit soutenue de la Reine: l'Abbé avoit
 pour lui M. de Torci, & la plupart des
 Ministres de la Cour de France, & tout
 ce qu'il y avoit d'Espagnols mécontents du
 Ministère de Madrid: Puysegur s'étoit

.....
..... de ce
..... l'accusation
..... arrivée ,
..... de
..... pas de
.....
..... autres ,
.....
..... d'ail-
..... importantes ,
..... dans des
..... , qu'inutiles
..... principa'ement
..... Je m'appliquai donc à régler tout
..... aux prépa-
..... campagne.
..... , qu'il n'ob-
..... être néces-
..... caractère
..... , si le faisoit de tout ,
..... tout.

Le Roi d'Espagne voulant comman-
der son armée en personne , je le dé-
terminai à partir de Madrid , le 4 de

Mars, pour s'approcher de la frontière. ~~Il est~~
 Il est vrai qu'il n'y avoit encore rien 1704
 de prêt pour l'ouverture de la campagne;
 mais, comme l'Abbé d'Etrées avoit
 ordre de la Cour de presser le départ
 de S. M. Catholique, je crus devoir le
 seconder du mieux que je pourrois. Le
 Roi, qui étoit très-irrité contre Ma-
 dame des Ursins, vouloit éloigner son
 petit-fils de la Reine, afin d'en obtenir
 plus aisément le renvoi de Madame des
 Ursins. Je n'avois nulle part à ce dessein;
 & qui plus est, je l'ignorois. J'accom-
 pagnai S. M. C. jusqu'à Placencia, où il
 fut déterminé qu'il resteroit jusqu'à ce
 que je lui fisse savoir que tout étoit prêt,
 & que, pour presser les affaires, je me
 rendrois à Alcantara. Je ne fus pas long-
 temps sans être obligé de faire un tour
 à Placencia. L'Abbé d'Etrées avoit reçu
 l'ordre de faire partir incontinent de
 Madrid la Princesse des Ursins, & avoit
 pour cet effet une lettre à remettre au
 Roi d'Espagne; mais comme l'on crai-

M É M O I R E S .

~~pour que l'Abbé~~ pour qui ce Prince
~~704. avait conçu une aversion éternelle~~, ne
 put point être ~~par~~ venir à lui par son fidèle
 de cette commission, j'eus ordre de l'ap-
 peler, lui communiquer, & d'employer
 même les termes les plus fiers, pour
 engager S. M. C. à consentir à la vo-
 lonté du Roi. Nous changeâmes le Port
 d'Amsterdam, Contre-maître de S. M. C.
 de son fief primitif pour l'envoyer à ce
 Prince, & malgré toute sa tendresse
 pour la Reine, son amitié pour la Prin-
 cesse, il ne balança pas un instant à se
 conformer aux desirs du Roi : ainsi l'Abbé
 n'eut autre chose à faire qu'à donner la
 lettre, & moi qu'à consoler le Roi d'Es-
 pagne, qui étoit pénétré du chagrin que
 ressentiroit la Reine de cette aventure.
 J'écrivis à Madame des Ursins, pour lui
 témoigner la part que je prenois à son
 malheur ; mais en même temps pour lui
 conseiller, comme son ami, d'obéir avec
 toute la promptitude & la soumission
 possible ; car, malgré le consentement

de S. M. C. nous n'étions pas sûrs de ce que feroit la Reine, Princesse d'une vi- 1704.
 vacité, d'une sensibilité & d'une hauteur
 infinies. Madame des Ursins ne balança
 pas sur le parti qu'elle avoit à prendre,
 &, pour montrer son obéissance, elle
 partit de Madrid dès le lendemain qu'elle
 eut reçu l'ordre. La Reine fut outrée
 de rage & de douleur; elle jettoit feu
 & flammes contre les ennemis de la
 Princesse, & contre ceux qu'elle croyoit
 avoir contribué à ce changement, ou
 même en avoir été bien aises : & l'on
 ne peut pas dire qu'elle eut tort; car ils
 n'avoient pas eu pour elle les égards,
 ni le respect qui lui étoit dû. Rien n'étoit
 plus piquant pour une Reine, qui se
 sentoît, que de se voir enlever une per-
 sonne, en qui elle avoit une entière
 confiance. Leurs Majestés Catholiques
 irritées de ce que l'Abbé d'Etrées ve-
 noit de faire, écrivirent si fortement au
 Roi contre lui, qu'ils obtinrent pro-
 messe qu'il seroit rappelé; & en effet le

~~=====~~ Duc de Gramont fut nommé, mais
 1704 ne put arriver que dans le mois de Juin
 ainsi l'Abbé resta à l'armée jusqu'à ce
 temps-là.

Tous nos arrangemens faits, nous résolûmes d'ouvrir la campagne le premier jour de Mai. Notre projet étoit que le Roi d'Espagne entreroit en Portugal par la droite du Tage, & se rendroit maître de Salvatierra, Monsanto, Castel-Branco, & de tout le pays, jusqu'à Villaveilla, qu'en même temps le Prince de Tarcia, marchant par l'autre côté du Tage, prendroit Castel-de-Vide, Port-Alegre, & se rendroit à Missa pour communiquer avec nous par le moyen d'un pont de bateaux que nous devions faire à Villaveilla; que de là nous descendrions à Abrantes, d'où nous verrions ensuite le parti que nous aurions à prendre, cela dépendant des mouvemens que feroient les ennemis, de la position du pays que nous ne connoissions pas, & même de la saison qu'on

nous avoit asûrés ne pas permettre de res-
 ter campés au delà du mois de Juin. Don 1704.
 Francisco Ronquillo , Gouverneur des
 armes de la vieille Castille , & sous lui
 Joffreville, Maréchal de Camp François,
 venoit aussi , pour faire diversion , d'en-
 trer en Portugal du côté d'Almeyda, avec
 quinze escadrons. Le Roi d'Espagne s'é-
 tant rendu à Alcantara le 3 de Mai , son
 armée se mit en marche le lendemain ;
 nous ayons environ vingt-cinq batail-
 lons & quarante escadrons. L'on investit
 Salvatierra , dont le Gouverneur , & la
 garnison composée de deux bataillons ,
 se rendirent au bout de deux jours pri-
 sonniers de guerre : il nous en auroit
 fallu au moins douze , s'ils eussent voulu
 se défendre ; mais le Portugais , qui , dès
 que nous parûmes , tira force coups de
 canon , se rendit prisonnier de guerre ,
 dès que je le fis sommer au nom de Sa
 Majesté Catholique , en faisant même
 beaucoup d'excuses d'avoir tiré , ne sa-
 chant pas la présence de ce Prince , en

~~vers~~ vers qui il n'avoit garde de manquer
1704. de respect.

Les châteaux de Segura & de Rosmarinos , se rendirent aussi de la même manière. Nous envoyâmes un détachement , qui au bout de trois jours prit le château de Monsanto , de là nous avançâmes à Castelbranco , qui ne se défendit que quatre jours. Il est assez surprenant que des endroits , qui pouvoient faire quelque résistance , se soumissent si facilement , tandis que les bourgs , les villages , & tous les lieux ouverts , par où nous passâmes , se défendirent , & par là furent saccagés.

Il pensa nous arriver à Castelbranco une aventure fâcheuse. Quelques François & Espagnols se querellerent au sujet de quelque butin ; ils en vinrent aux mains , & il y en eut plusieurs de tués de part & d'autre. Les balles même vinrent dans un champ où le Roi d'Espagne faisoit sa halte ; j'accourus dans l'instant , & par bonheur j'en imposai

si bien aux deux Nations , que depuis ce
ce temps il n'y eut rien de pareil. 1692.

Après la prise de Castelbranco , ayant su que le Général Fagel étoit campé avec deux bataillons Hollandois à sept ou huit lieues de nous , à mi-côte de la Sierra-Estraya , auprès de Sourcira , nous détachâmes le Marquis de Thouy , Lieutenant Général , avec huit bataillons & quelques escadrons , pour tâcher de le surprendre.

Cela réussit à merveille , & les deux bataillons , qui se croyoient en sûreté par leur position , & par notre éloignement , furent à la pointe du jour enveloppés. Fagel se sauva tout seul , mais le Major Général Veldren , & tout le reste fut pris.

Le Prince de Tzerclaës , loin d'exécuter de son côté ce dont nous étions convenus , étoit resté sur la frontiere d'Estremadure , alléguant pour raison , que le Duc de Schomberg , Général des Anglois , étant campé à Estremos avec

== un corps considérable , lui couperoit les
 1704. vivres , & toute communication avec
 notre pays.

Tzerclaës avoit pourtant douze bataillons, dont quatre François , & trente escadrons, & Schomberg n'avoit en tout que trente compagnies de cavalerie. La timidité de Tzerclaës alla même à un tel point , qu'il fut plusieurs fois prêt de retourner sous Badajos , & il n'en fut empêché que par le Chevalier d'Asfeld, Maréchal de Camp François , que j'avois mis exprès auprès de lui. Voyant donc que malgré les ordres réitérés du Roi d'Espagne , il n'avançoit pas , nous fûmes obligés de passer le Tage à Villaveilla pour l'aller chercher. Nous laissâmes deux bataillons & un escadron pour la garde du pont , & à Castelbranco cinq bataillons & quinze escadrons , aux ordres de M. de Gaëtano , Maréchal de Camp Espagnol. J'avois voulu y laisser M. de Thouy , Lieutenant Général François ; mais il s'en excusa , par l'espèce
 de

de manie qu'il avoit de ne jamais vou-
loir ce qu'on lui proposoit, s'imaginant 1704
toujours que c'étoit quelque ruse de ses
ennemis, dont il croyoit, sans raison, avoir
un grand nombre, pour l'éloigner, ou
pour lui jouer quelque piece. Nous
allâmes à Missa, & de là à Port-Alegre,
où enfin le Prince de Tzerclaës arriva en
même temps que nous.

Cette place qu'il avoit trouvée très-
forte, & qui, pour la prendre, requéroit
beaucoup d'artillerie, fut prise le len-
demain de notre arrivée par le Cheva-
lier d'Asfeld en six heures de temps : on
avoit, pendant la nuit, fait monter du
canon sur une hauteur qu'on croyoit im-
praticable : de là on découvroit dans la
ville & dans les ouvrages, de maniere
qu'après qu'on eut tiré quelque temps, les
ennemis abandonnerent les ouvrages, dont
nous étant emparés, la garnison, compo-
sée de deux bataillons Portugais & d'un
Anglois, se rendit prisonniere de guerre.

Pendant que nous étions occupés dans

1704. l'Alentéjo , le Marquis de Lasminas , Général des Portugais , avoit assemblé auprès d'Almeyda dix-huit bataillons , & autant d'escadrons. Il commença par piller le bourg de Guinaldo , & de là traversant la Sierra Estrecha à Pena-Major , il attaqua Monsanto , qu'il reprit : sur cela M. de Gaëtano , qui étoit campé à Castel-Branco , craignant qu'on ne lui coupât les vivres , qu'il tiroit de la Zarza , & que même les ennemis n'attaquassent Salvatierra , se replia à la Zarza , où se trouvoit M. de Ronquillo , Lieutenant Général , & Gouverneur des armes de la vieille Castille , qui , sur la marche de Lasminas , y étoit venu avec son petit corps. Me fiant très-peu au savoir-faire de ces Généraux Espagnols , j'envoyai M. de Joffreville en diligence pour les joindre : dès qu'il fut avec eux , il persuada à Ronquillo de marcher en avant sur les ennemis ; mais comme il étoit à propos de les reconnoître avant que de se trop engager , il laissa son infanterie , au

nombre de huit bataillons, à un défilé, ~~et~~
 & s'avança avec quinze escadrons : il 1704.
 trouva toute l'armée Portugaise qui mar-
 choit à lui ; ainsi , jugeant que la partie
 n'étoit pas égale , il se retira. Les enne-
 mis étoient si près , que cela ne se put
 faire qu'après avoir fait plusieurs charges ;
 mais il se comporta avec tant de pru-
 dence & de valeur , qu'il culbuta tou-
 jours ce qui se présenta , & enfin re-
 passa le défilé. Ensuite il marcha , sans
 être suivi , jusqu'à Salvatierra , vers la-
 quelle place il avoit mandé à son infan-
 terie de prendre les devants. Il y arriva
 une aventure assez bizarre : comme il
 avoit plu , plusieurs Cavaliers & Fan-
 tassins de l'arrière-garde ayant déchargé
 leurs armes , l'infanterie qui commen-
 çoit à camper auprès de la Zarza , s'ima-
 ginant que c'étoit les ennemis qui avoient
 battu la Cavalerie , prit tout-à coup l'é-
 pouvante , & s'enfuit jusqu'à Alcantara.
 Les bagages furent pillés par ceux des
 Soldats , qui , moins saisis de peur , son-

1704 ~~=====~~ gerent à profiter du désordre où étoit tout le monde. Le lendemain toute cette infanterie , fort honteuse , revint à la Zatta rejoindre Ronquillo & Joffreville. J'avois détaché le Marquis de Risbourg , Maréchal de Camp , avec trois bataillons & six escadrons , pour aller par Villavella & Castel-Branco , renforcer le corps de Ronquillo , & Joffreville lui avoit donné pour le rendez-vous de leur jonction le défilé que j'ai marqué ci-dessus. Risbourg ne sachant rien de l'affaire qui s'étoit passée , y arriva quelque temps après l'action , & découvrit facilement que les troupes qu'il y voyoit n'étoient pas les nôtres. Il ne laissa pas de faire si bonne contenance , que les ennemis , aussi peu avertis de sa marche que lui de la leur , n'osèrent l'attaquer, ne sachant pas quelle étoit sa force ; ce qui donna le temps à Risbourg de se retirer à Castel-Branco , où je le joignis le lendemain avec huit bataillons & quatorze escadrons , ayant

laissé le Roi d'Espagne campé à Nissa ~~=====~~
avec le reste de l'armée. 1704.

Mon intention étoit d'aller au secours de Monfanto ; mais ayant appris qu'il étoit rendu, je voulois marcher au Marquis de Lasminas. Pour cet effet, j'avertis Ronquillo de se trouver avec ses troupes à Duero, afin de me joindre, & le lendemain ayant avec les miennes passé la riviere de Pont-Sul, j'y allai camper.

Les ennemis, qui ignoroient mon arrivée, marcherent par l'autre côté du Pont-Sul, sur le chemin de Castél-Branco, dans le dessein d'aller rompre notre pont sur le Tage. Ma jonction étant faite, je remarchai à la pointe du jour par le même chemin, & ayant repassé le Pont-Sul, je campai près de Castél-Branco, avec intention de marcher le lendemain aux ennemis ; mais ceux-ci, pour le coup, avertis que j'y étois avec un gros corps, se retirèrent dans l'instant vers la montagne, & se placèrent sous Pena-Major.

1704. Voyant donc qu'il n'y avoit plus moyen de les attaquer, je laissai au Comte d'Aguilar, Lieutenant Général, le commandement de ce camp, & retournai de ma personne rejoindre Sa Majesté Catholique. Dans ce temps-là, le Marquis de Villadarias, Capitaine Général d'Andalousie, s'étoit approché de nous, avec dix bataillons & quelques escadrons. Il eut ordre de faire le siège de Castel-de-Vide, & nous lui envoyâmes le Chevalier d'Asfeld, avec huit bataillons François. La place de soi-même n'étoit pas bonne; mais toutefois, comme outre l'enceinte de la ville il y avoit un bon & grand château, nous aurions eu de la peine à nous en rendre maîtres, tant par rapport à notre médiocre artillerie, mal fournie de tout, que par rapport aux chaleurs qui étoient devenues excessives. Mais par bonheur, au bout de quatre jours de siège, notre canon ayant commencé à égratigner la muraille, le Gouverneur Portugais demanda à capituler, & en-

voya en orage un Colonel Portugais & ~~un~~ un Anglois. On leur proposa d'être pri- 1704.
sonniers de guerre : sur quoi l'Anglois
se mit à jurer & tempêter , disant qu'il
n'y consentiroit jamais ; mais nous trou-
vâmes moyen d'intimider le Gouver-
neur , en l'assurant que , s'il se défendoit ,
nous passerions tous les hommes au fil
de l'épée , tandis que les femmes se trou-
veroient nécessairement exposées à la bru-
talité des Soldats ; au lieu que se rendant
maintenant , nous laisserions à lui & aux
Officiers tous leurs équipages , & qu'on
s'engageroit à empêcher tout pillage &
désordre dans la ville.

Il consentit donc à se rendre prison-
nier de guerre , & les Anglois n'y vou-
lant point acquiescer , les Portugais nous
introduisirent dans la ville. Sur cela les
Anglois voulurent se saisir du château ;
mais le Gouverneur , pour leur ôter le
moyen de se défendre , avoit fait jeter
dans le puits toute la poudre ; en sorte
que les Anglois furent contraints de subir

le fort du reste de la garnison , qui consistoit en deux bataillons Portugais , & un Anglois.

Pendant le siege de Castel-de-Vide , le Duc de Gramont, nouvel Ambassadeur, arriva au camp de Nissa , & l'Abbé d'Estrees , deux jours après , prit congé de S. M. C. , bien joyeux de sortir avec honneur d'un emploi où il ne recevoit que des dégoûts : le Roi , quelque temps auparavant , lui avoit envoyé le Cordon-bleu , pour marque publique de la satisfaction qu'il avoit de lui ; chose d'autant plus agréable , qu'il y avoit peu ou point d'exemple qu'on l'eût donné à un Ecclésiastique qui n'étoit , ni Evêque , ni Cardinal.

Les chaleurs étant devenues si insupportables , qu'il n'étoit plus possible de tenir la campagne , nous décampâmes de Nissa le 1.^{er} de Juillet , & retournâmes sur terres d'Espagne , pour prendre des quartiers de rafraîchissement.

Le Roi Catholique s'en retourna à

Madrid , le Prince de Tzerclaës à Ba-
dajos ; & le Marquis de Villadarias ,
après avoir pris le château de Marveon ,
rasé Port-Alegre & Castel-de-Vide , reprit
le chemin d'Andalousie : quant à moi , je
me rendis à Ciudad-Rodrigo , & le Comte
d'Aguilar , après avoir rasé Castel-Bran-
co , revint à Alcantara. La raison pour-
quoi nous fîmes raser toutes nos con-
quêtes , à la réserve de Marveon , de
Salvatierra & de Segura , c'étoit le grand
éloignement de ces places , la difficulté
de les ravitailler , & le nombre de trou-
pes qu'il auroit fallu pour les garder ;
ce qui auroit trop affoibli notre armée ,
déjà extrêmement diminuée par les ma-
ladies. Le Marquis de Lasminas , voyant
que nous avions séparé l'armée , mar-
cha de Pena-Major , pour se rendre à
Almeyda , & de là pareillement mettre
les troupes en quartier ; mais , comme
pour la commodité du chemin il effleura
notre frontiere , cela m'obligea de ras-
sembler les quartiers voisins , crainte

1704.

qu'il n'eût dessein d'attaquer Ciudad-Rodrigo , qui n'avoit pour toute fortification qu'une simple muraille , & qui par conséquent auroit été pris avant que de pouvoir être secouru. Mais dès que les ennemis eurent passé le Coa , & réparti leurs troupes , j'en fis autant des miennes , que j'étendis derriere Ciudad-Rodrigo , entre le Duero & la Sierra de Gata. Ainsi finit cette premiere campagne, dont le succès auroit dû être plus considérable ; mais la timidité & l'imbécillité du Prince de Tzerclaës nous fit perdre, (ainsi que je l'ai dit,) un mois tout entier de deux que nous avions , & par là nous empêcha d'aller jusqu'à Abrantes , à quatorze lieues au dessous de Villaveilla , & à quatorze seulement de Lisbonne. Nous aurions pu nous y établir, y faire descendre notre pont , & peut-être même que , la seconde campagne , nous aurions pu aller jusqu'à Lisbonne ; mais le retardement de l'exécution de ce projet donna le temps aux ennemis

de s'accommoder dans les grandes montagnes , qui séparent Villavella d'avec ~~les~~ 1704
Abrantes.

Le Duc de Schomberg ne fit pas un meilleur personnage , car il resta toujours les bras croisés à Estremos , ou Elvas , sans jamais songer à nous inquiéter. en rien , ni même à nous observer ; de manière que , tant que nous fûmes dans l'Alentéjo , nous ne vîmes pas un seul de ses partis : aussi fut-on en Angleterre si mécontent de lui , que le Comte de Galway fut envoyé pour commander à la place.

La grande faute des Généraux ennemis fut dans la disposition de leurs troupes , avant l'ouverture de la campagne ; car au lieu de les mettre à portée de se pouvoir joindre en corps d'armée , pour nous faire tête , de quelque côté que nous allassions , ils les répartirent , partie d'un côté , partie de l'autre du Tage , sans avoir seulement eu la précaution de faire un pont de bateaux , ni à Villa-

1702. vella , ni à Abrantes , pour leur communication. C'est aussi ce qui nous déterminâ à marcher tout droit en avant le long du Tage , afin de profiter de leur mauvaise situation , & de les empêcher de se joindre du reste de la campagne. Cela nous réussit , & auroit peut-être causé la perte du Portugal , si le Prince de Tzerclaës eût exécuté ce dont nous étions convenus , & si nous n'avions manqué de beaucoup de choses essentielles pour une entreprise de cette nature. Nous fûmes toujours dans une grande disette de pain , dont quelques gens vouloient rejeter la faute sur Orry , sans trop se soucier d'examiner si c'étoit la sienne ou non. Pour moi , qui dois le mieux savoir qu'un autre , & qui n'ai jamais eu d'amis , ni d'ennemis , que par rapport au bien du service , je me crois obligé d'excuser Orry en partie : en voici la raison. Puysegur , qu'on avoit envoyé dès le mois de Décembre , pour arranger les préparatifs de guerre , ayant réglé qu'on se

serviroit de caissons à la maniere de ~~France~~ France , Orry en fit aussi - tôt faire le nombre suffisant ; mais malheureusement il se trouva que dans le pays où nous fîmes la guerre , & dont Orry avoit moins le temps que Puysegur de s'informer , les chemins étoient presque impraticables pour les voitures , en sorte que nombre de caissons se brisoient , & par conséquent le pain n'arrivoit jamais à temps , ni en la quantité requise : de plus , comme nous étions fort avant en Portugal , & qu'il falloit que nos convois vinssent de loin , les chaleurs gâtoient une partie du pain : à la vérité il y avoit en cela beaucoup de la faute des Commis , qui , pour gagner davantage en donnant plus de poids au pain , ne le cuisoient jamais assez ; ce qui contribuoit à le faire gâter plutôt. Orry ne pouvoit être lui-même par-tout à soigner toutes choses , & je lui dois cette justice , qu'il n'épargnoit point ses peines pour remédier à tous ces malheurs ; mais

1704. aussi ses ennemis faisoient de leur côté tout ce qu'ils pouvoient pour le faire échouer , au hasard de tout ce qui en pourroit arriver de fâcheux pour nos maîtres. Nous n'avions aussi que très-peu d'artillerie , & encore moins de munitions de guerre ; de maniere que , si quelqu'une des places que nous prîmes eût voulu se défendre , je doute que nous eussions eu de quoi la prendre. Le manque d'orge pensa faire périr toute notre cavalerie Espagnole , & nous autres Etrangers en fûmes causes , pour n'avoir pas voulu croire les gens du pays , qui nous asûroient qu'il falloit nécessairement donner de l'orge aux chevaux d'Espagne , sans quoi ils périssent : nous étions accoutumés dans les autres pays à ne donner à la cavalerie , que les fourrages que l'on trouvoit sur terre. Cette expérience fit que dans la suite nous nous conformâmes à la maniere Espagnole : notre cavalerie Françoisse diminua aussi des deux tiers par les chaleurs. J'établis mon

quartier général à Salamanca, où j'appris la victoire de M. le Comte de Toulouse dans la Méditerranée, sur la flotte combinée d'Angleterre & de Hollande ; j'en fis la réjouissance, quoiqu'intérieurement j'eusse une douleur vive, ayant su en même temps par un Courier de la Cour, que le Maréchal de Tallard avoit été battu, & pris à Hochster; nouvelle bien plus importante : car la première ne servoit qu'à retenir cette année les Catalans dans leur devoir, & à donner de la réputation au Comte de Toulouse, au lieu que la dernière nous chassoit totalement de l'Allemagne, & nous ramenoit à défendre nos frontieres d'Alsace.

Le Prince de Darmstadt débarqua cet été à Gibraltar, & s'empara de cette place, dont la garnison étoit très-foible, & le Gouverneur imbécille : sur cela le Duc de Gramont m'écrivit pour me représenter l'importance de reprendre cette place au plutôt, & pour me proposer

1704 d'y envoyer à cet effet un gros détache-
ment. Je n'en jugeai pas comme lui ,
prévoyant que dans peu j'aurois toutes
les forces du Portugal sur les bras ; &
ainsi , malgré tout ce qu'il m'écrivit par
ordre du Roi d'Espagne , je refusai net.
En effet , j'avois eu des avis réitérés que
les ennemis , informés du mauvais état
où la mortalité des hommes & des bêtes
nous avoit réduits , se préparoient à pro-
fiter de notre foiblesse , & qu'en con-
séquence ils rassembloient devers Coïm-
bre & Aguarda toutes les troupes ré-
glées du Portugal , ne laissant de l'autre
côté du Tage , que des milices. Leur
projet étoit bon ; car , s'ils avoient voulu
faire des efforts de l'autre côté du Tage ;
il ne leur auroit pas été facile de réussir
en peu de temps : indépendamment des
places qu'ils y auroient trouvées , comme
Alcantara , Valencia , Marveon , Albur-
kerque & Badajos , ce côté-là étoit fort
éloigné de Madrid , & même , pour y
aller , il falloit traverser un pays fort

aride , & ensuite passer le Tage. Ils au-
roient pareillement trouvé des places 1704.
entre la Sierra de Gata & le Tage , &
de grandes difficultés pour les subsis-
tances ; ils auroient laissé Alcantara , &
notre armée derriere eux : au lieu qu'entre
le Duero & la Sierra de Gata , ils ne
trouvoient que Ciudad-Rodrigo , (ville
sans défense , ainsi que je l'ai marqué ci-
devant ,) & de là à Madrid , il n'y avoit
que cinquante lieues , tout bon pays ,
très-abondant , & si ouvert , qu'il n'étoit
guere possible d'arrêter un ennemi , qu'a-
vec des forces à peu près égales. Je sa-
vois pour certain que l'armée des en-
nemis seroit composée de trente - sept
bataillons , dont dix étoient Anglois ou
Hollandois , & de cinquante escadrons.
Je n'avois à leur opposer que dix-huit ba-
taillons François réduits à rien , & trente-
sept escadrons des plus foibles , sans
compter cinq bataillons Espagnols de
garnison à Ciudad-Rodrigo , ne faisant
que cinq cents hommes. Le reste des

1704 troupes Espagnoles étoit en Estramadure aux ordres du Prince de Tzerclaës , dont l'infanterie étoit si diminuée , qu'il n'y avoit pas un bataillon qui passât cent hommes.

J'avertis la Cour de Madrid des mouvemens des ennemis , de leurs projets , & de la nécessité de m'envoyer au plutôt une augmentation de troupes , afin d'arrêter l'ennemi , ou si cela ne se pouvoit qu'en combattant , d'être en état de le faire avec un peu moins de désavantage.

Le Prince de Tzerclaës , qui voyoit de son côté un grand mouvement , à cause des milices Portugaises qui alloient remplacer les troupes réglées , écrivit fortement sur le danger où il étoit , disant que Badajoz alloit être assiégée , & que toute l'Estramadure seroit perdue , si on ne lui envoyoit du secours. Sur cela, on fit partir de Madrid les régimens des Gardes , infanterie & cavalerie , pour l'aller joindre , & l'on m'ordonna de lui

envoyer aussi des troupes. Non - seule-
 ment je refusai de le faire , mais j'écri- 1704.
 vis que les appréhensions de ce Général
 étoient chimériques , & que je pouvois
 donner pour certain , que dans très-peu
 de temps le Roi de Portugal & l'Ar-
 chiduc viendroient m'attaquer. L'on con-
 tinua pourtant à ne faire nulle attention
 à toutes mes représentations ; à quoi
 Puysegur, qui se trouvoit alors à Madrid,
 aida beaucoup ; car il soutenoit que les
 ennemis ne pouvoient rassembler une
 armée suffisante pour se présenter devant
 moi ; ainsi je fus traité de visionnaire.

Cependant les Portugais continuoient
 leurs préparatifs à Almeyda , & leurs
 troupes se rendirent de toutes parts à
 Aguarda. Les Princes même étoient arri-
 vés à Coïmbre avec les statues de Saint
 Antoine de Padoue , & ils avoient déjà
 publié leur départ pour la frontière. Je
 récrivis encore si fortement , qu'à la fin on
 commença à croire que je pourrois peut-
 être avoir raison ; ainsi l'on fit prendre

Le 10^e jour de Salamanque aux Gardes à che-
 val. Si l'on envoia ordre au Prince de
 Portugal de faire avancer le Marquis
 de Bay. Lieutenant General, avec quinze
 escadrons, auprès d'Almeida, afin d'être
 à portée de marcher de son côté, ou du
 sien, selon le besoin. Le premier de
 Septembre je me campai à Caltras, à
 quatre lieues en arrière de Ciudad-Ro-
 drigo, avec dix bataillons les plus éloi-
 gnés; je plaçai à une lieue de moi à
 San-pedro la cavalerie Espagnole, &
 ordonnai au reste des troupes d'être prêts
 à marcher au premier ordre. Le 13, j'eus
 avis que les ennemis commençoient à
 s'assembler sous Almeida: sur cela, ne
 doutant plus qu'ils ne se misent bien-
 tôt en mouvement, je me mis en marche
 dès le même soir avec la cavalerie, pour
 aller me poster à Felices-el-Chico, qui
 n'est qu'à trois lieues d'Almeida, & sur
 la rivière d'Agueda, dont j'avois résolu
 de disputer le passage. Cette rivière pre-
 nait sa source dans la Sierra de Gata, de-

vers Pedrosin , au milieu de montagnes 170
difficiles & couvertes de bois ; de là elle
couloit par des fonds , dont les bords
étoient assez escarpés , & venoit en passant
auprès de Ciudad-Rodrigo traverser toute
la plaine , en deçà de la Sierra de Gata ,
puis elle alloit se jeter dans le Duero :
à la vérité , il y avoit beaucoup de pas-
sages , & si peu d'eau durant l'été , qu'elle
ne couloit presque plus ; mais les bords ,
comme j'ai déjà dit , étoient très-escar-
pés en beaucoup d'endroits. Toute mon
infanterie se rendit le lendemain à Felices-
el-Chico , & je me fis joindre en peu de
jours par la cavalerie Françoisse , & par
le Marquis de Bay. La Cour de Madrid ,
avertie de ce qui se passoit sur la fron-
tiere , commença à avoir une si grande
frayeur , qu'elle m'envoya ordre de rester
sur la défensive , & sur-tout de ne
point risquer une action. Je répondis
qu'il falloit nécessairement défendre l'A-
gueda , ne connoissant point d'autre poste
où je pusse arrêter les ennemis , & les

1704. ~~empêcher~~ empêcher d'aller à Madrid. Sur cela, l'on me récrivit encore qu'absolument l'on me défendoit une action, & qu'ainsi j'eusse à me retirer à mesure que les ennemis avanceroient. Malgré tous ces ordres si positifs du Roi d'Espagne, je crus qu'il y alloit de sa Couronne de n'en rien faire, & je résolus de défendre l'Agueda, au hasard de tout ce qui en pourroit arriver, étant convaincu que, si je ne le faisois, l'Espagne étoit perdue; ainsi qu'il valoit mieux risquer la bataille avec quelque espérance de succès, que de tout abandonner, & de tout perdre sans coup férir, manœuvre honteuse & infâme. Vers la fin du mois, les ennemis décampèrent d'auprès d'Almeyda, & se campèrent à une lieue de moi. Ayant reconnu mon poste, qu'ils trouverent inattaquable, ils longerent par leur droite le long de la rivière, & j'en fis de même par ma gauche, campant toujours vis-à-vis d'eux. Au bout de quelques jours de marche, ils se campèrent à une petite

lièné de Ciudad-Rodrigo, Auprès de
 cette ville, la riviere faisoit un coude, 1704.
 ou demi-cercle, & les ennemis s'étoient
 placés au centre de ce demi cercle; éga-
 lement à portée de tenter les passages,
 qui étoient au dessus & au dessous de
 la ville. Cette situation m'obligea de
 faire une manœuvre que la seule néces-
 sité pouvoit excuser. Je séparai mon
 armée en deux, de maniere qu'une
 moitié étoit éloignée de l'autre d'une
 grosse demi-lieue, la ville se trouvant dans
 l'entre-deux. Toutes les troupes que
 j'attendois m'ayant alors joint, j'avois
 six mille cinq cents hommes de pied
 & trois mille cinq cents chevaux; les
 ennemis avoient dix-huit mille hommes
 de pied bien effectifs, & cinq mille
 chevaux. Cette grande supériorité ren-
 doit encore ma séparation plus dange-
 reuse; mais c'étoit un parti forcé, &
 il n'y avoit pas moyen, sans cela, de
 disputer le passage de la riviere, mon
 unique ressource. De l'autre côté de la

riviére, à moins d'en être du camp enne-
 1704. mi, il y avoit une hauteur qui régnoit
 fort loin, toujours parallèle à la rivière;
 nous l'occupions par nos Gardes de Ca-
 valerie, de manière que les ennemis ne
 pouvoient reconnoître notre situation
 sans avoir auparavant châssé nos gens;
 & c'est ce qu'ils balançoient à faire, ne
 voyant pas ce qui étoit derrière pour les
 soutenir. Au bout de deux jours, comme
 je me promenois sur les hauteurs vis-à-
 vis de ma droite, je vis qu'environ deux
 mille Fantassins & mille chevaux for-
 toient de la droite du camp ennemi,
 pour aller vers les hauteurs devant notre
 gauche. Le Marquis de Thouy, qui com-
 mandoit à gauche, vit ce mouvement, fit
 marcher quelques troupes du piquet pour
 aller vers nos Gardes; & comme je vis
 que les ennemis titonnoient fort, je
 marchai avec deux cents chevaux que
 j'avois avec moi. Pour les faire
 être plus en nombre, je les parta-
 geai en troupes, & longai toujours
 par

par la crête de la hauteur , comme si ~~je~~
 e voulois-aller tomber sur le flanc des 1704
 détachemens ennemis. Cela réussit ; les
 Généraux Portugais firent halte , & re-
 prirent ensuite le chemin de leur camp.

Les ennemis résolurent de ne plus
 s'amuser à nous tâter par détachemens ,
 mais de marcher avec toute l'armée ;
 ainsi le 8 Octobre , ils décamperent à
 la petite pointe du jour , & se mirent
 en marche , par leur droite , vers notre
 gauche. Dès que je vis qu'ils se por-
 toient tous de ce côté-là , j'y fis , dans
 l'instant , marcher ma droite. Voici ma
 disposition : comme l'on ne pouvoit ,
 à moins de remonter près de trois lieues,
 traverser la riviere d'Agueda au dessus
 de Ciudad - Rodrigo , que fort près de
 l'Abbaye de la Charité , où il y avoit
 un gué à passer six escadrons de front ,
 j'appuyai la droite de mon infanterie à
 ce Couvent , & étendis le reste jusqu'à
 une petite maison , sur un terrain élevé
 qui dominoit la plaine , par où les en-

~~Les~~ 1704-
 nemis devoient déboucher en sortant du gué. A la gauche de cette maison, je mis sur deux lignes l'aile gauche de cavalerie, à l'exception de six escadrons que M. de Joffreville porta sur une hauteur plus encore à gauche, à dessein de tomber sur le flanc des ennemis, dès qu'au sortir de l'eau ils voudroient se former. J'y plaçai aussi quatre pieces de canon, & le reste de mon artillerie étoit dispersé le long de notre front, dans les endroits d'où l'on découvroit mieux l'eau & la plaine. A la droite de l'Abbaye je mis en bataille mon aile droite de cavalerie, & derrière le centre de l'infanterie je plaçai deux régimens de Dragons.

Vers les neuf heures, nos Gardes s'étant retirées des hauteurs de l'autre côté de la riviere, les ennemis s'y formerent, ayant leur centre vis-à-vis du gué. Ils commencerent ensuite à nous canonner; mais notre canon leur répondit si vivement, que leur artillerie

se tut au bout de deux heures. Ils firent descendre des détachemens soutenus de 1704 quelques bataillons , pour approcher de la riviere ; mais notre canon les fit bientôt rebrousser chemin. Enfin , après nous avoir bien regardés , & vu que notre contenance n'étoit pas de gens qui voulussent les laisser passer impunément , ils se remirent en marche vers les trois heures après midi , & retournerent au camp , d'où ils étoient partis le matin. A mesure qu'ils se retiroient , nos Gardes reprenoient leurs anciens postes , & notre droite retourna à son camp au dessous de Ciudad-Rodrigo.

Pendant que les deux armées étoient en présence , & se canonnoient , je reçus deux Couriers ; l'un m'apportoit la permission du Roi d'Espagne de combattre , & l'autre , l'ordre du Roi de m'en retourner en France , dès que le Maréchal de Tessé , nommé pour me succéder , seroit arrivé à Madrid , & que la campagne seroit finie. Un homme à qui je

1704. dis le contenu des lettres , me conseilla de ne point balancer à aller attaquer les ennemis; mais je ne crus pas, qu'en honneur & en conscience je pusse, pour une pique particuliere, hasarder mal-à-propos l'affaire générale, & qu'il suffisoit pour ma gloire d'avoir fait échouer les grands projets des ennemis. J'expliquerai ci-après les raisons de mon rappel.

Les ennemis resterent encore deux jours dans ce camp; mais, comme ils y souffroient beaucoup faute de vivres, nos partis rodant continuellement entre Almeyda & leur armée, & que d'ailleurs, malgré toutes les belles promesses de l'Amirante, ils ne voyoient pas un seul Espagnol passer de leur côté, ils résolurent de reprendre le chemin de Portugal; ce qu'ils exécuterent le 12 Octobre. Je m'avançai avec ma cavalerie, pour tâcher d'attaquer leur arriere-garde; mais ils se retirerent en si bon ordre, qu'il ne nous fut pas possible de les entamer.

Ils prirent leur route plus en arriere, afin de s'éloigner plus de nous, & d'être ^{1704.} moins inquiétés. En trois marches ils arriverent à Almeyda, où ils demeurèrent jusqu'à la fin du mois, que les pluies continuelles étant survenues, ils se separerent entièrement; sur quoi nous en fîmes autant.

Pendant tous ces mouvemens que je viens de raconter, les ennemis, pour faire diversion, avoient fait assembler à Castel-de-Vide toutes leurs milices: ils s'avancerent même avec du canon à Valencia d'Alcantara, où ils mirent le siege. Dès que le Roi de Portugal, & l'Archiduc se furent retirés d'auprès de nous, je fis partir en diligence le Marquis de Bay, avec quinze escadrons; il arriva en peu de jours auprès de Valencia: sur quoi les Portugais leverent au plutôt le siege. Après cela, je laissai le commandement de la frontiere au marquis de Thouy, & je me rendis à Madrid, pour y attendre l'arrivée du Maréchal de Tessé.

1704. Le Roi d'Espagne fit la cérémonie de me donner la Toison d'Or, dont il m'avoit honoré à la fin de la première campagne. Mon successeur étant arrivé le 10 à la Cour de Madrid, j'en partis le 12, pour retourner en France.

Voici ce qui regarde le motif de mon rappel. Le Duc de Gramont, en arrivant en Espagne, s'étoit mis en tête qu'il y devoit gouverner tout aussi despotiquement, que les Cardinaux de Richelieu & Mazarin l'avoient autrefois fait en France. Je ne m'opposai point à cela, en ce qui regardoit le civil; mais pour la guerre, je n'étois nullement d'humeur à l'en laisser le maître, croyant qu'il étoit raisonnable de me consulter en tout, & même d'en passer par mes décisions: de là il s'ensuivit que ce Duc ordonnoit tout, sans me le communiquer, ni me consulter; & moi, ferme dans mon principe, je refusois d'exécuter ce que je n'approuvois pas. J'avois toutefois l'attention de lui en expliquer les

raisons par écrit, & je lui marquois très-~~fortement~~ fortement, non-seulement le tort qu'il 1704 avoit de s'oublier à mon égard, mais aussi le préjudice qui pourroit en arriver au bien du service. Il est aisé de s'imaginer que cette conduite déplaisoit fort à l'Ambassadeur ; aussi ne voyant pas d'autre moyen pour réussir dans ses desseins, il résolut de tâcher de mettre un autre à ma place. Pour cet effet, il représenta vivement au Roi d'Espagne, que j'étois un homme extraordinaire, entêté, difficile à vivre, & ne voulant obéir aux ordres de Sa Majesté, qu'autant qu'il me plaisoit ; qu'ainsi il falloit absolument se défaire de moi. Puysegur, devant qui l'on tenoit tous ces discours, ne s'y opposa point, & je crois même qu'il n'auroit pas été fâché d'un changement, espérant que sous un autre Général il auroit plus d'autorité & de crédit, que sous moi. Le Marquis de Rivas, Secrétaire d'Etat, seconda aussi le Duc de Gramont, mais par d'autres vues ; car il

1704. y a grande apparence qu'il cherchoit un bouleversement général des affaires : sa conduite me le faisoit juger ainsi ; car, si j'avois exécuté les ordres qu'on m'avoit donnés d'envoyer des troupes à Gibraltar & à Badajos , je me serois trouvé totalement sans armée , & les ennemis auroient marché jusqu'à Madrid , sans trouver le moindre obstacle.

Plusieurs autres Ministres du Conseil de Madrid vinrent à l'appui de la boule, peut-être autant par mauvaise volonté pour le service de Sa Majesté Catholique, que par l'aversion qu'ils ont toujours eue pour ceux qui leur tiennent tête , ou qui ne veulent pas faire aveuglément leurs volontés. A toutes les raisons qu'on avoit données au Roi d'Espagne , on ajouta qu'il étoit du bien du service , que le Général fût Maréchal de France , afin que les Généraux Espagnols ne fissent aucune difficulté de lui obéir : prétexte frivole ; puisque le grade de Capitaine Général , étant le premier en Espagne , étoit,

par rapport à la guerre, égal à celui de ~~Maréchal de France~~ 1704.
 M. de Villadarias le soutint au Maréchal de Tessé, lorsqu'il alla pour commander au siège de Gibraltar. Le Marquis de Bay en a fait de même envers moi, en 1706.

Quoi qu'il en soit, si l'on avoit été content de moi, & qu'il ne m'eût manqué que le Bâton de Maréchal de France, rien n'étoit plus facile : car, lorsqu'on veut bien confier à un homme le commandement de ses armées (ce qui est l'essentiel de cette haute dignité), on ne doit pas se faire beaucoup prier pour joindre les titres au pouvoir.

La Reine d'Espagne agissoit contre moi, par un autre motif; elle espéroit que, par le moyen du Maréchal de Tessé, qui étoit fort bien avec sa sœur la Duchesse de Bourgogne, elle pourroit obtenir le rappel de Madame des Ursins; chose qu'elle n'espéroit pas que je voulusse tenter.

Enfin le Roi d'Espagne, persécuté sur

mon chapitre, écrivit au Roi son grand-
 1704 pere, pour le prier de me révoquer, &
 d'envoyer un Maréchal de France, sans
 toutefois s'expliquer davantage : la lettre
 fut si pressante, que le Roi ne crut pas
 pouvoir refuser son petit-fils.

Quand le Maréchal de Tessé, qui étoit
 fort de mes amis, fut arrivé à Madrid,
 il demanda naturellement à la Reine,
 si elle n'avoit pas lieu d'être contente
 de la campagne que je venois de faire.
 Elle répondit que l'on m'estimoit fort,
 & que j'avois rendu de grands services.
 Il lui fit encore d'autres questions à mon
 sujet, auxquelles la Reine répondoit tou-
 jours d'une façon avantageuse pour moi;
 sur quoi le Maréchal lui dit : Mais, pour-
 quoi donc l'avez-vous fait rappeler ? Que
 voulez-vous que je vous dise, répondit
 cette Princesse, c'est un grand diable
 d'Anglois, sec, qui va toujours tout droit
 devant lui.

Le Duc de Gramont, en me faisant
 ôter le commandement de l'armée, avoit

en intention de faire mettre à ma place ~~quelqu'un~~ ¹⁷⁰⁴quelqu'un de ses amis, dont il pût être le maître ; mais l'expédient qu'il avoit imaginé pour établir son pouvoir, lui cassa le col : car la Reine, qui ne l'aimoit point du tout, à cause des discours qu'il lui avoit tenus contre Madame des Ursins, eut grand soin de faire envoyer un Général tel qu'elle le souhaitoit : aussi deux jours après l'arrivée du Maréchal de Tessé, le Duc de Gramont fut brouillé avec lui ; & Leurs Majestés Catholiques firent si bien qu'on le rappella. M. Amelot fut choisi de la main de Madame des Ursins, pour lui succéder. Elle retourna ensuite triomphante à Madrid, & y ramena Orry, que le Duc de Gramont avoit fait congédier dès le mois de Juillet.

A mon retour à Versailles, le Roi, après beaucoup de discours obligeans, me demanda pour quelle raison son petit-fils lui avoit écrit, pour me faire ôter d'Espagne. Je répondis, que puisque Sa

== Majesté ne le savoit pas, j'étois satisfait ;
 1704. car cela me prouvoit qu'elle n'étoit point
 mécontente de ma conduite.

== L'on m'envoya commander en Lau-
 1705. guedoc à la place du Maréchal de Vil-
 lars, que le Roi destinoit pour l'armée
 de la Moselle. Je me rendis à Mont-
 pellier au mois de Mars : j'y trouvai les
 affaires assez tranquilles en apparence ;
 mais pourtant, dans le fond, les Hugue-
 nots ne respiroient qu'après des occasions
 de recommencer la révolte. Le Maréchal
 de Montrevel, au moyen d'une véri-
 table armée, les avoit battus en 1703.
 Le Maréchal de Villars, qui lui avoit
 succédé, avoit trouvé moyen, par la
 négociation, de défunir les Chefs & de
 disperfer les membres ; mais le mal restoit
 toujours enraciné dans les cœurs, de
 maniere qu'il n'y avoit qu'une grande
 attention & une grande sévérité qui pût
 empêcher le feu de se rallumer. Aidé
 des lumieres & des conseils de M. de
 Basville, homme des plus sensés qu'il y

eût en France , je m'appliquai à prévenir 1703.
 tout ce qui pouvoit causer des troubles ;
 & je déclarai que je ne venois , ni comme
 persécuteur , ni comme missionnaire ,
 mais dans la résolution de rendre justice
 également à tout le monde ; de protéger
 tous ceux qui se comporteroient en fideles
 sujets du Roi , & de punir , avec la der-
 niere rigueur , ceux qui oseroient y
 contrevenir.

Le même jour que j'entrai dans la
 Province , l'on prit un nommé Castaner ,
 Prédicant , lequel fut roué à Montpellier ,
 convaincu de toutes sortes de crimes
 énormes , & non pour fait de Religion ,
 comme on a affecté de le publier dans
 les pays étrangers.

Au retour d'une tournée que je fis
 dans les Cevenes , étant un soir chez
 M. de Basville , Intendant de la Pro-
 vince , un espion nous vint avertir qu'il
 y avoit , dans Montpellier , nombre de
 Chefs des Camifards , lesquels y étoient
 venus à dessein de concerter un nouveau

705. soulèvement. Nous fîmes ce que nous
 pûmes pour savoir de lui dans quelles
 maisons ils pouvoient être , pour les ar-
 rêter ; mais , malgré nos menaces & nos
 promesses , cet espion , fanatique lui-
 même , ne voulut jamais nous en dire
 davantage. Je fis donc assembler , dans
 l'instant , la milice bourgeoise de la Ville,
 que l'on distribua dans tous les quartiers ,
 & puis je fis faire la visite de toutes les
 maisons. Je défendis que le lendemain
 on ouvrît les portes que je ne l'ordon-
 nasse , bien résolu de ne point laisser
 échapper les Camifards : vers la pointe
 du jour , le Lieutenant du Prévôt trouva ,
 dans une chambre , trois inconnus , qui
 se mirent d'abord en défense , de ma-
 nière qu'il y en eut un de tué ; les deux
 autres furent légèrement blessés. Un de
 ceux-ci , qui étoit Gênois , déserteur
 du régiment de Courten , Suisse , me
 dit que si je voulois lui sauver la vie , il
 me découvreroit tout ; & sur ce que je
 lui promis , qu'en cas que ce qu'il savoit

méritât cette grace, je la lui accorderois ; ~~=====~~
 il me raconta qu'ils étoient venus à Mont- 1705.
 pellier, pour y exécuter un projet formé
 contre M. de Basville & moi, ce qui
 devoit être le signal de la révolte générale ; que tous les Chefs des Camifards
 étoient à Nîmes pour y régler leurs
 affaires, & qu'ils avoient de toutes parts
 fait provisions d'armes & de munitions :
 il offrit de plus, de nous montrer les
 maisons où ces gens - là se tenoient à
 Nîmes ; ainsi je le fis partir en poste ,
 avec des Gardes, pour s'y rendre plus
 diligemment. En effet, l'on y arrêta
 Ravanelle, Jonquet, du Villar & beau-
 coup d'autres. M. de Basville & moi,
 nous y arrivâmes peu d'heures après, &
 sachant que Catinat étoit dans la ville,
 je fis tant de peur aux habitans, que
 celui chez qui il étoit, l'obligea de sortir
 de sa maison, crainte d'être pendu, ainsi
 que je l'avois fait publier à son de trompe.
 Ce Catinat fut donc pris dans les rues ;
 & comme il demanda à me parler, on

me l'amena. Il me dit qu'il souhaitoit
1705. de me voir en particulier , ayant quelque
chose d'important à me communiquer :
je le fis entrer dans ma chambre , les
mains liées derrière le dos , & alors je
voulus savoir ce qu'il avoit à me dire ;
il me répondit que c'étoit pour m'avertir
que la Reine d'Angleterre , dont il avoit
la commission , feroit au Maréchal de
Taillard , prisonnier à Nottingham , le
même traitement que je lui ferois. On
n'a peut-être jamais oui parler d'une
pareille effronterie ; aussi le renvoyai-je
sur le champ à M. de Basville , qui ,
par une Commission particulière de la
Cour , faisoit le procès à tous ces mi-
sérables.

Il y en eut environ une trentaine de
convaincus & de mis à mort. Ravanelle
& Catinat , qui avoient été Grenadiers
dans les troupes , furent brûlés vifs ,
à cause des sacrilèges horribles qu'ils
avoient commis. Villar & Jonquet fu-
rent roués ; le premier étoit Lieutenant

de Dragons, fils d'un Médecin de Saint-Hyppolite, garçon bien fait, qui paroïssoit avoir de l'esprit, & qui, à cause de la facilité qu'il avoit d'entrer chez nous, s'étoit chargé d'exécuter le projet formé contre M. de Basville & moi; il l'avoua, & sembloit même s'en faire gloire. 1705.

Pour montrer jusqu'où va le fanatisme, je dirai ce que ce du Villar répondit à M. de Basville lorsqu'il le jugeoit : lui ayant été représenté qu'il étoit étonnant comment un homme comme lui s'étoit associé de si grands scélérats, il s'écria : Ah, Monsieur, plutôt à Dieu que j'eusse l'ame aussi belle qu'eux !

Je fais qu'en beaucoup de pays l'on a voulu noircir tout ce que nous avons fait contre ces gens-là ; mais je puis protester, en homme d'honneur, qu'il n'y a point de crimes dont les Camisards ne fussent coupables ; ils joignoient à la révolte, aux sacrilèges, aux meurtres, aux vols & aux débordemens, des

— crautés inouïes , jusqu'à faire griller
 2725. des Prêtres , éventrer des femmes grosses
 & rôti les enfans. C'est aussi cette hor-
 rible conduite qui fut cause qu'il n'y
 eut jamais parmi eux que la lie du peu-
 ple ; s'ils avoient vécu en Chrétiens , &
 qu'ils se fussent seulement déclarés pour
 la liberté de conscience & la diminution
 des impôts , ils auroient engagé dans la
 révolte , non-seulement tous les Hu-
 guenots du Languedoc , dont on pré-
 tend que le nombre monte à deux cent
 mille , mais il y a apparence que la
 contagion se seroit communiquée aux
 Provinces voisines , & peut-être même
 que beaucoup de Catholiques , ennuyés
 de payer les impôts , se seroient aussi
 joints à eux. Il est étonnant que les
 Anglois & les Hollandois , qui fomen-
 toient sous main cette révolte , ne leur
 envoyassent pas des Chefs capables de
 mieux conduire les affaires , ou du moins
 ne leur donnassent pas de meilleurs
 avis.

Cette expédition faite à Nîmes, nous retournâmes à Montpellier, où l'on 1705. avoit aussi arrêté plusieurs complices, qui furent pareillement exécutés.

Nous trouvâmes par les papiers pris sur les Camisards, & par leur confession, qu'il y avoit dans le canton de Berne, deux cents fanatiques prêts à venir en Languedoc, & que du Villar, dont j'ai ci-devant parlé, devoit être le Chef de toute la révolte; nous découvriâmes aussi les marchands par qui se faisoient les remises d'argent, & ils furent pendus. Nous arrêtâmes dans la suite plusieurs gens qui couroient les champs, & qui commettoient des défordes, & à force d'exécutions, en un mois de temps, le calme fut rétabli; toutefois de temps en temps on voyoit paroître quelques bandes de Camisards, qui étoient d'abord pris & dissipés par les troupes que j'avois dispersées par pelotons dans tous les endroits les plus dangereux.

== Pendant cet été, les ennemis se rendi-
1705. rent maîtres de la Catalogne ; mais ce
fut moins par la force que par la dé-
fection des habitans , & par la négli-
gence des Cours de Versailles & de
Madrid : rien n'étoit plus facile que de
l'empêcher, & l'on n'a reconnu, que trop
tard, les conséquences de cette perte :
pour la réparer il en a coûté , aux deux
Couronnes , un nombre infini d'hommes
& bien de l'argent ; le Roi d'Espagne
même en a pensé être détrôné. La prin-
cipale cause de ce malheur vint de ce
que le Ministre le plus accrédité, sur
qui rouloient ces sortes d'affaires, n'avoit,
ni le talent de prévoir le mal , ni le sens
d'y remédier ; aussi , par son incapacité,
a-t-il mis la France au bord du préci-
pice , d'où elle ne s'est tirée que par
miracle.

Pour revenir au fait présent , dès le
mois de Mai j'avertis M. de Chamillard
des menées , qui se formoient dans cette
Principauté par les émissaires de l'Ar-

chiduc ; que même il y avoit déjà un commencement de révolte aux environs de Vic, & que l'on y publioit hautement que ce Prince devoit incessamment arriver sur la flotte Angloise. En effet, j'avois eu avis qu'il s'étoit embarqué à Lisbonne, avec dix-sept bataillons & quelque cavalerie. Je représentois que la perte de la Catalogne entraîneroit celle de l'Arragon & de Valence, que le Roi d'Espagne se trouvant attaqué en même-temps par le côté du Portugal, auroit de la peine à se soutenir, & seroit en grand danger d'être chassé de l'Espagne, ce qui finiroit honteusement une guerre que le Roi avoit si glorieusement soutenue jusqu'alors ; que de plus, la Catalogne perdue, l'on seroit obligé d'envoyer un corps d'armée dans le Roussillon, pour couvrir cette frontiere des incursions des ennemis, outre que les réfugiés pourroient tenter de faire par-là une irruption en Languedoc. Je proposois, pour remède, que le

== Roi mit garnison Françoisse dans Roses
1703. & Gironne, & que pour cet effet l'on
fit passer incontinent, en Catalogne,
quelques bataillons & quelques régimens
de Dragons, afin de contenir les Cata-
lans dans le devoir, & pouvoir, en cas
de défiance de la part de l'Archiduc,
former une armée de dix ou douze mille
hommes, pour s'opposer à ses entre-
prises : il étoit de plus nécessaire de
soutenir M. de Velasco, Vice-Roi de
Catalogne, sujet fidèle, mais homme
de peu de courage. Il avoit, à la vérité,
dans Barcelone, quatre mille hommes
de troupes réglées, mais il n'osoit en
envoyer hors de la Ville, crainte que
les Bourgeois, qu'il savoit être mal
intentionnés, ne se rendissent maîtres
de la place. Ainsi la présence d'un
corps François y auroit suppléé, auroit
encouragé les sujets fidèles, & contenu
les séditieux. Je fis voir que ma propo-
sition se pourroit exécuter, sans toucher
aux armées que le Roi avoit sur diffé-

rentes frontieres; car mon projet étoit 1705.
 que l'on prît, en Provence, quatre mille
 hommes des troupes de la Marine,
 quatre bataillons de la Comté de Nice,
 quatre du Languedoc, & quatre du
 Roussillon; on les auroit remplacés
 par les Milices, lesquelles auroient suffi
 pour la garde du pays & des places, vu
 l'éloignement des ennemis, assez occupés
 ailleurs.

Nous avions trois régimens de Dra-
 gons, à portée de marcher avec nous,
 & cent Officiers Irlandois réformés à
 cheval; il y avoit à Perpignan un train
 d'artillerie en bon état, & M. Dupont
 d'Albaret, Intendant du Roussillon, se
 chargeoit de me fournir tout le nécessaire
 pour les vivres; de maniere qu'en trois
 semaines nous aurions été en état de
 former une armée capable d'écraser les
 Catalans rebelles, & de faire tête à
 l'Archiduc lorsqu'il auroit voulu dé-
 barquer. J'écrivis sur cela des lettres
 très-fortes & très-pressantes; j'envoyai

===== même des couriers , mais je ne pas
1705. jamais faire comprendre au Ministre
l'importance de l'affaire. A la fin, lassé
de mes importunités , il me marqua que
le Roi n'étoit pas assez puissant pour
fournir une armée pour la défense de
chaque Province de la Monarchie Es-
pagnole. Le beau raisonnement ! quand je
lui faisois voir qu'il s'agissoit de toute
l'Espagne , & que , sans rien déranger
ailleurs , le Roi n'avoit qu'à se servir
des troupes qui étoient alors inutiles où
elles se trouvoient , & à portée des lieux
menacés , qu'il étoit si important de
mettre en sûreté. L'on sera peut - être
étonné de ce que je me mêlois d'une
affaire qui ne me regardoit pas , & l'on
croira volontiers que le motif d'être
de quelque chose & à la tête d'une
armée , étoit principalement ce qui me
faisoit agir. Je ne puis nier que peu
content d'être oisif en province dans un
temps de guerre très-vive , j'aurois sou-
haité de me retrouver dans mon élément
naturel;

naturel ; mais le bien de la cause commune que je voyois visiblement périr, 1705.
 cliter, par les nouvelles que je recevois & par la connoissance que j'avois de l'Espagne, y avoit la plus grande part. Quoi qu'il en soit, la suite a fait voir que j'avois raison. La flotte Angloise arriva devant Barcelone, le 22 Août, au nombre de soixante-six vaisseaux de guerre, treize galiotes à bombes, & cent bâtimens de transport. Sur cela je redoublai mes instances, d'autant qu'il n'étoit plus douteux que les ennemis n'en voulussent à la Catalogne, où il y avoit déjà huit à dix mille Miquelets sous les armes pour l'Archiduc, & qu'ainsi l'on ne pouvoit avoir aucune inquiétude pour Toulon. Les réponses furent toujours sur la négative. Je ne me rebutai pourtant pas d'abord, tant la chose me paroissoit de conséquence ; mais jamais M. de Chamillart ne voulut rien écouter, quoique les Gouverneurs Espagnols de toutes les places de Cata-

logue joignissent leurs représentations aux miennes : tout ce que je pus obtenir après maints courriers , fut un ordre à M. de Quinson , Commandant en Roussillon , d'envoyer un secours d'hommes & de munitions au Gouverneur de Roses ; ce qui préserva cette place. Cependant l'Archiduc avoit débarqué auprès de Barcelone , dont il forma le siege. Velasco , qui craignoit encore plus le dedans que le dehors , se trouvoit fort embarrassé. Le château de Montjouy pris , & les batteries dressées contre la ville , l'on fit , le 4 Octobre , une espece de capitulation , mais qui fut très-mal observée ; car les Miquelets , profitant des pourparlers , entrerent dans la place , & ouvriront les portes aux ennemis. Le Prince de Darmstadt avoit été tué au Montjouy , & Milord Peterborough restoit seul Général auprès de l'Archiduc.

Barcelone pris , non-seulement toute la Catalogne se déclara contre le Roi d'Espagne , mais aussi le Royaume de

Valence. L'Arragon ne branla pas encore, craignant d'être châtié à cause du voisinage des troupes Castillanes. Les places de Gironne, Lerida, Méquinença, Monçon, Tortoze, Tarragone & Cardonne, furent ou rendues de gré, ou surprises par les ennemis, n'y ayant que peu ou point de garnison. 1705.

Vers le milieu d'Octobre, je reçus ordre du Roi d'aller faire le siege de Nice. Cette place étoit une des plus fortes qu'il y eût en Europe; c'étoit l'ouvrage de tous les Ducs de Savoie, qui en avoient consécutivement augmenté les fortifications. M. de Chamillart n'avoit déterminé cette entreprise, que pour se disculper d'avoir, par le vain projet du siege de Turin, qu'il vouloit faire faire à son gendre le Duc de la Feuillade, sans toutefois avoir aucuns des préparatifs nécessaires, d'avoir, dis-je, par-là empêché M. de Vendôme de rien entreprendre pendant cette campagne.

L'on ne me donna qu'une très-mé-

diocre armée ; & , si je n'avois engagé
1795. M. de Vauvré , Intendant de la Marine
à Toulon , & nommé pour être mon
Intendant à ce siege , à me donner le
double d'artillerie de ce qui étoit porté
dans l'ordre de la Cour , je ne fais si
j'aurois pu réussir. Je partis le 20 d'Oc-
tobre , & fus droit à Toulon , où je
pressai le départ du Chevalier de Belle-
fontaine , qui devoit transporter par mer
à Villefranche toute notre artillerie. Il
y avoit dans la Comté de Nice un traité
de suspension d'armes , qui devoit durer
jusqu'au 30 du mois ; & il étoit même
stipulé qu'on s'avertiroit réciproquement
dix jours d'avance , en cas de rupture , ou
qu'on ne voulût pas prolonger l'armis-
tice. J'écrivis donc à M. Paratte , Maré-
chal de Camp , qui commandoit à Ville-
franche , pour qu'il en avertît le Mar-
quis de Carail , Gouverneur de Nice.
Le 31 , je passai le Var , & me rendis
devant la place : mon armée étoit com-
posée de quinze bataillons très foibles ,

& d'assez mauvaise qualité, outre un bataillon de la marine. Je n'avois pris avec moi que deux cents Dragons, à cause de la rareté des fourrages. La garnison consistoit en trois régimens d'Infanterie, & trois compagnies de Camifards, faisant en tout deux mille hommes. J'établis mon quartier à Simiers, tant à cause du voisinage de la ville, que parce que ce couvent se trouvoit au centre de la circonvallation, & que j'y étois plus à portée d'occuper le poste de la Trinité, par où les ennemis pouvoient venir au secours.

Les vents contraires empêcherent notre flotte d'arriver, & les pluies continuelles grossirent tellement toutes les rivières, que je me trouvai, pendant plusieurs jours, entre le Var & le Paillon, sans pouvoir avoir commerce, ni avec Antibes, ni avec Villefranche. Enfin, le temps s'étant remis au beau, Bellefontaine parut, & je fis toutes les dispositions nécessaires pour le siège. Il falloit

===== commencer par la ville , qui n'étoit pas
1705. forte ; mais toutefois , comme il y avoit
des bastions revêtus, je fus obligé d'y
aller dans les formes. Le 4 au soir, je
me saisis du couvent de Saint-Jean-Bap-
tiste, dans le fauxbourg , qui étoit fort
près de l'endroit par où je voulois atta-
quer la ville. L'on commença aussi-tôt
à travailler à une batterie de quatre pieces,
& l'on fit des tranchées de communi-
cation, nécessaires pour y aller en sûreté ;
mais le canon ne put y être placé , que
le 13 au soir : le 14 , je fis sommer la
ville. Le Marquis de Senantes sortit , &
la capitulation ayant été faite , la gar-
nison monta au château , & nous fîmes
entrer des troupes dans la ville. Jusqu'a-
lors les ennemis ne tiroient point sur nos
gens, & je défendois qu'on tirât sur eux :
car, faisant travailler à quelques batteries
de canon & de mortiers contre le châ-
teau , j'étois bien aise de le faire tran-
quillement. Le Marquis de Senantes ,
fils du Marquis de Carail , au bout de

deux jours, me revint trouver pour me ~~me~~
 déclarer de la part de son pere, que, si 1705.
 dans l'instant je ne renouvellois l'ar-
 mistice, il alloit faire tirer sur nous. Je
 lui répondis que mon ordre n'étoit point
 d'entrer dans aucun traité, & qu'ainsi il
 pouvoit faire ce qu'il voudroit. Sur cela
 le feu commença de part & d'autre : il
 étoit même extraordinaire que le Mar-
 quis de Carail eût tant tardé.

Je n'avois pu, avant la prise de la
 ville, bien reconnoître le château, ni me
 déterminer par où je l'attaquerois. Nous
 employâmes donc quelques jours à tout
 examiner avec le sieur Filey, Maréchal
 de Camp, & Ingénieur en Chef.

La place avoit trois fronts, l'un du
 côté de la ville, un autre du côté de
 Simiers, & le troisieme du côté de
 Montalban. Nous trouvâmes que celui
 de la ville se montroit le plus : mais
 il étoit difficile d'y conduire du canon,
 & de le placer ; de plus, les ouvrages
 étoient sur des rocs vifs, cachés par une

~~chemise~~ chemise de maçonnerie, sur lesquels
1705. le canon n'auroit rien fait. Le Duc de
Vendôme, qui, pendant la dernière
guerre, avoit commandé dans la ville,
étoit cependant pour cette attaque. Celui
de Simiers avoit pareillement ses diffi-
cultés, par rapport à l'emplacement des
batteries; mais il y avoit de plus une
trop grande quantité d'ouvrages, une
double enceinte, un fossé taillé dans le
roc, double chemin couvert miné de par-
tout, ce qui, vu la saison & le peu de
troupes que nous avions, qui ne faisoient
que cinq mille hommes, auroit rendu
cette attaque des plus longues & des
plus douteuses. Le Maréchal de Vauban
vouloit absolument que j'attaquasse le
château par cet endroit : le Roi m'en
avoit envoyé, par un Courier, le projet
& le plan qu'il en avoit faits; mais, par
les raisons susdites, je ne le voulus pas.
Le Maréchal de Catinat, qui, en 1691,
'avoit attaqué par-là, ne l'auroit pas
pris, si par bonheur une bombe n'eût

fait sauter le magasin , & détruit le ~~magasin~~
puits. 1705.

Il ne restoit donc que l'attaque du côté de Montalban , que nous trouvions la seule praticable , tant à cause de la commodité d'y conduire du canon , que par le manque d'ouvrages que l'on avoit négligé d'y faire , dans la supposition que l'escarpement empêchoit d'y pouvoir monter.

Etant ainsi déterminés , nous commençâmes , dès le 16 Novembre , à faire travailler à nos batteries : comme c'étoit par le canon que je comptois de réussir dans ce siege , je ne voulus point qu'aucune piece tirât , que toutes ne fussent prêtes pour tirer à la fois , afin d'éteindre plus promptement le feu des ennemis , & d'ouvrir tellement la place , qu'elle fût obligée de se rendre. Nous établîmes cinquante pieces de gros canon , pour battre en breche du côté de Montalban , & vingt sur la hauteur de S. Charles , pour battre le rempart à revers , outre

1705. seize mortiers. Les Chiourmes des galeres monterent le canon de Villefranche jusqu'à la hauteur de Montalban, & de là le traînerent dans les batteries. Le Chevalier de Roanez, qui commandoit nos galeres, se donna pour cela des soins continuels.

Nous ne fîmes point de tranchées réglées, mais seulement des boyaux, pour conduire aux batteries. Pendant que nous y faisons travailler, les assiégés firent plusieurs sorties dans lesquelles ils furent toujours repoussés avec perte. Le mauvais temps, le mauvais terrain & le peu de travailleurs que notre petite armée pouvoit fournir, furent causes que nos batteries ne purent commencer à tirer, que le 8 de Décembre. Ce fut alors un beau spectacle; car les ennemis répondirent par cinquante pieces de canon à nos soixante - dix, & à nos seize mortiers: l'artillerie de part & d'autre tiroit comme la mousqueterie, & le bruit & la fumée étoient tels qu'on ne pouvoit, ni voir,

ni s'entendre. Nous eûmes ce jour-là le sieur de Filey & un Brigadier d'Ingé- ^{1705.}
nieurs tués d'un même coup de canon.

La bonté de la maçonnerie, & l'éloignement de nos batteries qu'il n'avoit pas été possible de placer plus près, que de deux à trois cents toises, à cause d'un grand fond qui se trouvoit au pied du glaciis, retarderent de beaucoup les breches, qui ne se trouverent en état que dans les premiers jours de Janvier. J'avois trouvé moyen, quelque temps auparavant, de me rendre maître de l'ouvrage à cornes, qui couvroit le fond du côté de Simiers, & dont nos batteries avoient ouvert les branches, & par ce moyen je comptois de faire couler, par le chemin couvert, quelques détachemens pour monter à une des breches; car nous en avions trois. J'avois résolu de donner l'assaut général, le 6 au matin, & mes dispositions étoient faites; mais le Marquis de Carail, ne jugeant ^{1706.}
pas à propos de s'exposer à être emporté,

1706. fit battre la chamade le 4 au soir. La capitulation fut réglée dans l'instant, & le lendemain matin le régiment Dauphin prit possession d'une porte, ou, pour mieux dire, comme elle étoit si bouchée qu'on ne put l'ouvrir, il entra dans le château par la breche. Nous accordâmes au Marquis de Carail tous les honneurs de la guerre, & cela d'autant plus volontiers, que j'avois grande impatience d'être maître de la place; je savois que le Duc de Savoie avoit déterminé de la secourir, & qu'actuellement le Comte de Thaur étoit arrivé à Tendes, en deçà des Alpes, à neuf lieues de Nice, avec trois mille hommes de troupes réglées, & autant de milices; mais dès qu'il fut la prise du château, il se retira en Piémont. J'envoyai le sieur de Grimaldy, Brigadier, avec quelques bataillons, du côté de Jospel & de Breglia, & tout le Comté se soumit ensuite. Je disposai les troupes en quartiers d'hiver, & retournai en Languedoc,

ayant laissé à M. de Paratte le commandement de Nice & du Comté. 1706.

Nous ne perdîmes à ce siege, que six cents hommes, & les ennemis environ autant. Nous y fîmes une prodigieuse consommation de poudre ; elle se montoit à près de sept cent milliers.

Le Roi avoit ordonné qu'on rasât totalement le château ; ce qui fut si bien exécuté, qu'il ne paroît plus qu'il y en ait jamais eu dans cet endroit. Nous trouvâmes dans la place près de cent pieces de canon, & beaucoup de munitions de guerre.

Le Roi, imbu de l'opinion que l'escarpement rendoit l'approche inaccessible par le côté de Montalban, m'avoit mandé qu'il craignoit fort, qu'après avoir perdu beaucoup de temps & consommé bien des munitions, je ne fusse obligé d'en revenir à l'attaque proposée par M. de Vauban. Pour faire voir que je ne m'étois point trompé, je montai

à cheval avec cinquante Officiers, jusqu'au haut de la breche.

Dès le commencement du siege, j'avois représenté que la plus grande difficulté que je trouverois dans l'entreprise, seroit, le peu de troupes que j'avois, & qu'ainsi il me falloit nécessairement envoyer un renfort. Sur les instances que je fis, l'on ordonna au Maréchal de Villars, qui commandoit sur le Rhin, de m'envoyer trente-deux Compagnies de Grenadiers, mais elles n'arriverent point à mon camp, ayant été arrêtées à Antibes pendant quelques jours par le mauvais temps.

A mon arrivée devant Nice, ayant visité le pays, je fis faire au delà de mon camp, des redoutes sur les hauteurs, afin de barrer l'entre-deux du Var & du Paillon : mon intention, en les construisant, n'étoit autre que de prévenir toute surprise, & me donner le temps de rassembler mes troupes ; car n'ayant qu'une très-petite armée, &

beaucoup de terrain à garder , j'étois 1706
 ble de par-tout , & par conséquent
 rs d'état de résister à un corps confi-
 rable , qui seroit tout d'un coup tombé
 r moi. J'avois donc résolu , en cas de
 pproche d'un secours , de ne laisser
 le ce qui auroit été nécessaire pour
 garde des batteries , & de marcher
 ec le reste au devant des ennemis ,
 ur les combattre le plus diligemment
 e je pourrois. Il est étonnant que le
 ic de Savoie n'y ait pas songé d'abord ,
 int , par le Col de Tende , si peu de
 emin à faire ; car vu la situation
 : quartiers en Italie , l'expédition
 oit été faite avant que le Duc de
 ndôme ou le Duc de la Feuillade
 eussent pu être informés , & sans
 me qu'ils pussent , en aucune façon ,
 mpêcher , & m'être d'aucun secours.
 Au mois de Février 1706 , le Roi
 : fit Maréchal de France , & m'or-
 nna , en même temps , de me rendre
 Espagne , pour y commander l'armée

1706. contre le Portugal. Le Roi d'Espagne avoit résolu d'aller en personne faire le siege de Barcelone; & pour cet effet menoit avec lui les troupes Françoises, hors quatre escadrons qu'il laissoit en Castille, aux ordres de M. de Joffreville.

Le Comte de Toulouse, Amiral de France, devoit aussi se rendre devant Barcelone, avec une escadre de vingt vaisseaux de ligne, & y porter toute l'artillerie, & les munitions de guerre nécessaires pour le siege.

Le Maréchal de Tessé n'approuvoit nullement ce projet, par bien des raisons. Il considéroit les difficultés qu'il y avoit à traverser cinquante lieues de pays ennemi, rempli de défilés, de montagnes, de rivières, & sans autre secours de vivres que ce que l'on meneroit avec soi : l'incertitude de la mer pour fournir tout le nécessaire quand l'on seroit devant Barcelone, & l'apparence que la flotte combinée pourroit peut-être arriver au secours avant la prise de la

place, le faisoit trembler pour la réussite d'une entreprise, qui ne pouvoit échouer 1706.
 fans que l'on courût risque de perdre, en un instant, toute l'Espagne. L'armée que Sa Majesté Catholique pouvoit mener, ne lui paroissoit pas assez considérable, n'y ayant que trente-huit bataillons & soixante escadrons; de plus, il craignoit que pendant l'éloignement du Roi & des troupes, les Portugais ne se servissent de l'occasion pour aller droit à Madrid, & se rendre maîtres de toute la Castille. Malgré tout ce que le Maréchal put dire, le Roi d'Espagne demeura ferme dans sa résolution; mais pour obvier à ce dernier inconvénient, il pria le Roi, son grand-pere, d'envoyer un Général pour commander sur les frontieres de Portugal.

Ce fut donc sur moi que le choix tomba. Dans la dépêche de M. de Chamillart, il m'y faisoit une grande énumération des troupes Espagnoles qui devoient composer mon armée, & me

1706. marquoit que le Roi alloit faire marcher quinze bataillons François pour me joindre. J'ai pourtant appris depuis qu'il n'avoit jamais eu en pensée d'exécuter ce dernier article , & qu'il ne me l'avoit écrit que pour m'engager plus aisément au voyage d'Espagne. Dès que j'eus reçu le courier de la Cour , j'en dépêchai un à Madrid à M. Orry , pour lui dire que j'y serois incessamment ; mais que , pour ne pas perdre un temps précieux dans des conjonctures si importantes , je le priois de faire envoyer incontinent les ordres en Andaloufie & en Galice , pour faire marcher , sur le Tage , toutes les troupes qui ne seroient pas absolument nécessaires pour la garde des places , de maniere que les trouvant dans le centre de la frontiere , je pussé , à mon arrivée , en former une armée , & faire tête aux Portugais.

Je partis de Montpellier , le 27 de Février , & me rendis , le douze Mars , à Madrid , où je trouvai que M. Orry

avoit rien exécuté de ce que je lui avois mandé, ne m'alléguant d'autre raison, sinon qu'il m'attendoit avant envoyer aucun ordre. Cette faute pensa côûter cher ; car les ennemis s'étant, eu de temps après, mis en campagne, n'y eut plus moyen de rassembler aucune armée ; & si j'avois eu à faire à ces gens un peu entendus & vifs, l'Espagne étoit perdue.

Après avoir fait avec la Reine d'Espagne les arrangemens convenables , partis pour Badajos, où j'arrivai le 27. les ennemis ayant assemblé leur armée, qui consistoit en quarante-cinq bataillons cinquante - six escadrons , étoient venus , dès le 25 , camper entre Elvas

Campo-Major. Si les troupes d'Andalousie & de Galice m'avoient joint, je aurois campé dès - lors sous Badajos, dans un poste que je reconnus pouvoir être facilement mis hors d'insulte ; mais

Duc d'Icar , Vice - Roi de Galice , sous divers prétextes , avoit gardé ses

troupes ; & le Marquis de Villadarias, pour d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus , avoit fait marcher les siennes du côté de Cadix , sous prétexte qu'il craignoit pour cette place , à cause de quelques vaisseaux ennemis qui y paroissent. Il étoit clair que Villadarias ne pouvoit croire ce qu'il avançoit : car, quelle apparence que dans le temps que l'Archiduc étoit menacé d'être attaqué dans Barcelone , il songeât à faire le siège de Cadix , qui est une très-bonne place ? De plus, l'armée Portugaise n'y pouvoit aller qu'en pénétrant dans l'Andalousie , ce qu'elle ne pouvoit faire qu'après avoir pris Badajos : c'étoit donc Badajos qu'il falloit sauver , & pour cela il falloit avoir une armée.

Cette quantité de Généraux indépendans , dans l'étendue d'une même frontière , étoit pernicieuse ; chacun vouloit avoir une armée , & aucun ne pouvoit seul en avoir une assez considérable pour s'opposer aux entreprises d'un

memi, qui réunissoit ensemble toutes ~~les~~ forces. J'ai aussi su depuis, que les ^{1706.} ordres envoyés de Madrid n'avoient point été assez positifs; car des Ministres, quoique très-ignorans dans notre métier, vouloient pourtant toujours agir à leur se; & c'est ce qui rendoit ma situation plus difficile, ayant autant à combattre Madrid que les ennemis.

Je retournai le lendemain 28 camper Talavera, à trois lieues de Badajos, avec vingt-sept escadrons pour toute mée. Je mandai au Comte de Fiennes de me venir joindre le plus diligemment qu'il pourroit avec dix escadrons. Offreville devoit suivre avec ce qu'il pourroit ramasser en Castille; mais cela se réduisit à trois escadrons de Dragons.

Les ennemis, ayant marché par leur gauche, prirent la route d'Alcantara; et quoi je marchai par Caserés & Arroyo-del-Puerco, à Brocas, qui n'est qu'à trois lieues d'Alcantara, où je fis entrer huit bataillons, outre les deux

qui y étoient déjà en garnison. Les
 1706. ennemis étant arrivés sur la rivière de
 Salar , ne crurent pas devoir s'aller
 placer devant Alcantara , tant que je
 serois à Brocas ; ainsi ils marcherent à
 moi. Je fis d'abord bonne contenance ;
 mais voyant que toute leur armée y
 étoit , je songeai à la retraite. J'ordonnai
 à ma seconde ligne de s'aller poster de
 l'autre côté d'un grand ravin , à deux
 lieues de Brocas , & à moitié chemin
 d'Arroyo - del - Puerco , & avec la pre-
 miere je commençai à me retirer. Dès
 que les ennemis nous virent ébranler ,
 ils s'avancerent tous en bataille le plus
 diligemment qu'ils purent , mais nous
 étions déjà entrés dans la forêt avant
 que d'être atteints. Je formai plusieurs
 lignes dans le bois , à quelque distance
 les unes des autres : la premiere fut d'a-
 bord chargée & rompue par le grand
 nombre d'ennemis , mais elle se rallia
 bientôt & rechargea ; il y eut ensuite
 nombre de charges , dans lesquelles

nous avions quelquefois de l'avantage; ~~mais~~
 mais comme nous ne songions qu'à nous **1706.**
 retirer , le désordre se mit dans nos
 régimens , qui s'en allerent au grand
 galop. Les ennemis , toutefois étonnés
 de me voir choisir un bois pour donner
 un combat de cavalerie , ne s'avançoient
 qu'en ordre , ne doutant pas qu'il n'y
 eût de l'infanterie dans ce bois ; cela
 joint à la bonne contenance de quatre
 escadrons François , commandés par le
 Comte de Fiennes , qui s'étoit formé
 en arriere des Espagnols , arrêta totale-
 ment les ennemis , qui n'osèrent s'avancer
 davantage.

Je ralliai ma cavalerie de l'autre côté
 du ravin , où j'avois ordonné à ma se-
 conde ligne de se placer , mais où je
 ne la trouvai pas , car Dom Domingo
 Canal , Maréchal de Camp , qui la
 commandoit , n'avoit point compris
 l'ordre que je lui avois donné ; & au
 lieu de se former derriere le ravin , il
 s'étoit mis un quart de lieue plus bas

1706. dans une prairie , qui lui parut fort commode pour repaître. L'on peut aisément croire, que, ne trouvant pas cette seconde ligne, mon embarras n'eût pas été petit, si les ennemis m'avoient poussé avec vigueur. J'eus bien de la peine à découvrir où étoit Canal, & je ne le fus qu'après que les ennemis se furent tout-à-fait retirés à Brocas. Nous perdîmes, à cette action, environ une centaine d'hommes ; je crois qu'il en coûta du moins autant aux ennemis, avec le Comte de Sanvicenté, Officier Général Portugais.

Les ennemis firent ensuite le siege d'Alcantara, pendant lequel je restai à Arroyo-del-Puerco. La place, en soi, étoit très-mauvaise, n'y ayant, ni fossé, ni chemin couvert, ni ouvrage extérieur ; toutefois comme elle avoit des bastions, que les assiégeans n'avoient que très-peu d'artillerie & fort peu d'expérience dans l'art militaire, elle eût pu tenir long-temps, si le sieur Gasco, Maréchal

Maréchal de Camp , qui en étoit Gouverneur , eût fait son devoir. Je lui 1706.
 avois marqué , dans ses instructions ,
 qu'il devoit se défendre le plus long-
 temps qu'il pourroit , que quand il y
 auroit breche il eût à faire une capitulation honorable ; que si les ennemis
 alors ne lui en vouloient pas accorder
 d'autre que de se rendre prisonnier de
 guerre , il eût à sortir , avec sa garnison ,
 par l'autre côté du Tage. Il auroit pu
 facilement se faire un passage , car le
 corps ennemi , qui y étoit , ne consistoit
 qu'en deux régimens de Cavalerie : la
 nature de ce pays , plein de brossailles
 & de ravins , étoit très-favorable à ce
 dessein , & il auroit pu , pendant la
 nuit , couler le long de la Lagon , &
 remonter vers la Moraléja : la cavalerie
 ne pouvoit l'inquiéter par-là , & avant
 que les ennemis eussent pu être avertis
 de sa marche , & qu'ils eussent pu dé-
 tacher de l'infanterie pour le suivre , il
 auroit eu au-moins deux heures d'avance.

1706. S'il ne pouvoit exécuter ce que je viens de dire , je lui ordonnois positivement de soutenir l'assaut , plutôt que de consentir à être prisonnier de guerre.

Il ne fit rien de ce que je lui marquois , il n'attendit pas même qu'il y eût breche pour battre la chamade , & il se rendit prisonnier de guerre. Je m'étois avancé , avec ma cavalerie , à Las Ventas , à quatre lieues d'Alcantara , pour faciliter la capitulation , & tâcher de faire croire aux ennemis que je songeois à secourir la place ; mais inutilement , car Gasco consentit à tout ce qu'ils voulurent , sans le moindre débat , & livra la place le 14 Avril. Il ne donnoit pour excuses , que l'envie de sauver au Roi la garnison , comme si , n'y ayant point de cartel , nous pouvions la ravoïr quand nous voudrions. Dans la situation des affaires , il valloit mieux courir le risque d'être emporté ; car au bout du compte l'on ne pouvoit forcer par une petite breche , de dix toises au

plus , un corps de cinq mille hommes 1701
 de pied , fans qu'il en coûtât bien du monde , & cela auroit pu déranger ou retarder les autres projets des ennemis. Je ne voulus point répondre aux lettres que m'écrivit Gasco , ne convenant point d'avoir commerce avec un homme qui avoit manqué si essentiellement à son honneur , à son devoir , à son pays , à son Roi & à son Général. J'avois été trompé dans l'opinion que j'avois conçue de lui , dès la première campagne que j'avois commandée en Espagne ; & je l'aurois préféré à tout ce qu'il y avoit d'Officiers Généraux Espagnols.

Alcantara & sa garnison perdue dès l'entrée de la campagne , me jettoit dans un furieux embarras , d'autant que , par la faute du Conseil de Madrid , & par la désobéissance des Capitaines Généraux , j'étois hors d'état de pouvoir opposer un corps suffisant aux ennemis , lesquels se trouvant alors à cheval sur

le Tage, étoient maîtres de se porter
1706. où bon leur sembleroit, & par consé-
quent nous donnoient également jalousie
de toutes parts, sans que, d'aucun côté,
on pût leur résister. J'aurois donc fort
souhaité qu'ils eussent pris le parti d'aller
assiéger Badajos, d'autant que cela les
auroit éloignés de Madrid, les auroit
peut-être occupés jusqu'aux grandes
chaleurs, & auroit pu donner le temps
d'arriver, aux secours que nous atten-
dions de France après l'expédition de
Catalogne.

La Cour de Madrid, qui jusqu'alors
sembloit ne rien appréhender, & re-
gardeoit même ce que je mandois comme
une crainte chimérique, ouvrit enfin
les yeux sur le danger où elle étoit.
Orry résolut de former dix bataillons
de Milices, & me proposa, dès qu'ils
m'auroient joint, de livrer bataille;
mais cela ne suffisoit pas pour tenter
fortune. Je crus donc qu'il valloit mieux
disputer le terrain autant que l'on pour-

roit , jusqu'à ce que j'eusse un corps de ~~bonnes~~ bonnes troupes suffisant pour les grandes 1706. aventures.

Les ennemis passerent le Tage à Alcantara le 20 Avril, sur quoi je le passai aussi au pont Cardinal, ayant déjà fait prendre les devans à M. de Joffreville avec douze escadrons.

Comme j'appris que les ennemis venoient droit à Placentia où je m'étois campé, je ne doutai plus que leur dessein ne fût d'aller à Madrid; ainsi je dépêchai un Courier pour en avertir la Reine d'Espagne, & lui représenter que si les ennemis continuoient leur marche, elle n'avoit point d'autre parti à prendre que celui de venir se mettre à notre tête. Les raisons que je lui donnois étoient, qu'elle y feroit plus en sûreté, que sa présence contiendrait les troupes, animeroit les Provinces éloignées & voisines à se maintenir dans leur devoir; au lieu que, se retirant ailleurs, elle sembleroit abandonner la

1706. partie, & que la plupart des peuples étant déjà saisis de peur, l'on verroit dans l'instant une révolution générale.

Je voulois qu'en même temps que la Reine viendroit me trouver, elle écrivît des lettres circulaires, pour exhorter tous les bons sujets de la venir joindre à son camp. Vû le génie de la Nation & la singularité de l'action, il y avoit lieu de croire que de tous côtés un nombre infini de personnes seroient accourues sous l'étendard de cette Princesse, dont les manieres nobles & caressantes les auroient engagées à se sacrifier pour le maintien de la cause de son mari.

La Princesse des Ursins & M. Amelot n'approuverent pas ma proposition; & l'endroit le plus éloigné du péril, étoit celui qu'ils avoient résolu de préférer. Orry m'avoit aussi proposé de me faire joindre par les garnisons Françoises de Pampelune, Fontarabie & Saint-Sébastien; mais je n'avois garde d'y donner

les mains : car il étoit de la dernière 1706.
 importance de ne pas nous dessaisir de
 ces places , dont la perte auroit totale-
 ment bouché l'entrée aux secours que
 nous espérons de France.

Les ennemis continuerent leur marche
 jusqu'à Placentia , d'où je me retirai ,
 trois lieues en arriere , à la Massagona ,
 sur la riviere de Tiétar. J'y avois placé
 huit bataillons , qui étoient mon unique
 infanterie ; & j'avois fait retrancher les
 principaux gués , afin de faire croire aux
 ennemis , que je voulois garder ce
 poste , & peut-être , par là , les obliger
 de prendre un autre chemin , & ainsi
 gagner du temps ; ce qui étoit ce que
 je cherchois. Les ennemis , après avoir
 resté trois jours à Placentia , vinrent
 droit à moi , avec toute leur armée.
 Comme je les vis tout de bon songer à
 me chasser de là , je ne crus pas qu'il
 convînt de hasarder une affaire , d'autant
 que la riviere étoit fort basse , & mes
 retranchemens trop étendus ; ainsi je fis

1706. marcher en arriere mon infanterie ; je restai avec la cavalerie jusqu'à midi , & puis me retirai en bataille , au travers des bois ; car c'étoit le terrain qui me convenoit le mieux pour cacher ma foiblesse & mes manœuvres. Joffreville fit l'arriere-garde avec douze troupes de Cavalerie , & par sa bonne contenance empêcha les ennemis , pendant une heure & demie , de passer la riviere , quoiqu'ils fissent un feu continuel de leur artillerie & de leur infanterie sur lui & sur un détachement de Dragons , qui gardoient les retranchemens. Dès qu'il se fut retiré , les ennemis passerent & le suivirent pendant une demi-lieue , sans oser le charger ; de maniere que cela se passa en escarmouches. Leur armée se campa sur les bords de la riviere de notre côté , & y resta un jour entier. Le 3 Mai , ils s'avancerent à Cassa Texada , d'où je me retirai à leur approche , & le 4 , ils camperent à Almaras , & moi auprès de la Peralada , à trois lieues de là.

La lenteur de la marche des ennemis ~~provenoit~~ ¹⁷⁰⁶ de l'incertitude où ils étoient sur ce qu'ils avoient à faire : ils igno- roient aussi bien que nous ce qui se pas- soit à Barcelone , dont le Roi d'Espagne faisoit le siege ; car ils n'en pouvoient avoir des nouvelles que par mer , ce qui étoit très-long ; & comme nous n'avions nulle communication par terre avec le camp de S. M. C. , nous ne pouvions non plus en recevoir des lettres , que par des bâtimens qui les portoient de la rade de Barcelone à Colioure , & de là par Bayonne à Madrid. Les ennemis donc craignoient de s'avancer trop avant , de peur que , Barcelone pris , le Roi d'Es- pagne ne revint tout-à-coup avec toute son armée , avant qu'ils en fussent infor- més , & qu'alors ayant tout le pays contre eux , ils n'eussent grande difficulté à rega- gner le Portugal ; ce qui les déterminà à rester à Almaras quelque temps : mais au bout de huit jours , n'ayant aucunes nou- velles , ils prirent le parti d'aller faire

Le siège de Ciudad-Rodrigo, qui ne pouvoit les occuper long-temps, & ensuite s'avancer à Salamanque, afin d'y attendre le secours de Barcelone. Ils décampèrent le 11 Mai, & reprirent le chemin de Placerria & de Coria, afin d'être plus à portée de leurs convois qu'ils tiennent de Portugal. Le 20, ils investirent Ciudad-Rodrigo. Cette ville (on ne peut l'appeler place) n'avoit ni dehors, ni fossés, ni chemin couvert, ni flancs; une simple muraille en faisoit l'enceinte : assurément, quoiqu'il n'y eût qu'un bataillon, & quelques milices, elle se défendit jusqu'au soir, & ne se rendit, que la brèche faite : elle obtint même une capitulation honorable. Je m'étois tenu à S. Martin del Rio, jusqu'après la prise de Ciudad-Rodrigo, ensuite de quoi je me repliai à Salamanque.

Après, le 1^{er} de Juin, par un Couret de France, le malheureux dénouement du siège de Barcelone. Le Roi d'Espagne, après avoir pris le Mont-

Jouy , avoit conduit de ce côté-là ses at- ~~taques~~
taques contre la ville , qu'il avoit battue 1706.
pendant plusieurs jours ; mais avant que
d'avoir fait une breche suffisante , la flotte
ennemie arriva : ainsi le Comte de Tou-
louse , inférieur en nombre , étant obligé
de se retirer à Toulon , il ne fut pas pos-
sible au Roi d'Espagne de continuer le
siege , attendu qu'il n'avoit plus de vi-
vres ; outre que la flotte portoit à l'Ar-
chiduc un secours de douze bataillons.
Il ne fut donc plus question que de fa-
voir par où l'armée se retireroit. Les
Espagnols vouloient que ce fût par le
même chemin qu'on étoit venu ; mais
le manque de vivres fit choisir le plus
court , pour arriver en pays ami , dont
nous étions les maîtres : ainsi il fut déter-
miné qu'on gagneroit le Lampourdan ;
ce qui se pouvoit aisément , en quatre ou
cinq jours , au lieu que par Igualada &
Lérída , il en falloit au moins dix avant
que d'arriver en Arragon , outre que la
fidélité des Arragonois étoit fort ébranlée,

1706. Et que le pays, par où il falloit passer, étoit beaucoup plus difficile que l'autre, tant par les montagnes & défilés, que pour le passage des rivières.

Sa Majesté Catholique décampa le 11 Mai, & fut obligée d'abandonner toute sa grande artillerie & ses munitions de guerre, n'ayant ni le temps, ni les bêtes nécessaires pour l'emmener : les malades & blessés restèrent pareillement. Il faut dire, à la louange de Milord Peterborough, qui commandoit les troupes de l'Archiduc, qu'il eut toute l'attention possible, pour empêcher les Miquelets de les égorger. Les ennemis suivirent les premiers jours l'armée du Roi d'Espagne; mais dès qu'elle eut passé le Ter, se trouvant en sûreté & à portée des vivres, elle fit quelque séjour, en attendant les ordres de la Cour. Le Roi d'Espagne regagna le Roussillon, pour se rendre par Bayonne à Madrid, le plus diligemment qu'il pourroit, & le Chevalier d'Asfeld eut ordre de prendre les devants, & de

se rendre à Bayonne, afin d'y régler tout ~~ce~~
 ce qu'il falloit, tant pour le passage de 1706.
 S. M. C., que pour celui des troupes.

Dès que je fus informé de la résolution du Roi d'Espagne, de venir à Madrid, je dépêchai un Courier, pour supplier la Reine de l'en détourner; car, vû la situation des ennemis, & notre foiblesse, il étoit impossible de les empêcher d'y aller: ainsi il me paroïssoit que S. M. C. devoit s'épargner la honte d'être obligée de s'enfuir de sa capitale, huit jours après y être retournée. Je proposois que ce Prince vînt en droiture à Burgos, où il se trouveroit plus à portée de rentrer en Castille, si nous en étions chassés; sa présence y auroit animé les Castillans, & le bruit de son arrivée faisant peut-être croire aux ennemis que la tête des troupes arrivoit, ils auroient été bride en main; ce qui étoit ce que nous devons principalement souhaiter. Je comptois de me replier sur le Duero, & y rassembler le plus de troupes qu'il

me seroit possible , pour en défendre le
1706. passage aux ennemis ; en tout cas , après
les avoir amassés à mon ordinaire , je me
serois retiré sur Burgos & Victoria , jus-
qu'à ce que les trente bataillons , & vingt
es adrons François , qui devoient venir ,
m'eussent joint. Je ne voulois nullement
me retirer du côté de Pampelune ; car
c'étoit me mettre dans le coin de l'Es-
pagne le plus reculé , d'où j'aurois eu de
la peine à ressortir à cause du passage de
l'Ebre , outre que nous y aurions en plus
de difficulté pour nos subsistances , au
lieu que par Burgos , nous serions d'a-
bord au centre de la Castille , dans le
pays du monde le plus abondant.

Je mandai la même chose à M. d'As-
feld , afin qu'il en parlât au Roi d'Es-
pagne , à son passage à Bayonne ; mais
le Roi avoit une telle impatience
d'être avec la Reine , qu'il n'écouloit
rien , & alloit toujours en avant. Il prit
donc le chemin de Pampelune , comme
le plus court , & se risqua sans escorte

au travers de la Navarre , effleurant l'Ar-
ragon qui s'étoit révolté dès que le siege ^{1706.}
de Barcelone eut été levé.

La Reine & son Conseil ne lui avoient pas écrit comme je les en avois suppliés ; car en dépit de mes avis , ils faisoient cent mille choses de leur tête , & d'ordinaire c'étoient des fautes auxquelles j'avois ensuite la peine de remédier.

Les ennemis eurent nouvelle de la levée du siege de Barcelone , le même jour que moi. Milord Peterborough avoit dépêché un Courrier , par mer , au Marquis de Lasminas & au Comte de Gallway , pour leur en donner avis , & leur faire savoir que l'Archiduc alloit bientôt s'approcher de Madrid , où il comptoit que l'armée Portugaise se rendroit aussi , afin de se joindre tous , & de nous chasser totalement d'Espagne.

Sur cela , le 4 Juin , les ennemis se mirent en marche d'auprès de Ciudad-Rodrigo , & arriverent le 6 à Salamanque ;

je m'en étois retiré la veille , me tenant également à portée du chemin de Madrid , & de celui de Valladolid ; car il étoit encore incertain lequel ils prendroient. Le bruit de leur armée étoit pour le premier ; mais je craignois plus le second , attendu que par-là ils nous chasseroient de Madrid sans y aller , & que par les contradictions que j'éprouvois de la part du Ministère , je n'avois pas encore eu le tems de faire les arrangements nécessaires pour la jonction des troupes derrière le Duero.

Le 12 , les ennemis décampèrent de Salamanque , & prirent le chemin de Penaranda ; ainsi il n'y eut plus à douter qu'ils n'allassent à Madrid. L'on me proposa encore de défendre le passage de Guadarama ; mais je n'y voulus point consentir , d'autant que l'on pouvoit passer par-tout , à droite & à gauche ; & qu'ainsi les ennemis se trouvant tout-à-coup derrière moi , m'auroient ôté toute communication avec la France &

Madrid ; & quand même j'aurois arrêté l'armée Portugaise, l'Archiduc arrivant 1706. par l'Arragon , je me serois trouvé entre ces deux armées sans ressource , ni retraite. Je suppliai seulement la Reine , d'ordonner que les troupes qu'on venoit de former à Madrid y campassent ; que M. de Las-Torres , qui arrivoit de Valence avec quinze escadrons & quelques bataillons , se mît à porté de nous joindre quand il en seroit besoin ; que Leurs Majestés Catholiques fussent prêtes à partir d'un moment à l'autre , & que l'on eut soin d'avoir à Guadalaxara , & sur la route de Burgos , des farines pour notre subsistance. Je renvoyai à Badajos six bataillons , afin de ne pas laisser l'Estramadure totalement dégarnie : quant au peu d'infanterie qui me restoit , je la fis marcher vers Ségovie ; ensuite , avec ma cavalerie , je me retirai à mesure que les ennemis avançoient. Sur ces entrefaites , nous eûmes la triste nouvelle de la défaite du Maréchal de

~~=====~~ Villeroy à Ramilly ; ce qui donna lieu
1706. au Duc de Marlborough de se rendre
maître , sans coup férir , de Bruxelles ,
& de la plus grande partie de la Flandre.

Le 17 Juin , les ennemis étant venus
camper à la Bajos , je détachai Joffre-
ville avec quinze escadrons , pour aller , par
Ségovie , au Puerto-del-Paular , afin d'ob-
server ce qui pourroit se passer de ces
côtés-là , & empêcher que les ennemis
ne pussent envoyer des partis sur le
chemin que la Reine devoit tenir en
allant à Burgos. J'ordonnai à mon infan-
terie de marcher de Ségovie à Somo-
Sierra sur le chemin de Madrid , & à
Arranda - de - Duéro , où je comptois
tenir ferme le plus long-temps que je
pourrois ; & je mandai à M. de Las-
Torres de nous attendre à Torréron. Je
passai , avec le reste de ma cavalerie ,
le Puerto - de - Guadarama , que je fis
garder par un détachement de Dragons ,
& de quatre compagnies de Grenadiers ,
afin d'obliger les ennemis , que je con-

moisson pour gens de grande prudence, ~~de~~ d'y venir en cérémonie En effet, ils ne ^{1706.} passèrent le Puerto que le 23 ; je m'étois retiré, le 20, au Pardo, & le lendemain le Roi d'Espagne me joignit à Fancaral, à deux lieues de Madrid. La Reine avoit pris la veille le chemin de Burgos, où elle se rendit sans être en aucune façon inquiétée.


Madame des Ursins & les courtisans ; qui se trouvoient avec elles, firent tout ce qu'ils purent pour la faire aller à Pampelune ; mais M. Amelot & moi l'empêchâmes, en représentant au Roi d'Espagne, que, si elle alloit en Navarre, ce seroit confirmer tout le monde dans la croyance que Leurs Majestés Catholiques avoient dessein de se retirer tout-à-fait en France ; au lieu que la Reine allant s'établir à Burgos avec les Conseils, toutes choses reprendroient bientôt le train ordinaire, & les peuples se rassûreroient.


Nous allâmes, le 22, camper à

1706. Torrèjon , où M. de Las-Torres nous joignit ; ainsi nous avions cinquante-cinq escadrons , y compris Joffreville qui côtoyoit alors la Sierra , pour couvrir la marche de la Reine , & observer les ennemis ; j'avois aussi laissé le Comte de Fiennes , avec huit cents chevaux , pour les amuser , & faire la même manœuvre que j'avois faite jusques-là , la présence du Roi d'Espagne ne me le permettant plus.

Le 24 , les ennemis arrivèrent à Las-Rozas , à quatre lieues de Madrid ; le Comte de Fiennes y eut quelques escarmouches avec leur avant-garde , & se retira en très-bon ordre.

Le 25 , ils camperent auprès de Madrid : nous nous retirâmes à Alcala ; de-là à Guadalaxara , & puis à Sopetran , afin de nous mettre hors de portée de pouvoir être surpris. Comme la désertion commençoit à se mettre dans la cavalerie Espagnole , & que les partisans de la Maison d'Autriche avoient

soin de publier que le Roi d'Espagne  vouloit abandonner la partie , Sa Ma- 1706, jesté Catholique alla à la tête de ses troupes , qu'on avoit mises exprès en bataille ; il les harangua , escadron par escadron , pour les afsûrer qu'il étoit résolu de rester en Castille , & qu'ainsi il espéroit qu'ils ne l'abandonneroient pas ; qu'il attendoit , dans peu , les troupes de France , & qu'alors il marcheroit aux ennemis pour les combattre. Ce discours fit son effet , & depuis ce jour , la désertion cessa. En marchant à Sopetran , nous avions envoyé M. de Joffreville à Somo-Sierra , pour couvrir le pays de ce côté-là , & nous procurer des subsistances. Nous étions sur ce point fort embarrassés ; Orry n'ayant pris aucune mesure pour nous en procurer , quoique je lui en eusse écrit dans toutes mes lettres , & qu'il n'eût point d'autre affaire à songer : mais , comme j'ai déjà dit , jamais il ne voulut seulement imaginer que les ennemis pussent venir à



Madrid, & n'en convint que lorsqu'ils
1706. y furent.

Nous avions aussi un autre embarras auquel nous ne pouvions remédier que par le secours de la France ; savoir, le manque d'argent : ce qui nous déterminâ à faire partir Orry en poste pour Paris, afin d'y représenter nos besoins, & de tâcher en même temps d'emprunter quelque argent sur les pierreries de la Reine, qu'il porta avec lui. Ce fut M. Amelot qui m'en fit premièrement la proposition : & d'abord je m'y opposai, par la raison que je ne savais à qui m'adresser pour tous les détails, outre qu'il étoit le seul au fait des finances d'Espagne, dont il avoit toujours caché avec soin la connoissance à qui que ce fût ; mais enfin la nécessité où nous étions, & l'impossibilité de trouver des ressources ailleurs, me fit consentir à son voyage, à condition qu'il reviendrait au plutôt. Dès que les Espagnols le virent parti, ils se mirent à se dé-

haïner si publiquement contre lui, que ~~me~~
 e me crus obligé de m'opposer autant 1706.
 à son retour que j'avois été contre son
 départ. En effet, il étoit de la justice &
 de la bonté de S. M. C. d'avoir quel-
 que complaisance pour le goût d'une
 Nation qui venoit de lui donner des
 preuves si éclatantes de son attachement
 pour sa personne, & à la fidélité de la-
 quelle il étoit uniquement redevable de
 la conservation de sa Couronne.

M. Amelot avoit eu de la peine à se
 rendre à mes raisons, craignant de dé-
 plaire à la Reine & à Madame des
 Ursins; mais enfin son bon sens & les
 discours qu'il entendoit tenir devant lui
 le déterminèrent, & nous écrivîmes
 conjointement en France, pour qu'on y
 gardât Orry : j'envoyai à ce dernier & à
 la Princesse des Ursins, copie de ma
 dépêche au Roi, afin qu'ils vissent que
 je n'agissois point par des souterrains.
 La Cour de France goûta nos raisons,
 & Orry eut ordre de rester à Paris.

1706.

Orry étoit homme de beaucoup d'esprit, très-éloquent, & d'un travail infini; mais il vouloit trop entreprendre, ce qui faisoit qu'il ne pouvoit trouver assez de temps pour finir aucune affaire: son imagination étoit si vive, qu'elle lui fournissoit des expédiens pour tout; mais aussi dès qu'il avoit projeté quelque chose, il s'imaginait & assûroit hardiment qu'elle étoit faite: il excelloit principalement dans la connoissance & le maniement des finances; & je doute que personne y eût mieux réussi, s'il avoit travaillé sous un homme habile & posé, qui lui eût fait tenir pied à boule, & l'eût empêché de se mêler d'autre chose: ses vues pour la politique & pour la guerre étoient presque toujours fausses; mais la bonne opinion qu'il avoit de lui-même les lui faisoit soutenir comme bonnes: ses manières dures, & le changement total qu'il avoit fait dans les Coutumes d'Espagne, lui attirerent la haine de toute la Nation:

les

es ennemis l'accusoient d'avoir beau-
 coup volé; mais je lui dois cette justice 1706,
 l'assurer que, quoique je l'aie souvent
 pu dire; personne ne m'a jamais pu
 citer un fait; s'il a pris, il l'a fait avec
 adresse.

Le Marquis de Ribas, qui étoit Se-
 crétaire du Despacho Universal, à la
 mort de Charles II, & qui avoit dressé
 fait signer à ce Prince le fameux tes-
 tament, par lequel il déclaroit le Duc
 Anjou pour son successeur, étoit tombé
 puis en disgrâce par cabales de Cour;
 manière qu'il resta à Madrid, lors-
 que nous l'abandonnâmes; & même
 lista aux Conseils convoqués au nom
 de l'Archiduc.

Le Marquis de Lasminas & Milord
 allway crurent qu'ils pourroient faire
 un usage merveilleux de ce Ministre;
 ainsi ils lui proposerent de donner une
 déclaration comme quoi le testament
 étoit supposé; mais quoiqu'il eût
 été enqué à la fidélité qu'il devoit à son

1706. Roi, il ne voulut jamais faire ce qu'ils lui demandoient, malgré toutes leurs promesses & toutes leurs menaces, alléguant qu'il avoit quitté le parti de Philippe V, parce qu'on l'avoit chassé; mais qu'il ne pouvoit en honneur signer une fausseté : cette circonstance connue de peu de personnes est assez remarquable; aussi ce fut en cette considération que, lorsque nous retournâmes à Madrid, le Roi d'Espagne se contenta de l'exiler dans sa terre, à deux lieues de là, sans lui faire d'autre mal; même l'année d'après, à l'occasion de la naissance du Prince des Asturies, il eut permission de reparoître à la Cour.

Les ennemis restèrent auprès de Madrid, jusqu'au 5 de Juillet, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils eussent nouvelles certaines de la marche de l'Archiduc. Ce Prince ne devoit partir de Barcelone que le 21 de Juin; d'abord il avoit résolu de passer par le royaume de Valence; mais la révolte de l'Arragon lui

fit prendre le chemin de Sarragosse. Les Généraux ennemis, pour faciliter sa 1706. marche à Madrid, se camperent sur le Carama auprès de Torrèjon, & avancerent un petit corps à Alcala, sur quoi nous nous retirâmes à Xadraqué. Nous avions alors en tout cinquante-cinq escadrons & dix-neuf bataillons Espagnols; nous renvoyâmes partie de ces derniers à Siguenza & Atienza sur nos derrieres, afin d'être plus libres dans nos mouvemens. L'Andalousie cependant faisoit des merveilles pour le Roi d'Espagne: elle levoit quatre mille chevaux & quatorze mille hommes de pied. Pareillement les Peuples de la vieille & nouvelle Castille envoyoient de tous côtés faire à Sa Majesté Catholique des protestations de leur zele & de leur fidélité, l'assurant qu'au premier signal ils prendroient les armes & courroient sur les ennemis. En effet, ils assommoient tout ce qui s'écartoit de leur armée, & ils arrêtoient tous les Couriers; par ce

1706.

moyen j'étois régulièrement instruit de l'avance de tous leurs desseins. Les ennemis, en arrivant à Madrid, avoient envoyé un détachement à Tolède, où la Reine Douairière fit proclamer Roi l'Archiduc, son neveu, & arbora son étendard au haut du Palais; mais les Habitans, au bout de quelques jours, prirent les armes, saisirent tout ce qu'il y avoit de gens affectionnés au parti contraire, arracherent l'étendard, proclamèrent Philippe V, & mirent des gardes chez la Reine Douairière, qu'ils traitèrent pourtant toujours avec respect, quoiqu'ils la tinssent prisonnière. Les Peuples de la Manche se mirent en même temps en campagne, & se saisirent des passages sur le Tage, afin d'empêcher que les ennemis ne pussent venir sur eux.

Les Généraux voyant que les Peuples leur étoient unanimement contraires & qu'ils ne pouvoient se dire maîtres que du terrain où ils campoient, & craignant qu'à la fin notre armée grossissant & la

leur diminuant, ils ne se trouvaient dans de grands embarras, écrivirent à Lisbonne, pour que les troupes Portugaises de l'Alentéjo eussent ordre de les venir joindre par le pont d'Almaraz; mais la prise des Couriers empêcha qu'on ne pût savoir en Portugal rien de positif sur l'état des affaires en Espagne, & par conséquent qu'on y pût prendre aucunes mesures. Nous apprîmes, le 15 Juillet, par des lettres interceptées du Comte de Noyelles, des Envoyés d'Angleterre & de Portugal, au Marquis de Lasminas & à Milord Gallwai, que l'Archiduc devoit arriver le 12 à Sarragosse, où le Comte de Noyelles étoit déjà; nous apprîmes en même temps que, pour favoriser le passage de ce Prince, les ennemis avoient marché à Guadalaxara; sur quoi ne voulant plus rien risquer jusqu'à l'arrivée de nos troupes, que j'attendois dans huit jours au plus tard, & dont on ne pouvoit plus empêcher la jonction, je priai le Roi

~~Je me~~ d'Espagne d'aller à Alcantara, & de me
 1706. placer derrière l'Hénares à Saragosse, au
 voisin à une lieue de Madagacé, pour
 observer plus sûrement les mouvements
 des ennemis, & être même à portée de
 tomber, par une marche foudroyante, sur l'Ar-
 chiduc, s'il effleuroit de trop près la
 frontière de Castille. Toutes nos troupes
 Françaises arrivèrent le 28 à Saragosse,
 en sorte que nous avions alors quarante-
 neuf bataillons, & soixante dix-huit es-
 cadrons : à la vérité nos vieux bataillons
 François n'avoient pas trois cents hommes
 chacun, l'un portant l'autre. Les enne-
 mis, à cause des troupes qu'ils avoient
 laillé à Alcantara & à Ciudad-Rodrigo,
 n'avoient plus que quarante bataillons,
 & cinquante-trois escadrons ; mais ils
 attendoient encore dix à douze batail-
 lons, & une vingtaine d'escadrons, qui
 leur devoient venir avec l'Archiduc &
 Milord Peterborough.


J'avois résolu de marcher, le 29, en
 longeant l'Hemarez, pour me rendre dans

la plaine de Marchamalo , afin de combattre les ennemis , & de les obliger à quitter la Castille ; mais le même jour 29, nous commençâmes à voir la tête de leur armée , qui venoit droit sur Xadraqué ; ce qui me déterminâ à rester à Sirouete , attendu que , par la difficulté du pays , & la proximité des ennemis , il auroit été dangereux de faire cette marche en plein jour. Ils furent long-temps sur les hauteurs , avant que d'oser descendre dans la plaine de Xadraqué , où étoit le Comte de Fiennes , avec cinq cents chevaux , & ce ne fut qu'avec de grandes précautions , & après avoir tiré du canon sur lui , qu'ils s'y déterminèrent. A six heures du matin le Roi d'Espagne nous joignit , & vers les quatre heures du soir les ennemis , qui ignoroient totalement l'arrivée de nos troupes , & croyoient n'avoir à faire qu'à notre cavalerie Espagnole , firent les dispositions pour attaquer le pont sur l'Hénarez , où nous avions mis quatre cents hommes d'infanterie. Pour cet effet ,

===== leurs Dragons à pied , & deux bataillons
1706. soutenus de six escadrons , descendirent
en bataille vers la riviere ; mais aux premiers coups de canon qu'on lâcha au milieu de ces troupes , elles se retirèrent en confusion. Le reste de la journée se passa en escarmouches & en canonnades, dont nous ne pouvions être que difficilement incommodés à cause des hauteurs qui nous couvroient.

Le lendemain , les ennemis firent encore de grands mouvemens , & voulurent se former en bataille sur la hauteur , vis-à-vis de nous ; mais notre artillerie les fit bientôt retirer : ils avoient aussi fait couler quelque infanterie dans les haies proche du pont , que nos gens en chasserent dans l'instant. Voyant que les ennemis balançoient sur le parti qu'ils avoient à prendre , je résolus de passer la nuit la riviere de Conomarez , qui étoit sur notre droite , pour aller nous poster sur le flanc gauche des ennemis , entre Espinosa & Xadraqué , & par - là leur

couper la communication avec Guadaxara. J'allai donc reconnoître moi-même notre marche , & j'avois déjà donné tous les ordres nécessaires pour un mouvement qui demandoit de grandes précautions ; mais à l'entrée de la nuit , comme nous étions prêts à nous ébranler , j'appris que les ennemis avoient décampé. La crainte que nous ne gagnassions leurs derrieres , ainsi que c'étoit notre dessein , les y détermina. Ils n'avoient appris la jonction de nos François , qu'après être arrivés à Xadraqué , & cela par nos Déserteurs ; encore d'abord ils n'en vouloient rien croire , & s'imaginoient que le grand nombre de tentes , & la grande étendue de terrain que nous occupions , étoit une ruse de guerre , pour leur faire accroire que nous avions beaucoup de monde. Il étoit pourtant étonnant , que nos troupes étant venues par la Navarre , & ayant longé la frontiere d'Arragon , pendant quarante lieues de pays , ils n'en eussent point été

Le lendemain, 1.^{er} du mois d'Août, 
 nous nous mîmes en marche un peu 1706.
 après minuit, pour aller droit aux ennemis, qui avoient campé, la même nuit, à Jonquera, à deux lieues de nous; mais à cause d'un très-grand défilé, nous ne pûmes déboucher dans la plaine, que vers les dix heures du matin. Les ennemis s'étoient mis en marche dès la pointe du jour, pour aller à Marchamalo; leur camp étoit marqué, & partie de leurs troupes y étoient déjà entrées.

Nous marchâmes sur quatre colonnes, ayant à l'avant-garde huit troupes de Carabiniers soutenues de trois régimens de Dragons, que commandoit M. de Cilly, Maréchal de Camp. Les ennemis avoient laissé auprès de Jonquera six troupes de Cavalerie, pour faire l'arrière-garde; on lâcha sur eux à toutes jambes deux troupes de Carabiniers qui les culbutèrent, & en prirent ou tuèrent une cinquantaine. Dès que les ennemis virent que nous ve-

1706 niens droit à eux , ils tirèrent un coup de canon pour avertir les fourrageurs & maraudeurs , qu'ils alloient décamper ; mais newant s'aventurer au travers de la grande plaine , ils passèrent avec grande précipitation l'Hénarez , & se camperent sur les hauteurs de l'autre côté : comme nous vîmes qu'il n'étoit pas possible de les joindre . & que l'armée étoit fort fatiguée , tant à cause de la longueur de la marche qu'à cause du chaud excessif , nous campâmes ce jour-là à Fontanar , à une lieue de Guadaluara , & le lendemain nous nous avançâmes à Marchamalo. Avant reconnu que le poste des ennemis étoit enroulé , d'autant que leur droite étoit appuyée à Guadaluara , leur gauche à un grand ravin , & qu'ils avoient devant eux l'Hénarez dont les bords étoient très - escarpés , nous ne songeâmes qu'à nous placer de manière à leur couper le chemin de Madrid , & en même temps assurer nos derrières , qui ne nous pouvoient

venir que d'Atienza; pour cet effet nous =====
 nous mêmes sur une seule ligne, la 1706.
 gauche tirant vers Fontanar & la droite
 près de la Loubéra, ce qui faisoit deux
 lieues d'étendue.

Nous détachâmes, après midi, M. de Legal, Lieutenant Général, avec mille cinq cents Fantassins, mille cinq cents chevaux & trois pieces de douze, pour aller s'emparer d'Alcala, à deux lieues de notre droite, & par où les ennemis pouvoient uniquement avoir communication avec Madrid. M. de Legal ne trouva aucune résistance à Alcala, que les ennemis abandonnerent à son approche pour se retirer à leur armée: il les suivit, & les ayant atteints, ils se jeterent dans le château de San-Tolcas, où, après quelques volées de canon, lâchés de notre part, ils se rendirent prisonniers de guerre, au nombre de quatre cents fantassins & quarante chevaux. Un Lieutenant Général Portugais, nommé Dom Antonio Aracuer les comman-

1706. doit : l'on prit aussi un grand convoi qui alloit à l'armée ennemie.

Le Roi d'Espagne fit partir, le même jour, Dom Antonio Delvallé, pour aller avec huit cents chevaux, prendre possession de Madrid ; ce qu'il exécuta, le 4 Août, jour marqué pour l'arrivée de l'Archiduc dans cette capitale. Environ trois à quatre cents hommes, Officiers ou Miquelets, voulurent se défendre dans le Palais du Roi ; mais faute de vivres, au bout de deux jours, ils se rendirent.

Les ennemis ignoroient si absolument, & l'arrivée des secours de France, & notre marche, que l'on prit nombre de Seigneurs Espagnols, qui venoient à notre armée, la prenant pour celle de l'Archiduc. On les envoya à Pampelune, aussi bien que les prisonniers qu'on avoit faits dans le Palais.

Il est à remarquer que le Marquis de Lasminas avoit donné cinq cents pistoles pour faire nettoyer le Palais,

& en effet nous les y fîmes employer. ~~=====~~

Nous trouvâmes les pontons des ennemis, & beaucoup d'attirails de guerre & munitions de bouche, qu'ils avoient laissés à Madrid. 1706.

Les Habitans de Ségovie, apprenant ce qui se passoit, prirent les armes, & forcèrent la garnison Portugaise qui étoit dans le château de se rendre. La capitulation portoit, qu'elle sortiroit avec armes, & seroit conduite en Portugal, à condition de ne point servir de six mois.

Les peuples de la partie de l'Estramadure, entre le Tage & la Sierra de Gata, se mirent sous les armes, & reprirent la Moraleja & Coria. Ceux de Salamanque, après avoir proclamé Philippe V, & mis en prison quelques Portugais & Castillans du parti de l'Archiduc, avoient déterminé de tomber sur un grand convoi, qui partoît de Ciudad-Rodrigo pour Madrid; mais les Portugais en étant avertis, ne le firent pas

1706. partir ; toutefois pour punir cette ville de son audace , ils assemblerent un corps de quatre à cinq mille hommes , & marcherent quelque temps après à Salamanque , qui fut obligée d'ouvrir ses portes au bout de deux jours de siege , & de se racheter du pillage pour une somme de cinquante mille pistoles. Le 6 l'Archiduc arriva au camp de Guadalaxara avec trois bataillons & six escadrons , & le lendemain , Milord Peterborough avec trois bataillons & dix escadrons. Le Marquis de Bay , Capitaine Général de l'Estramadure , y ayant laissé pour Commandant le Marquis de Risbourg , nous joignit avec un régiment de cavalerie.

Nous fûmes avertis que le 11 les ennemis devoient marcher le même soir ; & qu'ils avoient déjà envoyé leurs équipages sur une hauteur à une lieue derrière leur camp. En effet , à l'entrée de la nuit , ils se mirent en mouvement ; & comme il étoit important de gagner toujours les devants pour couvrir Ma-

Andrid & Toledé , & leur barrer le re- tour
 tour en Portugal , le Chevalier d'Asfeld , 1796.

Lieutenant Général , fut détaché à onze heures du soir avec vingt-cinq escadrons , dix bataillons & dix pieces de campagne , pour se rendre diligemment à Alcalá : il fut suivi le matin par le reste de l'armée. Les ennemis , qui marcherent de nuit par un pays très-difficile , ne purent aller camper qu'entre Loranja & Aubité sur la Tajuna. Le 13 nous allâmes à Torrejon , & fîmes passer la Xarama à M. d'Asfeld , afin d'être à portée d'avoir plus promptement une tête sur le Tage ; car je savois qu'ils vouloient tâcher de gagner Toledé avant nous , afin d'être les maîtres de communiquer avec le Portugal , & même de se maintenir par ce moyen de l'autre côté du Tage.

Le 14 , les ennemis allerent se poster de l'autre côté de la Tajuna , la droite à Chinchon , & la gauche à Colmenar ; sur quoi nous campâmes à Cienpozuelos , où l'on mit la gauche , & la droite

Valence, d'où ensuite il retourna en
1706. Angleterre.

Le sieur Cavaloty, Lieutenant Colonel, ayant, avec deux cents chevaux, tombé sur un fourrage des ennemis auprès de Fuente Dueña, battit l'escorte, tua trois cents hommes sur la place, en prit deux cent soixante-dix, & cinq cents chevaux. Le sieur Carillo, Colonel de Cavalerie, attaqua un poste de trois cents hommes que les ennemis avoient mis à un moulin sur le Tage, & les tua ou prit tous. Sur les mouvemens des Portugais du côté de Salamanque, on envoya le Marquis de Bay dans la vieille Castille, avec deux bataillons & trois escadrons, auxquels se devoient joindre quatre bataillons de Badajos, & neuf escadrons.

Le Roi d'Espagne, convaincu de la mauvaise conduite qu'avoit tenue la Reine Douairiere, crut qu'il ne convenoit pas à ses intérêts de la laisser en

Espagne, durant la guerre : ainsi il en-
 voya à Toledé le Duc d'Osborne, Ca- 1706.
 pitaine des Gardes-du-Corps, avec un
 détachement pour la mener à Bayonne.
 Elle en fut très-mortifiée ; elle auroit
 pourtant dû en être bien aise, puisque
 cela l'éloignoit des occasions de donner
 aucun soupçon, & d'être à l'avenir in-
 quiétée.

L'armée des ennemis décampa le 9
 Septembre, & marcha à Fuente Duégna,
 où ils passèrent le Tage ; sur quoi nous al-
 lâmes camper auprès d'Arranjuez, partie
 du côté de la rivière, & partie de l'autre,
 afin d'être également à portée de nous
 opposer aux ennemis, de quelque côté
 qu'ils voulussent aller. Le 10, ayant été
 averti qu'ils prenoient le chemin de Bar-
 rajas, nous nous avançâmes à Ocagna. Le
 11, je marchai à Santa-Cruz, avec vingt
 bataillons & cinquante escadrons, afin
 de pouvoir diligenter la marche des en-
 nemis, & tomber sur leur arriere-garde ;
 si l'occasion s'en présentoit ; mais au bruit

de ma marche , ils allerent se poster
1706. à Velez.

Comme je vis qu'ils s'éloignoient du chemin de Guété , & que de Velez ils pouvoient aller dans le Royaume de Valence , par un beau pays très-abondant, sans passer à Cuença , ou même qu'ils pourroient , en longeant par leur gauche, tâcher de gagner la Guadiana , & essayer par-là , de s'établir une communication avec le Portugal , je résolus de leur barrer l'un & l'autre chemin. Pour cet effet , je marchai de Santa-Cruz à la Caveza , afin de prendre le dessus des ruisseaux qui couvroient leur camp , & de pouvoir me mettre sur leur flanc gauche. Je fis prier Sa Majesté Catholique de marcher aussi à la Caveza , avec le reste de l'armée ; ce qu'il fit : mais dès que les ennemis furent informés de nos mouvemens , ils ne voulurent pas risquer de nous attendre dans leur camp , où nous pouvions les attaquer avec grande aisance , n'y ayant plus de défilé , ni ruis-

seau entre nous : ainsi ils décamperent précipitamment, & voulurent d'abord 1706. prendre la route de Salicés, qui étoit plus commode ; mais, comme ils virent par la poussière de nos colonnes, que nous approchions, ils se replierent tout court en arrière, & passant une montagne très-difficile, ils reprirent le chemin de Cuença. Nous campâmes à Velez, & ils ne séjournèrent plus qu'ils n'eussent passé le Xucar, rivière très-considérable.

La marche que nous venions de faire, nous avoit si éloigné de nos vivres, que nous étions fort embarrassés, comment pouvoir aller plus en avant ; toutefois il étoit nécessaire de ne point donner le temps aux ennemis de se reconnoître : pour en mieux venir à bout, je crus qu'il falloit se débarrasser d'une foule de personnes qui nous étoient à charge, & qui nous auroient pu contraindre dans nos mouvemens : ainsi je suppliai le Roi d'Espagne de s'en aller à Madrid, où d'ailleurs le bien des affaires demandoit sa présence.

Je me déterminai ensuite à une manœuvre assez singulière : ce fut de faire prendre à chaque brigade d'Infanterie une route différente, & de leur donner rendez-vous, à vingt-cinq lieues de là, auprès de la Roda ; outre que par là les troupes trouvoient plus aisément de la subsistance, qu'en marchant en corps d'armée, je dérobois aux ennemis la connoissance de mon projet, qui étoit de passer le Xucar au dessous d'Alarcon, & de tâcher de les joindre dans la plaine avant qu'ils eussent gagné le Gabriel. Je détachai M. de Legal avec mille chevaux, pour les ferrer de plus près, & je suivis avec toute la cavalerie. Dès qu'ils eurent passé le Xucar, ils se crurent en sûreté ; & voulant séjourner aux camps de Villanueva & de Perale, je m'avantai à Picasso sur le Xucar, pour leur faire accroire que je n'avois d'objet que de les observer de loin ; mais quand je vis que, par la supputation des marches, mon Infanterie seroit un tel jour à la

à la Roda, je m'y portai diligemment avec ma Cavalerie, & de là je marchai sur le Xucar à Fuente Santa, où j'avois donné rendez-vous à toute l'armée. Le 24 Septembre au soir, nous passâmes la riviere, & arrivâmes au grand jour à Quintanar, où nous sûmes par nos partis que les ennemis étoient en marche. En effet, étant instruits que nous passions le Xucar, ils avoient décampé & pris le chemin d'Iniesta, pour gagner le pont de Valdecona sur le Gabriel. Nous redoublâmes notre marche, & tous nos Dragons se porterent en diligence sur leur arriere-garde, qui étoit composée de vingt escadrons & dix bataillons; mais malgré tout ce que nous pûmes faire, on ne put les arrêter dans la plaine, & ils eurent le temps de se mettre en bataille de l'autre côté d'Iniesta, où ils appuyerent leur droite, & s'étendirent sur une hauteur, ayant devant eux un ruisseau assez petit, mais difficile à passer pour la cavalerie. L'on

1706. culbuta quelques escadrons de l'arrière-garde , dont on tua ou prit environ quatre cents , comme aussi deux cents charrettes & plusieurs équipages. La marche que nous venions de faire, étant de sept grandes lieues , sans eau, & par un très-grand chaud , notre infanterie ne put arriver qu'à quatre heures du soir ; je voulus alors longer le ruisseau par ma droite , afin de le passer au dessous de la gauche des ennemis , où il étoit plus praticable ; mais la nuit ne nous donna pas le temps d'exécuter notre projet ; ainsi il fallut rester en bataille jusqu'au jour , pour manœuvrer. Pendant la nuit les ennemis se retirèrent par les montagnes au pont de Valdecagna , dont ils n'étoient éloignés que de deux lieues & demie , & passèrent le Gabriel à la pointe du jour. M. d'Auzeville, Brigadier, les suivit avec mille chevaux, fit nombre de prisonniers & prit beaucoup de bagages.

N'y ayant plus d'espérance de joindre


es ennemis, j'allai camper à Terrasson ~~sur~~
 sur le ruisseau de Quintanar, tant pour 1706.
 trouver de l'eau & laisser reposer les
 troupes que nos marches continuelles
 avoient extrêmement fatiguées, que
 pour être plus à portée d'arranger nos
 vivres, faire les dispositions pour le reste
 de la campagne, & voir ce que devien-
 droient les ennemis.

Ils avoient laissé dans Cuença trois
 bataillons & un détachement de mille
 hommes de pied, avec un régiment de
 Cavalerie. Je détachai M. de Hefsy,
 Lieutenant Général, avec sept bataillons,
 vingt-cinq compagnies de Grenadiers,
 huit cents chevaux & trois pieces de
 douze, (notre unique grosse artillerie)
 pour en faire le siège. J'envoyai aussi
 M. de Pons, Lieutenant Général, avec
 cinq cents chevaux & un bataillon à
 Molina d'Arragon, pour couvrir la Cas-
 tille de ce côté là.

Les ennemis craignant que nous ne
 trouvassions encore moyen de les aller

1706. chercher de l'autre côté du Gabriel, continuerent leur marche dans le royaume de Valence, se contentant de laisser garnison dans Requena; ainsi la Castille se trouva libre des troupes de l'Archiduc, les Portugais s'étant retirés en même temps de Salamanque, sur l'approche du corps que Sa Majesté Catholique y avoit fait marcher.

N'y ayant plus rien à craindre pour le secours de Cuença, à cause de la retraite des ennemis, je résolus de me porter du côté du royaume de Murcie, dont l'Evêque me prioit vivement au secours. Les Anglois avoient pris, dès le 4 Septembre, le château d'Alicante; ils s'étoient ensuite emparés d'Origuela, & de là avoient marché à Murcie, pour s'en rendre maîtres. Le manque de subsistances m'empêchant de marcher en corps d'armée, je fis avancer devers Villena M. de Joffreville avec dix bataillons & dix-huit escadrons; & je fis marcher en droiture à Murcie M. de

Medinilla, Maréchal de Camp, avec  quatre bataillons & neuf escadrons. Dès 1706 que les ennemis apprirent l'approche de ces troupes, ils leverent le siege de Murcie, & se retirerent à Alicante. Medinilla ayant délivré l'Evêque de Murcie, alla attaquer Origuela, qu'il prit, l'épée à la main, après quelques heures de résistance; il n'y avoit point d'Anglois dedans, les seuls Habitans animés par les Moines la défendoient, quoiqu'il n'y eût aucune sorte de fortification, ni même de murailles tout autour: aussi la ville fut-elle pillée, & quantité de Peuple & de Moines y périrent. Le Gouverneur d'Alicante envoya deux cents hommes, pour se jeter dans Origuela, dont le château étoit assez bon; mais un détachement de notre cavalerie tomba dessus, & les tua tous, hors quinze que l'on fit prisonniers.

Cuença se rendit le 9 Septembre, la garnison prisonniere de guerre: les sieurs le Humada, Maréchal de Camp Espa-

1706. **gnol**, & de Palm, Brigadier Hollandois, commandoient dans la ville. L'armée ennemie, après être entrée dans le Royaume de Valence, se porta devers la frontiere de Castille, de l'autre côté de Xucar, afin d'empêcher que nous ne pénétrassions par-là.

Ils se séparèrent en plusieurs corps, & en différens endroits, pour la commodité des subsistances, mais à portée de se rejoindre, s'il en étoit besoin: le principal quartier étoit Xativa, où se tenoient les Généraux.

Je m'avançai donc à Villena avec le gros de l'armée, & je poussai M. de Joffreville vers Elché, où les ennemis avoient mis garnison, afin de nous en rendre maîtres. Le Colonel Bowles, Anglois, qui étoit dans Elché, avec quatre cents hommes de pied, quatre cents Dragons, cent chevaux & nombre de Payfans, refusa de se rendre à M. de Joffreville; mais y étant arrivé moi-même, deux jours après, il se rendit

prisonnier de guerre. Il en coûta fort cher à cette ville, (des plus jolies & des plus riches qu'il y eût en Espagne) : car, quoique malgré moi elle eût été en partie pillée, nous en tirâmes encore quatre-vingt mille sacs de bled, & vingt mille pistoles en or.

Les ennemis étant totalement rencoignés dans les montagnes de Valence, il étoit question de voir ce que nous pourrions entreprendre.

Le manque d'artillerie étoit le principal obstacle à des conquêtes ; j'y avois pourtant pourvu autant qu'il dépendoit de moi, & des foibles moyens de la Cour d'Espagne : dans cette vue, après avoir, par l'arrivée des secours de France, repris la supériorité sur les ennemis, j'avois fait donner les ordres pour que de Seville l'on nous envoyât quatre pieces de vingt-quatre. Elles furent long-temps en chemin, faute de charriots convenables & d'affûts ; mais enfin, ayant avis qu'elles approchoient, & m'étant

1706. aussi arrivé quatre pieces de seize, de Madrid, je me déterminai au siege de Carthagene, d'autant que je n'avois pas assez d'artillerie pour entreprendre celui d'Alicante.

Carthagene étoit une ville considérable par le nombre de ses Habitans, par sa richesse, & par la beauté de son port. De plus, se trouvant alors sur nos derrieres, il étoit nécessaire de nous en rendre maîtres, pour la sûreté du pays & de nos quartiers.

Il me fallut quelque temps pour nos préparatifs; & même, chose assez singuliere, je fus obligé de faire provision de sceaux, par la raison que dans toute la plaine de Carthagene, il n'y a point d'autre eau que des puits; de maniere qu'il fallut faire distribuer tant de sceaux par bataillons & escadrons, sans quoi l'armée n'auroit pu boire.

J'arrivai devant la place le onze Novembre: après l'avoir reconnue, je la trouvai entourée de murailles, & bien

flanquée, quoique sans fossé, ni chemin ~~couvert~~ 1706.
 couvert; d'ailleurs pourvue d'une prodigieuse artillerie. Je fis d'abord occuper une hauteur, qui étoit assez près de la place, & le 13 j'y fis mettre quelques pieces de huit; mais elles furent bientôt réduites au silence par le gros feu des ennemis. Le soir, j'ouvris la tranchée, & dès le lendemain 14, nous travaillâmes aux batteries qui se trouverent en état, & tirèrent le 17 au matin. La breche se fit très-aisément; ainsi la Ville capitula le même soir. Je ne leur voulus accorder d'autres conditions que celle d'être prisonniers de guerre. Il y avoit dans la place deux bataillons Valenciens, cent cinquante chevaux & trois mille payfans. Le sieur de Valere, Maréchal de Camp Espagnol, y commandoit. Trois galères, qui se trouvoient dans le Port, se sauverent la nuit. Nous trouvâmes dans la place soixante-quinze pieces de gros canon & trois mortiers. Pendant les six jours de siege, le feu de l'artillerie fut

1706. très-considérable ; nous ne perdîmes
pourtant que deux cents hommes.

Cette expédition faite , & la saison étant fort avancée, je ne songeai plus qu'à séparer l'armée. Pour cet effet , j'établis dans Origuëla M. de Helly , Lieutenant Général , avec dix bataillons & huit escadrons , pour couvrir le Royaume de Murcie. J'envoyai à Yécla M. d'Asfeld , Lieutenant Général , avec quatre bataillons & quinze escadrons , pour y être à portée de Villena , contenir les ennemis , & les empêcher d'inquiéter les quartiers , que nous avions dans la Manche. Je fis aussi passer pareil nombre de troupes entre le Xucar & le Gabriel , pour la sûreté de ce côté là , de la Castille , & pour assûrer notre communication avec Molina d'Arragon. Le quartier général fut mis à Albacété , à peu - près dans le centre des quartiers & de la frontiere : après quoi je partis pour Madrid , où j'arrivai le 5 de Décembre.

Ainsi finit cette campagne , des plus singulieres par les différens événemens. 1706.

Les commencemens nous avoient fait envisager une ruine totale des affaires ; mais les suites devinrent aussi utiles que glorieuses aux armes des deux Couronnes. L'ennemi maître de Madrid , nulle armée pour l'arrêter , le Roi obligé de lever le siege de Barcelone , & de se retirer en France , tout cela sembloit décider du sort de l'Espagne ; & sans contredit si nos ennemis eussent su profiter de la conjoncture , & pousser leur pointe , l'Archiduc en auroit été Roi , sans espérance de retour pour Sa Majesté Catholique : mais les fautes grossieres que commirent ses Généraux , jointes à la fidélité sans exemple des Castillans , nous donnerent le temps & les moyens de reprendre le dessus , & de rechasser les ennemis hors de la Castille.

Les deux armées firent , pour ainsi dire , le tour de l'Espagne : elles commencerent la campagne près de Badajoz ,

== & après s'être promenées au travers des
 1706. deux Castilles, la finirent aux Royaumes
 de Valence & de Murcie, à cent cin-
 quante lieues de là.

Nous fîmes quatre-vingt-cinq camps,
 & quoique tout se passât sans action gé-
 nérale, nous en tirâmes autant d'avan-
 tage que si l'on eût gagné une bataille;
 car de compte fait nous fîmes dix mille
 prisonniers.

Cette année fut remplie d'événemens
 malheureux pour la France & pour l'Es-
 pagne. La Flandre fut perdue par la ba-
 taille de Ramillies (*a*) : l'Italie par celle
 de Turin (*b*), & l'Espagne par la levée
 du siege de Barcelone, & par notre re-
 traite de Madrid : nous fûmes les seuls
 qui eûmes le bonheur de nous relever
 de notre perte.

(*a*) Le Maréchal de Villeroi commandoit
 l'armée du Roi.

(*b*) Le Maréchal de Marfin, qui comman-
 doit l'armée sous le Duc d'Orléans, y fut tué.

Je ne puis omettre une chose des plus bizarres & des plus incompréhensibles, 1706. concernant un Officier Général Portugais. Etant au mois d'Avril sur la frontière de Portugal, il m'écrivit par un Payfan un billet, pour me dire, que, quoiqu'il ne fût pas connu de moi, il avoit tant de respect pour Sa Majesté Catholique, qu'il me donneroit avis de tout ce qui se passeroit. Ce message me surprit fort ; mais comme je crus que je ne courois point de risque en établissant un commerce avec cet homme, je lui répondis très-poliment, avec asûrance de mon estime & de mon amitié ; aussi fut-il très-exact à me mander à l'avance tous les différens mouvemens que les ennemis devoient faire, & cela me fut de grande utilité. Pendant que nous étions campés à Cienpozuelos, & les ennemis à Chinchon, il me fit dire qu'il avoit grande envie de me voir ; qu'il le pourroit facilement quand il seroit de jour, sous prétexte de visiter les gardes, & que

si je voulois lui envoyer quelque Officier
1706. à un tel endroit, il s'y rendroit la nuit,
& viendrait me trouver chez moi : en
effet, le tout s'exécuta selon qu'il l'avoit
proposé, & j'eus avec lui une conver-
sation de deux heures, dont je fus très-
content, par le compte exact & détaillé
qu'il me rendit de l'état des ennemis &
de leurs desseins. En prenant congé de
moi, il me pria de vouloir bien con-
tribuer à le faire retourner bientôt en
Portugal, & me dit que, pour en venir à
bout, il feindroit d'être extrêmement
mal le matin que les ennemis décampe-
roient, & qu'il demanderoit à M. de
Lafminas la permission de rester ; qu'il
m'enverroit un Trompette pour me prier
de lui donner une garde ; qu'ensuite
après s'être reposé quelque temps, pour
faire semblant de se remettre, je lui ac-
corderois un congé pour aller en Portu-
gal. Il joua sa comédie à merveille. M.
de Lafminas qui l'alla voir, le trouva
tout couvert de sang, qu'il disoit avoir

vomi , & lui permit de m'envoyer de-
 mander une sauve-garde : j'accomplis 1706.
 tout ce dont nous étions convenus ; &
 ce qui est risible , j'en fis l'hiver suivant
 l'échange contre un de nos Officiers Gé-
 néraux , prisonnier en Portugal. Ce vi-
 sionnaire avoit en tête qu'il servoit le
 Roi son Maître par ce beau manège ;
 car , disoit-il , il n'est point de son inté-
 rêt d'avoir la guerre avec l'Espagne ; ainsi
 il faut que les mauvais succès lui ouvrent
 les yeux , & lui fournissent un prétexte
 pour abandonner les alliés. L'envie d'en
 parler avec les Ministres de Lisbonne ,
 la plupart ses parens , étoit une des prin-
 cipales raisons qui lui faisoient souhaiter
 si ardemment de retourner en Portugal.

Les Anglois avoient , cette même
 campagne , projeté de faire une descente
 en Guyenne , & pour cet effet ils avoient
 embarqué à Portsmouth douze régimens
 d'infanterie , & trois cents Dragons mon-
 tés : outre cela , ils avoient à bord un
 nombre suffisant d'Officiers François ré-

— fugiés , pour former six régimens d'in-
1706. fanterie , & quatre escadrons de Dra-
gons ; de plus , ils avoient beaucoup
d'armes , d'outils , de munitions de
guerre , une grosse artillerie , & une
somme très-considérable d'argent : neuf
bataillons & trois régimens de Dragons
étoient aussi campés à Cork en Irlande
pour la même fin , & les vaisseaux de
transports y étoient tout prêts. Le Comte
de Rivers étoit le Général de cette ex-
pédition.

Toute cette flotte devoit venir vers
l'entrée de la Garonne , & le débarque-
ment se devoit faire entre Blaye & l'em-
bouchure de la Charente. Ils devoient
se saisir de Xaintes , afin d'empêcher
qu'on ne pût venir sur eux avant qu'ils
eussent le temps de se fortifier , & afin
de pouvoir plus facilement faire couler
les réfugiés vers le Quercy & les Cé-
vennes. Selon ce que ceux-ci feroient, l'ar-
mée se détermineroit , & le moins qu'ils
se proposoient , c'étoit de brûler les vais-

eaux à Rochefort. Si par la révolte des peuples, ils trouvoient praticable de s'établir en Guyenne, ils y auroient pendant l'hiver fait passer un nombre plus considérable de troupes, afin d'y avoir une armée suffisante, pour s'y maintenir & faire la guerre. 1706.

J'ai cru devoir insérer dans ces Mémoires ce que je viens de rapporter, quoique hors de mon sujet, à cause que ce projet a été su de peu de personnes, & que j'en ai appris le détail par un des Ministres d'Angleterre sur qui tout avoit roulé.

Les vents contraires firent échouer ce projet, ainsi les troupes destinées pour cette expédition passèrent par mer au Royaume de Valence.

Peu après mon retour à Madrid, nous y apprîmes que M. de Bay avoit surpris Alcantara, où il y avoit deux bataillons Portugais. Cette nouvelle étoit de grande conséquence, par rapport à la frontière de Portugal.

1706. Environ le même temps, M. de Pons, Lieutenant Général, que j'avois mis pour Commandant du côté de Molina d'Aragoïr, voulant se montrer homme entreprenant, se mit en campagne avec neuf escadrons, un bataillon de troupes réglées, & quelques milices, & s'avança à Calamoche en Arragon; les ennemis ayant rassemblé un corps de troupes, l'y surprirent & le battirent, il y perdit trois à quatre cents hommes: le sieur Grafton, Brigadier, y fut pris.

Comme je craignis que M. de Pons, naturellement un peu étourdi, ne fît encore quelques fautes, j'y envoyai M. de Joffreville, pour commander sur toute cette frontiere, & je lui donnai quatre régimens de Cavalerie d'augmentation.

1707. Au commencement du mois de Janvier, je reçus du Roi une longue dépêche sur les projets de la campagne.

Le Duc de Noailles, qui cherchoit pratique, souhaitoit d'entrer par le Roussillon en Catalogne avec une armée

pour y faire diversion, & dans la suite ^{1707.} me joindre, s'il en étoit besoin; mais je trouvois que la premiere partie de la proposition étoit dangereuse, par la raison que les ennemis qui se feroient trouvés précisément entre le Duc de Noailles & nous, n'avoient qu'à rassembler toutes leurs forces, & attaquer celui des deux qu'ils auroient voulu, sans que l'autre pût ni le secourir, ni savoir même ce qui se passoit; de maniere que s'ils venoient à battre l'une des deux armées, ils pouvoient après cela retomber sur l'autre.

La seconde partie de la proposition du Duc de Noailles étoit, selon moi, impraticable, attendu que la communication qu'il prétendoit s'ouvrir par la Seu d'Urgel, le long de la Segre, avoit nombre d'obstacles presque insurmontables, tant par la longueur du chemin que par la nature du pays, rempli de défilés, de précipices & de montagnes très-rudes.

1707. Mon sentiment étoit , qu'en fait de guerre , il falloit aller au plus sûr , & par conséquent faire entrer par la Navarre les vingt-quatre bataillons & vingt-trois escadrons que le Roi destinoit pour renforcer l'armée d'Espagne. Ces troupes auroient été toujours à portée de nous joindre ou d'être jointes par nous ; chaque jour j'aurois de leurs nouvelles & je pourrois diriger leurs mouvemens , selon qu'il me paroîtroit convenir.

Je voulois d'abord qu'elles fissent la conquête de l'Arragon , après quoi , si l'ennemi se tenoit rencoigné derriere les montagnes du royaume de Valence , j'aurois assiégé Lerida très-commodément , en faisant venir de Pampelune le canon & tout l'attirail nécessaire.

Si l'armée des ennemis passoit en Arragon , pour s'opposer à nos entreprises , je m'y serois porté avec toutes nos troupes réunies. S'ils entroient en Castille par Villena , ou en Murcie par Origuela ,

je me ferois opposé à eux avec la plus ~~grande~~ grande partie de l'armée; mais j'aurois lais- 1707.
sé de l'autre côté du Tage, un corps suffisant pour soumettre l'Arragon & même la Valence, si les ennemis s'en éloignoient trop.

Comme il n'étoit pas aisé d'expliquer bien clairement toutes choses par lettres, j'envoyai au Roi le Marquis de Brancas, Maréchal de Camp, pour en rendre un compte plus détaillé.

Après avoir donné tous les ordres nécessaires pour les préparatifs de la campagne, j'allai moi-même à Molina pour y visiter le pays & fixer mes projets sur la connoissance que j'en aurois. Pendant ce voyage je reçus un Courier de France, au sujet de la proposition que le Roi me fit, de faire passer en Espagne M. le Duc d'Orléans à la tête de vingt-quatre bataillons, & vingt-quatre escadrons, pour commander le corps du côté de la Navarre, si je le jugeois à propos,

1707. Ce Prince fouhaitoit ardemment de se trouver à la tête d'une armée, afin de réparer le malheur qui lui étoit arrivé en Italie, la campagne précédente: son courage & son ambition lui faisoient espérer qu'il en trouveroit des occasions; car il faisoit plus de cas de la vraie gloire, que de la grandeur de sa naissance.

Je retournai donc au plutôt à Madrid, pour déterminer ma réponse, de concert avec Leurs Majestés Catholiques, qui furent charmées d'apprendre qu'ils auroient leur oncle pour Généralissime. Nous avons eu avis que les troupes aux ordres de Milord Rivers, arrivées quelque temps auparavant à Lisbonne, en étoient reparties, & qu'elles venoient à Alicante; cela nous obligea à faire une nouvelle répartition de nos forces, pour les armées du Portugal & de la Castille. L'Archiduc, après l'arrivée du secours, pouvoit avoir dans l'étendue de la Catalogne, de l'Arragon & de la Valence, soixante-neuf bataillons & qua-

tre-vingt neuf escadrons ; nous ne pouvions lui opposer , à cause des garnisons qu'il falloit laisser pour la sûreté de Cadix & autres places , que cinquante-cinq bataillons , & quatre-vingt dix-neuf escadrons : ainsi je propoisois que l'on nous fît joindre incessamment par quatorze des bataillons nouvellement destinés pour l'Espagne ; que les dix autres avec les vingt-trois escadrons s'assemblassent à Tudela , pour de là entrer en Arragon , en même temps que nous commencerions nos mouvemens. Quant à la personne de M. le Duc d'Orléans , je suppliois le Roi de l'envoyer en droiture me joindre , ne convenant pas que ce Prince fût ailleurs qu'à la tête du gros de l'armée , & j'assûrois Sa Majesté que je n'omettrois rien pour contribuer à la gloire de son neveu , & d'un petit-fils de France. Je suppliois sur-tout le Roi de vouloir bien , sans perte de temps , faire passer à Pampelune le plus d'artillerie & de munitions de guerre qu'il seroit pos-

1707. sible , afin que si nous gagnions la bataille , qui , selon toutes les apparences , se donneroit à l'ouverture de la campagne , nous fussions en état d'en profiter.

Il ne restoit aux ennemis en Portugal , que douze bataillons , & autant d'escadrons , ainsi nous en donnâmes pareil nombre au Marquis de Bay , pour leur faire tête.

Le Roi approuva tout ce que j'avois proposé , & m'ayant laissé la nomination de l'Officier Général pour commander le corps qui devoit agir en Arragon , je me déterminai en faveur de M. de Legal , l'ancien Lieutenant Général , d'autant que M. d'Arenes , qui marchoit avec ces troupes , étoit plus ancien que M. de Joffreville , sur qui naturellement j'aurois dû jeter les yeux , tant par rapport à son mérite personnel , que parce qu'il commandoit déjà de ce côté-là.

La flotte Angloise arriva à Alicante , au commencement de Février , & y débarqua

barqua les troupes qu'elle avoit à bord ; =====
 sur quoi les ennemis , qui se trouvoient 1707.
 trop resserrés dans leurs quartiers , s'étendirent à Elché , Elda , Novelda & dans plusieurs autres endroits.

Comme j'appris qu'ils rassembloient toutes les voitures de l'Arragon & de Valence , & qu'il paroïssoit , par toutes leurs manœuvres , qu'ils avoient dessein de se mettre bientôt en campagne , je partis de Madrid le 15 Février , pour me rendre sur la frontiere. J'arrivai à Yécla le 23 , & voyant que les ennemis étoient en grand mouvement , je fis rapprocher de San-Clementé les troupes qui étoient sur les derrieres ; & afin d'être plus en état de rassembler toutes nos forces , je retirai d'Orihuela celles qui y étoient , me contentant de mettre un bataillon dans le château : je ne laissois pas que d'être embarrassé , attendu que nos recrues n'étoient pas encore arrivées ; que nos magasins n'étoient pas encore faits , & que les voitures , pour le service des vivres ,

==== nous manquoient. Je pressai tant que je
1707. pus le Munitionnaire général, & je tâ-
chai de ramasser dans le pays de quoi
aider à suppléer à nos besoins.

Quelques bataillons ennemis voulurent entrer dans la Oya de Castalla; mais le Chevalier d'Asfeld y ayant envoyé cinq cents hommes, ils rebroussèrent chemin; toutefois, comme cette-vallée étoit très-commode, ils y marcherent avec un corps de dix mille hommes, & s'y établirent.

J'avois placé en avant le sieur de Zé-
réceda avec son régiment de Cavalerie, comme l'Officier de l'armée le plus propre à me donner de bonnes nouvelles. Il eut avis qu'il devoit sortir d'Alicante un gros convoi pour les troupes, qui étoient dans la Oya de Castella; sur quoi il s'alla embusquer à une demi-lieue d'Alicante, avec quatre-vingt Maîtres choisis. Au lieu du convoi, il vit sortir de la ville un bataillon Anglois, qu'il laissa approcher à cinquante pas de lui;

s'appercevant alors que le bataillon mar-
choit en colonne , & les armes en ban- 1707.
douliere sans songer à lui , qui se trou-
voit caché dans un fond entouré d'ar-
bres , il débûsqua tout-à-coup , & entra
à toutes jambes au milieu du bataillon ,
qui n'eut le temps ni de se recon-
noître , ni de se former ; il en tua cent ,
& prit les autres quatre cents , avec leurs
équipages. Il n'eut que quatre Cavaliers
de tués ou blessés. Cette action étoit
des plus hardies & des plus brillantes ;
mais aussi il prit si bien son temps , &
fut si bien profiter de la négligence des
ennemis , que l'on ne peut l'accuser d'a-
voir été téméraire : c'étoit le meilleur
partisan qui fût peut-être en Europe ,
fort entreprenant , mais fort sage ; il avoit
de plus un talent merveilleux pour la
connoissance du pays , & pour les marches
& autres mouvemens de guerre : je lui
trouvois tant de bon sens , tant de capa-
cité & tant de vues pour notre métier ,
que je le consultois en tout , & que sou-

vent je me suis repenti de n'avoir pas
 1707. suivi ses conseils. Je dois ajouter une
 circonstance, qui fait voir le caractère de
 la nation Espagnole. Le sieur Zéré-
 céda, dès qu'il eut fait son coup, dé-
 tacha le sieur de Funbüena, Capitaine
 dans son régiment, avec vingt Cava-
 liers pour aller aux portes d'Alicante,
 observer ce qui en pourroit sortir, &
 lui en donner avis; car, avec le peu de
 troupes qu'il avoit, il étoit fort embar-
 rassé de ses prisonniers. Funbüena lui
 manda que tout étoit tranquille, & que
 l'occasion étoit si favorable, que s'il vou-
 loit lui envoyer vingt Cavaliers de plus,
 il se flattoit de prendre Alicante. Zéré-
 céda, en m'en rendant compte, me
 donnoit la raison de cette proposition:
*Porque todo le parecia pouco por su gran
 valor (a).*

Dès les premiers jours d'Avril les en-

(a) Parce que sa grande valeur lui faisoit pa-
 roître tout facile,

nemis commencerent à camper à Xativa, & le 8 toute leur armée vint camper à Fuente la Yguera, à quatre lieues d'Yécla; sur quoi je donnai les ordres pour faire assembler toutes nos troupes à Chinchilla, quatorze lieues en arriere d'Yécla. Le 12, les ennemis s'avancerent à Yécla; d'où le Chevalier d'Asfeld, que j'y avois laissé, me vint joindre à Montalegre, où j'étois campé avec une quarantaine d'escadrons. Les ennemis firent une marche de nuit pour nous y surprendre; mais nos troupes en ayant été averties à temps se retirerent à Petrola, & de là à Chinchilla, où j'étois résolu d'attendre de pied ferme, d'autant que c'étoit une belle plaine, & que je comptois y être joint à temps par le gros des troupes.

Les ennemis s'étoient hâtés de se mettre en campagne, afin de tâcher d'en venir à une bataille avant l'arrivée des secours qui venoient de France; mais voyant qu'à mesure qu'ils avançoient

~~=====~~ nous reculions , ils crurent qu'il leur
1707. étoit inutile & même dangereux d'avancer davantage , sans avoir préalablement pris Villena , & de plus qu'en l'attaquant cela me donneroit peut-être envie de marcher au secours , & à eux , par conséquent , occasion de batailler. Ils remarcherent donc le 16 de Montalegre , & se camperent le 18 devant Villena , où je n'avois laissé que deux cents hommes aux ordres du sieur Grossetête , Capitaine dans Charolois. Le château avoit de bonnes murailles flanquées par de grosses tours ; les ennemis crurent que la ville s'étant rendue à leur arrivée , le château ne demandoit pas grande cérémonie ; mais le Commandant les obligea à ouvrir la tranchée , & à faire des batteries ; ainsi la siege traînoit en longueur.

Cependant toutes nos troupes étant arrivées à Chinchilla , je remarchai en avant le 18 , & le 19 nous campâmes à Montalegre , où nous fûmes obligés , faute de vivres , de séjourner jusqu'au 23.

Comme je craignois pour Villena , je ~~_____~~
détachai deux mille cinq cents hommes 1707.
de pied & quatre cents chevaux , pour
aller attaquer Ayora à trois lieues de
nous , afin d'échanger cette garnison
contre celle de Villena , que je suppo-
sois devoir être prise. Le Comte de
Pinto , Maréchal de Camp , qui com-
mandoit ce détachement , fut obligé de
faire des batteries contre le château ; mais
le 23 , en arrivant à Almanza , ayant ap-
pris que le siège de Villena étoit levé ,
je ne doutai plus qu'ils ne vinssent à
moi , ainsi je renvoyai en diligence cher-
cher le détachement d'Ayora , qui ne re-
joignit que le 25 , au matin. En effet , ce
même jour qui étoit le lendemain de
Pâques (a) , les ennemis parurent en
colonnes vers les huit heures du matin ,
& se mirent en bataille vis-à-vis de
nous dans la plaine , entre Almanza &

(a) Le Marquis de Lasminas , & Milord
Galloway , étoient les Généraux.

Cauderé ; ils avoient mêlé cavalerie & ^{1707.} infanterie : pour nous , nous étions rangés sur deux lignes à la maniere ordinaire. Le canon de notre droite commença à tirer à trois heures ; mais à peine eût-il tiré vingt volées , que les ennemis ayant passé un grand ravin , qui étoit devant leur gauche , occuperent la hauteur où étoit cette batterie ; sur quoi j'ordonnai que notre armée s'ébranlât pour charger. Le combat commença par la droite ; notre cavalerie chargea la gauche des ennemis avec tant de valeur qu'elle la renversa ; mais l'infanterie ennemie fit un si grand feu sur nos gens qu'ils furent obligés de se retirer : toutefois notre cavalerie se rallia & recharga encore celle des ennemis , qui s'étoit réformée à la faveur de son infanterie : à cette charge les ennemis furent encore culbutés ; mais le feu des bataillons contraignit de rechef notre cavalerie à se retirer. Voyant qu'il seroit difficile sans infanterie de rien faire à cette droite , je

1707.
fis avancer de la seconde ligne la brigade du Mayne, que commandoit M. de Bulkeley; elle chargea l'infanterie ennemie & la défit entierement : notre cavalerie chargea en même temps , & alors la gauche des ennemis fut totalement mise en déroute.

Notre gauche , commandée par M. d'Avaray , avoit fait plusieurs charges ; mais quoiqu'elle eût gagné du terrain , & qu'elle fût même soutenue de la brigade de la Sarre , elle n'avoit pu rompre les ennemis. Notre droite , après avoir tout battu devant elle , s'étant venu mettre en bataille sur le flanc gauche de la droite des ennemis , ils voulurent se retirer , mais nous les serrâmes de si près , que bientôt ils se débänderent , & se sauvant à bride abattue , leur infanterie fut toute taillée en piece.

Les affaires n'avoient pas eu un pareil succès dans le centre , où les ennemis avoient battu le gros de notre infanterie , & même deux de leurs bataillons , ayant

== 1707. pénétré nos deux lignes , s'étoient avancés jusqu'aux murs d'Almanza. Don Joseph Amézaga , Maréchal des Logis de la Cavalerie , y accourut avec deux escadrons d'Ordénes Viejo , les chargea & les défit. Le reste de l'infanterie ennemie , voyant que la nôtre se rallioit , qu'il y avoit des brigades qui n'avoient pas chargé , que leur aile gauche étoit battue , & que l'aile droite s'en alloit fort en désordre , voulut se retirer ; mais dans la retraite plusieurs bataillons furent chargés & taillés en pieces. Le Comte de Dona , Maréchal de Camp , gagna une montagne couverte de bois avec treize bataillons , & le lendemain matin , se voyant investi sans espérance de se pouvoir sauver , il se rendit prisonnier de guerre.

Cette victoire fut complete ; les ennemis y eurent cinq mille hommes de tués : on leur fit près de dix mille prisonniers : on leur prit cent vingt drapeaux & étendards , toute leur artillerie

& la plupart de leurs bagages, auxquels ils avoient fait prendre le matin la route de Fuenté la Yguerra. Parmi les prisonniers, il se trouva six Maréchaux de Camp, autant de Brigadiers & vingt Colonels. Milord Galloway, Général des Anglois, y perdit un œil; il devoit même être pris, mais il trouva moyen de s'échapper. Notre perte en tout montoit environ à deux mille hommes. Les sieurs d'Avila, de Polastron & de Sillery, Brigadiers, y furent tués; le Duc de Sarno, Maréchal de Camp, & le Marquis de Saint Elme, Brigadier, y furent blessés.

Le Duc d'Orléans, qui s'étoit arrêté à la Cour avant de partir, & qui, au lieu de venir en droiture à l'armée, ainsi que je le lui avois proposé, avoit voulu passer à Madrid pour y voir la Reine, sa niece, arriva le jour même de la bataille à Albaceté, à douze lieues d'Almanza, & nous joignit le lendemain 26. S. A. R. pour profiter de la victoire, prit la résolution d'entrer

~~1707.~~ dans le Royaume de Valence, de l'autre côté du Xucar, avec trente-sept bataillons & cinquante escadrons. M. d'Asfeld avec treize bataillons & vingt-six escadrons, devoit marcher à Xativa, pour se rendre maître de tout le pays en deçà de cette riviere. Les troupes, venant de France, devoient entrer en Arragon & marcher droit à Sarragosse; après quoi, selon le projet que j'avois fait l'hiver, nous devions entreprendre le siege de Lérida.

La difficulté des subsistances étoit notre plus grand embarras; ainsi il fallut quelques jours pour nous arranger; mais comme nous n'avions plus d'ennemis à craindre, nous crûmes que nous pourrions fonder nos espérances sur les vivres que nous trouverions dans le pays, où nous allions entrer, d'autant qu'il n'étoit pas possible d'en faire venir de Castille.

En conséquence, le 28, nous nous mêmes en marche, & après avoir passé

le Xucar à Alcala del Rio*, nous arrivâmes le 2 de Mai, devant Requena; 1707. la garnison composée de deux bataillons se rendit prisonnière de guerre.

Nous continuâmes notre marche pour entrer par Bunnol dans le Royaume de Valence, sur quoi les ennemis se retirèrent avec les débris de leur armée du côté de Tortoze. Dès que nous fûmes à Chesté à quatre lieues de Valence, nous fîmes sommer cette ville de se soumettre, afin d'éviter les malheurs d'un siège. Les Magistrats envoyèrent des Députés, qui prêterent obéissance le huit, & aussi-tôt nous y envoyâmes le sieur Deluallé, Lieutenant Général, avec dix bataillons & sept escadrons pour en prendre possession. Tout le pays, à l'exemple de la Capitale, s'empressa de venir se soumettre.

S. A. R. voyant qu'il n'y avoit plus de difficulté dans la conquête du Royaume de Valence, repartit le 9 pour se rendre par Madrid en Navarre, & se

fût assez crédule pour donner dans une pareille imagination, dont il ne fut dé- 1707
trompé que le lendemain, lorsque les Huffards de l'armée du Duc d'Orléans, ayant poussé vivement une garde de Cavalerie de la Puebla jusqu'aux portes de la ville, y couperent plusieurs têtes. Alors la peur les saisit, & les Magistrats partirent au plutôt pour se soumettre à S. A. R. Je n'aurois pas cru ce que je viens de raconter, si je n'en avois été assuré à Sarragosse même, par tous les principaux de la ville.

Cependant après avoir amassé quelques farines à Valence, je m'avançai devers l'Ebre avec trente bataillons & quarante escadrons, afin de pousser tout-à-fait les ennemis de l'autre côté de cette rivière, nettoyer totalement le Royaume de Valence, & ensuite joindre Mgr. le Duc d'Orléans. Le Marquis de Lasminas & le Comte de Galloway se retiroient devant moi, à mesure que j'avançois.

1707.

Je donnai au Chevalier d'Asfeld le commandement général du Royaume de Valence, & augmentai son corps de troupes jusqu'à vingt bataillons & trente-six escadrons, afin qu'il fût en état de soumettre tout le pays, & de faire tête aux ennemis, s'ils vouloient y rentrer, lorsque je serois passé en Arragon.

Enfin, le 23, j'arrivai vis-à-vis de Tortoze; je chassai les ennemis d'un fauxbourg qu'ils occupoient en deçà de l'Ebre, & je donnai ordre pour qu'on attachât le mineur à un ouvrage qui couvroit le pont de bateaux, afin d'empêcher que les ennemis ne pussent repasser cette riviere & nous inquiéter. Ils défirent d'eux-mêmes le pont de bateaux; mais l'ouvrage ne fut pris qu'après mon départ.

J'attendois l'arrivée du Chevalier d'Asfeld, avant que de quitter tout-à-fait le Royaume de Valence; il avoit assiégé Xariva, dont les Habitans, soutenus de six cents Anglois, se défen-

dirent avec une opiniâtreté incroyable. **=====**
 L'on ne put jamais les engager à se rendre, de manière que la brèche faite, & nos troupes s'y étant logées, il fallut y mener du canon pour ruiner les retranchemens qu'ils avoient faits en arriere : il fallut même attaquer rue par rue, & maison par maison ; ces enragés se défendoient par-tout avec une bravoure & une fermeté inouïe : enfin, après quinze jours de siege & huit jours que nos troupes étoient dans la ville, on s'en rendit totalement maître, l'épée à la main. Nombre d'Habitans furent tués, & sur-tout des Moines ; ce qui se put sauver se retira derriere une première enceinte du château. M. d'Asfeld fit mettre du canon en batterie pour y faire brèche, sur quoi le Commandant Anglois demanda à capituler pour les Habitans ; mais comme on ne voulut point donner d'autres conditions que celles de se soumettre à la discrétion de S. M. C., l'Anglois se retira avec sa gar-

1707. nison dans l'enceinte intérieure du château, & les Habitans mirent bas les armes.

Pour imprimer de la terreur, & prévenir par un exemple sévère une pareille obstination, je fis totalement détruire la ville, n'en laissant uniquement que la principale Eglise, & je renvoyai en Castille tous les habitans, avec défense de jamais revenir dans leur pays. Le Chevalier d'Asfeld, ensuite de cette expédition, laissa le sieur de Mahony, Maréchal de Camp, pour bloquer le château & soumettre ce qui étoit de l'autre côté du Xucar; puis il se rendit en diligence au camp, vis-à-vis de Tortoze.

Alcira, poste important par son unique pont sur le Xucar, & le château de Xativa, se rendirent peu après, à condition que leur garnison seroit conduite en Catalogne.

Je n'avois pu me mettre en marche que le 29 Mai, à cause des arrange-

niens de vivres qu'il me falloit nécessairement tirer du pays, ne pouvant en faire venir de la Manche où étoient nos magasins à soixante lieues de là. 1707

Je traversai auprès de Cherta les montagnes qui séparent la Valence de l'Arragon, afin de remonter l'Ebre & de me joindre à Mgr. le Duc d'Orléans. Les Soumettans du pays & les Miquelets se présentèrent derrière des coupures, qu'ils avoient faites dans les endroits les plus difficiles; mais nos Grenadiers les mirent bientôt en fuite. Dès que nous eûmes forcé ces passages, toutes les villes des environs vinrent à l'obéissance, & j'appris que S. A. R. s'étoit rendu maître de Sarragosse, le 25 : sur quoi je fis plusieurs détachemens, tant pour donner de mes nouvelles à ce Prince, que pour trouver des grains & ramasser des bateaux à Caspé, où je comptois passer l'Ebre. Les ennemis me côtoyèrent d'abord, la rivière entre deux, &

==== ensuite toute leur Cavalerie alla se
1707. camper auprès de Lérída.

J'arrivai, le 4, à Caspé, & le six Juin je me rendis à Sarragosse, au moyen de relais que j'avois fait mettre, & après y avoir concerté toutes choses avec S. A. R., je retournai le 8 à Caspé.

Pour aller en avant il falloit s'assurer des vivres ; & pour faire une entreprise, il falloit du canon & des munitions de guerre : c'est ce qu'il n'étoit pas facile de régler ; car, malgré ce que j'avois écrit l'hiver à M. de Chamillart, l'on n'avoit point fait voiturer d'artillerie à Pampe-lune.

Mgr. le Duc d'Orléans donna tous les ordres possibles, pour tâcher d'y remédier ; mais il n'y avoit pas moyen d'en avoir de long-temps : ainsi nous résolûmes de nous avancer toujours avec l'armée, afin d'éloigner l'ennemi, & de bloquer Lérída, en attendant que nous en pussions former le siege. S. A. R. se dé-

termina aussi à faire passer en Castille **=====**
 dix bataillons François aux ordres du 1707.
 Marquis de Brancas, afin de mettre le
 Marquis de Bay plus en état de reprendre
 Ciudad-Rodrigo, & de pousser la guerre
 vivement en Portugal.

Le 11 & le 12, je passai l'Ebre dans
 les bateaux que j'avois accommodés ex-
 près, & le 14, je campai à Candasnos,
 où Mgr. le Duc d'Orléans me joignit le
 lendemain.

Nous marchâmes le 18 à Ballovar sur
 la Cinca, afin d'être en état de la passer,
 dès qu'elle seroit guéable; car la fonte des
 neiges l'avoit extrêmement grossie: les
 ennemis étoient campés de l'autre côté
 de la rivière, en plusieurs corps diffé-
 rens, vis-à-vis des principaux gués,
 sans aucune infanterie; mais il fallut
 prendre patience; ne pouvant faire de
 pont pour aller à eux, nous nous con-
 tentâmes de nous étendre depuis Fraga
 jusqu'à Estriché. Le sieur d'Arennes,
 Lieutenant Général, fut détaché pour

1707 assiéger la ville & château de Méquinença, qu'il prit au bout de quelques jours. Le château de Mirabet fut aussi obligé de se rendre, aussi bien que celui de Monçon.

Le 1.^{er} de Juillet, M. de Legal, qui commandoit à Estriché, passa au gué, vis-à-vis de son camp, & chassa les ennemis qui se retirèrent en grand désordre du côté de Lérida : il fit quelques prisonniers. Nous passâmes en même temps la Cinca à Fraga, dont on se saisit; après quoi on y rétablit le pont que les ennemis avoient brûlé.

Le sieur d'Arennes fit remonter la Segre aux bateaux que nous avions dans l'Ebre, & par ce moyen, ayant passé la dite Segre, au dessous de sa jonction avec la Cinca, il alla se camper à la Granja, & établit un pont sur la Segre, auprès de Scarpé. Les ennemis, qui comptoient se maintenir de l'autre côté, se replierent sous Lérida; mais, comme nous y passâmes avec la plus grande partie de l'ar-

née, ils ne jugerent pas à propos de se ~~laisser~~ ^{1707.} laisser enfermer dans cette place, & se retirèrent plus avant en Catalogne, nous abandonnant la plaine d'Urgel, d'où nous tirâmes des secours infinis par la prodigieuse quantité de grains que nous y trouvâmes. Nous repassâmes ensuite à Segre, afin d'être plus tranquilles pendant les grandes chaleurs, d'autant que nous ne pouvions de très-long-temps espérer d'avoir l'artillerie & les munitions nécessaires pour un siège. D'abord le quartier général fut à Algoira; mais ensuite nous le transportâmes à Baguier, où nous avons établi deux ponts sur la Segre, pour la commodité des fourrages. Nous laissâmes des troues à Algoira, à Alcaras, à Fraga & à Monçon, pour la sûreté de notre communication avec l'Arragon.

Le Chevalier d'Asfeld avoit assiégé Denia, ville située sur la mer; mais après avoir été repoussé par trois fois à l'assaut général qu'il avoit donné, il crut

ne ne devoir pas s'opiner davantage & y
1707. faire périr ses troupes : ainsi le 20 de
Juillet il leva le siege, laissant seulement
quelques troupes pour contenir la garni-
son de cette place.

Les Généraux ennemis se plaignirent
fort & menacerent de représailles de la
part du Duc de Marlborough en Flan-
dre, sur ce que nous fîmes faire un grand
tour aux garnisons de Xativa & d'Alcira,
composées de quinze cents hommes, au
lieu de les faire passer par le plus court
en Catalogne. Nous étions en droit de
leur faire prendre tel chemin qu'il nous
plaisoit, le contraire n'étant pas stipulé
dans les capitulations ; nous aurions
même été en droit de les arrêter entie-
rement ; car plusieurs Officiers & Sol-
dats s'étoient jettés dans les montagnes
de Valence, & s'étoient joints aux Mi-
quelets qui nous incommodoient fort,
ce qui étoit contre toutes les regles de
la guerre.

Le 18 Août, je reçus ordre par un
Courier

Courier du Cabinet de me rendre diligemment en Provence , afin d'y servir sous Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui devoit marcher au secours de Toulon , que le Duc de Savoie assiégeoit. Le Maréchal de Tessé , qui commandoit sur cette frontiere , étoit campé auprès de Toulon avec partie de son armée , & nous devions concerter les moyens de rechasser les ennemis, dès que les secours, qui marchaient de tous côtés , feroient arrivés. Le sieur d'Arennes avoit été détaché, quelques jours auparavant, pour s'y rendre avec douze bataillons , & autant d'escadrons. Je partis le 19 , & fis toute la diligence possible , passant par Sarra- gosse , Pampelune , Saint-Jean-Pié-de-Port , Pau & Toulouse. J'appris auprès de Béziers la levée du siege de Toulon ; ainsi , après m'être reposé deux jours , les chaleurs étant excessives, je repris le chemin d'Espagne , & rejoignis Son Altesse Royale auprès de Lérída , dans le mois de Septembre. Malgré tous les soins que

1707 ce Prince s'étoit donnés pour tâcher de ramasser l'artillerie, & toutes les choses nécessaires pour un siege, il manquoit presque de tout; toutefois il vouloit absolument attaquer Lérída, & vouloit même ouvrir la tranchée, deux jours après mon arrivée. Sur les représentations que je lui fis, il différa jusqu'au retour des troupes du sieur d'Arennes & l'arrivée de six bataillons de Castille; car notre infanterie étoit si foible, qu'elle n'auroit pu fournir à relever la tranchée, & aux travailleurs. Outre le siege de la ville, nous avions encore celui du château, excellent par sa situation: nous n'avions que quinze pieces de canon, fort peu de poudre, & trois mille outils, de maniere qu'il étoit à craindre qu'après avoir achevé de ruiner l'armée, nous nous trouvassions sans Lérída, & sans avoir eu le temps d'accommoder notre frontiere de Valence & d'Arragon. Néanmoins Son Altesse Royale voulant absolument en courir tous les

risques , nous ouvrîmes la tranchée à la ville, la nuit du 2 au 3 d'Octobre. Il y avoit du côté de notre attaque deux enceintes bastionnées , qui se joignoient pourtant à l'angle auprès de la riviere. Il n'y avoit nulle , part ni fossé , ni chemin couvert , ni ouvrage extérieur , hors une contre - garde , qui couvroit l'angle , où se joignoient les deux susdites enceintes. Nous dressâmes des batteries contre cet ouvrage , & ayant fait breche , aussi-bien qu'au corps de la place , nous y donnâmes l'assaut le 12 au soir. L'on s'y logea , malgré la vive résistance & le gros feu des assiégés ; rien ne pouvoit alors nous empêcher d'entrer dans la ville ; mais je conclus à attendre au jour , crainte qu'il n'arrivât quelque désordre , qui nous auroit pu faire perdre beaucoup de monde , & peut-être même courir le risque d'être rechassés , d'autant que vers le milieu de la ville il y avoit encore une enceinte. Pendant la nuit les ennemis attaquèrent plusieurs fois notre

logement, mais ils furent toujours re-
1707. poussés avec perte.

Le Prince de Darmstadt, qui commandoit dans la place, fit une faute considérable, dont nous ne profitâmes pas, n'en ayant pas été instruits : il avoit fait sortir toute sa garnison entre la ville & la Segre dans un chemin couvert qui protégeoit ce côté-là, d'où il faisoit faire un feu terrible sur nos gens. Si nous avions poussé en avant, ou coulé le long du rempart, les ennemis se seroient trouvés pris comme dans un trébuchet, & le château n'auroit pu tenir, n'y ayant que cinquante hommes de garde. Le sieur Wills, Maréchal de Camp Anglois, ayant représenté au Prince de Darmstadt le danger qu'ils couroient, sans pouvoir l'en convaincre, ramena ses troupes au château ; sur quoi l'Allemand fut obligé d'en faire de même des siennes. Le jour venu, nos troupes entrèrent dans la ville sans opposition, & le pillage fut immense ; car tout le pays s'y étoit résu-

gié. Ce que le Prince de Darmstadt fit à l'égard des habitans , étoit chose inouïe. 1707
Il auroit dû faire battre la chamade pour tâcher d'obtenir quelques conditions pour eux , & empêcher le sac.

Nous nous déterminâmes ensuite à attaquer le château par le côté de la campagne , & nous nous contentâmes , du côté de la ville , d'établir des postes pour empêcher les sorties. L'on ouvrit la tranchée le 16 Octobre , les batteries tirèrent peu de jours après , & le 11 Novembre la place capitula.

Les ennemis avoient rassemblé une espece d'armée à Tarraga , pour faire semblant de vouloir secourir Lérída ; sur quoi il y eut entre nous quelques contestations sur le parti qu'il y avoit à prendre. Son Altesse Royale vouloit laisser quelques troupes devant la place , & marcher avec le reste aux ennemis pour les combattre ; mais je ne pouvois être de ce sentiment par bien des raisons : je soutenois que , selon toutes les apparences , les

1707. ennemis ne nous attendroient pas , & qu'ainsi il ne convenoit point , dans cette saison avancée , de perdre un instant de tems à pousser vigoureusement le siege ; que de plus l'on n'est jamais sûr de gagner une bataille ; que si nous la perdions , l'Espagne étoit perdue ; & que si nous la gagnions , nous n'en pouvions tirer d'autre profit que de prendre Lérida , attendu le manque de munitions de guerre & de bouche ; qu'ainsi , puisqu'on nous étions maîtres de la ville , il valoit beaucoup mieux réunir toutes nos forces en deçà de la Segre , que les ennemis auroient de la peine à passer ; après quoi nous serions toujours les maîtres , ou de nous maintenir dans notre camp qui étoit très-fort , ou d'en sortir pour combattre , quand les ennemis seroient plus à portée de nous. Son Altesse Royale se rendit à mon avis , & nous repassâmes la Segre.

Les ennemis , peu de jours après , s'avancèrent à la Borjas , à trois lieues de

nous , avec une vingtaine de bataillons ~~=====~~
 & soixante - dix escadrons : ils vinrent 1707.
 même le 1.^{er} de Novembre avec toute
 leur cavalerie sur les hauteurs vis-à-vis
 de nous , pour nous reconnoître.

Le sieur de Cerezeda , qui avoit été
 détaché le matin avec cent cinquante
 chevaux , les ayant rencontrés , fit si
 bien par ses manœuvres , qu'il attira à une
 demi-lieue du gros deux cents chevaux ,
 qui composoient leur avant-garde , &
 retournant tout-à-coup sur eux , les char-
 gea , les battit , en tua cinquante sur la
 place , & en prit autant , après quoi il
 se retira tout doucement devant eux
 jusqu'au camp.

Dès que les ennemis apprirent la prise
 de Lérída , ils se retirèrent à Cervera.
 Son Altesse Royale partit pour Madrid
 le 22 de Novembre. Elle auroit fort
 souhaité faire le siege de Tortoze avant
 la fin de la campagne , mais cela étoit
 impossible. Je ne songeai donc plus qu'à
 établir & asûrer les quartiers d'hiver.

1707. Pour cet effet , je détachai M. d'Arennes pour aller assiéger Morella : cette place, par sa situation , & vu notre manque d'artillerie , n'étoit pas facile à prendre ; je fus même obligé d'y aller faire un tour , l'affaire tirant en longueur ; mais enfin, le 17 de Décembre, elle se rendit à M. d'Arennes.

Je chargeai M. d'Asfeld de la garde du Royaume de Valence , & de tout le pays , entre la mer & les montagnes de Morella jusqu'à l'Ebre ; je laissai M. de Louvigny, Maréchal de Camp, à Lérida ; M. de Legal, Lieutenant Général, à Sarragosse, pour commander dans l'Aragon , & je me rendis ensuite à Madrid pour y concerter avec Son Altesse Royale & les Ministres d'Espagne les préparatifs pour la campagne prochaine. J'avois demandé permission au Roi, d'aller, pendant l'hiver, faire un tour en France : S. A. R. l'avoit aussi demandée pour elle , & cela nous fut accordé. Ainsi nous partîmes tous deux ;

mais le Roi d'Espagne , alarmé de se ~~trouver~~
trouver sans Général pendant l'hiver, 1707.
envoya un Courier à Versailles, & par
le retour j'eus ordre de rester : en même
temps M. de Chamillart me marqua, par
une lettre particuliere, que le Roi avoit
intention de m'employer ailleurs qu'en
Espagne, la campagne d'après. Je revins
donc à Madrid, où je ne restai que
quatre jours; puis je pris la route de
Valence, afin d'y visiter les quartiers
& la frontiere. Avant de me mettre en
chemin, j'appris que le régiment de
Louvigny, qu'on avoit placé, contre mon
ordre, à Benavarry, en Ribagorze, avoit
été enlevé par les ennemis. C'étoit dom-
mage, car il étoit bien composé en Offi-
ciers & Soldats, tous Allemands.

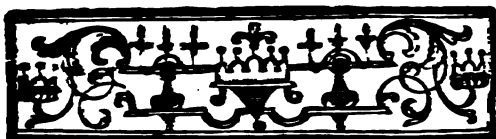
Le Roi d'Espagne me donna, incon-
tinent après la bataille d'Almanza, les
villes de Liria & de Xerica avec toutes
leurs dépendances. Il les érigea en Du-
ché avec la Grandesse de la premiere
Classe pour moi & mes descendans. Ces

== terres avoient été autrefois les apanages
1707. des seconds fils des Rois d'Arragon. Le
Gouvernement de la Province du Li-
mousin étant venu à vaquer par la mort
du Comte d'Auvergne, le Roi me le
donna dans l'instant, sans attendre que
ni moi, ni mes amis eussent seulement
le temps de le demander.

Après avoir visité la frontiere de Va-
lence du côté de Tortose, où l'on avoit
fait des lignes pour empêcher les irrup-
tions des ennemis, je me rendis à Sar-
ragosse où étoit le quartier général: de
là j'allai à Lérida voir & ordonner des
fortifications: puis ayant eu ordre de la
Cour de retourner en France, dès que
Monseigneur le Duc d'Orléans arrive-
roit, & cela sans prendre congé du Roi
d'Espagne, ni même l'en avertir d'a-
vance, de peur qu'il ne voulût me rete-
nir, je me rendis à Pampelune vers le
milieu de Février, sous prétexte d'aller
au devant de Son Altesse Royale, & le
lendemain qu'il y arriva, je partis pour

Bayonne , me contentant d'écrire à Sa ~~Majesté~~
Majesté Catholique , pour lui rendre 1707.
compte des ordres que j'avois reçus. Je
suis persuadé qu'on m'en a su fort mau-
vais gré à Madrid ; mais je n'avois point
demandé l'ordre que je venois de rece-
voir , & je ne pouvois le communiquer,
sans manquer au secret que je devois
au Roi.

Fin du Tome premier.



NOTES
POUR
LES MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK.

TOME PREMIER.

N^o. I.

M. HUME, Hist. de la Maison de Stuart, tom. 3, pag. 417, in-4., dit : » Le Prince » d'Orange avoit gardé, depuis son mariage » avec la Princesse Marie d'Angleterre, *une conduite prudente, digne du grand fond de sens dont il étoit éminemment partagé.* Egale- » ment éloigné de causer du mécontentement » aux Factieux, & de donner de l'ombrage au » Prince qui remplissoit le trône, son penchant » ne le portoit pas moins que son intérêt, à » s'employer avec une assiduité constante aux » affaires du Continent, sur-tout à susciter des

» obstacles à la grandeur du Monarque Fran-
 » çois , contre lequel il avoit conçu depuis long-
 » tems , par un mélange de raisons personnelles
 » & politiques, la plus violente animosité. Cette
 » conduite avoit flatté les préventions de toute
 » la nation Angloise ; mais étant contraire aux
 » inclinations de Charles , qui cherchoit la paix
 » pour plaire à la France , elle avoit beaucoup
 » diminué pour lui la faveur & l'affection de ce
 » Monarque. Jacques , après la mort de son
 » frere , s'étoit cru si intéressé à bien vivre avec
 » l'héritier apparent , qu'il avoit donné au Prince
 » quelques témoignages d'amitié ; & de son
 » côté , *le Prince avoit rempli tous les devoirs*
 » *de respect & d'attachement pour le Roi.* A la
 » premiere nouvelle de l'invasion de Monmouth ,
 » il s'étoit hâté de faire passer la mer à six régi-
 » mens de troupes Angloises , employés au ser-
 » vice de la Hollande. Il avoit offert de prendre
 » le commandement des troupes du Roi contre les
 » Rebelles : & quoiqu'il désapprouvât beaucoup
 » les maximes de l'administration de Jacques ,
 » il ne s'étoit jamais permis d'en parler, ni d'au-
 » toriser par la moindre apparence de faveur les
 » sujets de plainte , qu'on s'efforçoit de répandre
 » dans toute la Nation ; c'étoit à la priere du
 » Roi même que le Prince avoit commencé à
 » prendre part aux affaires du Royaume. «

C'est ainsi que les meilleurs Historiens

écrivent souvent d'imagination. On trouve tout le contraire de cela dans *les Mémoires de Jacques II*, écrits de sa propre main, dont M. Macpherson vient de publier des extraits en Angleterre, & aussi dans *les négociations imprimées de M. le Comte d'Avaux*. On y voit que le Prince d'Orange, depuis son mariage avec la Princesse Marie, eut toujours les yeux fixés sur le trône d'Angleterre; qu'il se lia avec tous les Factieux du pays, avec les Shaftsbury, les Monmouth, les Sidney, &c.; qu'il les encouragea dans tous leurs excès, espérant par ce moyen, non-seulement exclure le Duc d'York de la succession à la Couronne, mais même parvenir à la Régence, du vivant du Roi Charles, en le forçant à une dépendance servile du Parlement. Après la mort de Charles II, il encouragea le Comte d'Argyle & le Duc de Monmouth dans les entreprises, qui les conduisirent sur l'échafaud: en voici les preuves.

Extrait des Mémoires du Roi Jacques, écrits de sa propre main, d'après le recueil de papiers originaux, imprimés par M. Macpherson, tom. I.

- » Le Prince d'Orange avoit toujours regardé
- » le Roi actuellement régnant (Jacques II), &
- » le Duc de Monmouth, qui prétendoit à la

» Couronne, comme deux obstacles à ses vues :
 » c'est pourquoi Fagel , le Pensionnaire de
 » Hollande, lui avoit conseillé autrefois de les
 » commettre l'un avec l'autre , parcequ'à tout
 » événement il seroit sûr de trouver son avan-
 » tage : si le Duc de Monmouth réussissoit &
 » venoit à bout de se mettre en selle, il seroit
 » facile à lui , qui étoit Protestant , & en même
 » temps héritier apparent par le droit de sa
 » femme , de le désarçonner ; que si au con-
 » traire le Duc de Monmouth succomboit , il
 » se trouveroit délivré d'un dangereux rival , &
 » seroit joint par tout son parti ; ce qui se vé-
 » rifia dans la suite : ainsi il fit tout ce qu'il put
 » pour enflammer l'ambition & la fureur de ce
 » jeune homme , & le poussa en avant comme
 » une victime qu'il destinoit à la boucherie ,
 » jouant lui-même un jeu sûr. “

» Le Roi (Jacques II) avoit été informé, *Ibid.*
 » durant la vie du feu Roi , par un nommé
 » Maupoulean , leur compagnon de table , de
 » l'amitié & de l'étroite correspondance entre le
 » Prince d'Orange & le Duc de Monmouth :
 » le feu Roi en ayant été instruit , dit à cette
 » occasion, qu'il s'étonnoit comment deux hom-
 » mes , qui vissoient à la même chose , pouvoient
 » être si bons amis & convenir si bien en-
 » semble. “

» Lorsque Monmouth fut pris , il écrivit, sur *Ibid.*

» la route au Roi pour demander d'être admis
 » en sa présence, disant qu'il avoit quelque
 » chose à lui révéler, qui lui procureroit un
 » regne heureux. Ralph (Radulphe) Sheldon
 » fut envoyé pour lui parler. Le Duc lui de-
 » manda, qui avoit le plus la confiance du Roi ?
 » Sheldon répondit, que c'étoit Sunderland.
 » Monmouth alors se frappant la poitrine dans
 » sa surprise, dit : *Comme j'espere en Dieu il*
 » *promit de me joindre.* Il pria Sheldon d'en in-
 » former le Roi, & dit, qu'il lui nommeroit ses
 » complices, puisqu'il voyoit que quelques-uns
 » avoient sa confiance. Pendant que Sheldon, de
 » retour, en rendoit compte à Sa Majesté, Sun-
 » derland, sous prétexte d'affaires, entra dans le
 » cabinet : Sheldon s'arrêta tout court, & de-
 » manda à parler au Roi en particulier : mais le
 » Roi dit, qu'il pouvoit tout dire devant ce Sei-
 » gneur. Sheldon fut très-embarrassé, mais se
 » décida à faire son rapport. Sunderland parut
 » frappé d'abord, mais se remettant aussi-tôt,
 » il dit avec un éclat de rire : si c'est là tout
 » ce qu'il a à révéler, il n'en tirera pas grand
 » profit. “

Ibid.

» Plusieurs personnes, entr'autres la Reine
 » Douairiere, appuyerent la demande du Duc
 » de Monmouth, & engagerent le Roi à con-
 » sentir à le voir contre son opinion ; ce qu'il
 » n'auroit pas dû accorder, s'il n'étoit pas dans

» l'intention de lui faire grace : il desiroit l'en-
 » rendre plus amplement au sujet de ce que
 » Sheldon avoit rapporté. Il est étonnant que
 » Mylord Sunderland ne s'y soit pas opposé :
 » on a dit depuis que sous main il donna des
 » assurances au Duc de Monmouth de son par-
 » don , s'il persistoit à ne rien dire ; & qu'après
 » lui avoir ainsi ôté toute créance, en l'engageant
 » à se contredire , il eut soin de le faire expédier
 » le plutôt possible. “

» Bentinck fut envoyé , de la part du Prince *Ibid.*
 » d'Orange , pour féliciter le Roi sur la prise de
 » Monmouth. Il fut dans une agonie terrible ,
 » quand il apprit que le Roi avoit consenti à
 » voir Monmouth ; & quoiqu'il fût ensuite que
 » le Duc n'avoit rien révélé , il n'eut de repos
 » que lorsqu'il vit sa tête à bas. Cela fut si vi-
 » sible à tout le monde, que Mylord Dartmouth,
 » revenant de l'exécution & en rendant compte
 » au Roi , lui dit, qu'il étoit débarrassé d'un
 » ennemi , mais qu'il lui en restoit un plus
 » puissant & plus dangereux. “

Voyez aussi les Mémoires de M. le Comte
 d'Avaux , tom. 1 , pag. 49 , 63 , 75 , 157 ;
 tom. 2 , pag. 90 , 159 ; tom. 3 , pag. 52 ;
 tom. 4 , pag. 1 , 17 , 28 , 31 , 59 , 105 , 106 ,
 113 , 120 , 131 , 133 , 146 , 181 , &c. Nous
 ne citerons que deux ou trois de ces textes
 pour la conviction de ceux qui peuvent n'avoir

pas sous les yeux les Mémoires susdits.

» Voilà ce qui s'est passé dans les Etats Généraux
 » à l'égard de la France. Pour ce qui est de l'An-
 » gleterre, on a vu le dessein que le Prince d'O-
 » range a formé, depuis l'année 1679, d'usurper
 » cette Couronne sur son beau-pere, & de se
 » faire déclarer Régent du vivant du Roi Charles
 » son oncle, & la négligence que le feu Roi
 » d'Angleterre a eu là-dessus. "Tom. 4, pag. 1.

Année 1688. » Comme j'étois persuadé qu'on ne pouvoit
 » faire trop d'attention aux desseins du Prince
 » d'Orange, & sur-tout à ceux qu'il formoit
 » contre M. le Duc d'Yorck, qui ne pouvoient
 » avoir que de très-fâcheuses suites; je mandai
 » pour la dixieme fois au Roi, que le Prince
 » d'Orange comptoit qu'il auroit infailliblement
 » des démêlés avec le Duc d'Yorck pour la Cou-
 » ronne d'Angleterre; & comme il croyoit que,
 » quelque chose qu'il fît pour gagner les bonnes
 » grâces du Roi, Sa Majesté seroit toujours
 » pour le Duc d'Yorck, qui étoit Catholique;
 » cela le détournoit entièrement de prendre au-
 » cune liaison avec Sa Majesté; & comme je
 » savois que le Duc d'Yorck étoit entièrement
 » trompé, j'écrivis au Roi le 29 Août 1680, &
 » que j'avois déjà eu l'honneur de lui mander il
 » y avoit déjà du temps, que les Ministres d'Etat
 » du Roi d'Angleterre n'étoient pas au Duc
 » d'Yorck comme ce Prince le croyoit, & qu'ils

« étoient au contraire absolument dévoués au
 « Prince d'Orange ; que Mylord Sunderland fai-
 « soit une partie de ce que sa femme souhaitoit,
 « & que sa femme étoit gouvernée par M.
 « Sidney , qui n'agissoit que par l'instigation de
 « M. le Prince d'Orange ; que Mylord Hyde
 « prenoit plus d'intérêt en sa niece la Princesse
 « d'Orange, qu'en ce qui regardoit M. le Duc
 « d'Yorck, & pour M. Godolphin, qu'il avoit été
 « de tout temps attaché à M. le Prince d'O-
 « range ; qu'ainsi ces Messieurs n'agissoient que
 « suivant ses vues, & selon qu'il leur inspiroit. »
 Tom. 1 , pag. 49.

« J'informai le Roi & M. de Barillon (Mi- 26 Mai
 « nistre du Roi de France à Londres) que le 1683.
 « Duc de Monmouth avoit fait assidument sa
 « cour au Prince d'Orange dans le voyage que
 « celui-ci venoit de faire en Brabant, & qu'on
 « parloit plus que jamais de faire M. de Mon-
 « mouth Général de la Cavalerie à la place du
 « Prince de Vaudemont ; que le Prince d'Orange
 « n'avoit pas témoigné seulement par les bons
 « traitemens qu'il avoit faits au Duc de Mon-
 « mouth, son manque de respect pour le Roi
 « d'Angleterre & pour M. le Duc d'Yorck ; mais
 « qu'il l'avoit marqué bien davantage par les
 « caresses excessives qu'il avoit faites contre son
 « ordinaire à Mylord Brandon (il étoit un des
 « complices de la Conjuration de la Rye) ; que ce

» Mylord étoit arrivé le 24 Mai au soir à la
 » Haye ; que M. Bentink l'étoit allé voir aussitôt,
 » lui qui ne rendoit aucune visite, bien loin
 » de faire la première ; qu'il lui avoit fait mille
 » amitiés ; que le Prince d'Orange ne lui en
 » avoit pas moins témoigné le lendemain, &
 » que la Princesse d'Orange étant à Onslardick,
 » on l'avoit invité d'aller saluer cette Princesse.
 Tom. 3, pag. 52.

» Lorsqu'il vaque une place d'Echevin dans la
 » ville de Leyde, le Conseil de la ville en présente
 » trois au Prince d'Orange, & il en choisit
 » un. Un de leurs Echevins étant mort, ils envoyèrent
 » au Prince d'Orange à Diren le Bailli
 » de leur ville, avec un de leurs Conseillers,
 » pour lui porter la nomination de trois personnes.
 » Ces trois Députés étant entrés dans une chambre,
 » le Prince d'Orange les vint trouver ; & sans attendre
 » qu'ils lui parlassent, il s'adressa au Bailli de
 » Leyde, & lui dit, qu'il étoit bien impudent d'oser
 » se présenter devant lui après l'infâme action qu'il
 » avoit faite de livrer Armstrong (il étoit un des
 » Conjurés de la Rye) au Roi d'Angleterre, &
 » lui demanda s'il savoit bien qu'il n'étoit pas
 » en sûreté à Diren, & que le Duc de Monmouth
 » y étoit ; qu'il pouvoit se venger sur lui de la
 » méchante action qu'il avoit faite : il le chassa
 » ensuite honteusement de sa maison, & lui dé-

» fendit de se présenter jamais devant lui. “ Cette
affaire excita une grande fermentation dans la
ville de Leyde, que le Pensionnaire Fagel & lui
eurent bien de la peine à calmer : néanmoins il
persista long-temps dans son refus , de nommer
aucun des trois qui lui avoient été présentés,
parce que pas un des trois ne voulut s’engager à
donner sa voix pour mettre dans le Conseil de
Ville de Leyde une de ses créatures, qui en avoit
été chassée ; sur quoi M. d’Avaux écrivoit au
Roi en ces termes : „ Cependant je supplie Vo-
» tre Majesté de me permettre de lui faire ob-
» server le caractère de l’esprit de M. le Prince
» d’Orange, & combien il est peu capable de
» plier & de prendre des expédiens propres à
» fortir des affaires , qu’il se fait ici pour vouloir
» tout entreprendre avec une autorité absolue :
» il appréhende extrêmement , que Messieurs de
» Leyde ne portent cette affaire dans l’Assemblée
» de Hollande ; cette plainte pourroit en attirer
» beaucoup d’autres , & ce premier pas fait
» enhardiroit Messieurs d’Amsterdam à faire des
» propositions qui diminueroient notablement
» son autorité ; il ne tient qu’à lui de prévenir
» ce coup en faisant l’élection ; cependant il ne
» la veut pas faire , *parce qu’il ne peut se vain-*
» *cre , ni céder en rien.* “ Tel fut cet homme,
dont M. Hume & tous les faiseurs de portraits

nous vantent *la haute sagesse*, & sur-tout *la modération*.

On voit dans d'autres endroits des mêmes Mémoires, » que le Prince d'Orange força toutes les troupes Angloises, au service de la » République, de rendre au Duc de Monmouth, » disgracié, tous les honneurs qu'elles rendoient au Prince de Waldeck, leur Général, » & cela contre les ordres précis du Roi d'Angleterre; qu'il lui fit rendre, dans toutes les » Villes, des honneurs extraordinaires & insolites, avec affectation. Il voulut que la Princesse d'Orange l'admît tous les jours à son dîner, bien qu'elle mangeât seule & en son particulier; qu'il fût de toutes ses promenades: » lorsque l'on dançoit, c'étoit le Duc de Monmouth qui menoit la Princesse, & on ne comprenoit pas comment le Prince d'Orange, qui étoit le plus jaloux de tous les hommes, souffroit tous les airs de galanterie dont tout le monde s'appercevoit entre la Princesse & le Duc; il sembloit même que le Prince d'Orange eût changé d'humeur, où qu'il eût des desseins que l'on ne comprenoit pas; car lui, » qui ne permettoit pas que la Princesse d'Orange reçût aucune visite particulière, non-seulement d'aucun homme, mais même d'aucune femme, pressa lui-même le Duc de Mon-

mouth d'aller les après-dîners chez la Princesse pour lui apprendre des contre-danſes. Il lui fit même jouer des perſonnages qui ne convenoient guere à une Prinçeſſe , ni même à une femme ordinaire ; car le Prince d'Orange obligea la Prinçeſſe d'apprendre à aller en patins ſur la glace , parce que M. de Monmouth vouloit apprendre à y aller. C'étoit une choſe fort extraordinaire de voir la Prinçeſſe d'Orange , avec des jupes fort courtes & à demi retrouſſées , & des patins de fer à ſes pieds , apprendre à gliffer , tantôt ſur un pied , tantôt ſur l'autre.

Voici encore deux traits , qui l'emportent ſur tous les autres : Il obligea la Prinçeſſe d'aller au prêche de Jurieu ; ce qui parut fort ſurprenant , non-ſeulement parce que ceux de la Religion Anglicane ne vont pas au prêche des Presbytériens , mais encore parce que Jurieu avoit écrit des livres fort inſolens contre le Roi d'Angleterre ; & qu'il avoit traduit en François & préſenté publiquement au Prince d'Orange le livre , où le Duc d'Yorck étoit accuſé d'avoir coupé la gorge au Comte d'Effex dans la priſon. Le jour anniverſaire du Roi Charles I , la Prinçeſſe fut obligée de ſe parer , au lieu de prendre un habit de deuil : enſuite le Prince la contraignit d'aller dîner , quelques prieres & quelques inſtances qu'elle lui fît au contraire. Cette Prin-

« cesse , qui dînoit toujours seule , fut obligée
 « de souffrir qu'on lui portât tous les plats l'un
 « après l'autre : il est vrai qu'elle en mangea
 « peu , ou , pour mieux dire , point du tout ; &
 « pour rendre public l'outrage qu'il a voulu faire
 « en cela au Roi d'Angleterre , il mena la Prin-
 « cesse à la Comédie , quoi qu'elle pût faire pour
 « s'en exempter. »

Voilà comme le Prince d'Orange remplissoit
 sous les devoirs de respect & d'attachement au
 Roi , son oncle , & au Duc d'Yorck , son beau-
 pere.

N°. 2.

*Relation de la Bataille de la Boyne , &
 de la retraite du Roi Jacques I , d'a-
 près les Mémoires de ce Prince , écrits
 de sa propre main.*

LE Roi quitta Dublin le 16 de Juin , & alla
 joindre cette partie de son armée qui s'étoit
 avancée jusqu'à Castel-Town-Bellew , près de
 Dundalk , sous le commandement de M. Girar-
 din , un de ses Lieutenans Généraux : il campa
 là , ayant la ville à sa droite , devant lui une
 petite rivière qui se décharge dans la mer à
 Dundalk,

Dundalk , & vis-à-vis de la montagne. Les François & la plupart de ses troupes se rendirent à ce camp. “

» Le Prince d'Orange , de son côté , ayant débarqué à Carickfergus , le 14 Juin , retira ses troupes de Belturbet , d'Inniskillin & des autres places , n'y laissant que très-peu de monde pour la garde du pays ; & après avoir laissé reposer ses soldats & médité son projet de campagne , il marcha à Newry , où étant informé que le Roi étoit encore avec son armée à Dundalk , il y séjourna trois ou quatre jours pour attendre son artillerie , & pour délibérer sur le parti qu'il devoit prendre , ou de marcher droit à Dundalk , ou , en faisant un petit circuit , de prendre sa route par Armagh. Durant ce séjour , il envoyoit des partis journellement pour reconnoître les chemins , & on remarqua que toutes les nuits il en envoyoit un à un passage appelé Halfway-bridge , pour insulter une garde de Cavalerie & de Dragons que le Roi y avoit fait placer entre Dundalk & Newry : sur quoi Sa Majesté fit un détachement d'Infanterie & de Cavalerie , sous les ordres du Colonel Dempfy & du Lieutenant-Colonel Fitzgerald , & leur ordonna de se mettre en embuscade , & de tâcher , s'il étoit possible , de surprendre ce parti des ennemis. Cela fut exécuté très-heureusement : le parti , consistant en deux cents hommes de pied & soixante Dragons ,

donna dans l'embuscade à la pointe du jour , & fut presque entièrement détruit ou fait prisonnier , avec très-peu de perte du côté du Roi ; le Colonel Dempfy fut blessé , & mourut trois ou quatre jours après. Ce petit succès anima les troupes & augmenta leur ardeur pour le combat , mais ne fit pas changer au Roi la résolution qu'il avoit prise , de l'éviter le plus long-temps qu'il seroit possible ; de sorte qu'ayant appris que le Prince d'Orange avoit tout disposé pour sa marche , & devoit venir droit à lui , & ne jugeant pas que le poste , où il étoit , pût être défendu contre une armée si supérieure , il leva son camp & se retira le 23 à Ardée , où son artillerie le joignit. Là il apprit bientôt par ses partis & les déserteurs , que le Prince d'Orange avoit passé les montagnes entre Newry & Dundalk ; en conséquence il se retira le 27 à Dumlane , & le jour suivant il arriva sur la Boyne , qu'il passa , & se campa vis-à-vis du pont , avec sa droite vers Drogheda , & sa gauche en remontant la rivière. Ce poste lui parut passablement bon , & le meilleur qu'il y eût dans le pays : il résolut de s'y arrêter , & d'y attendre l'ennemi , quoique son armée ne fût pas de plus de vingt mille hommes , & celle du Prince d'Orange de quarante à cinquante mille. (a)

(a) Les troupes du Roi Jacques étoient de nouvelle

» La raison qui engagea le Roi à risquer un combat si inégal, fut qu'il se verroit sans cela obligé d'abandonner Dublin & toute la Mononie sans coup férir, & de se retirer derrière la rivière de Shannon dans la Connacie, province la moins fertile en bled de toute l'Irlande, & où n'ayant pas de magasin il ne pourroit subsister long-temps. D'ailleurs ses troupes avoient de l'ardeur pour le combat; & étant de nouvelle levée, elles auroient été beaucoup découragées par une retraite continuée; & ayant conçu de la méfiance, elles se seroient probablement dispersées; ou bien elles auroient reproché au Roi le peu de confiance qu'il avoit en leur valeur, & lui auroient soutenu qu'ils eussent fait des merveilles s'il les avoit mis à l'épreuve. Les François aussi s'ennuyoient beaucoup en Irlande, & étoient très-impatiens de s'en retourner chez eux. Ces raisons engagèrent donc le Roi à disputer le passage de la Boyne; mais ayant reconnu toute la difficulté de défendre le gué

levée, peu disciplinées, mal armées, & n'avoient qu'une très-foible artillerie; l'armée du Prince d'Orange, deux fois plus nombreuse, étoit composée d'Anglois, de Hollandois, d'Allemands, de Danois & de François réfugiés, tous vieux régimens, à qui il ne manquoit rien: elle étoit accompagnée d'une flotte en mer, qui fournissoit abondamment à tous leurs besoins; elle avoit un train prodigieux d'artillerie.

d'Oldbridge , il prit le parti , pour arrêter l'ennemi le plus qu'il seroit possible , de placer un régiment dans le village , & de l'y faire retrancher. Nous avions contre nous la hauteur du terrain , qui étoit à la rive gauche du côté des ennemis :

» Le 30 au matin les ennemis paurent de l'autre côté , où la rivière étoit guéable presque par-tout : leur infanterie vis-à-vis d'Oldbridge ; leur gauche vers Drogheda : leur aile de cavalerie se plaça sur une hauteur , si près de la rivière , que le Roi fit avancer quelques pièces de canon , qui l'obligèrent de se cacher derrière l'éminence. Ce fut dans cette occasion que le Prince d'Orange eut l'épaule effleurée par un des deux premiers boulets , qui lui enleva la peau sans lui faire d'autre mal. A midi le canon des ennemis arriva , & sur le champ ils tirèrent sur différentes parties de notre camp sans nous faire grand dommage , à cause de la trop grande distance , quoiqu'ils eussent au moins cinquante pièces , & quelques mortiers , qui tirèrent aussi très-inutilement. Le Roi prévoyant qu'ils feroient marcher leur droite vers Slane , pour passer la rivière en cet endroit , & qu'ils entreprendroient de forcer le gué d'Oldbridge , ordonna de charger le bagage , & d'être prêt à marcher , afin que le camp fût déblayé avant le matin , & il envoya à Slane le régiment de Dr-

gons du Chevalier Neal O'neal , avec ordre de défendre le passage le plus long-temps qu'on pourroit , sans s'exposer à une entière destruction. Il pensoit , comme on l'a dit , que l'ennemi tenteroit le passage en cet endroit ; & après l'avoir exécuté , offrirait la bataille ; ou marcheroit vers Dublin : ce qu'il auroit pu faire aisément , du moins avec un détachement de Cavalerie & de Dragons , étant si supérieur , tant en cavalerie , qu'en infanterie.

» Le premier Juillet on entendit battre la générale avant le jour dans le camp ennemi. Au lever du soleil leur aile droite se mit en marche vers Slane , suivie d'une ligne d'infanterie , le Roi aussi-tôt fit marcher sa gauche du même côté , & envoya à Dublin le bagage. Les Dragons du Chevalier Neal O'neal se comportèrent très-bien à Slane , où ils disputèrent le passage près d'une heure , jusqu'à ce que l'ennemi eût amené son canon , & se retirèrent ensuite en bon ordre avec la perte seulement de cinquante hommes : leur Colonel eut la cuisse percée d'une balle , & ils eurent encore un Officier ou deux blessés.

» Les ennemis , après avoir passé la rivière , s'étendirent sur leur droite , comme s'ils eussent projeté de nous prendre en flanc , ou de se placer entre nous & Dublin ; ce qui engagea M. de Lausun à faire marcher sa gauche d'un

pas égal vis-à-vis des ennemis , pour observer tous leurs mouvemens : le Roi dans le même temps se transporta à l'aile droite de son armée , pour donner ordre à toutes les troupes de suivre M. de Lausun , croyant que le centre des ennemis suivroit leur aile droite. Il trouva le Duc de Tyrconnel avec la Cavalerie & les Dragons de l'aile droite , & les deux premières brigades de la première ligne , en ordre de bataille , devant Oldbridge , & ne jugea pas à propos de les tirer de ce poste , attendu que le bagage n'étoit pas encore assez avancé sur le chemin de Dublin. Le reste de l'infanterie marcha par son flanc après M. de Lausun. Le Roi prit lui-même le corps de réserve , composé des régimens d'infanterie de Purcel & de Brown , & s'avança avec eux jusqu'à ce qu'il eût joint l'arrière-garde de l'infanterie , qui suivoit M. de Lausun. Il ordonna au Chevalier Charles Carny , qui commandoit cette réserve , de se placer à la droite de la première ligne de ladite infanterie , afin de former là une sorte d'aile. Il passa ensuite le long de la ligne , & trouva M. de Lausun & la droite de l'ennemi , vis-à-vis l'un de l'autre en ordre de bataille à une demi-portée de fusil. Le Roi ne jugea pas à propos de charger encore , parce qu'il attendoit les troupes , qu'il avoit laissées à Oldbridge. Mais pendant qu'il discouroit sur ce sujet avec M. de Lausun , un Aide de

Camp lui donna avis que l'ennemi avoit forcé le passage d'Oldbridge, & que l'aile droite étoit défaite. Le Roi, sur cette nouvelle, dit tout bas à M. de Lausun, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit attaquer avant que les troupes fussent ce qui s'étoit passé à la Droite, & tâcher par ce moyen de rétablir l'affaire. Il envoya M. de la Hoguette à la tête de l'infanterie Françoisse, fit mettre pied à terre aux Dragons, les plaça dans les intervalles de sa cavalerie, & ordonna à M. de Lausun de marcher en avant. Mais comme ils commençoient à s'ébranler, Sarsfield & Maxwell, qui avoient été reconnoître le terrain entre les deux armées, rapporterent qu'il n'étoit pas possible que la cavalerie pût charger, attendu qu'il y avoit entr'eux & l'ennemi deux doubles fossés avec des berges très-hautes, & un petit ruisseau qui couloit dans la vallée, qui séparoit les deux armées. Dans le même moment, les Dragons ennemis monterent à cheval, & toute leur ligne commença à marcher par leur droite. Nous perdîmes bientôt de vue leur avant-garde, qui se trouva cachée par un village : il paroissoit seulement, par la poussière qui s'élevoit derrière, que leur dessein étoit de gagner la route de Dublin. Sur cela le Roi, puisqu'il étoit impossible de les attaquer, jugea à propos de marcher aussi par la gauche vers la route de Dublin, & de passer un petit

ruisseau à Duleck , n'y ayant pas de passage plus haut à cause d'un marais. A peine la marche étoit-elle commencée , que la défaite de l'aile droite ne fut plus un secret ; car , plusieurs des Cavaliers dispersés & blessés se mêlerent avec les troupes avant qu'elles eussent gagné Duleck. M. de Lausun alors conseilla au Roi de prendre avec lui son régiment de Cavalerie , qui étoit de l'avant-garde de cette aile , & quelques Dragons , & de se rendre sans délai à Dublin , de peur que l'ennemi , qui étoit si fort en Cavalerie & en Dragons , ne fît des détachemens , & n'y arrivât avant lui ; mais que si Sa Majesté y arrivoit avant eux , il pourroit , au moyen des troupes qu'il meneroit avec lui , & de la garnison qu'il y trouveroit , les empêcher de s'en rendre maîtres , jusqu'à ce qu'on pût faire la retraite , qu'il prioit Sa Majesté de laisser à sa conduite. Il lui conseilla même de passer outre & de se rendre en toute diligence en France , pour ne pas tomber entre les mains des ennemis ; ce qui seroit non-seulement sa ruine , mais encore celle du jeune Prince son fils ; que tant qu'il vivroit , il y auroit lieu d'espérer , & que s'il étoit une fois en France , on pourroit rétablir ses affaires , les François étant très-probablement les maîtres de la mer ; qu'il donneroit une de ses mains pour pouvoir avoir l'honneur de l'y accompagner ; mais qu'il étoit de son devoir de

faire la retraite le mieux qu'il pourroit , ou de mourir avec les François s'ils étoient battus. Ce conseil ne fut pas du goût du Roi ; il hésita long-temps , malgré les instances de M. de Lauzun , & ne se rendit que lorsqu'il apprit que toute l'armée ennemie avoit passé la rivière , & qu'il étoit de toute nécessité que les troupes , qui n'avoient pas même combattu , se déterminassent à la retraite.

» Quant à l'action qui se passa à Oldbridge , il paroît que l'ennemi , s'étant aperçu que toute l'aile gauche & la plus grande partie de l'infanterie s'étoient éloignées avec M. de Lauzun , attaqua le régiment qui avoit été posté dans le village , avec un gros corps d'infanterie , tous étrangers , & qu'ils l'en chassèrent bientôt ; qu'alors les sept bataillons de la première ligne , qui étoient demeurés en ordre de bataille derrière une hauteur , pour se garantir du canon de l'ennemi , s'ébranlèrent & avancèrent courageusement , malgré leur feu continu , jusques tout près d'eux ; puisque M. Arthur , Major du premier bataillon des Gardes , passa sa pique au travers du corps de l'Officier qui commandoit le bataillon ennemi vis-à-vis de lui. Mais cette même infanterie s'apercevant que la cavalerie ennemie passoit la rivière , elle lâcha pied , malgré tout ce que Dorington & les autres Officiers purent faire pour les arrêter ; ce qui coûta la vie.

à plusieurs de leurs Capitaines , à Arundel , Ashton , Dungan , Fitzgerald , & à deux ou trois autres. M. le Marquis d'Hocquincourt y fut aussi tué , avec plusieurs autres de sa brigade : Parker , Lieutenans - Colonel des Gardes , & Arthur , Major , furent tous deux blessés , & le dernier mourut le même jour. Le Duc de Tyrconnel essaya aussi en vain de les rallier. Malgré cette défaite de l'infanterie , l'aile droite de cavalerie & dragons s'avança , & chargea tout ce qui avoit passé la rivière , tant infanterie que cavalerie ; mais Mylord Dungan ayant été tué , on ne put jamais engager les dragons à revenir à la charge : ceux de Clare ne firent guere mieux. Néanmoins la cavalerie fit son devoir avec beaucoup de bravoure , & si elle ne put rompre l'infanterie ennemie , ce fut plutôt parce que le terrain lui étoit peu favorable , que faute de vigueur ; car , après avoir été repoussée par l'infanterie , elle revint plusieurs fois à la charge contre la cavalerie , & la rompit chaque fois. Les régimens de Tyrconnel & de Parker souffrirent le plus en cette occasion. Powel & Vaudrey , tous deux Lieutenans des Gardes , avec la plupart des Exeimpls & Brigadiers des deux corps , furent tués ; comme aussi le Comte de Carlingford , M. d'Amande , & plusieurs autres Volontaires qui s'étoient joints à eux. Nugent & Casanove furent blessés dans Tyrconnel ; Major Omara , &

Le Chevalier Charles Tuke furent tués, & Bada blessé. Dans Parker le Colonel blessé, Green le Lieutenant-Colonel avec Doddington le Major & plusieurs autres Officiers tués ; & des deux escadrons de ce régiment il ne resta que trente hommes sains & saufs. Sunderland fut blessé ; mais son régiment ne souffrit pas beaucoup, n'ayant eu affaire qu'avec la cavalerie ennemie, qu'il eut bientôt pliée. Enfin, cette aile fut tellement accablée par le nombre, & tellement maltraitée, qu'elle fut obligée de céder : le Lieutenant-Général Hamilton ayant été blessé, fut fait prisonnier à la dernière charge ; & le Duc de Berwick, ayant eu un cheval tué sous lui, fut culbuté au milieu des ennemis, où il fut foulé & meurtri, & ne se sauva qu'avec le secours d'un cavalier. Sheldon, qui commandoit la cavalerie (sous le Duc de Berwick,) eut deux chevaux tués sous lui.

» L'ennemi perdit aussi des hommes de marque, parmi lesquels étoit le Maréchal de Schomberg, (qu'on dit avoir été tué par le Chevalier Tuke, ou par Otool, Exempt des Gardes, dans le moment qu'il passoit le gué ;) la Caillemote avec deux autres Colonels, & le Lieutenant-Colonel du régiment de Schomberg (a), lequel régiment

(a) Le Docteur Walker, Ministre presbytérien, qui contribua tant à la défense de Londonderry, & qui avoit continué depuis à porter les armes, fut tué à ce combat.

& les Gardes-du-Corps du Prince d'Orange furent fort maltraités : mais cela fut de petite considération dans une armée si nombreuse, & c'est pourquoi les ennemis firent une grande faute, de n'avoir pas suivi plus vivement l'aile droite : s'ils l'avoient fait, ils auroient pu gagner Duleck avant l'aile gauche, où étoit le Roi, lui couper sa retraite, & remporter ainsi une victoire complète. A peine le Roi eut-il passé le défilé avec l'avant-garde de la gauche, & eut commencé sa marche vers Dublin, que Tyrconnel joignit Lausun dans le moment qu'il le passoit, & l'ennemi parut aussi & fit mine d'attaquer l'arrière-garde ; mais l'infanterie Françoisse & quelques troupes de cavalerie se retournerent sur eux, & firent si bonne contenance, qu'on les laissa passer le ruisseau tranquillement, & emmener avec eux cinq des six pieces de canon qu'avoit l'aile gauche ; la sixieme resta embourbée dans un marais, & fut perdue. De-là ils gagnerent Néal, autre grand défilé, en bon ordre, l'ennemi les suivant toujours, mais sans les presser : toutefois cette terreur panique, qui avoit saisi les troupes, les poursuivit toujours, & aussi-tôt que le jour fut tombé, la plus grande partie de l'infanterie Irlandoise se débanda ; plusieurs n'avoient pas attendu la nuit pour jeter leurs armes & abandonner leurs drapeaux, mais l'infanterie Françoisse resta en corps d'armée, & se retira en bon ordre.

» Le Roi , ayant cédé enfin aux avis de M. de Lausun , arriva à Dublin la nuit , & y trouva le Major Wilfon avec des lettres de la Reine , qui lui apprenoient la défaite complete du Prince de Waldeck à Fleurus par M. de Luxembourg. Cette bonne nouvelle le confirma dans son dessein de retourner en France ; mais , avant que de s'y résoudre , il consulta en particulier tous ceux de son Conseil , en qui il avoit le plus de confiance , les deux Chanceliers , le Duc de Powis , Nagle , Secrétaire d'Etat , le Marquis d'Albeville , le Lord Baron Rice , & d'autres , qui tous furent d'opinion unanime , qu'il ne devoit pas perdre un moment de temps , qu'autrement il couroit grand risque de tomber entre les mains des ennemis , qu'on attendoit le lendemain à Dublin.

» Vers minuit , un Aide-de-Camp vint , de la part du Duc de Berwick , pour informer le Roi qu'il avoit rallié sept mille hommes de pied à Brasil , & pour lui demander quelques cavaliers & dragons pour le mettre en état de faire sa retraite. Le Roi y envoya aussi-tôt six compagnies de Dragons du régiment de Luttrell , & trois compagnies de Cavalerie de celui d'Abercorn , c'est-à-dire tout ce qu'il avoit , à l'exception de ceux qui l'avoient escorté jusqu'à Dublin. Mais , quand le jour parut , le Duc de Berwick vit que les soldats s'étoient dispersés de nouveau , &

il en donna avis au Roi, qui, dans le même moment, reçut un message du Duc de Tyrconnel par M. Taaf, son Chapelain, très-digne Ecclésiastique, qui le prioit de ne pas rester un instant à Dublin, & de se rendre en France le plutôt qu'il lui seroit possible, & d'envoyer toutes les troupes qui étoient dans la ville, à Leship, au devant de M. de Lausun & de lui, parce qu'ils ne comptoient pas aller jusqu'à Dublin, dans la crainte de ne pouvoir pas en retirer assez tôt leurs troupes fatiguées. En conséquence de cet avis, le Roi donna ordre à Simon Luttrell de marcher à Leship avec toutes les forces qui étoient dans la ville, à l'exception de deux compagnies de son régiment de Cavalerie qu'il garda pour l'accompagner; &, cédant au conseil de tous ses amis, il se détermina à partir pour la France, où il crut que sa présence seroit plus utile pour ses affaires, qu'en Irlande avec un corps de troupes si affoibli & si découragé.

» Comme le Roi montoit à cheval, il fut abordé par quatre Gentilshommes, Messieurs de la Hoguette, Famechon, Chamarante & Merode, tous Colonels ou Officiers, qui lui dirent qu'ils avoient eu ordre de M. de Lausun de le joindre, & le Duc de Tyrconnel, à Dunboin; & que, ne les y ayant pas trouvés, ils étoient venus les chercher à Dublin. Quand le Roi leur demanda ce qu'étoient devenus leurs hommes, ils répon-

dirent que la faim & la lassitude les avoient dispersés, & qu'il étoit inutile de les tenir rassemblés, puisqu'ils avoient brûlé toutes leurs machines : ils dirent, que les ennemis étoient très-pres de la ville, & que Sa Majesté n'avoit pas de temps à perdre, si Elle vouloit pourvoir à sa sûreté : ils la prièrent de leur faire donner d'autres chevaux, les leurs étant fatigués, afin qu'ils pussent l'accompagner. Le Roi, n'en ayant pas à leur donner, les laissa à Dublin ; &, montant à cheval à cinq heures du matin, il s'éloigna doucement jusques à Bray, distant de Dublin de dix milles. Là, le Roi laissa deux compagnies, avec ordre d'y rester jusqu'à midi pour défendre le pont, en cas que quelque parti ennemi se présentât pour passer ; & il continua sa route par les hauteurs de Wicklow, très-peu accompagné, jusqu'à la maison d'un Gentilhomme nommé Hacker, près d'Arclow, où il fit reposer ses chevaux, & ensuite continua sa route à Duncannon.

» A peine eut-il fait deux milles, que les quatre Officiers François, qu'il avoit laissés à Dublin, l'atteignirent, & l'assurèrent que, s'il ne se hâtoit pas davantage, il seroit infailliblement pris, parce qu'ils venoient d'être poursuivis par un parti ennemi pendant un mille, & que ce parti ne pouvoit pas être loin. Le Roi leur dit, qu'il avoit bien de la peine à le croire, & qu'il lui pa-

roissoit impossible qu'un parti ennemi pût être si avancé, & qu'ils avoient pris probablement des gens du pays pour des soldats : à quoi ils répliquèrent, qu'ils se flattoient que le Roi leur rendoit la justice de croire qu'ils savoient discerner des gens de guerre quand ils les voyoient; qu'ils les avoient bien reconnus, & qu'ils formoient trois ou quatre petits escadrons avec un parti en avant; qu'ils avoient été poursuivis & qu'on avoit tâché de les couper, & que ces partis ne pouvoient être à plus d'un mille derrière eux. Sur ce rapport si positif, le Roi bâta le pas, & par leur avis, à l'entrée de la nuit, il laissa la Rue & un Brigadier des Gardes à la tête d'un pont pour arrêter l'ennemi, dans le cas qu'ils fussent suivis : ceux-ci, peu après, n'entendant pas parler des ennemis, suivirent le Roi, qui, ayant fait route toute la nuit, arriva à Duncannon à la pointe du jour.

» M. de la Hoguette & ses compagnons allèrent droit à Passage, où ils trouverent le Lausun, vaisseau Malouin de vingt canons, nouvellement arrivé avec une charge de bled & autres denrées pour l'Irlande; ils engagerent le Capitaine de mettre à la voile, & de descendre avec la marée jusques à Duncannon : ils vinrent trouver le Roi sur le midi, pour lui faire part de ce qu'ils avoient fait, & pour l'exhorter d'aller à bord de ce vaisseau pour se rendre par mer à Kinsale,

plutôt que de passer par Waterford, le vent étant favorable & la côte libre; qu'il pourroit y être le lendemain matin. Le Roi goûta la proposition, s'embarqua aussi-tôt que le vaisseau fut arrivé, & passa la barre avant la nuit. Lorsqu'il fut en mer, ces mêmes Messieurs voulurent lui persuader d'aller en droiture à Brest, à quoi il n'acquiesça pas, & entra le matin de bonne heure à Kinsale. Il y trouva M. Forar, commandant une escadre de sept petits bâtimens, & quelques vaisseaux marchands chargés de bled & de vins: il y trouva aussi M. Duquesne avec trois frégates.

La Reine d'Angleterre avoit obtenu ces vaisseaux pour être aux ordres du Roi, & ils se rencontrèrent là très-à-propos. Elle s'étoit employée, avec succès, auprès de M. de Seignelay, Ministre de la Marine, qui étoit devenu fort zélé pour la cause du Roi. Il avoit, dans ce même temps, fait équiper une grande flotte, assez forte pour combattre les flottes combinées des Anglois & des Hollandois, comme il parut bientôt; de sorte que si le Roi avoit pu différer, seulement de quelques semaines, l'action décisive de la Boyne, il auroit vu cette flotte maîtresse du canal de Saint-George, & en état, ou de le transporter avec son armée en Angleterre, ou d'empêcher qu'il ne vînt d'Angleterre des secours pour l'armée du Prince d'Orange; ce que le Ministre se proposoit principalement. Mais la vie

Lettre de
la Reine,
du 27
Juin
1690.

du Roi, dans ses dernières années, ne fut qu'une suite de malheurs; de sorte que les succès des François ne furent pour lui d'aucune utilité, au lieu que ses malheurs lui furent doublement funestes, en diminuant son crédit & sa réputation auprès de ses amis & de ses ennemis, comme il arriva particulièrement en cette occasion.

» Le Roi, avant que de s'embarquer, écrivit à Mylord Tyrconnel, que, cédant à ses avis, à ceux de M. de Lausun & de tous ses amis, il parloit pour la France, d'où il espéroit leur envoyer bientôt des secours considérables, & leur laissoit, en attendant, cinquante mille pistoles, c'est-à-dire tout l'argent qui lui restoit; après quoi il mit à la voile & entra dans le port de Brest le 10 Juillet (nouveau style) d'où il dépêcha aussi-tôt un courier à la Reine pour l'informer de son arrivée, & de son malheur dans le pays qu'il venoit de quitter. Il lui marqua qu'il savoit bien qu'on le blâmeroit d'avoir hasardé un combat si inégal, mais qu'il n'y avoit pas de poste plus avantageux où il pût le risquer; & qu'en reculant toujours, il auroit tout perdu sans coup férir, & se seroit vu poussé dans la mer.

» Les actions de ceux qui sont malheureux, ont coutume d'être censurées en plus d'une manière; ainsi quelques-uns blâmerent le Roi d'avoir trop hasardé; d'autres le blâmerent d'avoir hasardé trop peu, & d'avoir trop tôt abandonné l'Irlande.

Cette résolution fut sans doute trop précipitée ; & l'on ne conçoit pas sur quels fondemens Mylord Tyrconnel a pu presser le Roi avec tant d'instance de s'en aller , à moins que ce ne fût par affection pour la Reine , qu'il savoit être tellement affectée & livrée à des angoisses , que sa vie n'étoit qu'une agonie perpétuelle : elle lui avoit écrit plusieurs fois pour le conjurer de veiller à la conservation du Roi , & lui avoit mandé qu'à moins de voir dans son cœur , il ne se pouvoit faire aucune idée du tourment qu'elle éprouvoit , & qu'il ne devoit pas par conséquent s'étonner de ses instances réitérées. Cette sollicitude pour le Roi étoit sans doute pardonnable , & même louable dans la Reine ; mais ceux qui devoient sur-tout avoir à cœur son bien-être & celui de ses sujets , aussi-bien que son honneur & sa réputation dans le monde , n'auroient pas dû lui donner des conseils si foibles & si décourageans , & l'engager à abandonner une cause à laquelle il restoit encore tant de vie. La perte de la bataille ne le contraignoit pas de prendre le parti que M. de Rosèn & d'autres Officiers expérimentés avoient conseillé il y avoit déjà long-temps , savoir , de tout abandonner. Il y avoit encore derrière lui les meilleurs ports & les places les plus fortes de l'Isle : il pouvoit attendre pour voir s'il n'étoit pas possible de rassembler les troupes dis-

persées, dont le nombre étoit très-peu diminué dans la bataille : sa présence y auroit beaucoup contribué, au lieu que sa fuite ne pouvoit que les décourager ; il devoit être assuré que son peuple, & sur-tout la Cour de France, seroient difficilement engagés à soutenir une guerre qu'il étoit le premier à abandonner. Mais d'un autre côté on ne peut guere s'étonner que le Roi ait cédé à la voix unanime de ses Généraux, de ses Ministres, de tous ceux qui l'environnoient. Cette terreur panique répandue si universellement, qui fit voir à des Officiers, à des Militaires qui avoient du service, des phantômes de troupes, tandis qu'il n'y en avoit pas à vingt mille d'alentour, excusent, ce semble, le Roi d'avoir pris un si mauvais parti.

» Tout ce que l'on vient de dire pour justifier le Roi, ne l'auroit pas engagé à prendre sitôt sa détermination, s'il n'avoit pas regardé son voyage en France comme le moyen le plus sûr de rétablir ses affaires, suivant un certain projet dont il avoit alors l'esprit préoccupé, & qui avoit même été formé à la Cour de France. Le Prince d'Orange étoit en Irlande avec l'élite de l'armée Angloise : cette Isle, malgré l'avantage qu'il venoit de remporter, n'étoit pas à beaucoup près réduite sous son obéissance ; il ne pouvoit pas par conséquent en retirer ses troupes sans perdre tous les fruits de sa victoire ; les Fran-

çois, d'un autre côté, paroissoient être les maîtres de la mer, après avoir battu les Anglois à la Baye de Bantry ; il n'y avoit aucun doute qu'ils ne le fussent sur terre après l'entiere defaite du Prince de Waldeck à Fleurus.

» Toutes ces considérations firent croire au Roi qu'il ne pouvoit arriver trop tôt en France, ne doutant pas qu'il ne convainquit aisément Sa Majesté Très-Chrétienne, que la maniere la plus efficace & la plus courte de le rétablir, & en même temps de rompre la ligue formidable, formée contre lui-même, étoit de le transporter avec un bon corps de troupes en Angleterre qui en étoit alors dégarnie, & où le peuple en général étoit très-disposé à réparer ses fautes & ses bévues, dont il commençoit à avoir honte ; d'y envoyer en même temps une escadre dans le canal de Saint-George, pour empêcher le Prince d'Orange de faire repasser son armée en Angleterre, & pour transporter quelques troupes Irlandoises en Ecosse. Ce fut l'idée de ce projet, qui le détermina principalement à quitter sitôt l'Irlande ; & la nouvelle de la victoire signalée, remportée par les François sur les flottes combinées des Anglois & des Hollandois, & qu'il apprit à son arrivée à Brest, fit qu'il s'applaudit extrêmement du parti qu'il avoit pris de passer en France. Le Roi avoit été

La Manche.

informé de la résolution prise par la Cour de France, de combattre les Anglois & les Hollandois dans le Canal , & que M. de Seignelay , qui étoit l'Auteur du projet , devoit envoyer vingt-cinq frégates légères dans celui de Saint-George, pour brûler tous les vaisseaux qui ne seroient pas nécessaires pour transporter le Roi avec quelques troupes d'Irlande dans la Grande-Bretagne , & retenir de cette manière le Prince d'Orange avec son armée en Irlande. Ce projet étoit bien concerté & bien préparé , & devoit infailliblement opérer le rétablissement du Roi ; il en étoit persuadé : il quitta l'Irlande plein de cette idée , & voulut être à temps pour avoir part à l'exécution ; mais lorsqu'il arriva à Saint-Germain , on lui dit que tout étoit fini , & qu'il n'y avoit plus rien à faire. De cette sorte la victoire des François n'eût point de suite , ni pour le Roi d'Angleterre , ni pour l'avantage de la France. La maladie de M. de Seignelay l'empêcha d'aller lui-même à bord de la flotte , comme il se l'étoit proposé. M. de Tourville qui en avoit le commandement , battit l'ennemi , mais ne le poursuivit pas , & ne brûla pas ses vaisseaux , comme il lui avoit été enjoint. Lorsque M. de Seignelay lui en fit le reproche à son retour , il dit que les Anglois en levant les bouées,

avoient rendu la poursuite trop hasardeuse, & qu'il n'avoit pas cru devoir la tenter (a). M. de Seignelay, qui avoit épousé la cause du Roi avec ardeur, outré de dépit, dit à M. de Tourville, qu'il n'y avoit d'autre raison que sa poltronnerie qui l'eût empêché de ruiner la flotte Angloise, & de rétablir le Roi d'Angleterre. L'Amiral prit feu, & commençoit à donner un libre cours à son ressentiment, lorsque M. de Seignelay, pour adoucir ce qu'il venoit de dire, ajouta, qu'il ne révoquoit pas en doute sa bravoure; qu'il savoit que personne n'en avoit plus que lui, mais qu'il y a bien des gens, du nombre desquels il le mettoit, *qui sont poltrons de tête, quoiqu'ils ne le soient pas de cœur.*

(a) Les Anglois se retirèrent parmi les Sables vers la Tamise, & allèrent tancer au Nord en grande confusion, ils firent lever toutes les bouées. Dans la première lettre que M^lord Torrington écrivit au Marquis de Caermarthen, Président du Conseil, immédiatement après le combat, il avoue que, s'il est suivi, tous les vaisseaux sont perdus. Il paroît, par d'autres lettres de l'Amiral Anglois, que l'après-midi il survint un calme, pendant lequel il jeta ses ancres, précaution négligée par l'Amiral François, qui fut conduit fort loin à l'ouest par le reflux & les courans. Le soir les Anglois profitèrent aussi de la marée pour faire route à l'est. On reproche aussi à M. de Tourville, d'avoir poursuivi un ennemi battu en ordre de bataille.

» Le lendemain de l'arrivée du Roi à Saint-Germain, Sa Majesté Très-Chrétienne vint le voir, & en termes généraux lui promit toutes sortes de bons offices & de secours ; mais lorsque le Roi voulut s'ouvrir à lui du projet d'invasion de l'Angleterre, il reçut la proposition avec froideur, & dit, qu'il ne pouvoit rien statuer là-dessus avant que de recevoir des nouvelles d'Irlande. Le Roi voulut lui remontrer, qu'il pouvoit se convaincre sans cela que l'Angleterre étoit dégarnie, & qu'en y transportant des troupes il en feroit le siege de la guerre, & couperoit tous les nerfs de la ligue formée contre lui, & il lui demanda une conférence à ce sujet. Mais Sa Majesté Très-Chrétienne, peu satisfaite apparemment de la conduite du Roi en Irlande, & dégoûtée pour le moment de toute entreprise de cette nature, prétexta une indisposition, & refusa de le voir pendant plusieurs jours. Jamais la patience du Roi ne fut mise à une si cruelle épreuve durant tout le cours de sa vie : ni la révolte de ses sujets, ni la désertion de ses favoris ; ni la perte de la bataille, ne lui avoient jamais fait perdre tout espoir ; mais quand il se vit, dans un moment aussi critique, exclus de chez le Prince, qui étoit son unique ami & soutien, il en fut entièrement accablé : c'étoit déclarer que l'on condamnoit sa conduite passée, & que l'on étoit résolu de ne plus rien
hasarder

hasarder pour lui. Son désespoir fut d'autant plus grand, que ses espérances avoient été, depuis les succès des François sur mer, & mieux fondées, & plus vives. Il demanda, quelque temps après, qu'il lui fût permis d'aller à bord de la flotte : on lui répondit que cela n'aboutiroit à rien sans troupes de terre, & qu'on n'en pouvoit pas donner, attendu que le Duc de Brandebourg menaçoit de joindre ses troupes à celles du Prince de Waldeck. Le Roi ne put obtenir seulement un petit secours d'armes & de munitions pour les restes de son parti en Irlande : Sa Majesté Très-Chrétienne disoit, que tout ce qu'on y enverroit seroit autant de perdu. On ne songea donc qu'à y dépêcher quelques vaisseaux vuides pour ramener les François & ceux qui voudroient se joindre à eux ; & le Roi fut obligé, conformément à ces résolutions, d'envoyer au Duc de Tyrconnel un ordre de passer lui-même en France, & de nommer un Commandant à sa place, ou de faire avec l'ennemi la meilleure capitulation possible, s'il aimoit mieux rester dans le pays. « *Mémoires du Roi Jacques.*

Lettre de
Roi Jac-
ques, du
24 Juillet
au Duc
de Tyr-
connel.

Ce que Louis XIV refusa d'entreprendre dans un moment si favorable, il le tenta deux ans après avec la perte d'une grande partie de sa marine. Pour mettre le Lecteur en état de juger :

Mac-
pherson,
Hist. de
la Gran-
de-Bre-
tagne,
tom. 1.
pag. 675.

si les espérances du Roi Jacques étoient bien fondées, nous nous contenterons de traduire quelques lignes d'une Histoire de la Grande-Bretagne, publiée depuis peu, & composée sur des piéces originales. » Quoique les François » eussent eu par-tout les plus grands succès, » néanmoins Louis XIV, *par une heureuse négligence*, ne voulut pas attaquer ses ennemis du » côté où il pouvoit leur porter les coups les plus » terribles. L'ignorance de la Cour de France par » rapport à l'état intérieur de l'Angleterre, a » souvent préservé ce Royaume du danger le » plus imminent, mais jamais avec un bonheur » aussi marqué que cette année. Les flottes victorieuses de France voguerent librement & en » triomphe dans la Manche pendant plusieurs » semaines; elles restèrent à l'ancre, sans crainte » d'un ennemi, dans cette baye même qui, » vingt mois auparavant, avoit reçu la flotte du » Prince d'Orange, à Torbay. S'ils eussent débarqué une armée sous le nom du Roi Jacques, la Couronne eût été transférée sans » coup férir de la tête du Roi régnant sur celle » du dernier Roi. Il n'y avoit pas de troupes » réglées en état de faire face à un ennemi; le » peuple étoit mécontent; le Conseil divisé par » des factions; Jacques avoit conservé un très-grand nombre d'amis, & le Roi régnant avoit » perdu plusieurs des siens. Mais, ou Louis XIV

ne voulut pas mettre fin à la contestation pour le trône d'Angleterre, ou, par un effet assez ordinaire de sa vanité, content de jouir de la gloire de la victoire, il en négligea les avantages. Ce caractère indécis fut toujours le salut de ses ennemis ; l'Angleterre lui dut sa constitution actuelle, & peut-être même son indépendance : Guillaume dut à son plus mortel ennemi son trône, & son affermissemensur le trône. “

On peut voir aussi dans M. Dalrymple quelle fut la consternation & la confusion en Angleterre. Il ajoute : „ Véritablement dans un temps où l'armée se trouvoit dans un pays séparé de l'Angleterre, par des mers dont les ennemis étoient les maîtres ; où la flotte, le boulevard de la Nation, étoit en fuite ou bloquée dans ses ports ; où le Roi étoit absent ; les rênes du Gouvernement entre les mains d'une femme, dont le conseil étoit divisé par deux factions implacables ; à la veille d'une invasion, avec la rébellion déclarée dans un Royaume, & prête à éclater dans les deux autres ; enfin avec la perspective du retour d'un maître exilé, qui reviendrait armé du pouvoir & de la vengeance : on peut dire que l'empire Anglois étoit ébranlé jusqu'au centre. “

Il est plus que probable que dans ce même temps le Prince d'Orange étoit agité des tems

reurs d'une invasion de la part de la France. Après avoir conduit son armée jusqu'à Carrick, dans le chemin de Limmerick, il la quitta subitement, au grand étonnement de tout le monde, pour aller à Dublin, se proposant de passer en Angleterre : mais ayant appris que les François, après leur victoire à Beachy-Head, s'étoient contentés de brûler un petit village dans la partie occidentale de l'Angleterre, & s'en étoient retournés chez eux, il rejoignit aussi-tôt son armée, bien content d'en être quitte à si bon marché. Il passa à la vérité deux mois en Irlande, mais dans des alarmes continuëles, & fut si impatient de se voir en Angleterre, qu'il s'embarqua par une tempête, & laissa l'Irlande à moitié réduite, & dans le cas de rentrer bientôt sous les loix de son ennemi.

Il paroît, par le récit du Maréchal de Berwick & par la relation ci-dessus de la bataille de la Boyne, que tous ceux qui jusqu'ici nous ont donné des histoires générales ou particulières de la guerre d'Irlande, ont copié des Mémoires très-impairfaits & très-fautifs : M. de Voltaire, entr'autres, lorsqu'il a écrit : *Le Roi Jacques ne seconda pas en Irlande les secours de Louis XIV..... Les François combattirent à la journée de la Boyne : les Irlandois s'enfuirent. Leur Roi Jacques n'ayant paru dans l'engagement, ni à la tête des François, ni à la*

tête des Irlandois, se retira le premier. Il avoit toujours cependant montré beaucoup de valeur, mais il y a des occasions où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage.

Il sembleroit que la seule réputation d'une bravoure peu commune, que ce Prince avoit acquise sur terre & sur mer, auroit dû au moins faire suspendre un jugement aussi précipité. Devoit-on croire si aisément qu'un Prince, qui s'étoit montré si brave en combattant pour les autres, pût manquer de valeur en combattant pour sa propre Couronne? La véracité du Roi Jacques & du Duc de Berwick est si connue; tous les détails des deux relations s'accordent si bien ensemble, & sont tellement circonstanciés, qu'il est impossible de douter de leur vérité. On fait donc que ce Prince se tint, tant que l'affaire dura, à la tête de son armée, & qu'il y ordonna tous les grands mouvemens qui se firent. Il étoit à la gauche vis-à-vis du Prince d'Orange, lorsqu'il apprit que sa droite étoit battue; ce fut lui qui, dans ce moment critique, prit la résolution hardie & peut-être téméraire d'attaquer, avec sa gauche, la droite des ennemis, comme le seul moyen de rétablir l'affaire: il n'en fut empêché, ayant même déjà fait ébranler les troupes pour charger, que sur le rapport qu'on vint lui rendre, qu'il n'étoit pas possible que sa cavalerie pût joindre l'ennemi, vu les obstacles que for-

moient deux doubles fossés avec des berges très-hautes , & un petit ruisseau qu'il couloit dans la vallée qui séparoit les deux armées. Il fallut donc alors songer à la retraite : il fit passer à son armée le ruisseau de Duleck , & la mit en sûreté derrière ce ruisseau ; il ne se rendit ensuite à Dublin , avec un corps de cavalerie , que parce qu'il étoit de la plus grande importance d'y arriver avant les ennemis , & que l'on ne pouvoit les y primer que par une grande diligence. Si les Irlandois se sont montrés meilleurs soldats en France & en Espagne , qu'ils n'ont paru dans cette guerre , ne seroit-ce pas parce que les troupes du Roi Jacques étoient des nouvelles levées , à moitié armées & peu disciplinées ?

M. de Voltaire dit encore : *Il est à croire que la fortune eut peu de part à cette révolution depuis son commencement jusqu'à sa fin : les caracteres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir , dans la conduite des hommes , les causes des événemens , remarqueront que le Roi Guillaume , après sa victoire , fit publier un pardon général , & que le Roi Jacques vaincu , en passant par une petite ville nommée Galloway , fit pendre quelques citoyens , qui avoient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui se conduisent ainsi , il étoit bien aisé de voir qui devoit l'emporter. Voilà un jugement sur le caractère de ces deux*

Princes, & sur les effets de leurs caractères respectifs, bien mal établi. Le Roi Jacques, dans sa retraite, ne passa pas par Galloway : depuis la Boyne jusqu'à Dublin, & depuis Dublin jusqu'à Duncannon, où il monta sur un vaisseau, tout le pays lui étoit soumis; il ne trouva nulle part de l'opposition, & ne fut pas dans le cas d'exercer aucune sévérité. A l'égard de la conduite du Prince d'Orange, nous allons en instruire le Lecteur d'après un Historien, qui cite les meilleurs garants. » Les premiers actes du Roi (Guillaume), après son arrivée à Dublin, furent contraires à toute bonne politique, & peut-être à toute justice. Il publia une Déclaration, par laquelle il promit pardon & protection à tous ceux d'entre le menu peuple; qui, dans un temps limité, livreroient leurs armes : mais *il excepta la Noblesse*, résolu de l'abandonner à toute la rigueur du droit de la guerre & de conquête; &, *quoiqu'il n'y eût pas de Cour de Judicature ouverte pour procéder d'une manière légale, il proscrivit & donna ordre de saisir toutes leurs terres & leurs effets*. L'avidité de ses adhérens pour ces forfaitures, étouffa tout sentiment de justice; les Commissaires exécutèrent ses ordres avec une rigueur extrême, ils ruinèrent un pays qu'ils prétendoient s'approprier. La persécution, la misère publique & la confusion re-

Macpherson, Hist. de la Grande-Bretagne, Liv. 1, p. 664.

» guerrent par-tout; le Roi lui-même, ou pen-
 » sèrent dans les offres de pardon faites à la
 » multitude, ou n'ayant pas assez d'autorité pour
 » contenir la licence de son armée, permit qu'on
 » n'eût aucun égard à sa Déclaration, & qu'on
 » violât toutes ses promesses. L'avarice, la ven-
 » geance, la cruauté gratuite & sans frein, mé-
 » connoissent toute bonne foi & toute décence. Le
 » désespoir poussa les Irlandois à de nouvelles
 » hostilités, puisque la soumission ne produisoit
 » qu'injustice, oppression & ruine. . . . Douglas
 » poursuivit sa marche meurtrière à Athlone,
 » pillant le pays, massacrant des infortunés qui
 » se reposoient sur la foi de la Déclaration du
 » Roi, détruisant les espérances de la moisson,
 » brûlant les cabanes des pauvres paysans, &
 » enlevant leur bétail, livrant à l'insolence & à
 » la barbarie d'une armée licentieuse ceux qui
 » venoient en foule dans son camp pour y cher-
 » cher de la protection; enfin, faisant de tout le
 » pays une scène de misère, de dévastation &
 » d'horreur. . . . Après la levée du siège de Lim-
 » merick, les Protestans, pour se soustraire au
 » ressentiment des Irlandois, suivirent le Roi
 » Guillaume dans sa retraite : il ne voulut, ou
 » ne put les défendre. Ils trouverent dans leurs
 » prétendus amis des ennemis cruels, qui leur
 » ravirent tout ce qu'ils comptoient mettre à l'a-
 » bri dans le camp : son armée étendit ses rava-

ges au loin , sans garder aucune discipline. Des
 „ excès d'une cruauté barbare ont été imputés
 „ au Roi lui-même , sur des témoignages peut-
 „ être suspects ; mais son humeur a pu être aigrie
 „ par la résistance qu'il éprouva à Limerick &
 „ l'échec qu'il y essuya. Ces barbaries souillent
 „ les annales du temps , & il est difficile de dé-
 „ cider si elles furent commises en conséquence de
 „ ses ordres , ou par une licence qu'il n'eut pas
 „ l'autorité de réprimer. “

Dès cette année même , le Parlement d'An-
 gleterre statua , le 17 Octobre , qu'une partie
 des subsides accordés au Roi Guillaume , jusqu'à
 la concurrence d'un million sterling , seroit le-
 vée sous l'hypothèque , ou par la vente des
 biens confisqués en Irlande. » La bonne intelli- *Ibid.*
 „ gence , dit le même Auteur , qui avoit subsisté p. 677-
 „ jusqu'à un certain point entre le Roi & son
 „ Parlement , faillit être interrompue à l'occasion
 „ des forfaitures en Irlande. Les serviteurs de la
 „ Couronne , particulièrement les amis du Roi ,
 „ s'étoient adjudé les biens des Rebelles , & ils
 „ n'étoient pas d'humeur à sacrifier leur intérêt
 „ personnel au service du Public. Il y eut donc
 „ de grands débats ; mais enfin l'affaire fut ajus-
 „ tée entre les amis de Guillaume & ceux de la
 „ Nation : il fut arrêté qu'une troisième partie
 „ des forfaitures seroit à la disposition du Roi ,
 „ & qu'il auroit de plus le pouvoir d'accorder

« telles conditions , ou capitulation , aux Re-
 « belles soumis , qu'il jugeroit convenables. »
 Remarquez que *les Rebelles* , traités avec tant
 de rigueur par les Anglois , étoient *le Roi , le*
Parlement , & le peuple d'Irlande.

N^o. 3.

A l'occasion du projet d'invasion en
 1692.

M. DE VOLTAIRE témoigne le plus grand
 étonnement de ce que Louis XIV persista si
 long-temps à donner des secours à son Allié dé-
 trôné , & il pense que , quand même le débar-
 quement en Angleterre , dans cette occasion ou
 dans toute autre , se seroit effectué , le Roi Jac-
 ques n'auroit jamais reconqué sa Couronne.
 Mais , c'est que M. de Voltaire paroît avoir
 ignoré quelle étoit alors la disposition des es-
 prits. Dans la révolution qui précipita Jacques
 du Trône , comme dans presque toutes les affaires
 de la vie , les hommes furent plutôt menés par
 des événemens , qu'ils ne les dirigèrent. Lorsque
 les Anglois inviterent le Prince d'Orange à passer
 dans leur isle ; lorsque , pour se rendre dans son
 camp , ils désertèrent leur Souverain , pas un ,
 peut-être , d'entr'eux ne songeoit à créer ce Prince
 Roi d'Angleterre. La Duchesse de Marlborough »

dans ses Mémoires , proteste que la pensée ne lui
 en étoit jamais venue , d'où on peut conclure
 qu'elle n'étoit venue , ni à son mari , ni aux amis
 de son mari. Le Prince d'Orange lui-même avoit
 pour objet direct & avoué d'obliger le Roi de
 convoquer un Parlement , qui lui feroit la loi , &
 d'engager ce Parlement dans une ligue contre
 Louis XIV. C'étoit-là la vue de tous les Alliés ,
 du Pape Innocent XI , de l'Empereur , du Roi
 d'Espagne. Les Etats-Généraux donnerent copie
 à tous les Ministres Etrangers , de la résolution
 qu'ils avoient prise en faveur du Prince d'O-
 range. Elle portoit en substance , « qu'ils avoient D'Avril
 jugé devoir l'assister , parce que Jacques II em- gny, Mé-
 piétoit sur les loix fondamentales de sa Nation , moires
 laquelle il vouloit réduire sous un Gouverne- pour
 ment arbitraire , par l'établissement de la Reli- l'Histoire.
 gion Catholique & la destruction de la Ré-
 forme ; & qu'il étoit de l'intérêt & de la gloire
 de leur Stadhouder de l'empêcher , aussi-bien que
 de rétablir une bonne correspondance entre le
 Roi & ses Sujets ; que c'étoit pour cela qu'il
 passoit dans la Grande-Bretagne , non pas ,
 comme il l'avoit déclaré à Leurs Hautes-Puif-
 sances , avec la moindre intention d'envahir ce
 Royaume , ou d'ôter le Roi de dessus son Trône ,
 beaucoup moins pour s'en rendre le maître , ou
 pour renverser & apporter quelque préjudice à
 la succession légitime , mais uniquement pour son

courir la Nation , maintenir les Loix , la Religion & la liberté , en assemblant un Parlement libre , où l'on prendroit de justes mesures pour se garantir des maux dont on étoit menacé. « Le Manifeste du Prince contenoit à-peu-près les mêmes choses. Il ajoutoit seulement , qu'il y avoit des soupçons que le Prince de Galles n'avoit pas été mis au monde par la Reine , & que le Parlement , qui seroit convoqué , feroit la recherche de sa naissance. La retraite du Roi jetta les Anglois dans un grand trouble , & les força à tenir une Assemblée extraordinaire & inconstitutionnelle de Seigneurs & de Notables , sous le nom de Convention , à laquelle le Prince d'Orange donna la loi impérieusement , en leur déclarant qu'il seroit peu satisfait du titre de Régent , & que , s'ils ne faisoient pas quelque chose de plus pour lui , il retireroit ses troupes & les livreroit à la vengeance de leur Roi outragé , & de son Allié le Roi de France. Ils se virent donc dans la nécessité de le prendre pour leur Souverain , & tous leurs débats sur le contrat original , sur la vacance du Trône , sur l'abdication de Jacques , furent dès-lors ridicules , & ne servoient qu'à montrer qu'ils ne savoient plus où ils en étoient ; & qu'ils le prenoient pour leur Roi malgré eux. Quand ensuite la Convention fut changée , de l'agrément du nouveau Roi , en Parlement , sans nouvelles

élections de la part du peuple , plusieurs s'opposèrent à ce changement , & refusèrent de siéger dans un Parlement si illégal. Enfin ces Communes , qui avoient montré plus d'unanimité & plus de zèle que les Lords , pour mettre Guillaume sur le Trône , prirent des mesures pour retenir leur Monarque dans leur dépendance : ils décernèrent , que le revenu du dernier Roi avoit cessé avec son pouvoir ; & , lorsqu'on leur fit connoître que l'Irlande étoit menacée d'une invasion , ils n'accorderent que quatre cent vingt mille livres sterling de subsides , somme aussi disproportionnée aux besoins du Gouvernement , qu'elle étoit au dessous de l'attente de leur Roi. La Chambre montra la même parcimonie dans ses autres largesses.

Après la guerre d'Irlande , le nombre des partisans du Roi Jacques augmenta en Angleterre : plusieurs tenoient encote pour le droit héréditaire ; ç'avoit été de tous temps la doctrine de l'Eglise Anglicane & des deux Universités , que ce droit est *divin & indéfaible* ; en conséquence l'Archevêque de Cantorbery avoit évité de se trouver au couronnement du Roi Guillaume , & y avoit été suppléé par l'Evêque de Londres. Tous les Evêques , à l'exception de huit , avoient refusé de prêter le serment de fidélité au Gouvernement actuel : leur exemple avoit été suivi par un très-grand nombre de

second Ordre. Le dégoût des Anglicans augmenta, lorsqu'ils virent le presbytérianisme devenir en Ecosse la religion dominante & nationale, & que le Roi Guillaume faisoit tous ses efforts pour mettre en Angleterre tous les Protestans Dissidens sur le même pied que les Episcopaux. Les nobles frustrés dans leurs espérances, piqués de se voir exclus des charges les plus honorables de la Cour, dont ils voyoient des Hollandois revêtus, comparoient les manières ouvertes & nobles de Jacques, ses dispositions vertueuses, son amour pour son peuple, avec les qualités peu séduisantes du Prince régnant, & ils étoient honteux de ce qu'ils avoient fait : ils avoient craint Jacques dans sa prospérité, ils le plaignoient sincèrement dans son malheur. Le peuple avec cette légèreté, à laquelle il est par-tout & toujours livré, ennuyé bientôt d'un Maître étranger, qu'ils voyoient entouré d'étrangers à sa Cour, gardé par une armée d'étrangers ; de plus, ne voyant aucune fin à la guerre & aux impôts nécessaires pour la soutenir, soupiroit après un second changement, qui remettrait les choses dans leur ordre naturel : ils voyoient que le regne de Guillaume n'étoit, ni heureux, ni brillant : la guerre d'Irlande, après avoir été trop négligée, fut conduite avec peu de jugement, & terminée sans gloire : il en avoit coûté

dix-huit millions sterling à la nation , outre les arrérages dus à l'armée : la flotte , ce boulevard de la nation , étoit dans un état déplorable , réduite à se cacher dans les ports & entre les sables de la Tamise : c'étoit avoir acheté bien cher l'avantage d'avoir le Stadhouder de Hollande pour Roi. On le sentit vivement , & cependant on ne prévoyoit pas de fin aux maux. Tout tenoit si évidemment à une nouvelle révolution , que le Marquis d'Halifax & d'autres , qui avoient tant contribué à l'établissement actuel , déclaroient publiquement , que si Jacques vouloit se rapprocher des Protestans , on ne pourroit le tenir éloigné seulement quatre mois. Ils en furent si convaincus , qu'ils commencèrent à se lier avec les Jacobites , & à les flatter d'un rétablissement prochain. Les partis différens étoient alors si peu attachés à leurs principes politiques , que les Presbytériens en Ecosse , à qui le Roi Guillaume avoit donné quelque dégoût , entrèrent aussi-tôt dans un complot contre lui , & les Whigs en Angleterre prirent part à une conjuration pour défaire leur ouvrage. Guillaume les avoit irrités en cassant ce Parlement , qui , sous la forme ou le nom de Convention , l'avoit mis sur le trône , & en voulant étendre la prérogative royale. Les Agens subalternes de parti & de faction , qui s'étoient donné tant de mouvement pour Guillaume , s'employoient

Dalrymple, app. Stuart, papers.
Lettre de Caermarthen à Guillaume.
Juin 13 1690.

avec une égale ardeur pour Jacques : le Chevalier Jean Cochran , Ferguson , Wildman , entretenoient une correspondance réglée avec la Cour de Saint-Germain : les secrets même du cabinet furent trahis par le Comte de Monmouth , & communiqués à Wildman , qui les transmettoit à Jacques , du moins on le crut. Le Duc de Bolton , le Marquis de Winchester , le Comte de Devonshire , le Lord Montague , furent pareillement soupçonnés.

Marie
à Guil-
laume ,
1690.

Caer-
marthen
à Guil-
laume ,
1690.

Jan. 10,
1691.

10 Mai,
1691.

Le Comte de Marlborough , peu content de Guillaume , & se rappelant peut être ses grandes obligations à Jacques , écrivit à ce dernier une lettre , où il exprimoit dans les termes les plus forts son repentir : il demanda pardon au Roi & à la Reine , & l'obtint ; il se fit l'agent du Roi Jacques , son chargé d'affaires ; il gagna le Comte de Shrewsbury ; il intrigua avec Caer-marthen (Danby) ; il promit de ramener la Princesse de Danemarck à son devoir ; il entreprit en quelque sorte de débaucher l'armée ; il pressa le Roi Jacques de faire une descente en Angleterre avec vingt mille hommes. Le Roi ne lui accorda jamais une confiance entière : il pouvoit pourtant être sincère , du moins il effectua en partie ce qu'il avoit promis. La Princesse de Danemarck , excitée par ses avis , & sentant un retour d'affection pour son pere , peut-être aussi poussée par le ressentiment contre

le Prince & la Princesse d'Orange, qui la traitoient mal, fit sa paix avec le Roi Jacques, lui demanda humblement pardon de ses fautes, & promit de le joindre aussi-tôt qu'il paroîtroit en Angleterre. L'Amiral Russel entra dans les mêmes cabales, & Marlborough exhorta le Roi d'accepter ses offres de service. Godolphin y entra aussi, offrit de se démettre de sa charge de Trésorier, & la garda par ordre du Roi. Le Marquis de Caermarthen, malgré tout le zele qu'il témoignoit en public pour la révolution, prêtoit l'oreille en secret aux suggestions des Jacobites.

Déc. 10,
1691.

Mém. de
Jacques
II, 1692.
Avis de
Marlbo-
rough.
Mss.
1694

Pendant que les Grands prenoient ainsi d'eux-mêmes des engagements avec Jacques, ce Prince ne négligeoit pas d'entretenir le zele de ceux d'un ordre inférieur. Ferguson ne s'endormoit pas, & de cette Imprimerie secrète, d'où étoient parties tant d'invectives autrefois contre Jacques, Duc d'Yorck, se répandoient alors autant d'écrits en sa faveur. Nous apprenons par des pieces originales, qu'il y eut dans ce même temps une conspiration formée par les Jacobites dans la Cité, de s'emparer par surprise de la Tour de Londres, d'attaquer les gardes du Prince & de la Princesse d'Orange, & de se saisir de leurs personnes. Les mesures secrètes de Jacques, s'étendoient aux délibérations du Parlement, & jusques à la nomination,

Voyez le
Recueil
de Mac-
pherson.

des serviteurs de Guillaume. Le délai que la Chambre des Communes apporta à donner au Roi régnant, les subsides demandés en 1691, la facilité avec laquelle l'affaire passa ensuite, furent l'effet des intrigues des Jacobites ; quelques-uns, en refusant tous secours, voulurent laisser Guillaume dans l'embarras, & le Royaume exposé à une invasion ; d'autres vouloient bien consentir à une taxe sur les Aides, mais c'étoit dans la vue que Jacques pût en jouir après son retour, sans être chargé de l'odieux de l'avoir établi. Ils entreprirent, sous le masque de patriotisme, de mettre en cause les Evêques de Salisbury (Burnet) & de Saint-Asaph, & de les flétrir pour avoir osé soutenir qu'on pouvoit prêter au Roi Guillaume le serment de fidélité, comme au Conquérant de l'Angleterre. On voulut dans le même temps éloigner du Ministère le Marquis de Caermarthen, à qui on ne pouvoit trop se fier, en le citant en jugement pour avoir eu la témérité de dire, que tant que l'acte

Mém. de Fergusson, M. F. Octob. 1691. *habeas corpus* auroit force de Loi, il seroit impossible de régner sur les Anglois. Jacques devoit décider celui qui le remplaceroit, & il y eut concurrence entre le Marquis d'Halifax & le Comte de Rochester.

En Ecosse, tout étoit encore plus favorablement disposé. Les Montagnards se tenoient toujours prêts à entrer en action : leurs meu-

vemens , depuis la révolution , avoient été dirigés par le Roi Jacques ; ils avoient fait la guerre quand il le leur avoit ordonné , & ce fut lui qui leur ordonna de cesser les hostilités , & de faire une sorte de treve avec le Gouvernement actuel : il y eut un projet d'envoyer dix mille hommes , sur-tout de troupes Irlandoises , sous la conduite du Duc de Berwick & du Comte de Dumbarton , qui devoient aussi être commandées par le Marquis d'Athol , le Comte d'Argyle & le Comte d'Hume , en qualité de Lieutenans-Généraux. Ces Seigneurs consentoient de prendre les commissions du Roi Jacques : le Comte d'Arran , fils aîné du Duc d'Hamilton , l'ami fidele & constant de Jacques , disoit , qu'il répondoit corps pour corps , pour le Marquis d'Athol & pour le Comte d'Argyle.

Telles étoient les dispositions des Grands & du Peuple , tant en Angleterre qu'en Ecosse , vers le temps de l'invasion projetée en 1692. Pour prouver au Peuple que la Religion Protestante ne couroit aucun risque , les Ecclésiastiques , qui avoient refusé de prêter au Prince régnant le serment de fidélité , devoient joindre le Roi à son arrivée , & le suivre dans sa marche , pour inculquer à tous les devoirs indispensables , qui les lioient à leur Souverain légitime.

Ce fut la connoissance certaine que Louis XIV eut de tous ces mouvemens , qui le déter-

mina à former cette grande entreprise. Après le combat fatal de la Hogue, les pratiques des Jacobites ne discontinuèrent pas ; ils gagnèrent les plus distingués parmi les Nobles, ceux qui avoient été les plus grands ennemis de Jacques : toute la Nation paroissoit dans l'attente de son retour, & le souhaiter. La déclaration que ce Prince publia en 1693, & qui fit tant de peine aux Catholiques & à quelques Royalistes ardens, fut dictée à Mylord Middleton, par les Shrewsbury, les Caermarthen, les Godolphin, les Churchill, par l'Amiral Russel, &c. On peut bien douter de la sincérité de plusieurs d'entr'eux, & de leur degré de zèle ; mais il est évident qu'ils regardoient le retour du Roi comme possible, même comme probable ; qu'à tout événement ils étoient bien aise de prendre leurs précautions, en faisant leur paix avec le Monarque détrôné, & qu'ils n'auroient pas montré beaucoup d'opposition à son rétablissement.

Il paroît certain, que l'Amiral Russel en particulier n'avoit pas cherché à combattre la flotte Française. Il avoit fait au Roi Jacques deux propositions, dont il lui laissa le choix : l'une étoit de différer l'invasion jusqu'à l'hiver, disant qu'il profiteroit du délai pour congédier divers Officiers, & donner leurs places à d'autres, mieux intentionnés pour lui ; l'autre, que, si l'on ne vouloit pas remettre la partie, alors il four-

nirait à la flotte François le moyen de faire voile en Angleterre , en employant la sienne à faire une descente sur la côte de France ; & en effet, il demanda à la Cour de Londres la permission de faire une descente à Saint-Malo , que l'on ne jugea pas à propos , ou qu'on n'osa lui accorder : mais dans toute sa correspondance il ne cessa de prier le Roi Jacques d'empêcher la rencontre des deux flottes, & l'avertit, que, comme Officier & comme Anglois , il ne pourroit se dispenser de faire feu sur le premier vaisseau François qu'il trouveroit, quand même il verroit le Roi sur le tillac. Une circonstance singulière, ajoute M. Dalrymple, c'est qu'à cette époque Jacques ne se fioit point à la sincérité des gens, sur les assurances desquels il régloit ses démarches, & que Guillaume se servoit de quelques-uns, dont la dissimulation lui étoit connue. Quand Jacques venoit à considérer combien les informations, qu'il recevoit de Marlborough, étoient exactes, il croyoit que ce Seigneur lui étoit véritablement attaché ; mais lorsqu'il réfléchissoit sur la vanité de quelques-unes de ses promesses touchant la révolte de l'armée, il le soupçonnoit d'avoir envie de le trahir une seconde fois. Tantôt il pensoit que les vues de Russel étoient moins de le servir, que de fuivre ses principes républicains, & de dégrader la Monarchie dans sa personne ; car, il n'étoit

jamais content des Déclarations que le Roi projettoit & en demandoit de plus claires, & de plus amples pour la sûreté & la liberté des sujets; & tantôt il le soupçonnoit de se ménager la double ressource de se faire un mérite auprès de lui, s'il manquoit la flotte Françoisé, & de s'en faire un auprès de son rival, s'il la rencontroit. De l'autre côté, nous savons que Guillaume n'ignoroit pas la correspondance de plusieurs de ses Ministres, comme de Shrewsbury & de Godolphin. Voyez les *Mémoires de Dalrymple & de Macpherson*, avec les *Lettres originales*, qu'ils ont publiées comme pièces justificatives.

N°. 4.

Mort & caractère du Roi Jacques II.

LE Roi pardonna publiquement à tous ses ennemis. Un peu avant que d'expirer, il nomma à haute voix le Prince d'Orange, la Princesse de Danemarck & l'Empereur, & dit qu'il desiroit qu'ils en fussent informés. Il avoit souvent déclaré, qu'il devoit plus au Prince d'Orange qu'à tout le monde ensemble. Le Roi de France le vint voir plusieurs fois pendant sa maladie, & descendit toujours à la porte du château, sans faire entrer son carrosse dans la cour:

Dans sa troisième visite, il déclara qu'il reconnoîtroit le Prince de Galles pour Roi d'Angleterre. Il avoit long-temps hésité : Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le Duc de Bourgogne, &c, en général, tous les Princes étoient bien décidés, & disoient que ce seroit manquer à la dignité de la Couronne de France, de ne pas reconnoître ce titre dans le Prince de Galles. Sa Majesté instruisit premièrement la Reine, & ensuite le jeune Prince de ses intentions ; puis s'approchant du lit du Roi, il dit : *Monseigneur, je viens savoir comment Votre Majesté se trouve aujourd'hui.* Le Roi Jacques ne l'entendit pas & ne fit pas de réponse ; sur quoi un de ses serviteurs l'ayant averti que le Roi de France étoit là, il dit : *Où est-il ?* Le Roi dit aussitôt : *Je suis ici, & je viens savoir comment vous vous trouvez ?* Le malade le remercia de toutes ses faveurs ; le Roi l'interrompit, en disant : *Ce que je fais est peu de chose, ce que je vais vous apprendre est de plus grande conséquence.* Tout le monde commençoit à sortir de la chambre, lorsque le Roi dit : *Que personne ne se retire. Je viens, Monseigneur, pour vous dire, que, lorsqu'il plaira à Dieu de vous retirer de ce monde, je prendrai votre famille sous ma protection, & traiterai votre fils, le Prince de Galles, de la même manière que je vous ai traité, & le reconnoîtrai pour Roi d'Angleterre, comme il le*

Sera alors véritablement. Tous ceux qui étoient présens, François & Anglois, fondirent en larmes à l'instant : quelques-uns se jetterent aux pieds de Sa Majesté ; d'autres, par des gestes, infiniment plus expressifs que les paroles, témoignèrent leur sensibilité & la vivacité de leur reconnaissance pour une résolution si généreuse. Le Roi en fut si ému qu'il pleura lui-même : le malade, pendant cette scène attendrissante, faisoit des efforts inutiles pour parler & se faire entendre : Sa Majesté Très-Chrétienne prit congé de lui, & s'en alla. En montant dans sa voiture, il appela l'Officier qui étoit de garde, & lui ordonna de faire, après la mort du Roi, le même service auprès du fils qu'il avoit fait auprès du Roi, & de lui rendre les mêmes honneurs.

Le jour suivant, le Roi d'Angleterre se trouva mieux, & l'on permit au Prince de Galles de le voir : comme on s'étoit apperçu que le Roi ne voyoit jamais son fils sans une grande émotion, que l'on jugeoit pouvoir être préjudiciable à sa santé, cette permission ne lui étoit accordée que rarement. Aussi-tôt que le jeune Prince parut dans la chambre, le Roi étendit ses bras pour l'embrasser, & lui dit : *Je ne vous ai pas vu depuis que Sa Majesté Très-Chrétienne a été ici, & a promis de vous reconnaître après ma mort. J'ai envoyé Mylord Middleton à Marly pour le remercier. Le lendemain*

demain, ses forces diminuerent considérablement ; il eut des convulsions ou tremblements continuels dans les mains , & le jour suivant, (un Vendredi 16 Septembre) il expira.

Il étoit un peu au dessus de la taille moyenne , bien fait , très-fort & nerveux ; il avoit le visage un peu long , le teint clair , & une physionomie ouverte & douce. Son port extérieur étoit un peu contraint & roide , ce qui rendoit son abord moins gracieux que courtois & obligeant. Il étoit affable , d'un accès facile , & ne fut jamais cérémonieux , quoique personne ne connût mieux que lui l'étiquette , & ne l'observât plus ponctuellement lorsqu'il le falloit. Dans sa conversation , il cherchoit moins à s'exprimer avec élégance qu'à convaincre par de bonnes raisons ; & , ayant un peu d'embarras dans la langue , son discours avoit plus de solidité que de grace. Il avoit en horreur la duplicité du Courtisan ; il étoit fidele dans ses professions d'amitié , & ne trompoit jamais par de vaines espérances ceux qu'il ne pouvoit servir. Il étoit d'un tempérament vif & colere ; mais , dans les dernieres années de sa vie , sa vertu l'avoit entièrement subjugué , & , dans sa jeunesse , il ne lui fit jamais commettre des actions indignes de son rang : son feu & sa vivacité n'éclaterent guere que dans les combats. A l'égard de ses ennemis personnels , il n'eut jamais la foiblesse de les flatter , toujours

assez de générosité pour leur pardonner , & communément assez de prudence pour ne s'y pas livrer. Il faut pourtant convenir que , dans le temps où il étoit plus essentiel pour lui de suivre invariablement ces principes de conduite , il donna sa confiance à quelques personnes qui l'avoient déjà trahi , & il éprouva , par une malheureuse expérience , que sa clémence & ses bienfaits n'étoient pas capables de les changer.

Il aimoit l'exercice , particulièrement la promenade & la chasse : ces divertissemens cependant , ni aucun autre plaisir , ne le détournèrent jamais de ses occupations plus sérieuses. Son application aux affaires fut telle , dans tout le temps de sa vie , qu'elle sembloit être le principal de ses amusemens : ce fut dans sa plus grande jeunesse , durant son exil , dans le temps qu'il n'avoit pas de demeure fixe , qu'il suivoit les camps , qu'il vivoit dans la plus grande dissipation , exposé aux séductions de tout genre ; ce fut , dis-je , dans ce temps qu'il commença ces Mémoires de sa vie , qu'il a depuis continués jusqu'à sa mort : aucun autre Souverain n'a jamais laissé un Recueil aussi complet des événemens arrivés dans le siècle où il a vécu.

Le Roi Charles II trouva toujours en lui un frère affectionné , un conseiller sincère & fidèle , un sujet soumis : il n'en prit jamais de l'om-

brage, chose rare entre deux freres, dans les conjonctures sur-tout où ils se trouverent, & dans une Cour remplie d'esprits remuans & factieux. On a remarqué que tant d'infortunes, tant de cuifans chagrins, dont sa vie a été remplie, ne lui ont jamais arraché une larme; il n'en a versé qu'une fois en sa vie, & ç'a été à la mort d'un frere, qui lui ouvroit l'héritage de trois Royaumes.

Il fut toujours bon mari, malgré quelques égaremens de sa jeunesse : dans ses dernieres années sur-tout, il répara pleinement ses torts par l'affection la plus tendre & la plus constante pour la Reine, & par son respect pour son mérite & ses vertus. Il fut le meilleur des peres, quoique peu fortuné dans quelques-uns de ses enfans; le meilleur maître, quoique toujours très-mal servi; l'ami le plus constant, quoique jamais Roi en ait moins trouvé dans ses besoins. Lorsqu'à son retour de Salisbury il apprit que la Princesse Anne s'étoit aussi éloignée, il parut pénétré de la douleur la plus vive d'un tel traitement de la part d'une fille chérie; néanmoins, oubliant aussi-tôt l'indignité d'une telle conduite & le préjudice qui devoit en résulter pour ses affaires, il ne témoigna plus que des alarmes pour sa santé, & de la crainte qu'un voyage, entrepris dans le tems d'une grossesse avancée, ne lui occasionnât une fausse couche.

Il fut toujours sourd aux avis, qui lui furent donnés contre son Ministre Sunderland & d'autres Serviteurs, parceque leur ayant pardonné leurs fautes passées, les ayant comblés d'honneurs & de bienfaits, ayant même sauvé la vie à quelques-uns, la droiture de son ame ne lui permettoit pas d'entretenir la moindre suspicion de leur infidélité ; ils purent ainsi vendre & trahir à leur aise un maître, qui ne pouvoit pas mal penser d'eux : ses vertus furent le piège où ils le prirent ; la défiance & les atrocités d'un tyran l'auroient sauvé ; sa clémence, sa douceur, sa confiance, furent sa ruine ; & il pouvoit dire avec César ; *Mene hos servasse, ut essent qui me perderent ?*

Il parvint au Trône, âgé de plus de cinquante ans, avec toutes les connoissances, toute l'expérience, toutes les qualités & toutes les vertus propres à rendre son regne illustre & son peuple heureux, si le malheur des temps, la jalousie de Religion, & l'ambition de quelques Grands n'en avoient empêché l'effet. Il étoit capable de commander lui-même son armée & sa flotte. Sa jeunesse avoit été employée dans un continuél exercice des armes : depuis l'âge de neuf ans, qu'il se trouva avec son pere à la bataille d'Edgehill, jusqu'à l'âge de vingt-sept qu'il rentra avec son frere en Angleterre, il avoit fait le métier de la guerre sous les deux plus

grands Capitaines du temps , le Prince de Condé , & le Maréchal de Turenne. Le premier avoit une si haute idée de son courage , qu'il disoit que , s'il y avoit un homme au monde qui ne connût pas la peur , c'étoit le Duc d'Yorck ; & le second lui portoit une affection si tendre , qu'ayant eu connoissance d'un projet de descente en Angleterre , il ne balançoit pas à lui offrir du secours pour en assurer la réussite. Sa valeur , qui avoit fait honneur à sa Nation parmi les Etrangers , fut employée , après son retour , avec utilité dans la guerre contre les Hollandois , où il montra la plus grande intrépidité : il s'en servit ensuite pour se soutenir dans cette persécution longue & cruelle , qu'il essuya de la part des factieux d'Angleterre , pour cause de sa Religion ; les plus furieux assauts ne purent ébranler sa constance.

Il avoit une réputation bien établie de vérité , de justice , d'amour pour ses peuples , comme d'attachement pour leurs véritables intérêts , d'économie & d'application aux affaires ; & cette opinion fut confirmée dans tous les esprits , par ses discours à son Conseil & à son Parlement.

Jamais Roi ne monta sur le Trône avec un applaudissement plus général , & jamais la Nation ne fut plus heureuse que de son temps. Il la fit jouir de toutes les douceurs & des avantages

de la paix , & donna tous ses soins à protéger & à étendre le Commerce. Cette résolution d'éviter toute guerre , autant qu'il seroit possible , ne l'empêcha pas de mettre l'armée & la flotte sur un pied plus respectable qu'elles n'avoient jamais été ; de garnir les ports & les magasins de tout ce qui est nécessaire pour l'entretien d'une Marine formidable ; de remplir les Fortereses d'armes & de toutes sortes de munitions : & son économie fut telle , que , sans avoir recours à de nouveaux subsides Parlementaires , ce qui avoit été accordé pour la liste civile lui suffit pour cela ; & , quoiqu'il fût obligé de faire des dépenses extraordinaires , quand il se vit menacé d'une invasion , il laissa néanmoins 1,50000 livres sterling dans l'Echiquier , & 400000 livres d'arrérages à recevoir.

Pourquoi donc ce Roi a-t-il été dépossédé après seulement quatre ans de regne ? Il l'a été pour des causes , qui ne contredisent en rien tout ce que nous venons de dire. On peut même assurer qu'il l'a été sans avoir encouru la haine de ses Sujets. S'il étoit resté parmi eux , ils ne se feroient probablement jamais portés à aucun outrage contre sa personne : il n'étoit pas possible de ne pas respecter sa vertu & la droiture de ses intentions. La grande & la principale cause de son détronement a été le refus constant qu'il a fait d'entrer dans la ligue d'Aus-

bourg, & de seconder l'animosité de l'Empereur, du Roi d'Espagne, du Prince d'Orange & d'Innocent XI contre Louis XIV. Il résista, parce qu'il crut qu'il n'étoit pas de sa justice de faire la guerre à un Prince son parent & son allié, & contre qui, ni lui, ni son peuple n'avoient aucuns griefs, & parce qu'il regarda toujours la guerre comme le plus grand fléau d'une Nation. Ce refus engagea toutes les Puissances liguées contre Louis XIV, à concourir, sinon directement à son expulsion, du moins à une entreprise pour le contraindre à entrer dans la ligue. Le Prince d'Orange qui se voyoit bien près du trône par le droit de sa femme, & qui avoit depuis long-temps des vues d'ambition, se chargea avec plaisir d'être l'exécuteur de leur volonté : sans son invasion, les mécontentemens de ses sujets n'auroient pas opéré son détrônement, comme sans les mécontentemens de la Nation, on n'auroit pas pensé à l'invasion.

Il y avoit donc des mécontentemens, & c'est la seconde cause de son malheur. Ces mécontentemens ne venoient pas d'aucun acte de cruauté, ou d'injustice, ou d'infraction aux loix fondamentales ; ils étoient occasionnés par ce qu'on appelloit sa *bigoterie*. Il étoit sincèrement attaché à la Religion Catholique, & il la regardoit comme la seule véritable ; il avoit beaucoup souffert durant le regne de son frere,

pour se maintenir dans le droit de la professer ; étant monté sur le trône , il crut pouvoir faire célébrer l'Office dans la Chapelle Royale , suivant le rit Romain , avec toute la solennité & toute la pompe qui convenoient au lieu. Il crut aussi , qu'il étoit de sa dignité de vivre en correspondance avec le Pape , Chef de sa Religion , comme faisoient tous les autres Rois Catholiques ; d'avoir un Ministre auprès de lui , d'en recevoir un de sa part. Il crut devoir tirer ses sujets Catholiques de l'oppression où ils étoient , & suspendre en vertu de sa prérogative Royale les Loix Pénales , portées autrefois contr'eux : il permit donc à quelques Catholiques de porter les armes dans ses troupes ; il en introduisit d'autres dans ses Conseils , en les dispensant du serment du Test : il ne persista dans cette pratique , qu'après un jugement du Banc du Roi , la Cour de Justice la plus accréditée , qui décida qu'il avoit le pouvoir , dispensatif des loix Pénales ; jugement qui fut confirmé par le Chancelier & les douze Juges d'Angleterre , qui sont les interprètes des Loix. Il entreprit d'aller plus loin , & d'établir la liberté de conscience en faveur de presque tous les Dissidens : il y fut décidé , non-seulement par l'intérêt de sa Communion , mais parce que cette Loi lui parut juste en elle-même , la seule capable de réunir les esprits , & de les faire vivre en paix , d'augmenter les

forces de l'Etat, en faisant concourir tous les bras au bien général, & à donner de la vigueur au commerce. En effet, la Déclaration fut reçue avec de grands témoignages de joie par les Presbytériens, & on en vit revenir en Angleterre des effains, qui s'étoient expatriés pour cause de Religion, & avoient porté les Manufactures de laine à Leuwarden, à Lunenburg & dans la Frise. On fait l'opposition qu'il trouva de la part de l'Eglise Anglicane, & comment il procéda par des voies juridiques.

Voilà à peu près à quoi se réduisent les entreprises, qu'on a tant reprochées à cet infortuné Monarque, & qui ont tant alarmé la Nation. Aussi y a-t-il apparence, que même les Protestans zélés seroient revenus de leurs terreurs, si l'ambition de quelques Grands ne se fût point mêlée à la Religion. Ceux-ci s'imaginèrent, que les Catholiques Romains alloient absorber toutes les charges du Royaume, & détourner sur eux toutes les graces du Prince; qu'en peu de temps on ne verroit qu'eux dans les emplois considérables; que les Protestans en seroient exclus, & que les choses viendroient à un point, qu'il ne leur resteroit d'autre parti à prendre, que de se faire Catholiques, ou de vivre en hommes privés dans leurs maisons: c'est l'unique raison qu'apporte la Duchesse de Marlborough dans ses Mémoires, pour colorer la

trahison de son mari & de ses consors; & il faut convenir que le Roi, dans son grand zele pour sa Religion, & entraîné par les conseils de Milord Sunderland, du Pere Peters & autres, ne donna que trop de sujets à ces alarmes.

On a coutume de reprocher au Roi Jacques, de n'avoir pas donné bataille au Prince d'Orange, avant que de quitter l'Angleterre, & d'avoir trop tôt abandonné la partie deux ans après en Irlande. Le Roi lui-même, dans ses Mémoires, se reproche d'avoir cédé trop facilement dans cette dernière occasion aux instances unanimes de ses Généraux, tant François, qu'Anglois ou Irlandois; mais ce n'étoit pas certainement par défaut de courage; c'étoit plutôt, comme il le dit, dans la vue de profiter des circonstances favorables pour faire une descente en Angleterre. A l'égard de sa conduite lors de l'invasion du Prince d'Orange, elle étoit évidemment forcée. La désertion non prévue de tous ses serviteurs les plus favorisés, de ses parens, de ses enfans, déconcertèrent toutes ses mesures, & ne lui laisserent pas d'option: s'il s'étoit approché davantage du camp ennemi, il auroit vu les désertions se multiplier. Lorsque le Sénat de Rome porta contre César ses derniers décrets, & arma Pompée & les Consuls d'un pouvoir absolu, prévoyoit-il; pouvoit-il prévoir que Pompée, qui avoit une armée de

Vétérans , qui avoit ordonné des levées par toute l'Italie , seroit obligé d'abandonner Rome & l'Italie même à son ennemi , & de se sauver en Grece avec tous les Grands de la République , & cela en moins de deux mois de temps ? Labienus auroit-il déserté son Général , s'il l'avoit pu prévoir ? Non certainement , & s'ils n'ont pas fait ferme contre l'ennemi de l'Etat , ce n'a pas été défaut de courage : l'affection des peuples pour César dans le nord de l'Italie , le peu de zele pour Pompée & le Sénat dans les parties plus méridionales , confondirent tous leurs projets ; & César , parti de Ravenne avec une seule légion , se trouva maître de tout sans coup-férir.

Nº. 5.

Mort du Prince d'Orange , & son caractère.

GUILLAUME III de Nassau , Prince d'Orange , mourut le 8 Mars 1701 , vieux style , (19 Mars 1702 , nouveau style ,) dans la cinquante-deuxieme année de son âge , dont il avoit régné treize ans en Angleterre. Deux jours au-

Smollet ,
Histoire
d'Angle-
terre.

Jacques III ; mais , se trouvant si foible qu'il ne pouvoit signer son nom , il appliqua une empreinte préparée à cet effet , en présence du Lord , Garde des Sceaux , & des *Clercs* ou Secrétaires du Parlement. Le Comte d'Albemarle , arrivant de Hollande , conféra en particulier avec lui sur la situation des affaires du Continent ; ce que le Roi reçut avec une grande froideur , & lui dit : *Je tire vers ma fin*. Le soir , il remercia le Docteur Bidloo de ses soins , & lui dit : *Je sais que vous , & les autres habiles Médecins , avez fait tout ce que votre art pouvoit vous enseigner pour me secourir ; mais tout est inutile , & je me sou mets*. Il fut assisté à sa mort par l'Archevêque de Cantorbery (Tenison) & l'Evêque de Salisbury (Burnet) , qui lui administrèrent le Sacrement. Les Lords du Conseil-Privé étoient dans l'appartement voisin avec plusieurs Seigneurs , auxquels il parla en peu de mots. Il remercia le Lord Overkirk de ses longs & fideles services ; donna au Lord Albemarle (Keppel) la clef de son cabinet & de son Secrétaire , en lui disant , *qu'il savoit ce qu'il en devoit faire*. Il demanda le Comte de Portland (Bentinck ;) mais , ayant perdu la parole avant l'arrivée de ce Seigneur , il lui prit la main , & la mit contre son cœur avec les marques de la plus tendre affection.

Il étoit de moyenne taille , le corps mince , &

d'un tempérament délicat, sujet à l'asthme, & incommodé d'une toux continuelle depuis son enfance. Il avoit le nez aquilin, les yeux étincelans, le front élevé, avec un air de réserve & de gravité.

Il naquit à la Haye en 1650, & eut, par les soins de de Wit, Pensionnaire de Hollande, une excellente éducation. (D'autres ont écrit qu'il avoit eu une éducation très-négligée.) Ce Ministre de la République disoit, qu'en formant le jeune Prince aux affaires, il se proposoit de le rendre capable de servir son pays, s'il arrivoit que des conjonctures imprévues jettassent un jour l'administration entre ses mains. Cette conjoncture arriva en 1672. Louis XIV, ligué avec Charles II, ayant porté la guerre à l'improviste jusques dans le cœur de la Hollande, le Prince d'Orange fut élu, à l'âge de vingt-deux ans, Capitaine-Général des forces de la République, & Amiral de leur flotte. Les de Wit sont massacrés, la faction Françoisée écrasée, l'Edit perpétuel révoqué, le Prince d'Orange créé Stadhouder avec les mêmes prérogatives que ses ancêtres.

Hume,
Hist. des
Stuarts.

» Tout ce que les efforts de l'ambition & Voltaire
» de la prudence humaine peuvent préparer pour
» détruire une Nation, Louis XIV l'avoit fait :
» il n'y a pas, chez les hommes, d'exemple
» de petite entreprise formée avec des prépara-

« tifs plus formidables ». Le Roi eut sur pied, pendant cette guerre, au moins cent cinquante mille hommes ; les Puissances voisines, par un aveuglement étrange, le secondoient dans son entreprise, & fournissoient entre trente & quarante mille hommes de plus. La République de Hollande néanmoins ne fut pas détruite, elle ne perdit pas une seule ville ; & cette guerre, d'un autre côté, en procurant la destruction du parti de Louvestein & l'élévation du Prince d'Orange, en indisposant toutes les Puissances & tous les peuples contre Louis XIV, fut la vraie cause de toutes les humiliations subséquentes, comme aussi de la ruine de la Maison de Stuart, qui concourut avec lui dans cette funeste invasion. C'est une grande leçon pour les Princes : il y en a tant d'autres de ce genre, sans sortir de l'Histoire de notre temps !

On voit, dans les Histoires générales, ce que le Prince d'Orange fit dans cette crise pour détacher l'Angleterre de l'alliance de la France, & pour liguier contre elle toutes les Puissances de l'Europe : on y trouve aussi ses exploits militaires, dont M. de Feuquieres a fait une censure si rigoureuse, & peut-être si juste. Cette guerre finit, en 1678, par le Traité de Nimegue, conclu le 10 Août contre le gré du Prince d'Orange ; puisque quatre jours après, le 14 du même mois, il attaqua le Maréchal de Lu-

xembourg à Saint-Denys près de Mons, & engagea un combat sanglant & opiniâtre, se faisant un jeu de sacrifier inutilement un très-grand nombre de braves gens. Il ne pouvoit ignorer la signature du Traité ; car M. de Luxembourg, qui ne devoit pas être mieux instruit de ce qui se passoit à Nimegue que le Stadhouder de Hollande, en avoit eu la nouvelle : on crut, dans le temps, qu'il en avoit une copie dans sa poche ; on a écrit même, qu'il ne le nioit pas, & que, lorsqu'on lui reprocha une telle conduite, il répondit froidement, *qu'il n'avoit pu se refuser cette dernière leçon de son métier.*

Il avoit épousé, l'année d'auparavant, la Princesse Marie, fille du Duc d'Yorck, depuis Jacques II. La hauteur, avec laquelle il en fit la demande, fut généralement remarquée. Il se lia aussi-tôt avec tous les factieux d'Angleterre, & il fomenta tous les troubles qu'il y eut pendant le regne de Charles II, dans la vue de lui succéder, en faisant exclure le Duc d'Yorck, & même dans l'espérance d'attirer à lui, dès ce moment, toute l'autorité, en forçant le Roi à une dépendance servile de son Parlement. Après la mort de Charles, il encouragea le Duc de Monmouth & le Comte d'Argyle dans ces entreprises téméraires, qui les conduisirent sur l'échafaud. On voit tout cela dans les Mémoires de M. le Comte d'Avaux. On y peut voir aussi

tion , mais qu'il en fut détourné par ses Ministres & ses Confidens. Aussi passoit-il le plus souvent qu'il pouvoit à la Haye , pour se consoler des chagrins qu'on lui donnoit à Londres : on a dit qu'il n'étoit que Stadhouder en Angleterre, & qu'il étoit Roi en Hollande.

Relation,
Mss. de
la Blin-
ie, dans
le Sup-
plément
aux Mé-
moires
de Tor-
cy.

Il eut toujours en Hollande un crédit absolu, parce que la populace l'idolâtroit, & qu'il prit toujours un soin particulier de faire nommer ses créatures à toutes les places. Après sa mort, le parti des zélés Républicains, à qui sa mémoire étoit odieuse, prit le dessus. Ils blâmoient d'une commune voix son humeur sombre, cachée, avare & nullement bienfaisante. Ils lui reprochoient de n'avoir usé des prérogatives, qui lui avoient été cédées par la République, que pour l'extinction de la liberté; d'avoir travaillé toute sa vie à l'abaissement des anciennes familles du pays, & d'avoir introduit à leur préjudice dans la Magistrature des gens nouveaux, & sortis de peres inconnus; d'avoir exclus ses compatriotes des emplois militaires, pour y placer des réfugiés François & d'autres étrangers, qui lui fussent uniquement dévoués. L'acharnement des Républicains contre la mémoire de ce Prince parut sensiblement par la permission qu'ils donnerent à leurs Comédiens d'Amsterdam & de la Haye, de le jouer publiquement sur leurs Théâtres, travesti en tyran, dans une Tragédie allégorique,

» & la guerre; ne connoissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité; » enfin, presque en tout l'opposé de Louis XIV. « Il eut la gloire de jouer pendant trente ans le personnage le plus distingué de toute l'Europe, si on excepte Louis XIV. Il mit sa félicité à contrecarrer ce Monarque, qu'il haïssoit personnellement. Mais c'est à peu près à quoi se sont réduites toutes les jouissances. Il n'estimoit, ni n'aimoit les Anglois, & s'embarrassoit même fort peu de leur cacher ses sentimens : aussi par un juste retour, étoit-il peu estimé & aimé de ses nouveaux sujets. On peut voir dans toutes les Histoires du temps les mortifications qu'il essuya de leur part, lorsqu'après la paix de Riswick, on licencia la moitié des troupes contre son avis (& véritablement contre toute bonne politique, à cause de la mort prochaine & prévue du Roi d'Espagne), & lorsqu'on conclut malgré ses sollicitations au renvoi même de ses Gardes Hollandoises. Il en conçut tant d'indignation, qu'après deux ou trois tours dans sa chambre, les yeux fixés en terre, il s'arrêta, & dit : » Pardieu, si j'avois un fils, elles ne me » quitteroient pas «. M. Dalrymple atteste ce fait. On assure aussi qu'il prit la résolution d'abandonner le Gouvernement, & qu'il avoit déjà écrit une harangue qu'il devoit prononcer aux deux Chambres, pour leur déclarer cette inten-

« *verain* ». Malheureusement les faits & les anecdotes, qui nous le dépeignent dans sa vie privée, ne détruisent aucun trait d'un si vilain tableau. Nous avons déjà vu dans quelques notes, comment il en a usé avec le Roi Charles II son oncle, & avec le Duc d'York son beau-père, avant & après que celui-ci fut monté sur le trône; quelles étranges complaisances il exigeoit de la Princesse d'Orange. On sait avec quelle dureté il traita sa belle-sœur la Princesse Anne, du vivant de sa femme. Après la mort de la Reine Marie, il comprit bien qu'il étoit de son intérêt de ménager un peu plus l'héritière présomptive de la Couronne, & qu'en continuant de la maltraiter, il ne feroit que se compromettre en indiquant à tous les Mécontents de son Royaume un centre de réunion. Il voulut donc bien consentir à une reconciliation; mais il parut par toute sa conduite, qu'elle n'étoit qu'extérieure, & que son intention n'étoit pas d'augmenter par-là le crédit de la Princesse. Il la recevoit & la congédioit comme toutes les autres Dames de la Cour, sans cérémonie & sans la faire reconduire. On l'a vue souvent attendre des heures entières dans son antichambre. Il ne lui est jamais arrivé de faire monter le Prince de Dannemarck dans sa voiture; il lui refusa constamment la permission de servir dans l'armée, si ce n'est dans la guerre d'Irlande,

Mémoires de la Duchesse de Marlborough.

pendant laquelle il eut beaucoup de Danois à son service : il étoit de plus intéressant pour lui de faire paroître en armes contre le Roi Jacques son autre gendre. Le Prince, après la mort de son frere le Roi de Danemarck, demanda instamment, qu'il lui fût permis de faire son compliment au Roi, le jour de la fête de Sa Majesté, sans être obligé de prendre un habit de couleur, ce qui n'étoit pas sans exemple ; sa requête fut rejetée, & le Prince se soumit. Madame la Duchesse de Marlborough nous atteste, qu'il étoit d'un naturel si sauvage, qu'il n'avoit, ni dans les grandes, ni dans les petites choses les procédés d'un Gentilhomme, & qu'elle pourroit remplir un volume du récit de ses brutalités. La Princesse de Danemarck crut devoir le féliciter sur la prise de Namur, le succès le plus éclatant qu'il ait eu dans toutes ses campagnes : elle lui adressa une lettre humble & remplie de complimens ; il ne lui en accusa pas seulement la réception. Quand il fut question de faire la maison du Duc de Glocestre, il dit à la Princesse sa mere, qu'elle auroit la nomination de toutes les places, à l'exception de celles des Gouverneurs & des Précepteurs ; & après qu'elle eut pris des engagemens, il voulut rétracter sa promesse, & il fallut employer le crédit de Milord Albemarle, pour lui faire entendre raison : il nomma toutefois à trois des

Mémoires de la Duchesse de Marlborough.

Ibid.

Ibid. charges, trois personnes qui avoient été de la Maison de la feue Reine, uniquement pour épargner un peu d'argent, & n'eut pas d'autre motif pour se porter à une action si basse. Enfin, lorsque le Duc de Gloceſtre mourut, il envoya un ordre par le retour du courier, de congédier à l'inſtant toute ſa maiſon, & il fallut des ſollicitations pour l'engager à laiſſer aux Officiers ſeulement un quartier de leurs gages.

On ignore où M. de Voltaire peut avoir lu que le Roi Jacques vivoit à Saint-Germain d'une penſion de 70000 liv., que la Reine Marie lui faiſoit. Il n'eſt pas poſſible d'ajouter foi à cette anecdote. M. de Voltaire nous dit lui-même que Louis XIV pourvoyoit à tous les beſoins de ſon allié détrôné avec la plus grande magnificence. Le Roi Jacques auroit-il voulu conſentir à recevoir une ſomme ſi modique, de la fille uſurpatrice de ſon trône, lui qui croyoit qu'elle avoit conſeillé au Prince d'Orange ſon mari, de l'arrêter & de le mettre à la Tour de Londres ? Le Prince d'Orange y auroit-il conſenti ? Lui qui, pour ſe faire donner par le Parlement une augmentation de 100000 livres ſterling, inſinuoit aux uns qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer d'allouer 50,000 liv. pour la Maïſon du Duc de Gloceſtre, qui avançoit en âge ; aux autres, qu'il falloit accorder pareille ſomme à la Reine d'Angleterre, femme de Jacques-II ; & qui néan-

moins, après avoir obtenu cette addition à la liste civile, n'a jamais donné un sol de cet argent à la Reine d'Angleterre, & fit rester le Duc de Glocestre entre les mains des femmes plus long-temps que de coutume, & ne lui alloua dans la suite que 15000 liv. pour sa Maison, sur lesquelles il refusa d'avancer un quartier, pour meubler les appartemens du jeune Prince, & lui acheter de la vaisselle. La Duchesse de Marlborough a attesté ces faits, de son vivant, à la face de la nation. (Voyez ses Mémoires) M. Dalrymple dit : « Qu'il a vu » une lettre originale de Milord Portland au » Roi Guillaume, écrite après la paix de Risswick, dans laquelle il lui fait savoir, que se » conformant à ses ordres, il avoit offert au » Roi Jacques une pension annuelle de 50000 » livres sterling ». Il s'agissoit apparemment dans cette lettre des 50000 liv. qui devoient être payées pour le douaire de la Reine, & que le Prince d'Orange retint, parce que le Roi Jacques refusa de sortir de France. Il pardonna aisément à son beau-pere de lui avoir fourni ce prétexte, tel quel, de garder l'argent. Il est vrai, ce Prince-là étoit en tout l'opposé de Louis XIV.

On n'entreprendra pas de peser les avantages & les désavantages qui ont résulté pour la nation Angloise de la RÉVOLUTION, dont il a été l'auteur. Les conséquences s'étendront à

sous les siècles à venir , & qui peut percer une suite infinie de successions politiques : » Soit » qu'il pensât réellement , dit M. Smollet avec » d'autres Ecrivains très-accrédités , que les intérêts du Continent & ceux de la Grande-Bretagne fussent inséparables ; soit qu'il n'eût en vue que d'engager l'Angleterre dans la Confédération comme une alliée utile pour la patrie ; il est certain qu'il embarrassa les Royaumes dans des guerres étrangères , qui devoient probablement entraîner leur ruine. Pour suivre son objet favori , il ne se fit aucun scrupule d'employer tous les moyens de corruption , qui altérèrent totalement les mœurs de la nation : il procura la Sanction Parlementaire à une armée toujours existante ; ce qui semble à présent être devenu partie de la Constitution : il introduisoit la pratique pernicieuse d'emprunter sur des fonds éloignés ; ce qui ne pouvoit manquer de former une multitude d'usuriers , de courtiers , d'agioteurs , qui alloient chercher leur proie jusques dans les parties les plus intérieures de leur patrie , qu'ils dépouilloient de leurs esprits vivifiants ; il chargea la nation d'une dette toujours grossissante , & y introduisit un système de politique propre à la jeter dans la misère & le désespoir , & à la conduire à sa destruction «.

N°. 6.

Portrait du Duc de Marlborough.

C'EST ici le lieu de dire un mot de Mylord Churchill, Duc de Marlborough, qui va jouer un si grand rôle : ce que nous en dirons sera presque entièrement pris d'un Mss. intitulé, *la Cour d'Angleterre*, écrit en 1702, avant qu'il eût commandé les armées, & où le portrait suivant de ce Seigneur est attribué au Duc de Shrewsbury.

» Jean Churchill, Duc de Marlborough, Ca-
 » pitaine Général des troupes d'Angleterre, est
 » fils du Chevalier Baronet Vincent Churchill,
 » d'une bonne famille. La passion du Duc
 » d'Yorck pour sa sœur, (dont il eut le Duc
 » de Berwick & d'autres enfans) l'introduisit à
 » la Cour, où la beauté de sa personne & ses
 » manières obligeantes gagnèrent tellement la
 » Duchesse de Cleveland, maîtresse de Charles
 » II, qu'elle l'y établit solidement. Il accom-
 » pagna le Duc d'Yorck, lorsqu'il fut envoyé
 » en Ecosse, & fut fait Lord sous le titre de
 » Lord Aymouth, & bientôt après Baron d'An-
 » gleterre sous le titre de Lord Churchill.

» A l'avènement du Roi Jacques à la Cou-
 » ronne, il continua d'être un de ses favoris,

» fut fait **Membre du Conseil & Major-Général**
» de l'armée ; mais le progrès rapide du Papisme
» le choqua : son amour pour sa patrie contre-
» balança sa reconnoissance pour les faveurs du
» Roi Jacques , & le détacha de la personne de
» ce Prince , pour l'attacher aux intérêts de son
» pays ; ce qu'il marqua dans une lettre au
» Roi, où il justifia sa conduite , apportant les
» mêmes raisons que Brutus avoit autrefois em-
» ployées contre César.

» Il contribua plus que personne à engager les
» Officiers de l'armée dans la cause du Prince
» d'Orange , & il fut fait à l'avènement de ce
» Prince au trône , **Comte de Marlborough, &**
» **Capitaine Général de l'armée** , dans lequel
» poste il servit quelques années avec l'affec-
» tion générale des troupes. A l'occasion d'un
» différend survenu entre le Roi & lui , qui est
» encore un mystère pour le public, il fut dé-
» pouillé de tous ses emplois : la Princesse de
» Danemarck encourut la disgrâce du Roi &
» de la Reine sa sœur , pour avoir refusé de l'a-
» bandonner & la Comtesse sa femme. Vers la
» fin du regne de Guillaume , il entra en fa-
» veur , fut fait **Gouverneur du Duc de Glo-**
» **cestre** , un des **Lords Justiciers & Plénipoten-**
» **tiaire en Hollande.**

» A l'avènement de la Reine Anne , il fut
» fait **Capitaine Général de toutes les forces,**

« Duc, & Chevalier de l'Ordre de la Jar-
« retiere.

« Il est grand & bel homme pour son âge .
« il a beaucoup de politesse , & des maniere,
« très-engageantes ; d'une présence d'esprit ad-
« mirable , au point de n'être jamais troublé ;
« d'une tête nette & d'un jugement sûr ; hardi ,
« jamais découragé faute de succès ; en toutes
« manieres capable de devenir un grand
« homme , si les faveurs dont la Souveraine
« le comble , n'enflent pas son orgueil , & ne
« lui attirent pas le mépris de la Noblesse &
« l'envie du Peuple d'Angleterre. « *Duc de
Shrewsbury.*

« Il succéda au Prince d'Orange , non-seu-
lement dans le commandement de l'armée ,
mais comme Chef de *la Ligue* ; il fut l'ame de
la grande alliance contre la France ; & n'étant
qu'un homme nouveau , un particulier , un
sujet , il acquit par ses talens & son activité
une influence plus grande dans les affaires ,
que la haute naissance , une autorité recon-
nue , & même la Couronne d'Angleterre n'en
avoient procuré au Prince d'Orange. Non-seu-
lement toutes les parties de cette grande ma-
chine furent maintenues plus entieres & dans
une union plus étroite , mais il l'anima & lui
imprima un mouvement plus rapide & mieux
soutenu. A des campagnes languissantes &

défastrées sous le Stadhouder de Hollande, succéderent des scènes de guerre pleines d'action : toutes celles où il eut part en personne, ou qu'il dirigea , furent couronnées par les plus brillans succès : il se montra peut-être le plus grand Général , & en même temps le plus grand Ministre de son temps. « *Bolingbroke.*

Avec tout cela il eut de grands défauts , des vices même , & on ne les cache pas dans ces Mémoires.

F I N du Tome premier.



ERRATA du Tome premier.

- P**AGE xix, ligne 18, du Prince, *lisez*, au Prince.
Page 3, ligne 5, ajoutez à la marge, *Voy. la note n. 14*.
Pag. 28, lig. 13, Boy-due-Nore, *lis.* Boy-du-Nore.
Pag. 59, lig. 6, qu'il, *lis.* qu'ils.
Pag. 147, lig. 17, Fenwick, *lis.* Fenwick.
Pag. 168, à la marge, 1688, *lis.* 1701.
Pag. 186, lig. 12, Gock, *lis.* Goch.
Pag. 196, lig. 13, Haltz, *lis.* Hultz.
Pag. 199, lig. 24, abandonné Gueldre, *lis.* la Gueldre;
Pag. 221, lig. 17, infanterie, *lis.* infanterie.
Pag. 226, lig. 21, Orry, *lis.* d'Orry.
Pag. 237, lig. 1, assurés, *lis.* assuré.
Pag. 242, lig. 6, Estrecha, *lis.* Estreja.
Pag. 243, lig. 8, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 251, lig. 2, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 251, lig. 24, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 260, lig. 12, San-piritus, *lis.* San-Spiritus.
Pag. 264, lig. 24, longai, *lis.* longai.
Pag. 292, lig. 12, dans, *lis.* pour.
Pag. 342, lig. 2, à Sirouete, *lis.* à Sirouetté.
Pag. 342, lig. 9, Sirouet, *lis.* Sirouetté.
Pag. 343, lig. 7, Sirouet, *lis.* Sirouetté.
Pag. 390, lig. 19, la siege, *lis.* le siege.
Pag. 411, lig. 6, nulle, part, *lis.* nulle part.
Pag. 428, lig. 15, avec un, *lis.* avec deux.
Pag. 432, lig. 15, Jacques I, *lis.* Jacques II.
Pag. 435, lig. 15, qu'ils eussent, *lis.* qu'elles eussent.
Pag. 452, lig. 15, d'alentour, *lis.* alentour.
Pag. 453, lig. 17, d'y envoyer, *lis.* d'envoyer.
Pag. 455, lig. 18, alleren tancer, *lis.* allerent ancrer.
Pag. 468, lig. 29, sans nouvel, *lis.* sans nouvelle.



225





